



ENCADERNAÇÃO
E DOURAÇÃO

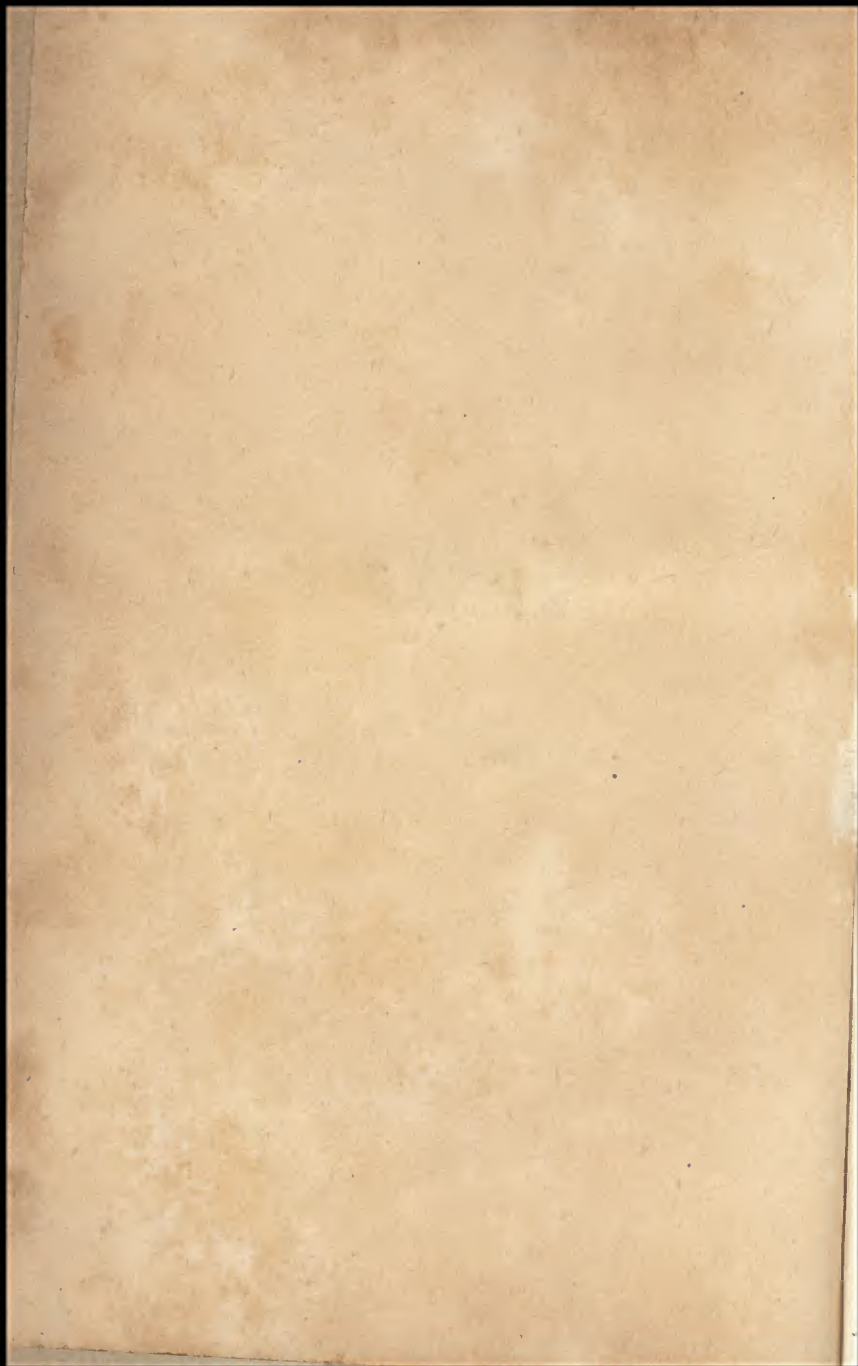
R João Theodoro, 104

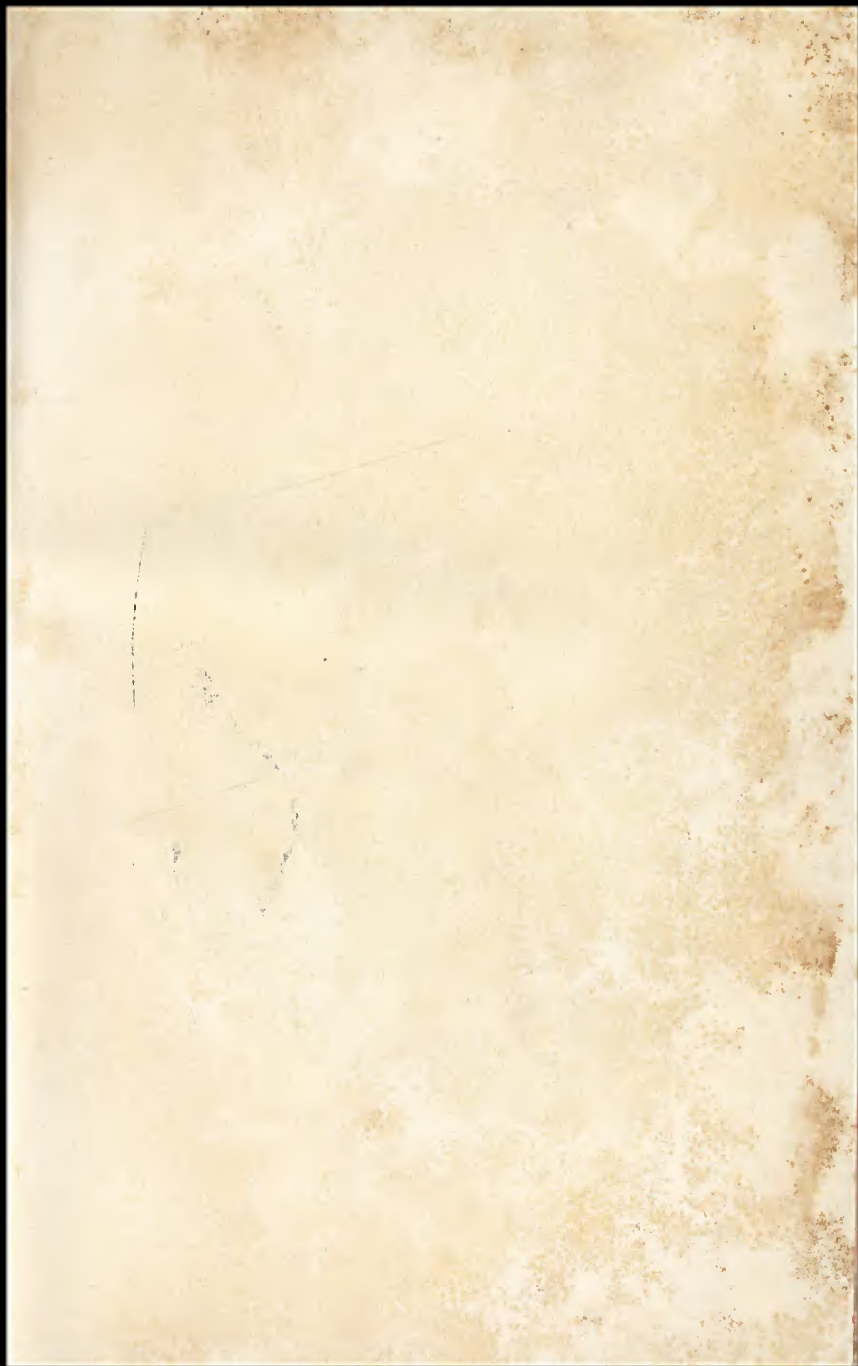
JOÃO I. DAS DORES



D









ERNEST RENAN



JEAN POMMIER

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, AGRÉGÉ DES LETTRES,
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ D'AMSTERDAM

RENAN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Adelmo Vigorelli

24.7.27

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

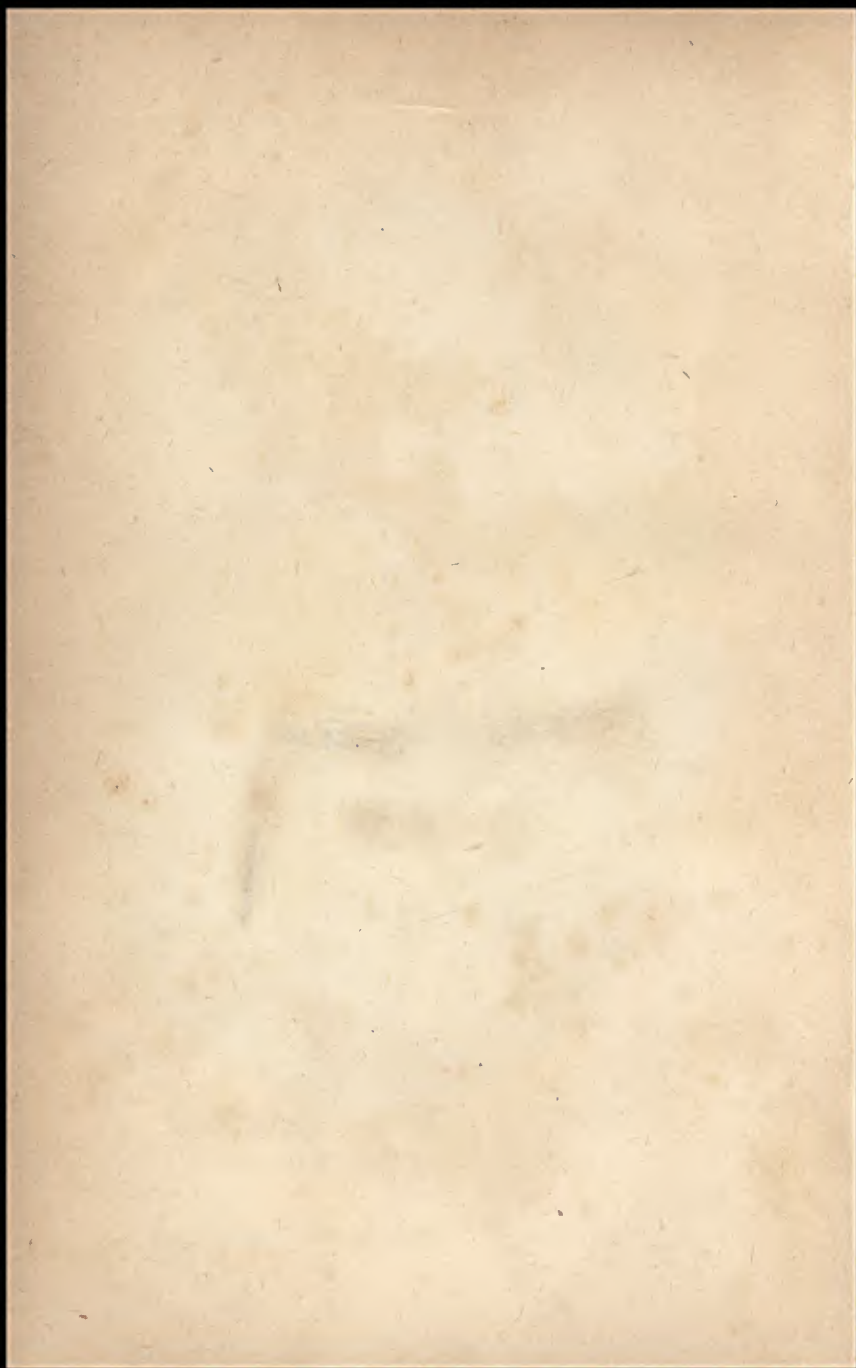
PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1923

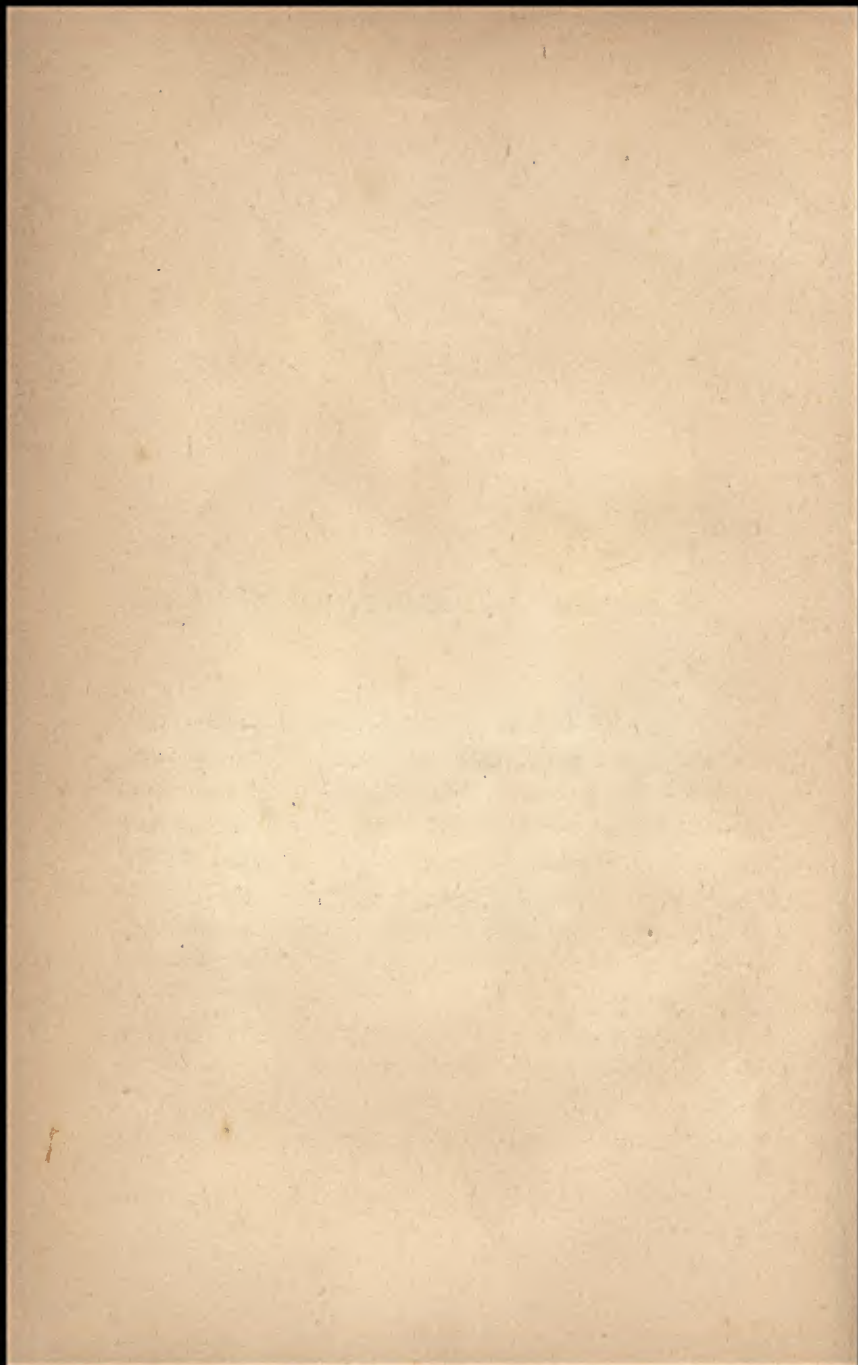
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.





Au Professeur J.-J. SALVERDA DE GRAVE.





PRÉFACE

« Ante senectutem curavi ut bene viverem,
in senectute, ut bene moriar. »

SÉNÈQUE.

On a recueilli dans le présent volume les leçons faites à l'Université d'Amsterdam, à partir du 6 octobre 1922, sur la vie et l'œuvre de Renan, et dont les premières ont déjà paru en Revue¹. On a cru devoir leur laisser leur caractère originál, tant pour ce qui avait été dit des rapports de Renan et de la Hollande, que pour le plan et l'allure. On a visé surtout à présenter un cadre exact, dans lequel pussent s'insérer les renseignements que l'avenir apportera.

Le temps n'est point encore venu, en effet, où l'on doive essayer sur Renan ce que Desnoiresterres a fait sur Voltaire. Sans doute, comme le rappelait récemment M. Lanson, l'histoire littéraire du xviii^e siècle, malgré son

1. Voir la *Revue des Cours et Conférences* à partir du 15 décembre 1922.



activité, est loin d'avoir utilisé ou même seulement exploré les documents qui restent de ce temps. Mais celle du XIX^e siècle, surtout de la seconde moitié du XIX^e siècle, en est encore à une période beaucoup moins avancée. La proportion du connu à l'inconnu est encore plus faible. Les archives, s'ouvrant l'une après l'autre, ne cessent de mettre au jour des matériaux qu'il serait prématuré de prétendre ordonner en une vaste composition. Pouvait-on, par exemple, avant la publication récente de la correspondance entre Renan et le Prince Napoléon¹, deviner à quel point le premier s'était engagé dans l'intimité du second, qu'il estimait « un des plus grands esprits du siècle » et qu'il remerciait d'avoir rendu « des services de premier ordre à la cause de l'esprit humain » ? Non certes. Ainsi la vie de Renan sera éclairée de ce que nous apprendrons de nouveau sur celle des personnes avec qui il a été en relations : Berthelot, Taine, Bersot, G. Sand, Flaubert, Sainte-Beuve, Goncourt, Egger, et bien d'autres. L'historien sera amené à reconstituer les groupes où se sont rencontrés, non pas toujours les partisans d'une même réforme littéraire ou les disciples d'un même idéal, mais les

1. Cf. *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} et du 15 novembre 1922. La manière dont ces lettres sont présentées est parfois défec- tueuse. Outre les rectifications faites dans le cours de notre livre, signalons ici que la lettre de Renan du 6 décembre à laquelle répond celle du Prince du 4 janvier 1872, et que l'éditeur déclare n'avoir pas été retrouvée, est celle du 6 décembre 1872, publiée dans le n^o du 15 décembre (p. 252). Il faut donc modifier la date de la lettre du Prince et dire qu'elle est du 4 janvier 1873. D'autre part, la lettre du Prince présentée comme étant du 7 mai 1878 ne peut pas être de cette date, mais de 1876 ; car les « entretiens » que le Prince trouve « transcendants », ne sont pas, comme le croit l'éditeur, ceux de *Caliban*, mais les *Dialogues philosophiques*.



convives d'une même table, les rédacteurs d'un même journal. Les dîners chez Magny et chez Brébant, la salle de rédaction des *Débats*, ne sont pas moins dignes d'intérêt que le Cénacle. Ce sont les *Salons* du XIX^e siècle.

En attendant l'œuvre de l'avenir, il a paru toutefois utile de mettre au point, à l'occasion du centenaire de Renan, les données dont nous disposons grâce aux nombreuses *Correspondances* éditées depuis quelques dizaines d'années, et à plusieurs *Mémoires*. Cette opportunité a déjà frappé le dernier biographe de Renan, F.-L. Mott. Son livre est de beaucoup le guide le plus informé qui nous puisse conduire à travers la vie et l'œuvre de Renan. Pour la première fois, l'une et l'autre étaient présentées selon une chronologie à peu près exacte, et s'étoffaient, pour ainsi dire, de tout ce que la patiente enquête de M. Mott avait su tirer des documents imprimés : lettres, souvenirs, rapports et journaux des sociétés savantes et des académies. Ainsi Renan sortait de l'isolement où l'avaient trop souvent fixé ses biographes antérieurs, et aucune des formes de son activité n'était étudiée au détriment des autres.

Les trois cents pages que nous consacrons aujourd'hui au même sujet le renouvellent-elles ? Il serait présomptueux de l'affirmer. Bornons-nous à indiquer qu'outre les sources imprimées auxquelles nous avons recouru, comme M. Mott y avait recouru lui-même, nous avons pu utiliser les manuscrits du Fonds Renan de la Bibliothèque Nationale, et plusieurs documents que l'extrême bonne grâce de madame N. Renan nous a procurés¹. Qu'elle soit ici remerciée. D'autre part, les publications

1. Ce libéralisme éclairé peut se recommander d'une phrase de *l'Eglise chrétienne* (p. 283) où Renan semble blâmer les « héritiers



sur Renan se sont tellement multipliées, aux approches du centenaire, que le livre même de M. Mott n'est plus toujours au courant. En sorte que nous avons pu combler, notamment en ce qui concerne la jeunesse de Renan¹, quelques lacunes graves de l'ouvrage américain.

Nous avons surtout visé à attirer l'attention sur les traits de caractère ou les faits de la vie de Renan qui étaient restés jusqu'à présent dans l'ombre. Nous avons suivi les étapes du grand voyageur que fut l'historien du christianisme. Dans les livres des *Origines*, nous avons recueilli les passages inspirés par la vue directe des lieux, les clichés, pour ainsi dire, tirés au net et utilisés après le retour. — Les relations trop peu indiquées jusqu'à présent de Renan et de la Princesse Julie ont été mises en lumière. — Les rédactions successives des livres longtemps gardés en portefeuille ont été identifiées le moins arbitrairement possible. — L'évolution politique de Renan a été retracée dans le détail, et rattachée, surtout à partir de 1870, aux événements qui la motivaient. Mais on n'a pas oublié que le passé fut, autant ou peut-être plus que le présent, son éducateur. Est-ce étonnant si, frappé de deux rayons en même temps, son œil, parfois, clignota? — Enfin, en les confrontant avec certains passages de l'œuvre de Renan, nous avons pu confirmer l'authenticité des propos à lui

des écrivains célèbres » qui veulent « garder pour eux ce qui a été pensé et senti pour tous. »

1. Ce que contiennent sur ce sujet nos deux premiers chapitres n'est qu'un résumé fort général des idées auxquelles nous a amené un travail beaucoup plus important, dont nous espérons publier prochainement le résultat. On y trouvera l'histoire détaillée de la manière dont Renan s'est détaché de la foi catholique.



attribués par Goncourt ; nous nous faisons un devoir d'apporter, au moins dans les limites de notre enquête, cet hommage à la véracité du reporter, dans un temps où elle est à la fois, ce qui semble contradictoire, un objet de doute et de crainte.

C'est au lecteur à apprécier si, comme nous le souhaitons, l'image qu'il se formera de Renan après avoir parcouru le présent livre est plus précise, plus vivante, plus attachante qu'elle ne l'était auparavant. Ce que nous nous sommes, en effet, proposé avant tout, c'est de montrer le développement d'une belle vie, conduite, comme Renan lui-même l'a dit de la vie de Spinoza, « avec cette profonde habileté du sage, qui ne veut qu'une seule chose et finit par l'obtenir. » Renan a donné à son propre destin à peu près la forme qu'il a voulu, d'une main souveraine. Comme il l'a répété plusieurs fois dans sa vieillesse, s'il avait eu à recommencer sa vie, il n'y aurait pas changé grand'chose. Son âme a été la plus indomptable qui fût jamais. Ce prétendu dilettante est un héros de la volonté, non point d'une volonté sans objet fixe, qui se déploie pour le plaisir qu'elle trouve à cet exercice, mais d'une volonté constamment mise au service du devoir le plus exigeant.

Que la vie lui ait été douce, il l'a dit et il faut le croire. Mais c'est qu'il n'a pas voulu qu'elle fût amère. Comme citoyen et en privé, il n'a pas eu que des sujets de joie. — Habitué à la stabilité d'un régime dont la France se trouve bien depuis plus de cinquante ans, nous avons quelque peine à imaginer l'inquiétude politique et sociale d'un grand esprit qui ne croyait qu'en l'humanité, et à qui l'histoire et sa vie n'avaient montré, depuis 1789 jusqu'après 1870, qu'une série



de révolutions, de coups d'Etat, de restaurations sans lendemain, et pour finir, une catastrophe inouïe. Le XVIII^e siècle s'était exercé à renverser l'édifice ; au XIX^e siècle, on n'arrivait plus à le remettre debout. Ce n'était peut-être pas si irritant, mais c'était beaucoup plus inquiétant ; et l'œuvre de Renan aurait pu, pour autant de raisons que celle de Voltaire, sinon pour les mêmes, manquer de sérénité.

Ces bouleversements se produisirent surtout pendant la maturité de Renan ; mais sa jeunesse et sa vieillesse connurent d'autres troubles. Une crise de vocation et de conscience donna la fièvre à la première. La souffrance physique éprouva sans relâche la seconde. « L'acte le plus important de la vie, avait-il coutume de dire, c'est la mort. » Il eût souhaité, comme les saints d'Irlande, mourir à son heure. Au moins n'essaya-t-il pas de retarder la mort ; tout son soin était de la prévoir, de n'en être pas surpris. L'esquiver pour quelque temps, à quoi bon ? Plus digne était de lui préparer la place comme à un hôte attendu. Aussi Renan ne fut-il jamais plus admirable qu'en ses derniers jours, où se révéla sa grandeur de courage. A lire le récit de sa mort, on reconnaît, en raccourci mais en relief, toutes ses qualités. Il y eut là l'action d'une grâce, laquelle ne fut autre que la vertu et le génie, de cette grâce qui, « excellente ouvrière », — ce sont les termes de Bossuet, — « se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. »

Que Renan se soit ainsi senti brisé de corps dix ans avant l'âge de la vieillesse, et qu'il ait vécu dix ans après le terme qu'il croyait fixé à sa vie, — ne fut sans doute pas sans influence sur la philosophie de ses dernières



années, — si décevante, et qui lui a attiré tant de critiques. — Qu'il nous soit permis de le dire, cette philosophie n'est pas ce qui altère notre sympathie et notre admiration. Etre enfin arrivé à reconnaître qu'il y a sur le monde plusieurs hypothèses possibles, et que la philosophie consolante n'est que l'une d'elles, mais qu'il y a tout autant de chances pour que la vérité soit triste, c'est-à-dire pour que le monde n'ait aucun but, n'ait aucun sens que l'esprit de l'homme puisse apprécier, et pour que les cieux soient vides et que la vertu soit sans témoin ni récompense; — et pourtant agir, et travailler, et se prononcer avec autant d'ardeur et de décision que l'optimiste; — racheter la conviction par l'ironie, allier le sérieux du croyant au sourire du désabusé, être consciencieux avec détachement; — qui prouvera que ce n'est pas la sagesse? Pascal *pariait* pour Dieu en disant : « Nous avons tout (l'éternité de la béatitude) à gagner et rien (les faux plaisirs de cette vie) à perdre. » Renan aussi *parie* pour Dieu, mais il trouve vil d'escamoter le gain, et il sait, en jouissant de ces plaisirs par *sympathie*, esquiver la perte. Pour l'un, l'essentiel est de n'être pas damné; pour l'autre, de n'être pas dupé¹.

1. Ce que Renan a écrit de plus net à ce sujet, se trouve dans un article sur Amiel : « Notre gageure à nous, c'est que l'inspiration intérieure qui nous fait affirmer le devoir est une sorte d'oracle. Mais... il se peut que ces voix intérieures proviennent d'illusions honnêtes, entretenues par l'habitude, et que le monde ne soit qu'une amusante féerie dont aucun Dieu ne se soucie. » C'est même la seule fois, à notre connaissance, où il ait esquissé une critique du sentiment de l'obligation, qui doit être demandée à la sociologie.



A notre sens, c'est sur d'autres points que le « renanisme », comme on l'a appelé, encourrait plus justement la défaveur. On entend par ce terme, dans le domaine des idées religieuses, une sorte de critique corrosive et fervente, qui abuse des mots, nie et admet en même temps, détruit les dogmes et nourrit la foi, abat les religions et exalte le sentiment religieux. A cet égard, nous comprenons l'athéisme d'un Leconte de Lisle, pour qui les dieux ne sont que le rêve de l'homme, et disparaîtront avec lui. Nous comprenons le déisme, même le plus vague, (celui de Renan à certaines heures), quand il affirme qu'un X mystérieux répond aux aspirations de notre cœur, à notre besoin de justice, à notre soif d'infini, à tout ce qu'il a mis en nous à dessein, pour nous rappeler à chaque instant son existence et nous attirer sans cesse vers lui. Nous comprenons, cela va sans dire, les religions positives. — Ce qui n'est pas net, c'est la prétention qu'a eue Renan de nier les dogmes essentiels du catholicisme sans faire de peine aux catholiques, et même en leur faisant plaisir ; c'est l'équivoque qu'il a toute sa vie organisée, envers sa mère d'abord, envers le public ensuite ; en sorte qu'il disait avoir raison sans que ses contradicteurs eussent tort. Chez lui, cette courtoisie n'allait pas sans une indulgente pitié. Il n'en voulait pas aux ignorants, aux bornés, de parler une langue imparfaite ; ils n'étaient pas *mîrs*, comme il disait, pour adopter le symbole de la science. Il les laissait donc dans une erreur faite pour eux. Car c'est bien, absolument parlant, une erreur ; mais qui leur tient lieu de vérité. — Seulement, on a oublié après lui de faire cette distinction entre les initiés et les profanes. Renan est devenu, pour



un certain public, l'apôtre de la tolérance ; on le loua d'avoir substitué à la raillerie mesquine de Voltaire, à son fanatisme de mauvais goût, une critique respectueuse, compréhensive, hautement libérale. Lui-même n'avait-il pas déclaré, maintes fois, que l'Église avait tort de le traiter en ennemi, qu'il lui avait rendu plus de services qu'elle ne croyait ? En cela, d'ailleurs, il ne se trompait point, s'il est exact que le renanisme ainsi défini est le plus énergique dissolvant qui soit de la rigueur d'esprit. On s'habitua donc à ne plus faire attention à la *matière* de la foi ; à considérer comme une élégance de bon ton de se proclamer, sans examen, sympathique à tous les *credo*. Demander à un croyant raison de sa croyance, n'avoir pas un parti pris favorable à toute croyance, parurent dès lors également indignes d'une personne bien élevée.

Il ne faudrait pourtant pas que la tolérance impliquât trop d'ignorance, d'indifférence, de scepticisme volage. Ce mot ne peut plus avoir pour nous le sens qu'il avait pour Voltaire, qui réclamait par là la suppression d'une intolérance, ni celui qu'il avait pour Cousin, qui conseillait par là l'admission de tous les systèmes philosophiques, pour extraire de chacun d'eux sa part de vérité. Rien ne vaut en impertinence la façon dont les éclectiques traitaient ce XVIII^e siècle qui avait préparé la Révolution dont ils profitaient. Ils affectaient d'y voir un âge de fer, qui avait dû croire imperturbablement, pour lutter sans défaillance, qu'il avait raison, — mais qui s'était trompé. Là commença cet énervement de l'esprit que Renan, beaucoup plus ingrat encore que les éclectiques envers le XVIII^e siècle français, consumma cinquante ans plus tard. Il serait temps d'y remédier, si



l'on ne veut pas aboutir à l'agnosticisme historique, qui est vraiment insoutenable.

L'Église l'a bien senti. Elle repousse l'idée d'une tolérance qui admet également la divinité et l'humanité de Jésus. Les avances de Renan ne l'ont point séduite. Elle continue à le tenir pour ce qu'il est et doit être à son point de vue. Elle entend encore la douloureuse indignation de Montalembert quand Renan osa traiter Jésus de *charmant imposteur*. Pour elle, les mots dogmatiques ont un sens bien défini, consigné dans les théologies, sanctionné par une autorité infaillible. Son hostilité à l'égard de Renan s'éteindra-t-elle? Ce n'est ni souhaitable, ni possible. Ce serait la fin de la raison et de la foi.

Certes, il est de nobles âmes que cette intransigeance choque et peine. Persuadées, avec madame de Staël, que « la raison n'est qu'une ombre effacée du sentiment », elles rêvent volontiers d'une « union sacrée » de toutes les sincérités, de tous les enthousiasmes, de tous les idéalismes. A cette hauteur, pensent-elles, les contradictions s'effacent, les dogmes s'évanouissent. Le sentiment religieux, recouvrant les aspérités des religions positives, les embrasse dans son sein mystique. — Cette paix n'est-elle point trompeuse, et peut-on applaudir, quand on voit des idées irréconciliables se donner un pareil baiser de Judas?

En somme, malgré ses affirmations répétées qu'un dieu était en elle, Renan n'a pas cru sans réserve à l'humanité; sa foi mystique dans les destinées de notre espèce, n'excluait pas une obstinée défiance à l'égard de ses semblables. Voilà pourquoi il ne leur a pas livré la vérité entière, mais par petites doses, avec



toutes sortes d'antidotes et de précautions. Il crut à la fois trop et trop peu à la vérité; trop peu, car il l'estimait dangereuse; trop, car il voulait se persuader qu'elle ferait, si l'on ose ainsi parler, son chemin toute seule. Il avait peur, eût-on dit, qu'elle triomphât trop vite. Et il était si persuadé qu'elle triompherait, qu'il laissait toute liberté à l'erreur. Peut-être faut-il rabattre de cette confiance; le vrai danger n'est pas que l'homme, mis au régime de la vérité, perde sa moralité; c'est qu'il ne se mette point à ce régime. Le rôle de l'État paraît plus nécessaire que Renan ne l'a cru, à condition que l'État soit réellement la plus haute conscience de la nation. Ce dont le peuple, même au xx^e siècle, est le plus incapable, c'est de distinguer le charlatanisme de la science. Notre acte de foi, à nous, c'est que l'homme est dès à présent assez fort pour supporter la vérité¹, que la vérité n'est jamais nuisible, et que l'antinomie que notre imperfection actuelle croit voir entre la Pensée et la Vie n'est pas définitive.

Ces espérances, nous l'avouons, semblent bien gratuites au temps où nous sommes. Le bain de sang dont nous sortons a affaibli l'esprit public, comme cela a eu lieu il y a cent ans, après les guerres de Napoléon, quand Bonald, Lamennais et de Maistre en imposaient à la France. Les idées que l'on croyait le plus assurées de l'avenir, par exemple celle de progrès, sont battues en brèche. Le xix^e siècle est traité de « stupide », le tricentenaire de Pascal sera célébré avec tout l'éclat que

1. Renan lui-même, mieux inspiré quatre ans avant sa mort, a écrit : « Si l'erreur était la condition de la moralité humaine, il n'y aurait aucune raison pour s'intéresser à un globe voué à l'ignorance. »



n'aura pas, semble-t-il, le centenaire de Renan¹, comme si la France était trop riche en gloires ! Des rhéteurs niais, d'impudents folliculaires ont outragé de grands hommes. Renan, pour sa part, a été traité de « Sous-Michelet », Michelet étant défini « une vieille fille à passions ». Ne regrettons pas ces excès, si par eux la vieille *querelle des Anciens et des Modernes* jette son dernier feu. Les partisans du XVII^e siècle ne parviendront pas à nous faire croire que la philosophie qui nous convienne soit celle du *Discours sur l'Histoire Universelle*, ni la politique, celle que Bossuet a tirée de l'Écriture Sainte, et dont eux-mêmes condamnent les principes, quand ils les rencontrent, sans les reconnaître, dans les *Mémoires* de Guillaume II. Disjoignons nettement la destinée de la littérature et celle de la science. Pourquoi Boileau et Fontenelle ne réussissaient-ils pas à croiser l'épée, mais se battaient-ils chacun contre le vent ? C'est que Boileau ne parlait que des gloires littéraires consacrées par les siècles, et Fontenelle, des solidés acquêts de la connaissance. Il se peut qu'Homère reste le plus grand des poètes, et que les enfants continuent à le lire avec plaisir, dans l'édition populaire de la *Bibliothèque Nationale*. L'essentiel est qu'ensuite ils puissent ouvrir leurs livres de classe, qui contiennent à leur usage sur l'astronomie, la médecine, l'histoire, la géographie, la géologie, la paléontologie, en un mot sur le Ciel, la Terre et l'Humanité, un

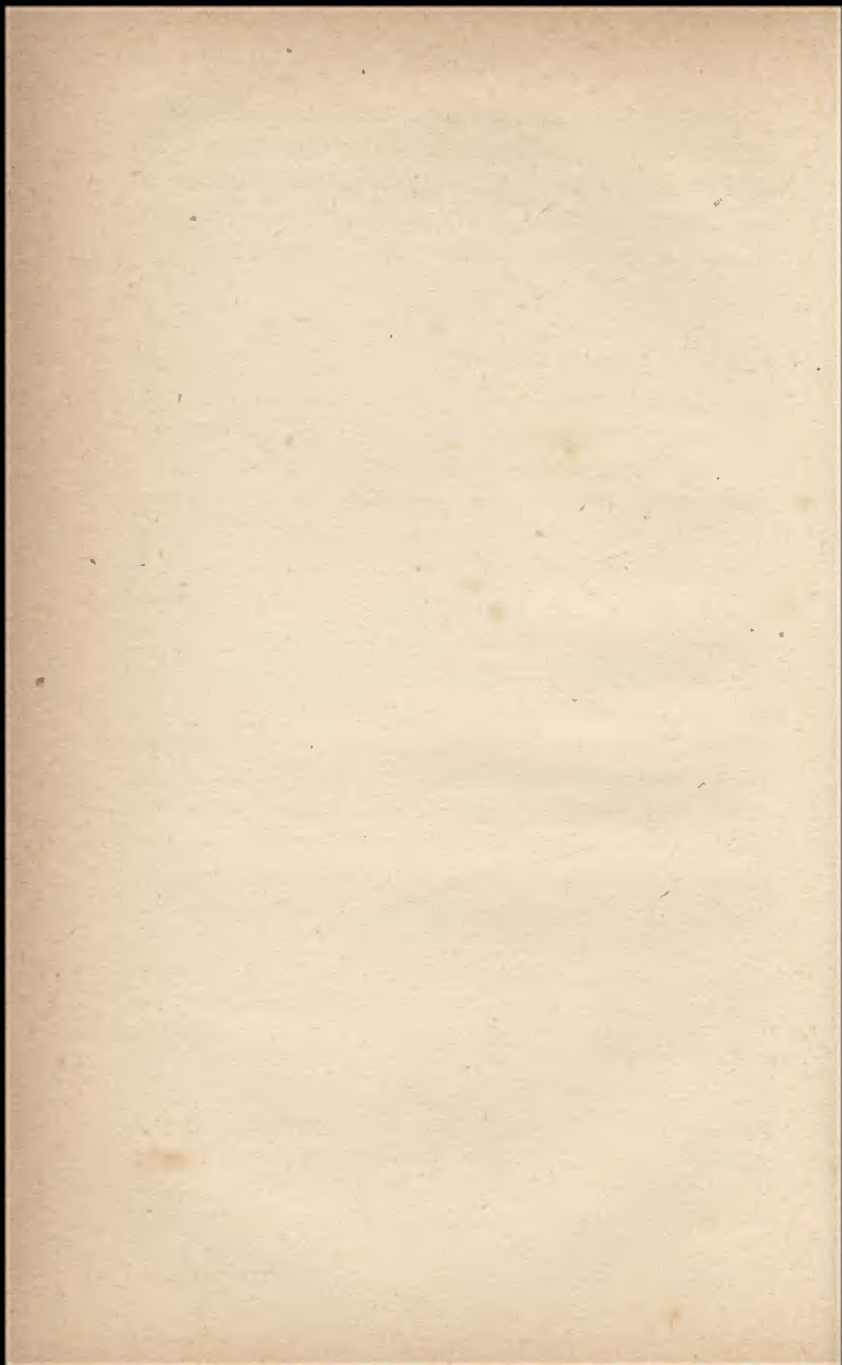
1. Sans doute ceux qui s'emploient à étouffer ce centenaire se sont-ils nourris de cette phrase de Renan, écrite à l'occasion du centenaire indésirable de la République en 1889 : « Les centenaires ne sont la faute de personne ; on ne peut pas empêcher les siècles d'avoir cent ans. C'est bien fâcheux cependant... Les centenaires appellent les apothéoses ; c'est trop... » Après tout il se peut que les vrais renaniens, ce soient eux.



ystème de notions relativement exactes, que les génies les plus vastes et pénétrants du xvii^e siècle, un Descartes, un Pascal, pouvaient à peine soupçonner. Quand on s'est rendu compte de ce progrès, on regrette toujours, mais on se console, de n'avoir plus un Racine.

Niort, décembre 1922.





RENAN

I

L'ENFANCE

(1823-1844)

Parler d'E. Renan dans le pays qui fut l'abri de la pensée libre, et dans la ville même où naquit l'auteur du *Traité théologico-politique*, — parler de lui juste trente ans après sa mort, et au moment où l'approche de son centenaire, et je ne sais quel rythme bienfaisant qui ne permet pas à l'attention des hommes de s'écarter trop longtemps des objets qui la méritent, lui ramène, sinon toujours la sympathie, du moins la curiosité, — c'était une tentation à laquelle je n'ai su résister, et que de si exceptionnelles circonstances de lieu et de temps justifieront peut-être à vos yeux. Renan, vous le savez, entra, par son mariage avec mademoiselle Cornélie Scheffer, dans une famille d'origine hollandaise. Il vint à Dordercht en mai 1862, pour assister à l'inauguration du monument érigé à Ary Scheffer par sa ville natale. De là gagna Leyde, où une trentaine d'étudiants de théologie lui apportèrent leurs hommages dans la maison du professeur Kuenen. On le revit à Leyde en



février 1875, comme représentant du Collège de France, à l'occasion du tricentenaire de cette université. En 1877, il prononça à La Haye une conférence sur Spinoza, et, quelques mois plus tard, faisant pour la *Revue des Deux Mondes* l'éloge funèbre de la reine Sophie, il célébra la Hollande comme un « estuaire sacré, asile de la liberté ». Ces rapports avaient éveillé et satisfaisaient sa curiosité des choses hollandaises. Une lettre à Berthelot, du 4 août 1863, propose à l'imitation la Société *Felix meritis* d'Amsterdam ; dans la préface des *Souvenirs*, il évoque Descartes qui, « en ce brillant xvii^e siècle, ne se trouvait nulle part mieux qu'à Amsterdam ». — De son côté la Hollande connut l'œuvre de Renan. L'un de vos compatriotes, M. de Vries-Feyens, me montrait l'autre jour une vingtaine de volumes du maître, soigneusement reliés, qu'il tient de son père. Le nombre des traductions est aussi significatif; vous me permettrez d'en citer quelques-unes : à Amersfort, celle du discours d'ouverture du cours de langue hébraïque au Collège de France, en 1862, sur la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation; l'édition populaire de la *Vie de Jésus* est traduite à Deventer dès 1864, et l'édition savante l'est dès 1863 à Utrecht, puis en 1864 et 1866 à Haarlem. Cette même année, également à Haarlem, traduction des *Apôtres*, etc... Bref, dans la seconde moitié du xix^e siècle, plusieurs idées jetées par Renan dans la circulation pénétrèrent la pensée hollandaise.

Je ne ferai donc ici que suivre ou ranimer une tradition; certes, je le sens, à la comparer aux vives impressions que durent recevoir vos pères d'une parole qui alors déchainait les passions, l'image que nous allons nous former de Renan sera pâle. Tâchons seulement qu'elle soit exacte. Le moment semble venu d'étudier scientifiquement cette pensée que d'aucuns présentent plus énigmatique qu'elle ne fut réellement, pour donner à leur subtilité le mérite de percer des nuages, que



d'autres déforment pour les besoins de leur polémique, que certains même voudraient enrouler dans le linceul de l'ignorance et de l'oubli. J'ai pu recueillir en France, auprès de personnes qui ont connu Renan, notamment auprès de madame Noémi Renan, sa fille, des indications que les documents écrits ne sauraient fournir : témoignages précieux, qui manqueront aux générations à venir. D'un autre côté, le recul du temps est assez fort, sans l'être trop, pour ordonner la perspective des valeurs : de la critique biblique de Renan, de sa philosophie, de sa politique, de son esthétique, nous voyons avec une suffisante assurance ce que la postérité retiendra. Enfin, depuis sa mort, la publication d'inédits, intelligemment conduite par ses héritiers, a ranimé pour nous cette grande conscience à peine éteinte : Renan, par delà le tombeau, a continué et continue de vivre. Sa jeunesse a reflouri. Nous avons pu lire ses *Lettres à sa Sœur*, publiées dès 1895, ses *Lettres à sa Mère*, parues en 1901 et 1902, ses *Cahiers et Nouveaux Cahiers de Jeunesse* que la *Revue bleue* donnait en 1906 et 1907 ; sans compter le roman italien de *Patrice*, les *Lettres à Liart*, d'autres pages encore qui furent réunies en 1914, dans le vol. in-12 intitulé *Fragments intimes et romanesques*. D'autre part, Marcellin Berthelot, en éditant dans la *Revue de Paris* tout d'abord, puis chez Calmann-Lévy, en 1898, sa *Correspondance avec E. Renan*, nous a fourni (encore qu'il ait cru devoir couper et peut-être altérer le texte en certains endroits) le meilleur guide le long d'une vie qui, pour s'être développée en ligne droite, a su pourtant choisir ses paysages. De mon côté, j'ai, depuis 1920, d'accord avec les héritiers de Renan, publié quelques inédits remontant à son enfance et à sa prime jeunesse, dont le plus important, le seul que je mentionne ici, est une première systématisation de ses idées sur Jésus, écrite dès 1845 sous le titre *Essai psychologique sur Jésus-Christ*, et qu'ont donnée la *Revue de*



Paris en 1920, et la maison d'éditions *la Connaissance* en 1921. Enfin, la Société Ernest-Renan, fondée en 1919, va publier une *Bibliographie* de Renan due à MM. Girard et Moneel, et conçue à peu près sur le modèle de celle de Gaston Paris.

Aussi les critiques n'ont-ils pas manqué de mettre en œuvre ces matériaux. L'année 1921, pour ne prendre que la plus récente, a vu paraître en volumes *l'Esprit de Renan*, de Guilloux; *Ernest Renan, Der Dichter und der Künstler* de Walter Kuehler, et *Ernest Renan* de Lewis Freeman Mott. La librairie Garnier, à Paris, annonce une étude de M. P. Lasserro sur Renan et son temps, dont plusieurs revues ont déjà publié des extraits. Jo prépare moi-même un ouvrage sur la *Jeunesse de Renan*, qui comportera la publication de nouveaux inédits, et dont je ferai passer, autant que possible, la substance dans ce cours. — « Que je voudrais ressusciter dans cinquante ans! » écrivit un jour Renan. Cette attention, cette ferveur dont tant de travaux témoignent, n'est-ce pas le meilleur hommage que nous puissions rendre au mort, la seule façon, hélas! de la faire revivre?

*
**

Joseph-Ernest Renan est né le 28 février 1823, et non le 27, comme l'écrivit encore son dernier biographe allemand, à Tréguier en Bretagne. On y montre la maison où il naquit, à l'angle de la ruelle Stanko et de la rue Renan (autrefois la Grand'Rue), tout près de la cathédrale. Un boulanger y habite; la première porte latérale du corridor, à gauche, conduit à sa boutique, la seconde à une pièce de derrière, étroite et sombre, dont le sol est la terre nue. C'était la chambre des parents de Renan; là, dans le lit breton qui se trouvait alors entre la cheminée et l'unique porte, madame Renan mit au monde, par un matin d'hiver, son dernier fils Ernest.



Elle avait déjà de grands enfants, un fils aîné, Alain, alors âgé de quatorze ans, et une fille, Henriette, âgée de douze. Elle-même avait presque quarante ans, son mari presque cinquante ! Ils tenaient un commerce d'épicerie ; les affaires n'allaient guère, et M. Renan recommença à voyager, comme au moment de son mariage. Ernest avait cinq ans quand un malheur épouvantable survint. Le capitaine de navire au long cours Renan, commandant le sloop *Saint-Pierre*, disparut de son bord, en juin 1828, dans des circonstances restées mystérieuses. Son cadavre fut retrouvé quelques jours après, sur la grève de Lauruen, au nord de la commune d'Erquy. Il était horriblement défiguré : on ne le reconnut qu'à ses vêtements et à leur contenu.

La gêne augmenta dans la famille privée de son chef. La veuve songea à quitter Tréguier, tandis qu'Alain partait pour Paris ; elle se réfugia, avec Henriette et Ernest, auprès de sa mère à Lannion. C'est là, dans une maison sise au 12 de la rue de l'Allée-Verte, qu'ils « cachèrent leur misère » pendant presque trois ans. Ils fréquentèrent alors un « monde de bourgeoisie beaucoup plus rangée » qu'à Tréguier. Ernest y fut gâté par ses tantes, dont plusieurs étaient restées sans se marier, et par ses cousines. « Les tantes X..., raconte l'auteur des *Souvenirs*, n'avaient d'autre divertissement que, le dimanche, après les offices, de faire voler une plume, chacune soufflant à son tour pour l'empêcher de toucher terre. Les grands éclats de rire que cela leur causait les approvisionnaient de joie pour huit jours. » Une autre anecdote nous montre le jeune Renan déjà sensible à la beauté, ou du moins à la grâce : un jour on l'envoya faire une commission chez une tante qui avait deux filles. Il s'en tira très mal, il avait tout oublié. « Voyons, qui as-tu vu ? lui demanda-t-on au retour. Adèle ? Alexandrine ? » Il ne savait pas encore distinguer ses deux cousines par leur nom. « La jolie », répondit-il.



Henriette approchait de ses vingt ans. Très pieuse, elle serait entrée, si elle avait suivi son inclination, au couvent de Sainte-Anne, qui « joignait le soin des malades à l'éducation des demoiselles ». Car elle se sentait du goût pour l'enseignement. Mais, dès ce moment, elle comprit qu'elle avait un plus haut devoir : payer les dettes du père, élever Ernest. Elle resta dans le siècle, parce qu'elle y devrait lutter davantage, et parce qu'elle se sentait une tendresse sans bornes pour son jeune frère. Celui-ci précisément, dans l'hiver de 1831, faillit mourir. « Il a été, écrivait le 19 mars 1831 sa grand'mère maternelle, quarante jours entre la mort et la vie, et nous sommes au cinquante-cinquième jour de sa maladie, et sa convalescence n'avance pas. Le jour, il est passablement; mais les nuits sont cruelles pour lui : agitation, fièvre, délire, voilà son état depuis dix heures du soir jusqu'à cinq ou six heures du matin, et constamment tous les soirs. »

Mais déjà, quand cette maladie se produisit, la famille avait regagné Tréguier, où Henriette avait voulu rentrer pour y exercer les fonctions d'institutrice. Madame Renan était si aimée dans le pays, et les affaires s'y traitaient encore « d'une manière si patriarcale », qu'ils purent se réinstaller dans leur maison de la Grand'Rue. Les créanciers ne pressaient pas : on convint que les Renan paieraient ce qu'ils pourraient et quand ils pourraient. Madame Renan reprit son commerce d'épicerie; l'Ecole ecclésiastique se fournissait chez elle et lui achetait bon an mal au pour trois ou quatre cents francs d'épices. Ces messieurs s'intéressaient au petit Ernest, dont les Frères de Lannion avaient commencé et dont ceux de Tréguier continuaient l'instruction. On décida qu'il entrerait à l'Ecole ecclésiastique pour l'année scolaire 1832-1833. Il allait alors avoir dix ans. Mais il nous faut revenir sur cette prime enfance.

Essayant de caractériser son hérédité paternelle,



Renan écrira : « Dans les premières lueurs de mon être, j'ai senti les froides brumes de la mer, subi la bise du matin, traversé l'âpre et mélancolique insomnie du banc de quart ». Très jeune, il sera frileux et rhumatisant. La gêne, le deuil accentuèrent chez ce rejeton tardif et chétif d'un père quinquagénaire la disposition à se concentrer, à réfléchir. « Quand tu vins au monde, lui disait plus tard sa mère, nous étions si tristes que je te pris sur mes genoux et pleurai amèrement ». Parfois il se perdait en des rêveries sans fond, comme si le monde extérieur soudain s'était tu, comme s'il y avait une lacune de la sensation. Ou bien c'étaient des résonances du dehors qu'il entendait se prolonger étrangement en lui. Au lieu de se dissiper comme les enfants ordinaires, il se recueillait, avide, tel Michelet vers le même âge, de jouir et de souffrir. Quand on le menait jusque sur la côte, il jouait avec « les mousses marines, les algues et les coquillages coloriés » qu'il ramassait « au fond des baies solitaires ». Au coin du feu, il entendait parler des lointains voyages de ses pères.

Malgré les peines, il n'était pas malheureux ; une flamme réchauffait le foyer vide : la mutuelle affection de ces trois êtres. Sa grande sœur l'avait d'abord pris sous sa protection : cet enfant délicat qu'attendait, semblait-il, un triste avenir, et que sa douceur silencieuse rendait aimable à tous, ne méritait-il pas une tendresse pitoyable ? On s'attache à un être d'autant plus qu'on a craint pour lui. Ernest devint peu à peu l'objet dominant de la pensée d'Henriette, en attendant qu'il en soit l'objet unique. Lui s'accoutuma à cette bienfaisance : comme il arrive souvent, elle lui paraissait si naturelle qu'il oubliait d'en remercier la dispensatrice. Il exerçait sur sa sœur de petites tyrannies. Quand elle sortait parée d'une robe de fête, il s'attachait à elle et la suppliait de revenir : alors elle rentrait,



tirait ses habits et restait avec lui. Non qu'il fût égoïste, mais toute sa puissance d'aimer tendait à se porter sur sa mère. Quand, prononçant l'éloge de Cl. Bernard, il dira de ce savant qu' « il perdit son père de bonne heure » et que « dans ses premières années, *comme au début de la vie de presque tous les grands hommes*, se plaça l'amour d'une mère, qu'il adorait et dont il était adoré », ce sera avec un retour sur lui-même. L'âge ne fit longtemps que développer cet amour filial, lui donner une force injuste au détriment de l'amour fraternel.

Madame Renan était une simple femme sans instruction, mais qui lisait volontiers son livre de messe, les *Cantiques de Marseille* et des feuilletons. Elle était gaie, spirituelle et dévote. C'est d'elle, de son sang gascon, que Renan prétendait tenir sa gaieté. Mais le Breton du Trégorrois est gai aussi ; je fus frappé, en me promenant dans ces parages, de la vaillance, du courage souriant que ces bonnes gens apportent à lutter ou simplement à vivre. Que parlé-je de courage ? Ce n'est, dans leur idée, que de la décence, leur race fière ne devant pas plier sous l'adversité. Quoi qu'il en soit, madame Renan n'était pas de ces personnes qui prennent les choses au tragique ; elle savait se faire aux circonstances, mais son esprit n'était pas sans étroitesse ni légèreté. Le cerveau, le cœur de la famille étaient, depuis le séjour à Lannion, Henriette : là brûlait la lampe de l'autel domestique.

Malheureusement l'école de jeunes filles qu'elle avait ouverte ne réussissait pas. Sa seule consolation était de voir Ernest se classer, peu à peu, à l'École ecclésiastique, en tête de ses camarades. Il était entré, comme externe, en huitième. A la distribution des prix, il eut un second prix de version latine, un premier accessit de thème, un troisième accessit seulement de « mémoire » et rien en « orthographe et analyse ». Les années suivantes, il obtint des résultats de plus en plus satisfaisants. En septième, prix de mémoire, premiers prix



de version latine, de thème, d'histoire et d'excellence, second prix de grammaire française. En sixième, où il commence le grec, tous les premiers prix sauf en histoire où il n'a que le second. En cinquième, tous encore sauf en version grecque où il n'a que le premier accessit. Dans cette classe, il commence à étudier l'arithmétique et rencontre à ce cours spécial son futur ami Guyomar. C'est Guyomar, élève de quatrième, et son aîné, qui a le premier prix d'arithmétique ; Renan a le second. En quatrième, un condisciple qui n'avait eu que de minces succès l'année précédente se révèle comme un dangereux émule : c'est François Liart, l'autre ami d'enfance de Renan. L'excellence reste pourtant à ce dernier, qui obtient même, devant Guyomar, le premier prix de géométrie. Enfin, en l'année scolaire 1837-1838, la dernière qu'il passa à Tréguier, Renan a tous les premiers prix.

Tous ses professeurs, successivement, jugent son caractère bon et doux. Pour les devoirs, les leçons, la préparation des auteurs, il mérite presque sans une exception la note « très bien ». Il n'en est pas de même de sa piété : à cet égard Renan, de neuf à treize ans, ne donne pas toute satisfaction. En huitième, s'il se tient bien à l'église, il y « arrive tard ». En septième, même note pour le premier semestre, et celle du second, en insistant sur les fréquents retards à l'église, n'y qualifie la conduite que d'« assez bonne ». En sixième, le jugement est encore plus net : Renan est, à l'église, « souvent distrait », il ne « paraît pas avoir grande piété. » En cinquième, sa conduite à l'église est d'un « indifférent ». Est-ce déjà que son œil erre aux voûtes de la chapelle, tandis qu'il pense « à la célébrité des grands hommes dont parlent les livres » ?

D'ailleurs, en classe même, Renan, dont la santé est plus robuste depuis la maladie de 1831, n'est pas toujours irréprochable. En huitième, il y est « remuant, mais



attentif » ; en sixième, bien que sa conduite y soit bonne, il y paraît « un peu léger ». Non qu'il ait jamais été un garnement comme le fut le jeune Chateaubriand, ni qu'à aucun moment de sa vie il ait connu ce besoin de dépense physique qui faisait courir Lamennais à travers les arbres de la Chênaie. Il jouait surtout, enfant, avec les petites filles. L'une, Noémi, lui plaisait entre toutes ; « ses cheveux étaient d'un blond adorable ». Elle le prenait par la main et sautant avec lui le long des ruelles chantait : *Nous n'irons plus au bois* ou *Il pleut, il pleut, bergère*. Il daignait s'attendrir sur ces créatures jolies dont la fragilité appelle à la fois le respect et la pitié. Leurs petites personnes retenues lui en imposaient et l'attiraient.

Cependant Henriette, après un projet de mariage qu'elle fit échouer, parce qu'elle eût été détachée des siens et mise hors d'état de les aider, devant l'insuccès croissant de son école, envisagea le grand sacrifice : aller à Paris, comme le frère aîné. Ce départ, quand ils en parlaient tous les trois, les faisait frémir : s'éloigner de cent vingt lieues, à cette époque où il n'y avait guère que la diligence, se risquer dans cette ville dangereuse, c'était, pour une jeune Bretonne sans soutien, un parti presque au-dessus du courage. Elle s'y résolut cependant, et put se placer comme sous-maitresse dans une institution de demoiselles où elle eut des débuts très durs.

C'était en 1835. Ernest, resté seul avec sa mère, commençait à comprendre le sérieux de la vie. L'idée qui le dominait, au moment de sa première communion, était la nécessité de faire son salut, et l'impossibilité de le faire dans le monde. Il entra, à la fin de 1836, dans la classe de M. l'abbé Pasco, et cet événement fut décisif sur son évolution. Sa conduite à l'église devient bonne ; au mois de février de cette année scolaire (1837), il est admis dans la Congrégation de la Sainte Vierge ; il se tient « très bien » à l'église pendant le second semestre,



et, l'année suivante, sa conduite, pour les deux semestres, y est qualifiée d'« édifiante ». On le chargea même des fonctions de *cérémoniaire*, qui consistaient à veiller au service de l'autel et à diriger la marche des thuriféraires dans les processions.

Il semble, d'après ce qui précède, que la piété de Renan ne fut pas bien spontanée. Elle fut plutôt volontaire, acquise sous l'influence d'un maître qui sut parler à son tour d'imagination. Une fois à Paris, Renan ne manquera jamais d'envoyer ses affectueux souvenirs à M. Pasco, avec qui il « avait passé deux années si heureuses » ; il lui adressera encore, avec la même plume dont il écrivait *l'Avenir de la science*, des souhaits à l'occasion du premier janvier en 1849. De son côté, l'abbé Pasco n'eut longtemps pas de doutes sur la vocation d'Ernest : « Ecrivez-lui, disait-il à madame Renan, quand il crut que Renan, à Issy, allait être tonsuré ; il est appelé au sacerdoce, je l'ai toujours pensé. Comment lui direz-vous combien je l'aime ! Oh ! il le sait bien, dites à Ernest que je suis et que je serai toujours son véritable ami. »

L'idée de se faire prêtre fut le complément des qualités scolaires de Renan ; elle s'associa à ses affections familiales, devint un élément de son bonheur. D'ailleurs, aux termes de son règlement, l'École ecclésiastique de Tréguier avait été « établie afin de former des élèves pour l'état ecclésiastique ». Les amis de Renan, Guyomar, Liart, et ceux de ses condisciples qui apprenaient quelque chose, n'avaient pas d'autre projet. Peut-être lui-même était-il parmi les jeunes garçons que le collège recevait gratuitement, ou pour lesquels du moins il accordait une forte remise. Aussi bien, dans cette ville moins bourgeoise que populaire, qui voyait-on de plus honoré que ces Messieurs de l'École ? « Quand vous rencontrez un noble, avait-on coutume de dire, vous le saluez, car il représente le roi ; quand vous rencontrez



un prêtre, vous le saluez, car il représente Dieu ». Enfin le goût de l'étude, déjà dominant chez Renan, le poussait vers un état sédentaire ; il commençait à moins se mêler aux jeux de son âge ; le savoir de ses maîtres, qui lui paraissait infini, l'emplissait d'une pieuse déférence. « Toutes leurs paroles, écrira-t-il dans ses *Souvenirs*, me semblaient des oracles ; j'avais un tel respect pour eux que je n'eus jamais un doute sur ce qu'ils me dirent avant l'âge de seize ans, quand je vins à Paris ». L'instinct de l'homme de lettres, qui s'était, s'il faut en croire une page des *Souvenirs*, éveillé dès la sixième année, se développait. Renan se voyait compilant toute la science humaine, faisant des collections de mots où rien ne manquait. Plus tard, dans un monastère d'Italie, il se rappellera en souriant ces visées encyclopédiques. Ses condisciples, paysans vigoureux, et ne prenant pas les choses moins au sérieux que lui, l'entretenaient par leurs conversations dans un ordre d'idées qui eût été pédantesque sans tant de naïveté. Il n'était question que de César, de Salluste, de Tite-Live. En eux leur race, toute proche encore de la terre, prenait contact pour la première fois avec les lettres, et ils s'en imprégnaient énergiquement.

C'est ainsi que Renan se voua à la cléricature. Les prêtres étaient pour lui des professeurs avant d'être des ministres de Dieu ; ils officiaient en classe plutôt qu'à l'autel. Le côté proprement sacerdotal de l'état ecclésiastique restait dans l'ombre ; et quand, quelques années plus tard, il se révéla, avec ses ascèses, sa mystique, ses dogmes, le séminariste de Saint-Sulpice, après quelques essais de compromis, le répudia parce que tous ses instincts en étaient froissés. Les agenouillements d'un enfant de chœur n'étaient pas son fait.

Avant de suivre à Paris ce « déraciné », je voudrais vous le montrer savourant son enfance bretonne. Car les heures de tension dans l'étude faisaient place à d'autres



où la pensée se relâchait délicieusement. Renan a insisté, dans ses écrits, sur « les singularités du caractère breton, où l'austérité confine à la langueur », où « la force et la faiblesse, la rudesse et la douceur » se mélangent. Cette qualité fut en lui à un degré éminent. Depuis qu'il s'était consacré, il n'osait trop regarder les jeunes filles, fixer leurs yeux couleur vert d'eau. Mais dans le vif même de l'exercice intellectuel, il éprouvait de chaudes langueurs qui le laissaient plus excité à apprendre et comme enorgueilli. Cette disposition à céder tour à tour aux pôles opposés, il la portait dans son goût des paysages. La verte et froide campagne le faisait rêver à la Provenco et aux îles d'Or. Avec la *Morale en action*, le livre qu'il lisait surtout était les *Aventures de Télémaque* et celles d'*Aristonoüs* ; il imaginait Sophronyme, alliant la sagesse profane et la pureté chrétienne, chantant les dieux sur sa lyre. Il aimait à songer à Chio, la « fortunée patrie d'Homère ». Et il se retrouvait avec plaisir dans un pays de bois et de marais, en Trébeurden où il allait parfois chez sa tante Morand, au manoir de Trovern.

Il aimait surtout Tréguier. Quand il était à Guingamp, chez ses parents Le Forestier, le caractère profane de la villo lui causait de l'ennui et de l'embarras. Mais à peine avait-il revu la colline natale et les deux cours d'eau qui l'enserrent, que ces impressions tristes fuyaient d'elles-mêmes. Le Jaudy et le Guindy réunissent là leurs eaux jaunes et vont se perdre dans l'Océan quelques kilomètres plus haut. La marée pénètre très loin, et le souffle du large est partout perceptible. Ernest, aux longs cheveux blonds, à l'air grave, se promenait souvent avec sa mère. Ils longeaient ensemble les bords du Guindy, s'asseyaient au pied d'un peuplier, près d'une fontaine ou d'une niche de saint qui avait son histoire. Puis ils remontaient vers la ville, le long des sentiers encaissés dans la verdure. Très haut au-dessus



d'eux, le vent courbait les cimes des ormes et fouettait les nuages ; mais eux cheminaient dans le silence, au sein de la terre bretonne. Parfois, on entendait un cri d'oiseau. « Ecoute, disait madame Renan en s'arrêtant, l'oiseau qui se scie le cœur ». Et l'enfant ne pouvait s'empêcher d'imaginer, comme en ses premières années, la petite scie aux dents « prodigieusement fines » que l'oiseau devait avoir dans sa poitrine et « avec laquelle... il se faisait une entaille au cœur ».

De la route, on ne tardait pas à voir Tréguier, et jaillissant du cœur de la ville, la flèche de la cathédrale, « prodigieusement élancée », « fol essai pour réaliser en granit un idéal impossible ». La ville elle-même, écrasée par sa cathédrale, a un caractère d'extrême distinction : on y sent vivre « une forte protestation contre tout ce qui est plat et banal ». Bientôt se reconnaissent les toits familiers, le Collège, l'Hôpital Général. Alors l'enfant sentait sourdre de son âme déjà grave « un murmure pénétrant et doux », rappelant « comme le son d'une cloche lointaine de village, le mystère de l'infini ». Un élan chaleureux le portait vers Dieu, vers Jésus, vers la Vierge, vers les belles et saintes choses, vers ses livres.

Quand ils arrivaient au pied de la cathédrale, souvent la mère et le fils y entraient prier. A cette heure du soir, l'énorme vaisseau vide, éclairé d'une seule lampe, était plein d'ombre. On devinait seulement les statues en pierre des chevaliers et des nobles dames, couchées dans leurs niches et « dormant d'un sommeil calme ». La froide main du passé s'abattait sur Renan, le rendait, pour un instant, rêveur et pensif. Et il s'agenouillait à côté de sa mère.

A la maison, il aimait à s'isoler dans sa chambrette haute, où il montait, par un escalier étroit et en bois, à l'aide d'une corde grossière disposée en guise de rampe. La fenêtre qui éclaire cette pièce n'est guère qu'une lucarne, mais elle donne sur un tableau inoubliable. Les



toits des couvents voisins luisent parmi les vergers. A l'horizon se profile le clocher de Trédarzec, et plus à gauche s'aperçoit le Jaudy, large comme un bras de mer. C'est gracieux et sévère, familier et grand. Je ne connais pas de paysage qui captive ainsi l'âme dès le premier coup d'œil, sollicite à la fois et réprime ses abandons, donne avec autant d'autorité et de douceur une leçon de noblesse. L'enseignement de Fénelon devait produire le même effet.

Renan a dessiné dans ses *Souvenirs* l'étroit jardin où ses maîtres promenaient son esprit : entre Rollin et Delille, il y avait peu de risque de s'égarer. Il reçut en prix l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qui semblait sans doute à ces Messieurs plus digne de confiance qu'*Atala* ou *René*. Le classique par excellence était Racine le fils, l'auteur du poème *De la religion*, dont le succès, si grand au xviii^e siècle, se prolongeait ainsi. On n'admettait pas qu'il pût y avoir eu, depuis, de bons vers français. « Le nom de Lamartine n'était prononcé qu'avec ricanement ». Un jour Renan eut une émotion. Il vit — et les prêtres la lui montrèrent avec horreur — « une lithographie représentant une grande femme, vêtue de noir, foulant aux pieds un crucifix » : c'était une image de George Sand.

Naturellement, le légitimisme était la règle dans ce milieu clérical, que les premiers actes du gouvernement de Louis-Philippe n'étaient pas faits pour rallier. La bourgeoisie de Lannion qui avait entouré Renan était aussi en majorité carliste. La petite bonne Nanon l'était également, pour la raison que « Louis-Philippe n'était pas vraiment roi ; car il n'était pas *trôné*, comme elle disait ». Que Renan eût été alors « philippiste », nous ne le savons que par des propos qu'il tint sous la Troisième République. Ce n'est pas invraisemblable de la part d'un enfant chez qui l'esprit de contradiction semble avoir été précoce, et dont une partie de la



parenté était d'ailleurs libérale. Quant au faible de madame Renan pour la Révolution, il paraît n'avoir été dû qu'au prestige de souvenirs « indissolublement liés à l'éveil de sa première jeunesse ». Mais il est certain qu'à entendre sa mère narrer d'une façon saisissante « ces grandes et terribles scènes », Renan put prendre un goût esthétique de la Révolution, qui parla toujours pour elle dans son cœur, malgré les désaveux d'une raison subjuguée par J. de Maistre.

*
* *

Pendant les grandes vacances scolaires de 1838, Renan, qui pensait, à la rentrée, retrouver en seconde ses camarades du Collège, fut appelé à Paris. Voici dans quelles circonstances. Il était à Camlez; à quelques kilomètres de Tréguier, chez son ami Guyomar, quand un exprès vint le chercher. Une lettre d'Henriette était arrivée pour lui; elle lui annonçait qu'il venait d'être nommé pour une bourse entière à un séminaire de Paris. Il devait être à Paris le 6 ou 7 septembre au plus tard.

Pour regagner Tréguier, il y avait une lieue à faire à travers la campagne. L'Angelus du soir sonnait. On était au commencement de septembre. Le jeune homme (Ernest avait quinze ans et demi) sentit la gravité de l'heure. Il fixa dans sa mémoire les sonneries pieuses, le soleil couchant, la campagne bretonne, recueillie en un calme mélancolique. Ses adieux à sa mère furent moins tristes qu'il ne l'aurait cru : l'inconnu l'attirait; il répétait la phrase d'Henriette : « Dis à maman que c'est un avenir tout entier pour son enfant. »

Il alla en voiture jusqu'à Guingamp; là, il prit la malle-poste. A Paris, sa sœur qui l'attendait lui raconta tous les détails de l'affaire. Elle avait montré le palmarès du collège de Tréguier à un M. Deseuret, médecin de la maison d'éducation où, après plusieurs emplois indignes



d'elle dans d'autres institutions, elle avait enfin été nommée directrice des études. Ce docteur, catholique très zélé, dut parler de l'acquisition possible d'un bon élève à M. Dupanloup, le jeune (il n'avait que trente-six ans) et impétueux directeur du petit séminaire Saint-Nicolas-du-Chardonnet, situé à Paris, à l'angle de la rue Pontoise et de la rue Saint-Victor. Peut-être l'abbé Tresvaux, dont il sera question plus loin, servit-il d'intermédiaire. M. Dupanloup, qui tenait à recruter de brillants sujets pour son établissement, avait ainsi un peu partout, si j'ose dire, des racoleurs. L'année suivante, il enverra en Bretagne un de ses subordonnés, Breton lui-même, pour tâcher d'y dépister d'autres Ernest Renan. Aussi, à peine M. Dupanloup eut-il appris les succès du frère d'Henriette, qu'il s'écria : « Faites-le venir. »

Un petit séminaire est « une maison où un enseignement secondaire et foncièrement chrétien est donné soit à un groupe de jeunes gens dirigés, par leurs parents ou leur volonté propre, vers l'état ecclésiastique, ou même à une réunion d'élèves dont une partie seulement promet de se donner plus tard à l'Eglise ». Le caractère de Saint-Nicolas le rangeait plutôt dans cette seconde espèce. M. Dupanloup avait évité d'en faire un séminaire à type ascétique et cléricale. Sa clientèle parisienne comptait les fils des premières familles de France, qui habitaient le proche Boulevard Saint-Germain. Les sommes très considérables qu'il demandait à ces élèves servaient à l'éducation gratuite des jeunes gens sans fortune, mais de mérite, qui, eux, étaient destinés à la cléricature. Une décision du Conseil du 3 décembre 1839 porte en effet que « quand un enfant était boursier, tout devait tendre et concourir à lui faire prendre la soutane ». Ce système de bourses alimentées par des particuliers était fort ingénieux et fort moral. Les boursiers devaient maintenir haut le niveau des études, et les fils de famille



offrir un modèle de bonnes manières et de distinction. Comme chacun de ces deux éléments avait son rôle, « la maison avait une parfaite unité ». Mais c'est le talent qui primait tout le reste. La conception du monde que se faisait M. Dupanloup était très aristocratique ; mais il admettait trois aristocraties, la littérature à côté, presque au-dessus, de la noblesse et du clergé. Et comme il avait su modeler à son gré le caractère du personnel et des élèves, « le plus pauvre garçon débarqué de province, gauche, embarrassé, s'il faisait un bon thème ou quelques vers latins bien tournés », ne tardait pas à être « l'objet de l'envie du petit millionnaire qui payait sa pension sans s'en douter ».

Bien qu'à Saint-Nicolas les exercices de piété fussent peu absorbants (en dehors de la prière et de la méditation du matin (5 h. 30) et de la prière du soir (8 h. et demie à 8 h. 45), il y avait : la sainte Messe à 6 h., l'examen particulier de la matinée, de midi moins quatre minutes à midi, et la lecture spirituelle de 7 h. à 7 h. et demie, qui n'était guère qu'une homélie du directeur), le régime ecclésiastique de la maison surprit Renan, que son enfance, pieuse sans doute, mais libre, n'avait point préparé à ces contraintes quotidiennes. Toutefois, jeune et désireux de réussir, il ne tarda pas à s'y faire. D'ailleurs la frivolité, à Saint-Nicolas, tempérait l'austérité. Les séances de l'Académie littéraire, fondée par l'Archevêque de Paris en personne, M. de Quélen, y occupaient les esprits, autant ou plus que ne faisaient les saints offices. La piété de Renan n'était point si solide, qu'il s'y pût recueillir et abriter au milieu de ces brillantes mondanités. Elle avait fait partie de sa vie bretonne, et d'elle aussi il ne restait qu'un souvenir, de moins en moins pénétré d'attendrissement et de regrets.

Le mois de Marie s'ouvrait par une très belle fête : « On a élevé, écrivait Renan à sa mère, une tente, la



plus jolie du monde, que l'on a entourée des plantes les plus odorantes, de caisses d'orangers et des plus jolis arbustes. On dirait un jardin délicieux ; mais ce n'est pas tout ; si l'on avance un peu plus loin, si l'on franchit cette porte entourée d'élégantes draperies, on entre dans une chapelle vraiment céleste, entourée encore de fleurs naturelles, ornée de belles draperies ; et au-dessus de sa tête, on voit un ciel bleu, parsemé d'étoiles d'or et d'argent. On ne sent, on ne respire que les odeurs les plus suaves, et toutes ces fleurs dans leur langage muet semblent n'avoir qu'une voix pour louer la plus pure des Vierges, pour célébrer Marie. Partout nous voyons sa statue entourée de guirlandes : dans nos salles d'étude, dans nos classes, jusque dans les escaliers et dans les dortoirs ». Cette lettre est de mai 1839. Même solennité en 1840 : « Il semble, écrit Renan, que le Boulevard Saint-Germain se soit dépouillé pour orner notre chapelle. » Madame la duchesse de Montmorency surtout envoyait de superbes camélias de sa maison d'Auteuil. Dans ses *Souvenirs*, Renan critique cette « piété musquée, enrubannée » de Saint-Nicolas, cette « dévotion de petites bougies et de petits pots de fleurs ». Il en avait été surpris plutôt que choqué. La dernière année seulement, peut-être en a-t-il senti la frivolité ; son œil, en mai 1841, se tournait surtout vers le Murillo de la chapelle où l'art avait su rendre « une grâce et une tendresse inexprimables ».

En tout cas, notre jeune séminariste ne manifestait aucune répugnance à entrer dans ces sociétés particulières où le clergé aime à embrigader l'enfance. Le 27 décembre 1838, il est *aspirant* de la Congrégation de la Sainte Vierge, et il prie sa mère d'en informer le Directeur de la Congrégation de Tréguier, le bon M. Delangle. Le 21 novembre de l'année suivante, il est promu *membre* de la même congrégation. Quelquefois il remplissait à la chapelle « les fonctions enviées d'en-



fant de chœur, » revêtu de l'aube de lin, enrubanné des couleurs de cette Vierge dont la statue se dressait sur l'autel. — D'autre part, dès la fondation de l'Académie littéraire (6 décembre 1838), Renan y est *candidat* : précoce vocation. Il est élu *académicien* quelques mois après, devient, au début de l'année scolaire 1839-1840, 2^e *conseiller de l'Académie*; mais, à son grand dépit, n'est pas nommé, l'année suivante, *directeur*. C'est un Parisien aux traits et au parler féminins, Nollin, qui a cet honneur, et notre Breton, qui n'est que 1^{er} *conseiller de l'Académie*, ne porte pas dans son cœur son heureux rival.

Ses succès scolaires à Saint-Nicolas furent, en définitive, satisfaisants. C'est très bien pour un provincial de n'avoir pas été obligé, en arrivant, de redoubler sa troisième. Quelques mauvaises places au début (16^e en version grecque, 12^e en histoire et géographie, 12^e en version latine) avaient décontenancé le lauréat de Tréguier. Mais il travailla avec acharnement (son premier bulletin trimestriel porte : « Ne joue presque point quoiqu'on l'y invite »), et dès le mois de janvier il avait été premier en lettre latine, et il avait commencé à inscrire des devoirs au cahier d'honneur; au classement de fin d'année, il se place 4^e. L'année suivante, où il redouble sa seconde, il est souvent premier et obtient, à la distribution des prix du 30 juin 1840, le 2^e prix d'excellence, les premiers prix de version latine, de version grecque et de narration latine, ainsi que le second d'histoire.

Pendant ces deux années, il avait eu la chance d'avoir pour professeur « le bon M. Bessières, » qui lui rappelait un peu M. Pasco, et avec qui, plein de zèle, il avait étudié Cicéron, Virgile et Phèdre, Horace, Démosthène, Homère, Esope; et le *genre* de la fable, celui de l'allégorique, de la poésie pastorale, etc., pour le premier trimestre; puis, pour le second, d'autres *genres* : la poésie lyrique, la satire, l'épître en vers, le genre épisto-



laire, la poésie didactique, ainsi que Tite-Live et Platon. En février 1839, la classe s'occupe du parallèle entre l'*Art poétique* d'Horace et celui de Boileau : « Le mérite réel de ces deux ouvrages, écrivait à ce propos le professeur, est incontestable; mais c'est une question en littérature que la supériorité de l'un sur l'autre. *Grammatici certant, et adhuc sub iudice lis est.* » Ce même M. Bessières avait sans doute passé trop de temps à disputer sur ce point avec les doctes, pour perfectionner sa culture générale. J'extrais d'une lettre du 4 août 1840, où il décrit son ascension au Puy-de-Dôme, ce passage caractéristique : « Nous étions à 1.600 mètres d'élévation, à l'endroit où Pascal fit le premier essai du système d'Euclide, sur le plateau que je dirais être le piédestal qui atteint la statue du célèbre mathématicien et écrivain ». Telle était la science, et tel était le style, du maître qui avait porté sur Renan ce jugement : « Esprit... qui n'a pas été assez cultivé, et dès lors trop peu sensible à l'harmonie. »

Le travail n'était pas la seule consolation de Renan. Dès son arrivée à Saint-Nicolas, une lettre du Recteur de Tréguier l'avait recommandé à M. l'abbé Tresvaux, natif de Tréguier, attaché à la personne de M. de Quélen, et collègue de M. Dupanloup dans le vicariat général. Ce personnage venait souvent au séminaire, dont il était le protecteur particulier, et s'entretenait en langue bretonne avec Renan. Et puis Henriette était à Paris, dans une institution située du côté d'Auteuil, ce qui la forçait à traverser la capitale pour venir voir son frère, « souvent par un temps épouvantable ». Mais rien ne rebutait son amour. Sa santé était pourtant mauvaise. En octobre 1838, en janvier 1839, elle est malade, elle a de la fièvre; en mars et avril 1840, elle souffre de fréquentes migraines. Enfin, dans l'été de cette année, elle fut assez gravement atteinte pour qu'Alain, qui était établi à Saint-Malo, se décidât à faire le voyage de Paris. Ernest, qui



se trouvait à Gentilly, à la maison de campagne du séminaire, venait voir sa sœur. Mais alors, comme à propos des malaises antérieurs, il ne se préoccupe guère que d'une chose : empêcher madame Renan de se tourmenter. Il va même jusqu'à écrire à un ami que ses vacances se passaient très « agréablement ». Longtemps encore il aura les yeux fermés sur la passion de cette sainte : il faudra qu'une amie d'Henricette, mademoiselle Ulliac, lui révèle enfin ce qu'avait souffert, ce qu'avait risqué celle qu'il oubliait. Je ne connais pas dans la jeunesse de Renan de trait plus désagréable que cette sorte d'avenglement.

Dans les visites qu'Henriette faisait au séminaire, presque chaque jeudi, il était question surtout de la garde-robe, des bas déchirés que la grande sœur raccommo- dait, quitte à négliger les siens. Figurons-nous dans le parloir cette jeune fille, couverte d'un simple châle de laine verte, la figure pâlie par les veilles, mais empreinte encore de délicatesse et de langueur ; elle eût été avenante sans une marque de naissance, une *envie*, qui lui tachait une partie du menton. Ernest arrivait, portant sur la poitrine sa croix d'académicien. Un jour, c'était après la Pentecôte de 1839, il apprit à sa sœur qu'il avait enfin un habit ecclésiastique. En avait-on parlé, de cette fameuse soutane ! Le fait qu'Ernest en était démuné jusqu'alors l'avait empêché d'assister à certaines cérémonies, comme les offices à Notre-Dame. Connaissant la pauvreté de la famille Renan, M. Dupan- loup avait annoncé qu'il ferait faire la soutane à ses frais. Mais les jours se passaient sans qu'on prit à Renan, comme on le devait, ses mesures. Henriette fut, paraît-il, près de se décider à fournir l'argent, mais elle ne le fournit pas.

Il est difficile de savoir ce qu'elle pensait alors de l'avenir de son frère. L'expérience du monde et le com- merce des livres, à Paris, avaient produit sur elle l'effet



qu'Ernest devait subir à son tour : sa foi s'était ébranlée. Elle fréquentait une demoiselle Ulliac qui détestait les Jésuites. Elle se fit une religion à elle, qui, malgré ce qu'en dit l'auteur de *Ma sœur Henriette*, ressemblait assez au protestantisme. Certains passages des *Lettres intimes* laissent croire qu'elle ne fut pas sans toucher le point délicat de la vocation : simplement, d'ailleurs, pour marquer l'importance d'une décision qui engage la vie entière, et le devoir d'y réfléchir longuement à l'avance.

Le moment n'était pas encore venu de cette réflexion : Renan, pris dans le courant, agissait au mieux de ses intérêts actuels. Il n'hésita pas à demander son excommunication du diocèse de Saint-Brieuc, qui lui fut accordée, le 8 juin 1839, par le vicaire général Le Mée. C'était la sanction effective d'un détachement déjà prononcé dans son esprit, sinon dans son cœur. Il se sentait appelé à quelque chose de mieux qu'un ministère de campagne, et il employa tout son art à faire accepter à madame Renan une résolution qui ruinait le beau rêve caressé par elle, d'achever ses jours dans la cure de son fils en Bretagne. Pendant les grandes vacances de 1839, Renan se mit à la disposition de l'agent « racoleur » que M. Dupanloup avait envoyé en Bretagne, Crabot jeune, natif d'Auray dans le Morbihan. Il le conduisit à Bréhat, où il visita le phare avec lui. Quand Renan revint à Saint-Nicolas, il ramenait Liart et Guyomar, désireux, quant à lui, d'amitiés qui aideraient à son bonheur, et persuadé qu'il favorisait ainsi l'avenir de ses camarades d'enfance. Mais ils ne restèrent à Saint-Nicolas qu'une année (1839-1840). Guyomar, atteint d'une maladie de poitrine qui donnait, dès le mois de mai, des inquiétudes assez sérieuses aux directeurs, languit tout l'été à Gentilly, après avoir reçu la tonsure en juin, et fut renvoyé en septembre à Tréguier, où il mourut en novembre. Liart, à la rentrée de 1840, devint élève de philosophie (sautant ainsi la rhétorique) au séminaire de Saint-



Briec. Il y eut, à cette occasion, dans son amitié pour celui qui l'avait attiré à Paris, un refroidissement passager dont nous ne saisissons pas les causes, mais qui paraît avoir laissé un mauvais souvenir à Renan, et comme un remords.

Ce dernier sentit d'autant plus la perte de ses compatriotes que sa sœur lui manqua à son tour. En janvier 1841, elle acceptait un préceptorat dans la famille du comte polonais André Zamoyski, qu'elle dut rejoindre à Vienne. Renan était alors en rhétorique, et il s'entendait assez mal avec son nouveau professeur, M. Duchesne. Il avait presque dix-huit ans, et le genre d'instruction qu'on donnait à Saint-Nicolas commençait à le dégoûter. Il s'était résigné, en arrivant, à cesser l'étude des mathématiques, entreprise à Tréguier, et qui n'existait pas dans la maison de M. Dupanloup. Mais à présent il lui fallait s'entraîner à un genre nouveau, souverainement artificiel et fade, le discours français, et il n'y brillait guère. Il en avait assez d'apprendre les secrets de l'« invention » et de la « disposition », de fabriquer les périodes flasques d'un discours de Gédéon, de faire l'éloge de saint Louis (il s'était fort mal tiré de celui de Guyomar), de pasticher Fénelon, Mascaron, Massillon, en des sermons sur les fêtes de l'Eglise. Il commençait à tout voir d'un autre œil. Son mécontentement se fit jour et le sourcilieux M. Duchesne baptisa cet accès d'indépendance du nom de « romantisme », qui était alors un mot à tout faire. Après quelques écarts, Renan, soucieux de sa position, rentra dans la ligne droite, et dans les bonnes grâces de son professeur. Mais il n'oublia pas, et, après sa sortie de Saint-Nicolas, ne s'exprima sur la rhétorique qu'avec dérision : de même, quand il aura quitté Saint-Sulpice, il criblera de ses sarcasmes la théologie.

J'ai publié ailleurs quelques-unes des compositions scolaires qu'il fit à Saint-Nicolas. On peut mesurer d'après



elles le degré de puérilité où une telle éducation entretenait les esprits. Les vers latins étaient un des exercices les plus prisés. Le 6 décembre 1840, à l'occasion de la Saint-Nicolas, le futur contempteur de Béranger se charge de célébrer — une fois les chants sacrés terminés — le vin :

Mos vetus lætis statuit Patroni
Cantibus festum celebrare necnon
Vina flagranti pia de lagena
Fundere jussit.

Cependant il poursuivait ses lectures et ses réflexions personnelles, essayant de dérober, aux livres dont il pouvait disposer, quelque chose de solide. Un sûr instinct lui faisait choisir Montesquieu, Bossuet. Il aimait Eschyle et Tacite. Il s'imprégnait d'érudition dans les *Mœurs des Israélites et des chrétiens* de l'abbé Fleury. Il réussissait bien les devoirs à sujet historique, *Alexandre et Philippe*, *Rome et Carthage*. La période de l'histoire qui l'intéressait le plus était celle des invasions barbares. Il s'était parfaitement assimilé la philosophie du *Discours sur l'histoire universelle* et même trouvait de nouvelles applications aux principes, comme à celui, par exemple, que Dieu châtie surtout ceux dont il veut se servir. Sa foi était intacte.

Toutefois il était mécontent. Depuis son entrée en rhétorique, il se ralliait rarement, dans son for intérieur, aux opinions de ses maîtres et de ses condisciples. Ceux-ci le trouvaient froid, sans cœur : lui les trouvait affectés. Il sentait sa supériorité, et les plus intelligents de ses rivaux en convenaient : Foulon l'interpelle ainsi, dans ses *Adieux à la rhétorique* : « ... ô vous à qui une nature privilégiée donna la vigueur et la force de l'esprit ». Un formidable appétit d'apprendre des choses et non des mots le tourmentait.

Et puis, on lui avait parlé de Cousin, de V. Hugo. Au



envoi funèbre de M. de Quélen, il avait vu l'Académie française en corps, honorant son membre défunt. Lui montra-t-on parmi les Immortels l'auteur du *Génie du Christianisme*, dont il avait visité à Saint-Malo le tombeau vide? En décembre 1840, il « avait fait des pieds et des mains » pour assister aux funérailles de Napoléon, et il ne trouvait pas mauvais que les préparatifs en fussent « gigantesques comme l'homme » qu'on voulait honorer. Enfin il avait conçu un « effroyable dépit » de n'avoir pu entendre le discours sur *La vocation de la nation française* que Lacordaire prononça le 14 février 1841 devant un auditoire où l'on compta Chateaubriand, Molé, Guizot, Berryer, Lamartine. L'orateur avait « tant de réputation » que Renan ne pouvait « se résoudre à croire qu'elle ne fût pas tant soit peu méritée ». Comme il l'écrivit dans ses *Souvenirs*, « les mots éclat, talent, réputation, avaient désormais un sens pour lui ». Il était perdu pour l'idéal modeste que ses anciens maîtres lui avaient inculqué. La gloire, « cherchée si vaguement » dans la chapelle de Tréguier, habitait les voûtes de Notre-Dame.

L'année de rhétorique allait finir, et bien qu'il en eût été question à un moment, il ne devait pas la redoubler. Il se classa troisième pour l'excellence, et quitta Saint-Nicolas le 30 juin 1841, avec la perspective d'entrer, à son retour de Bretagne, au Grand Séminaire. Son enfance était close. Nous étudierons les prochaines fois sa jeunesse qui commença, ainsi que l'indique expressément l'auteur des *Souvenirs*, avec son séjour à Issy-les-Moulineaux.



II

LE GRAND SÉMINAIRE

(1844-1845)

Au moment d'entrer avec Renan au Grand Séminaire de Saint-Sulpice, j'éprouve le besoin de solliciter pour mon récit toute votre attention, et, j'oserai le dire, votre recueillement. Nous quittons en effet les paysages ingénus de l'enfance, nous n'entendons plus lire de *palmarès*, nous ne nous asseyons plus dans les fauteuils d'une « Académie littéraire », et la Vierge peinte en bleu qu'honorent les camélias de madame la duchesse de Montmorency reçoit un autre encens que le nôtre. — Que s'est-il donc passé ?

Voici : Renan s'est trouvé en face de sa croyance, et il l'examine. Dès lors plus de repos. Sa foi ne meurt pas tout de suite, mais elle perd sa naïveté. La réflexion, dont Patrice souffrira comme d'une maladie, entre en Renan pour ne plus le quitter. Sans doute, il connaît encore des heures de détente, d'apaisement, et même, à l'époque de sa tonsure, des accès de piété. Mais sa piété n'est jamais joyeuse; car elle n'est pas confiante, abandonnée, sans réserve. Au fond de son âme est une



région qu'il ne veut pas seruter, car, il le sent bien, il en sortirait des vapeurs qui détruiraient l'instable sérénité de son azur.

Cependant tout le force à cette exploration dange-reuse, et les circonstances : ses directeurs l'invitent au sous-diaconat, va-t-il accepter ? et l'appel de la vérité qu'il entend par delà les ruines, et qui lui promet un temple plus beau. Heures tragiques ! Il lui faut renon-cer à l'avenir dont il avait formé l'idée depuis son enfance ; il lui faut dire à sa mère, qui est si loin de s'y attendre : « Celui que vous ehérissez n'est pas tel qu'il vous semble. Cette soutane qu'il porte encore est un vêtement menteur. Il ne communiera plus avec vous dans la prière. Il ne croit plus à la prière, plus à la Vierge, plus à Jésus, plus au Dieu qu'il a si longtemps adoré avec vous ». Il lui faut quitter le séminaire, où s'abritaient sa gaucherie, son inexpérience, son idéalisme, devenir un de ces « mondains » craints et mépri-sés. Et cela sans être sûr du lendemain, ni des circon-stances, ni, après tout, de lui-même. Traverser la place Saint-Sulpice pour aller dans un hôtel revêtir des habits de laïque, c'était un voyage autrement difficile que n'avait été, en 1838, celui de Tréguier à Paris.

Malgré un certain manque de discrétion qui lui fit conter ses troubles à pas mal de gens, à Liart, à Cognat, à Billion, à Baudier, à Henriette — par besoin de logi-cien, par plaisir de littérateur — cette crise se passa sans déclamation. Que cela ne nous trompe pas sur sa gravité. Pendant un an, Renan lutta avec la vérité, comme Jacob avec l'ange. Lutte « sombre », selon ses propres mots, « pleine de raisonnements et d'aprosopallastique ». Si pourtant, au plus fort de l'action, il a pu dire : « Jamais toute lueur d'espérance n'est sortie de mon cœur ; et même dans ces rares moments où la mort m'a semblé le seul remède à mes maux, eh bien ! même alors il y avait encore au fond de mon être une région assez



calme », attribuons ce privilège non seulement, comme il le fait, à sa moralité, mais surtout à son génie : Renan ne pouvait pas tomber parce qu'il avait un mot à dire que l'humanité devait entendre, parce que l'Idée dont il allait être l'interprète la soutenait comme ces déesses qu'Homère fait voler, protectrices, au-dessus des combattants. Mais, encore une fois, ne traitons pas son angoisse à la légère. Si les habitudes et les soucis de l'existence s'arrêtaient de nous dissiper et de nous endormir, peut-être que, rendus à la seule question qui importe et la posant pour nous-mêmes avec tremblement, nous sentirions alors la sainteté de notre enquête, et l'exhortation qui ouvre *l'Essai psychologique* : « Allons donc, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, entrons en matière, au nom de Jésus ! », cesserait de nous surprendre.

Renan entra à Issy-les-Moulineaux le mardi 19 octobre 1841, pour y étudier pendant deux ans la philosophie. La maison d'Issy est comme la « succursale » de celle de Paris ; mais « les deux séminaires n'en font, à proprement parler, qu'un seul. L'un est la suite de l'autre ; tous deux se réunissent en certaines circonstances ; la congrégation qui fournit les maîtres est la même ». En sortant d'Issy, les séminaristes venaient à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, situé près de l'église de ce nom. Là ils restaient ordinairement trois ans à suivre les cours de Théologie et d'Écriture Sainte, et à achever de recevoir les ordres, au moins jusqu'au diaconat, qui se donnait en général à la Trinité. Quelques-uns restaient jusqu'à Noël, pour être ordonnés prêtres.

On se rappelle dans quelles dispositions d'esprit Renan avait quitté Saint-Nicolas. L'« humanisme superficiel » qui y régnait avait fait « chômer en lui trois ans le raisonnement, en même temps qu'il détruisait la naïveté première de sa foi ». Il avait diminué les



forces de la résistance, et accru celles de l'attaque. L'une des premières impressions de Renan à son arrivée à Issy fut que certains exercices de piété étaient trop longs, et les études trop brèves : le matin à 5 h. et demie méditation ; à 6 h. Sainte Messe ; de 11 h. trois quarts à 12 h., lecture du Nouveau Testament ; vers 4 h. et demie, après la récréation, visite au Saint Sacrement ; à 6 h. et quart chapelet et lecture spirituelle ; à 8 h. et demie prière. En outre, il était tombé « des étourdissements du voyage au beau milieu d'une retraite ». Mais heureusement, remarquait-il, les retraites se font ici très simplement et très facilement, on passe presque tout le temps dans sa chambre, et sauf la différence des études, la vie est à peu près la même qu'en temps ordinaire... »

Ces extraits de la correspondance avec Liart ne décèlent pas en Renan une piété mystique. Il va donc remplir par l'étude les heures de loisir dont il dispose. Car, autant à Saint-Nicolas l'emploi du temps était minutieusement tracé, autant la règle d'Issy est générale. Plus d'émulation ; au contraire, les Sulpiciens seraient plutôt portés à en contester la moralité. Aussi les pensées de gloire de Renan iront-elles en s'atténuant. Il se sent traité non plus comme un enfant, mais comme un homme. Malgré les petits ennuis que cette dignité comporte, comme l'obligation de faire son lit soi-même, il ne voudrait plus retourner sous la férule de M. Duchesne. Contrairement à ce qui se produisit à Saint-Nicolas et à ce qui se produira à Saint-Sulpice de Paris, le séjour à Issy lui plaît presque d'abord. Au lieu de la misérable cour où il bavardait avec Liart autour de la pompe, à Saint-Nicolas, il jouit ici d'un parc superbe, où l'on ne respire que le parfum des orangers et des autres fleurs les plus agréables, où l'on voit jouer dans des pièces d'eau de petits poissons dorés, d'où l'on domine tout Paris dont les dômes, les clochers, les arcs de triomphe sont à vos pieds, où l'on



peut se recueillir dans quatre ou cinq chapelles, « de vrais petits bijoux ». Pas d'encombrement, pas d'enfants bruyants, comme à Saint-Nicolas, où le rhétoricien devait supporter les élèves des petites classes ; et Renan, d'accord pour cela avec les gens du xvii^e siècle, n'aimait guère l'enfance. — En outre, il allait se remettre aux sciences, retrouver l'ardoise et la « boîte de mathématiques » de Tréguier ; il quittait l'étude des mots, la rhétorique, pour celle des choses, la philosophie. Enfin la protection de M. Tresvaux l'accompagnait, et, sur le conseil de cet ecclésiastique, il prit pour directeur particulier M. Gosselin, supérieur de la maison d'Issy.

L'abbé Gosselin était un parfait exemplaire de Sulpicien. Scrupuleusement modeste, il ne signait pas ses nombreuses publications. Il mettait au service de la religion, d'accord avec ses supérieurs et ses confrères, les ressources de son érudition, l'aisance, la clarté, la sobriété de son style, presque exempt de cette fadeur qu'exhale toujours la phrase onctueuse de l'abbé Tresvaux (qui n'était pas Sulpicien) ; une prudence qui, tout en argumentant comme de bonne foi, se garde de trop demander à la docilité des lecteurs ; un ton modéré enfin, n'allant guère au delà de l'épithète d' « odieux » pour qualifier les adversaires. « Sa jolie petite figure, maigre et fine, écrit Renan, son corps fluët, remplissant mal les plis de sa soutane, sa propreté raffinée, fruit d'une éducation datant de l'enfance, le creux de ses tempes se dessinant agréablement sous la petite calotte de soie flottante qu'il portait toujours, formaient un ensemble très distingué ». Le culte de M. Gosselin pour Fénelon était extrême. Il fut, dans le clergé français du xix^e siècle, le promoteur du plus sérieux mouvement d'études concernant le grand prélat. Tardivement, mais avec plus de science que M. de Bausset, il exécuta les volontés de M. Emery, qui, au début du xix^e siècle, avait acheté, en vue d'une étude définitive, les manuscrits de Fénelon



mille écus. Non seulement Renan l'eut pour directeur, mais il lui servit de lecteur. Dans une lettre inédite du 24 décembre 1842, il écrivait à sa mère : « Je vais tous les matins me chauffer chez monsieur le supérieur, qui m'a choisi pour son lecteur. (Ils étaient aussi frileux l'un que l'autre. On raconte encore à Saint-Sulpice que M. Gosselin ayant, en manière de plaisanterie, dit au Père Pinault, qui ne prenait pas grand soin de son pauvre corps, qu'au Purgatoire il serait plongé dans un courant d'eau, le vieil ascète lui répliqua : « Et vous, vous y serez dans un courant d'air ». Ce qui fit frissonner M. Gosselin). Il a la vue faible et ne peut pas lire à la lumière, il prie un des élèves d'aller lui faire la lecture durant les longues et obscures matinées et soirées d'hiver, et il m'a choisi. Cet exercice m'est utile par les remarques judicieuses et savantes qu'il y entremêle. »

Un autre directeur, que Renan n'eut pas pour professeur, mais avec qui il s'entretint souvent de philosophie, était l'abbé Manier. Celui-là était un fils de paysan, dur pour lui-même, mais avec des expansions tendres ; un solide esprit de plébéien, fortement charpenté, goûtant l'étude, avec des idées bien définies et en ordre. L'aliment mystique ne paraît pas avoir été chez lui très abondant. Des pensées de science traversaient trop souvent ses oraisons : sur ce point, il dut comprendre Renan. A vingt-sept ans, il écrivait : « Je ne dois pas chercher la science pour elle-même, ni m'y arrêter comme à ma fin. Pratique : faire plus de cas des exercices de piété que de l'étude de la théologie... Ne pas avoir pour l'étude une affection si grande que sa pensée vienne me troubler pendant les exercices de piété ». Ce qui le tracassait surtout, c'était la peur qu'un incendie ne détruisit ses manuscrits. Sur ce point, il n'arriva que tard au détachement : moins héroïque que Racine.

Il avait une bonne méthode de travail, de l'ordre, de la netteté. En 1840, il se prescrivit « d'écrire chaque jour



quelque chose de ses résolutions d'oraison, ou de ce qui le frappe dans ses lectures. Dans la piété comme dans la science, *qui veut réussir doit écrire.* » Et il ajoute : « En donner le conseil aux miens ». La propension naturelle de Renan pour l'encre put en être confirmée. — En matière de direction et de pédagogie, il tenait grand compte de la diversité des natures : « Chacun, écrit-il pendant la retraite de 1842, peut parvenir à la perfection propre à son caractère; chacun doit enter la vertu sur ses dispositions naturelles ». Principe qui sera aussi celui de Renan. M. Manier cultivait avec un soin plus particulier ceux qu'il voyait susceptibles de devenir « tout à fait fervents », mais il est probable qu'il ne poussait pas trop les autres : il dut respecter le caractère de Renan, un peu semblable au sien.

Tandis que M. Manier était plutôt jeune quand Renan le connut (il avait trente-quatre ans), Alexis-Marie Pinault approchait de la cinquantaine. C'était, comme Bautain, un ancien universitaire. Il était entré à l'École Normale (sciences) en 1813 (Promotion de Bautain, Damiron, Jouffroy), et, en 1827-1828, y avait été maître de conférences de physique.

Celui-là était un original et un saint, « tout cassé, tout tortu, criblé de goutte et de rhumatismes », qui trouvait plaisir, comme beaucoup de mystiques, à s'humilier, se laissant appeler « père Pinault », se nommant lui-même « le vieux grison, le vieux bossu »; sale et laid; une sorte de Malebranche jeté, lui aussi, dans la « vision en Dieu. » Ses infirmités finirent par le reléguer dans une petite voiture qu'on poussait à travers les allées du parc.

C'était, en 1841, une nature fougueuse et riche où coexistaient des éléments contraires; il enseignait, à Issy, la physique et l'histoire naturelle. Ce physicien, malade et exalté comme Pascal, unissait l'ardeur pour la science au mépris de la science. Il eût pu dire, lui aussi, après



une expérience bien présentée : « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant... » Le Dieu auteur de ces « vérités géométriques » qu'il inculquait à ses élèves ne lui suffisait pas. Il avait contre la science humaine (qu'il professa toute sa vie) de terribles retours, des amertumes, des ironies transcendantes. Poisson ayant démontré, dans sa *Nouvelle théorie de l'action capillaire*, que Laplace avait « omis, dans ses calculs, une circonstance physique dont la considération était essentielle », M. Pinault triomphait : « Je crois qu'il faut se bien tenir sur la réserve, quand on voit que dans le phénomène le plus modeste, celui de l'équilibre d'un filet d'eau dans un tube de la grosseur d'une épingle, un géomètre aussi célèbre que Laplace a oublié une circonstance essentielle, malgré ce que ses devanciers avaient fait pour lui préparer les voies ». Et il citait un mot de l'Ecclésiaste qui livrait la science à la dérision.

Le principal professeur de philosophie de Renan fut le jeune abbé Jean-Baptiste-Etienne Claramond Gottofrey. Il avait vingt-sept ans, Renan en avait dix-neuf. En 1841, M. Gottofrey, atteint, dit-on, d'une maladie de cœur, alla en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse. C'était un lieu sanctifié depuis longtemps par des vénération sulpiciennes : le fondateur de Saint-Sulpice, M. Olier, y avait prié avec fruit. C'est là que Notre-Dame avait jadis transporté trois chevaliers chrétiens miraculeusement délivrés par elle des fers du Soudan, pendant les Croisades. Au retour de son pèlerinage, M. Gottofrey faillit périr dans un accident de voiture, à Braisne près Soissons. Ce fut son Pont de Neuilly, d'autant plus que sa santé se rétablit. Il se crut redevable de ces bienfaits à la Sainte Vierge, au service de qui il voulut, en reconnaissance, consacrer le reste de ses jours dans l'île de Villemarie, au Canada ; il partit pour Montréal, selon



son biographe, en juin 1843, un peu avant la fin de la seconde année de Renan à Issy.

Ainsi encadrée, entre une guérison miraculeuse et la mission lointaine, la période où M. Gottofrey et Renan se trouvèrent face à face prend un relief particulier. L'élève semble n'avoir rien su de cette crise, qui alla peut-être en augmentant d'intensité jusqu'au départ ; en sorte qu'après avoir estimé en M. Gottofrey, surtout par contraste avec son prédécesseur, un « très bon professeur qui travaille beaucoup, et sera dans dix ans un professeur très distingué » (hélas ! d'ici cinq ans il sera mort), Renan devait finir par avoir avec lui la discussion passionnée au cours de laquelle, comme saint Jérôme dans son rêve, il s'entendit accuser de n'être pas chrétien.

On connaît la scène. Elle se passait vers la fin de mai 1843. Elle décida Renan à refuser la tonsure à laquelle il avait été invité pour la Trinité (11 juin). Dans quel état se trouvait donc son intérieur ?

Ce serait une erreur de croire que Renan, à cette époque, eût contre la foi un système d'objections. Il croyait encore ; mais combien faiblement ! Sa foi n'était pas battue en brèche ; elle languissait comme une place privée de vivres. Sans doute, au premier contact avec la philosophie, elle avait été fort secouée. Toutes ces discussions sur le fondement de la certitude, sur l'autorité du témoignage humain, avaient porté d'un coup Renan jusqu'à l'extrême du scepticisme. Mais il n'avait pu rester dans cet état violent. La lecture des *Pensées* de Pascal l'avait ramené à la religion. Et à ce propos je ne puis m'empêcher de songer que les Sulpiciens n'étaient pas justes à l'égard de Pascal ! Le plus puissant auxiliaire de la foi, dans cette circonstance, fut un des apologistes dont Saint-Sulpice se défait le plus. Voici ce qu'on trouve sous la signature de M. Gosselin (selon Bertrand) : « Quel quo soit le mérite des *Pensées* de Pascal, il faut avouer qu'elles offrent en plusieurs



endroits un mélange singulier de pensées vraies et fausses, obscures, équivoques, dangereuses, souvent même difficiles à concilier entre elles... Depuis quelques années, la manie si commune des *Editions complètes* [ceci me met en suspicion contre les éditions de Fénelon données par M. Gosselin] a singulièrement multiplié certaines éditions de cet ouvrage, qui ne peuvent être mises sans danger entre les mains d'un grand nombre de personnes, et que le respect dû aux décisions de l'Eglise ne permet pas à un vrai fidèle de lire, ni même de garder... Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'une multitude de personnes, faute d'attention ou d'instructions sur ce point, se procurent, de la meilleure foi du monde, les éditions même les plus dangereuses et les plus infectées des erreurs condamnées par l'Eglise...; d'où il arrive qu'elles circulent librement dans la plupart des familles chrétiennes, souvent même dans les séminaires et dans les pensionnats les mieux dirigés ».

Décidément, Condorcet, puis Lamennais, chacun à sa manière, avaient fait tort à Pascal. Ces lignes sont de 1838, mais en 1842, en cette année même où Renan philosophait à Issy, retentissait le *Discours* où Cousin annonçait au monde qu'il avait retrouvé le vrai Pascal. Saint-Sulpice effrayé voyait cet imprudent mettre au jour des inédits qui accentuaient et le jansénisme et le « scepticisme » de Pascal; et le passage déjà publié par Condorcet (« Selon les lumières naturelles, nous sommes incapables de connaître ni ce que Dieu est, ni si il est »), reproduit cette fois en fac-similé, brûlait les yeux de ces pseudo-rationalistes comme s'il eût été en lettres de feu.

Quant à Renan, il lut donc le Pascal d'avant Cousin, le Pascal de Port-Royal, arrangé en vue de l'édification, et l'effet produit sur lui montre que les premiers éditeurs avaient su atteindre leur but. « Le livre des *Pensées*, dans son état de décomposition, et percé à jour



comme il est (dans les éditions modernes, dites scientifiques), ne saurait plus, écrit Sainte-Beuve dans *Port-Royal*, avoir aucun effet d'édification sur le public ». Qui sait en effet si Renan y aurait trouvé tout ce que lui offrit le petit volume de Port-Royal, « surtout conçu pour la pensée et pour le cœur » ?

Ce que Renan vit en Pascal, c'est que c'était un grand génie, et pourtant un génie chrétien. Pascal, vous le savez, laisse voir qu'il y a trois méthodes possibles pour prouver le christianisme : la métaphysique, la psychologique, l'historique. La première lui paraissait sans valeur, mais la seconde et la troisième, dans son esprit, se soutenaient mutuellement. Renan n'aperçut pas alors l'insuffisance de cette troisième méthode, où Pascal restait au niveau du xvii^e siècle, et ce niveau était bas. Mais la façon dont Pascal parlait de la première lui servit à fronder le dogmatisme sulpicien, et la seconde le convainquit. Oui, il y a un merveilleux accord entre le cœur humain et la doctrine chrétienne. En lui-même, Renan éprouvait cet amour de la gloire, ce souci de l'opinion, cette obéissance à la coutume, que Pascal dénonce. Seul, le dogme de la chute rend compte de la nature de l'homme. C'est même ce dogme dont il reprochera à la philosophie écossaise, quand M. Manier la lui aura fait connaître, de se passer. L'optimisme de Dugald-Steward ne correspond qu'à l'état originel de l'homme, et sa religion naturelle ne suffit pas à guider une âme actuellement dégradée.

Pour achever cette revue trop rapide des lectures de Renan, il faudrait parler des *Entretiens métaphysiques* et surtout des *Méditations chrétiennes*. Quand Renan lut Malebranche, en janvier 1843, il y trouva, écrit-il, une double joie : d'abord un plaisir intellectuel : Malebranche « était bien le plus beau rêveur et le plus terrible logicien qui ait jamais existé » ; ensuite, faisant un retour sur lui-même et le problème de sa vocation,



Renan se confirmait dans l'espoir qu'on peut appartenir à l'Eglise et conserver son indépendance : ce « hardi penseur » n'avait-il pas été « prêtre, bien plus, membre d'une congrégation religieuse », et n'avait-il pas « vécu tranquille [Non!] à une époque où le concours de l'autorité séculière et l'esprit du siècle donnaient à l'autorité ecclésiastique encore plus de fierté et de pouvoir? » Ainsi ces grands hommes agissaient sur Renan, non seulement par leurs idées, mais aussi et peut-être surtout par leur exemple; le jeune philosophe ne s'était pas encore rendu compte que, si l'on avait le droit d'être catholique au xvii^e siècle, il n'en était plus de même au xix^e, à cause du développement des sciences et de l'histoire qui s'était produit dans l'intervalle.

En même temps, Malebranche habitait Renan à la pensée que Dieu n'intervient pas incessamment dans le gouvernement du monde. Le disciple qui aura pénétré la doctrine *ésotérique* (Malebranche dans les *Entretiens* laisse entendre qu'il n'essaierait pas de donner cet enseignement à tous les hommes) comprendra que « la puissance et la sagesse de Dieu paraissent davantage... dans les effets les plus communs, que dans ceux qui frappent et qui étonnent l'esprit à cause de leur nouveauté », que Dieu est « bien plus admirable lorsqu'il couvre la terre de fruits et de fleurs par les lois générales de la nature, que lorsque, par des volontés particulières, il fait tomber le feu du ciel ». Il ne lui demandera pas de miracles. Non quo Dieu n'en fasse pas : Malebranche resto orthodoxe, et il faut que Renan ne l'ait pas tout lu ou l'ait trahi pour mettre sous son couvert, comme il fera plus tard, la négation du miracle.

*
* * *

Bref, quand Renan, le 12 octobre 1843, signa son entrée à Saint-Sulpice de Paris, il allait avoir dans



quatre mois ses vingt et un ans, et il était toujours laïque. Depuis un an environ, la pensée de sa vocation l'occupait désagréablement. Deux motifs le poussaient à se faire prêtre : le désir de se procurer une vie commode, où le matériel ne vint pas le distraire de la réflexion et de l'étude; et les considérations de famille : d'une part il ne voulait pas se dédire aux yeux de ceux de ses parents qui s'étaient montrés plutôt hostiles à ce qu'il entrât dans les Ordres; d'autre part il ne se sentait pas le courage de faire souffrir sa mère. Mais que de difficultés le retenaient! Premièrement, une *aversion* décidée pour quelques fonctions et même les fonctions principales de la prêtrise : il serait très malheureux s'il devait être appliqué au ministère ordinaire des paroisses. Ensuite, il se répétait, comme le Breton Lamennais, que c'est une chose terrible de *se soumettre* et d'obéir. En troisième lieu, il se rendait bien compte que la nature de son esprit ne le destinait nullement à la cléricature : peu de zèle, peu d'amour pour l'Eglise; une très grande sécheresse à l'égard de Dieu; et, sans objections formulées contre la foi, au fond de l'esprit « un scepticisme extraordinaire ». « Je ne puis m'empêcher, écrit-il, de porter cet esprit en religion; je suis obligé de me faire violence pour dire : j'y crois ». A Issy, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, il avait connu des moments de « piété vague » où il contemplait la « Rose mystique, la Tour d'Ivoire, la Porte d'Or »; et le chant des Cantiques : « Salut, étoile de la mer..., reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes », l'avait attendri. Mais un acte d'amour de Dieu, l'avait-il fait jaillir de son pauvre cœur? Pas depuis bien longtemps..., et cette stérilité lui paraissait singulière, et il cherchait vainement à se l'expliquer, mais sans déclamation, sans reprocher alors à Dieu son abandon, car sa mémoire ne lui retraçait guère d'époque plus favorisée.



La crise de Renan est donc, en un sens, une chose fort simple : une vocation manquée. Engagé dans une voie avant de savoir se conduire lui-même, il y marcha tant que le chemin ne lui parut pas trop pénible. Mais quand enfin chaque pas lui coûtait, et que le but, loin de l'attirer, l'effrayait, il se jeta à la traverse vers d'autres horizons. Ni mystique, ni humble, ni très charitable, Renan était le moins fait du monde pour la prêtrise. Son maître en ironie fut le sort qui le mit pourtant à deux doigts du sacerdoce.

Quand je parle ainsi de la prêtrise, j'entends la vraie, celle qui est acceptée et pratiquée selon l'esprit de l'institution : et c'était celle-là seule que concevait Renan. Car son sérieux était extrême ; pour s'en convaincre on n'a qu'à lire ses *Principes de conduite* et son *Règlement particulier*, rédigés à l'occasion de sa tonsure. Si par surcroît Renan ne s'était aperçu, à Saint-Sulpice de Paris, que le catholicisme n'est pas vrai, sa haute nature l'eût sans doute conduit malgré tout à se donner à Dieu. Il se serait ménagé dans le diocèse de Paris une place pas trop incommode, par exemple comme professeur à la Faculté de Théologie. C'aurait été une abnégation, et son génie captif n'eût pas rendu le son qui nous enchante. Mais je veux le croire capable de cette abnégation.

Seulement, sur ces entrefaites, le catholicisme cessa d'être à ses yeux le vrai, et le monde commença à lui sembler plus large et plus hospitalier qu'il ne se l'était imaginé. *Est locus unicuique suus*. Au début de sa seconde année, ses maîtres le chargèrent de professer à la place de M. Lehir le cours élémentaire d'hébreu, et ils lui permirent d'aller écouter M. Quatremère au Collège de France. Ils croyaient bien faire, et le précédent de M. Lehir et de l'abbé Glaire, à qui ils avaient donné pareille autorisation et qui leur étaient revenus pleins de doctrine et de docilité, autorisait leur confiance. Mais



Renan vit le Collège de France, et c'est ce qui le perdit.

Cette affaire ne révèle pas, chez ces Messieurs de Saint-Sulpice, beaucoup de flair psychologique. C'est une des raisons qui me font douter du témoignage de l'abbé Cognat, selon lequel Renan entra à Saint-Sulpice de Paris avec un dossier chargé. « M. Gosselin, qui n'avait pas en son lecteur toute la confiance que celui-ci s'attribue, prémunissait ses confrères de Paris contre certaines tendances d'esprit qu'il n'avait pu suffisamment définir, mais qu'il jugeait dangereuses. Il était particulièrement signalé à leur surveillance ». Cette accusation publique aurait dû, semble-t-il, comporter la publication du dossier. Des notes de M. Gosselin sur Renan portent seulement : « Talent : bon en mathématiques et en philosophie. Caractère : bon, peu ouvert. Conduite : assez bien » Est-ce là tout ? Je sais bien qu'il y a aussi une lettre de M. Icard, qui écrivait à Mgr Dupanloup à propos de Renan le 7 novembre 1857 : « Pendant le cours de sa philosophie, il donna quelque sujet d'inquiétude à nos Messieurs à cause de la trempe de son esprit, esprit facile, mais porté aux idées singulières et joint à une suffisance qui fit craindre qu'il ne donnât dans des écarts. A Paris il paraissait avoir profité des conseils qu'on lui avait donnés ; il était régulier et laissait moins paraître les défauts qu'on avait remarqués en lui, quoique cependant il laissât à désirer sous le rapport de la piété... Je ne sais comment il s'est perdu, mais il y a du rapport entre les idées qu'il a aujourd'hui et certaines impressions qu'il avait dans sa jeunesse ». Je ne pense pas que M. Icard, professeur à Saint-Sulpice de Paris, ait ainsi voulu se disculper et ses collègues de n'avoir rien vu ; j'admets même que ce jugement, écrit huit mois après l'apparition des *Etudes d'histoire religieuse*, ne soit pas une prédiction *post eventum*. Mais alors cette conclusion s'impose, que ces Messieurs de Saint-Sulpice ont



mal suivi la courbe de Renan : la mauvaise humeur de ce dernier, sensible dans ses lettres, à la fin du séjour à Issy, les a inquiétés, et la soumission du tonsuré et du clerc minoré, au début du séjour à Paris, les a rassurés. Ils auraient dû aller plus au fond, et se méfier de l'eau courroucée qui prend un cours souterrain, car elle y concentre son amertume.

Je ne puis songer à raconter ici en détail la crise intellectuelle de Renan ; elle intéressa tous les éléments de sa connaissance : philosophie (car il se cultiva plus que jamais, à Saint-Sulpice de Paris, en cette matière), histoire, sciences même. Ce fut comme une lente rotation qui, du même mouvement, entraînait dans la nuit les terres chrétiennes, et produisait dans un jour de plus en plus vif le nouveau royaume de la science. En quelques mois, Renan refit le chemin qu'avait parcouru l'esprit occidental du xvii^e au xix^e siècle. Il se détacha de la théologie, non sans avoir reconnu qu'à son heure, au xiii^e siècle, elle avait fait honneur à l'esprit humain. Mais ce mode d'exposition est stérile comme le syllogisme. La vraie méthode est l'induction ; Bacon l'avait recommandée pour la physique, et les philosophes modernes, les Ecossais comme Cousin, l'appliquaient avec profit aux données de la conscience.

En même temps, Renan élargissait le champ de la connaissance. Son enquête portait, non seulement sur les temps primitifs, qu'il apercevait à travers un puissant télescope, la Bible, mais sur les parties de l'humanité actuelle qui, restées en arrière du progrès, servent de jalons sur la route du passé, — je veux dire les sauvages. Il dépouillait dans cette vue les *Annales de la Propagation de la Foi*, et y découvrait qu'au nombre des instincts de l'homme il faut compter l'instinct religieux. L'homme est un animal religieux.

C'est ainsi qu'en s'aidant le mieux possible des livres de troisième ou quatrième ordre qu'il avait à sa dispo-



sition — comme ces moines libéraux du Mont-Cassin qu'il visitera en Italie et qui lui rappelleront sa propre émancipation, — Renan avançait vers la vérité. Le plus grand pas qu'il fit alors fut de se rendre compte de la différence des états psychologiques de l'humanité selon les lieux et les temps, c'est-à-dire d'acquérir le *sens critique*. La phrase où Filleau de la Chaise énonce le principe qui a guidé le xvii^e siècle, et guide toujours l'Eglise dans ses spéculations historiques : « il ne faut pas se représenter ces temps si éloignés (ceux de Moïse), quoique grossiers, comme aussi ténébreux qu'ils nous paraissent. Les hommes y savaient des nouvelles les uns des autres ; ils avaient les mêmes intérêts et les mêmes passions que nous ; ils voyaient ce qu'ils voyaient, et sentaient ce qu'il fallait sentir tout comme nous », — cette phrase est le bréviaire de l'erreur. La *couleur antique*, voilà ce qui a toujours échappé aux sens trop peu délicats des apologistes, ce qui, une fois aperçu, rend réfractaire aux preuves historiques du catholicisme. Cousin était plus près de la vérité lorsque, dans son Cours de 1818, il disait : « Quand on prie, on éprouve non seulement le besoin, mais l'espoir d'obtenir l'objet qu'on demande ; ajoutez à ces sentiments naturels le travail de l'imagination ; vous verrez naître l'inspiration, l'esprit de prophétie et le don des miracles. »

D'autre part, mis à même, surtout dans la dernière année, à l'occasion du cours d'hébreu qu'il professait, d'éprouver les pierres principales de l'édifice orthodoxe, Renan les voyait s'écrouler l'une après l'autre. Le *Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum* de Gesenius expliquait selon le sens rationaliste les mots sur lesquels repose depuis des siècles la foi de l'Europe occidentale. Renan se persuada bientôt que les endroits des Psaumes où le catholicisme voit une prédiction de Jésus, expriment seulement le rêve doré de la conscience juive, l'attente d'un Roi, conquérant et pacificateur, qui ramè-



nerait la joie sur la terre ; que le Pentateuque n'est pas tout entier de Moïse ; que la description du Paradis Terrestre, le récit de la Tour de Babel et de la dispersion ne sont que des légendes, etc...

Or une seule de ces certitudes détruit l'infailibilité de l'Eglise qui a constamment, depuis des siècles, soutenu le contraire. Les Sulpiciens n'étaient pas comme les néo-catholiques qui ignorent le système métaphysique et historique, substrat intellectuel de leur croyance, ou qui choisissent à leur convenance ce qu'ils croient, ce qu'ils rejettent, ce dont ils ne veulent pas entendre parler. Les Sulpiciens étaient honnêtes. Renan aussi. Ce qui paraissait démonstratif aux premiers n'était que niaiserie aux yeux du second ; le divorce était fatal.

Mais Renan ne faisait pas que ruiner ; il construisait. Il avait besoin d'un système qui expliquât Jésus ; qui remplaçât le dogme de la chute et de la rédemption, celui de l'immortalité de l'âme et de la rémunération personnelle ; qui donnât à la vie humaine un sens et un but. C'est à quoi il s'appliqua après quelques tentatives, — dont il aperçut, plus vite que ne devait le faire M. Loisy, l'inutilité — pour « moderniser » le catholicisme par une apologétique nouvelle. Provisoirement, il accorda aux premiers hommes des facultés dont nous n'avons plus idée, mais qui leur permirent de créer le langage. Il considéra « les idées-Jésus » comme un produit de l'action de lois extraordinaires qui n'ont plus joué depuis, parce que les causes favorables à leur déclanchement ne se sont plus présentées. Enfin, sous l'influence allemande, il se réconcilia avec la Nature, non plus comprise à la manière mécanique de certains philosophes du XVIII^e siècle, mais animée et fraternelle, telle qu'elle apparaît dans certaines paraboles de Krummacher, délicat reflet et comme symbole de l'âme humaine. — Surtout, Herder l'aida à substituer définitivement l'humanité à l'individu dans les questions morales.



L'activité de chacun de nous ne prend de sens qu'en vue de l'espèce ; l'humanité est promise à la perfection, et c'est aussi à notre perfection personnelle, et non à notre bonheur, que nous devons tendre. Ce mot de « perfection », d'ailleurs, ne doit pas être entendu d'une étroite moralité : il s'agit plutôt, comme le disait Schiller, de « sculpter notre statue intérieure. »

Restait que ces idées envahissent la sensibilité de Renan, jusqu'au point intime où se prononce le *fiat* des conversions. Les semaines pathétiques qu'il vécut en avril, mai, juin 1845, auraient brisé un autre que lui. Ses papiers gardent trace de ces douloureux soliloques. Il n'a pas encore tout à fait dénoué ses mains de la croix, quand il écrit (à propos du v. 8 d'Isaïe, LIII) : « Explication très messianique, ce verset est des plus décisifs. — O mon Dieu ! je crois voir quelque chose. Oh ! que j'aime tout ce qui m'incline à être chrétien ». Un peu plus tard, il essaie, par une effroyable tension de désir où passe pour un instant toute la vie, tout le sang de son cœur, de forcer le mystère, d'arracher à Jésus son secret. « Oh ! dis-moi donc ce que tu es. — Mon Dieu, suis-je de bonne foi ? purifie-moi, et une bonne fois, dis-moi oui ou non. Ici j'ai été à la chapelle prier Jésus, et il ne m'a rien dit. »

Il appartient à la Bretagne, pendant les grandes vacances de 1845, et au livre *De l'Allemagne* de madame de Staël, d'apaiser ces orages. Une douce et fière tristesse, et même quelque chose de plus vil, envahit Renan à la lecture de *Faust*. C'est dimanche ; les cloches familières de la cathédrale de Tréguier retentissent. Alors Renan, les yeux au ciel : « Chants célestes, doux et puissants, pourquoi me cherchez-vous dans la prière ? Faites-vous entendre aux humains que vous pouvez consoler. J'écoute le message que, vous m'apportez, mais la foi me manque pour y croire. *Le miracle est l'enfant chéri de la foi...* Autrefois un rayon de l'amour



divin descendait sur moi, pendant la solennité tranquille du dimanche. Le bourdonnement sourd de la cloche remplissait mon âme du pressentiment de l'avenir, et ma prière était une jouissance ardente... » — Eloigné de ses maîtres, dont plusieurs lui étaient devenus, à certains égards, de plus en plus antipathiques, soutenu par les lettres de sa sœur qui lui conseillait de ne pas rentrer au séminaire, Renan opéra en lui-même la sécularisation qu'il allait traduire en acte une fois à Paris. Il ne lui suffisait plus, pour rester dans le catholicisme, d'y être en compagnie de Pascal ou de Malebranche, mais il pouvait encore se dire chrétien puisque Herder l'avait été (telle fut sur Renan la force de l'argument d'autorité), et même conniver à une seconde Révélation, dont la religion de la nouvelle école allemande avait peut-être été le prodrome. Messianisme très curieux, que je retrouve sous diverses formes dans plusieurs esprits de cette époque.

A mesure que Renan s'ouvrait aux vœux profanes, un émoi dont il s'était défendu jusqu'ici le pénétra pour l'attendrir ou l'exalter. Ces effusions prennent d'abord pour objet un petit garçon qu'il voit à Tréguier, et qui lui rappelle sa propre enfance. Mais l'humble douceur qui l'attire et le retient s'incarne enfin dans une forme qui dissipe toute autre vision : Béatrix. Elle lui apparut entre les piliers de la cathédrale, et quand l'ombre s'évanouit, il put dire : « Oh ! quel est donc ce charme ? Quel ange m'a touché ? » Il la revit, car il avait repris du goût à la prière et allait à l'église le soir, à la même heure qu'elle. Il était dans le chœur, et attendait le moment où Béatrix passait devant la grille ; la nuit était venue, il levait alors doucement les yeux. Le mot du Cantique montait à ses lèvres : *Vulnerasti cor meum, soror mea*, pendant que la douce image avait fui.

A Bréhat, où il passa quelques jours, le souvenir de Béatrix l'accompagna. Le soir, rentré dans la haute



chambrette qui domine la lande où, le livre de madame de Staël à la main, il avait rêvé pendant le jour, il ouvrait la fenêtre, écoutait le vent du large et contemplait les étoiles. Et voici que la forme aimée se profile à la fenêtre sur le ciel noir. Alors les deux âmes se parlent de choses célestes : « O fille du ciel », balbutie Ernest. Mais le vent souffle plus fort, dispersant le fantôme. Renan resté seul avec la Nature, ravi d'une « extase panthéistique », s'adresse « au grand Dieu » dont sa pensée se sent capable. Il se dilate en « un vif sentiment de sa force ». O nuits inoubliables de Bréhat!

Renan avait alors justement l'âge où saint Bernard renonça au monde : vingt-deux ans. « Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant » dont parle Bossuet, il les sentait en lui. Et à qui avait-il été question de sacrifier tout cela ? A un dogme menteur, à un Dieu qui se dérobe. Ce n'était pas possible ! — Aussi, quand Renan quitta la Bretagne pour Paris, si Henriette avait pu lire en lui, elle eût été rassurée : il ne sera pas prêtre. Le voyageur a déjà prononcé en lui-même la répudiation et la promesse. Oublieux de la Grâce, il s'est donné à la Nature.



ÉTUDES LIBRES ET PRODUCTION SCIENTIFIQUE

(1845-1848)

E. Renan, que nous avons quitté la dernière fois sur la route de Paris, arriva dans cette ville le 9 octobre 1845 au soir. Malgré des lettres de sa sœur qu'il avait trouvées chez Alain à son passage à Saint-Malo, il était décidé à rentrer au séminaire, sa mère ne lui ayant pas paru encore prête à l'idée de la sécularisation. Mais le lendemain, à Saint-Sulpice, il apprend que M. Baudier, son confesseur, est à Lyon; que, quant à lui, il ne fait plus partie du séminaire, l'archevêque de Paris l'ayant choisi avec quelques autres pour entrer dans un établissement de hautes études ecclésiastiques (la maison des Carmes), récemment fondé. On lui intime l'ordre d'aller dans la journée porter sa réponse à M. Affre. Jugez de son embarras. Quelques heures après, M. Affre arrive en personne au séminaire et demande à le voir. Renan prie M. Carbon, le directeur de Saint-Sulpice de Paris, de lui épargner cette « fatale entrevue ». Il annonce son intention de ne pas passer l'année au séminaire. Le



soir, il était à l'hôtel. Il venait de faire en un jour ce qu'il avait compté faire en quelques semaines.

En disposant ainsi de lui sans lui pendant les vacances, ses supérieurs lui rendirent un service : ils avaient mis à l'accaparer une décision qu'il imita pour s'affranchir. Telle est souvent, dans les cas les plus graves, l'action des circonstances. On ne peut s'empêcher de penser qu'en cette histoire, les critiques ont exagéré la responsabilité d'Henriette. Les lettres de Pologne n'arrivaient pas à temps; Renan seul pouvait juger la situation qui se modifiait si vite. Enfin l'autonomie du génie est grande; son développement échappe aux influences ordinaires. Renan n'accepta des idées de sa sœur que ce qu'il en pouvait intégrer dans les systèmes provisoires qu'il usa successivement. Il fut loin de tout lui dire, et loin de lui dire toujours la vérité.

L'ex-séminariste allait maintenant achever dans le siècle sa formation intellectuelle. Certes les premiers mois furent cruels. Le contact des « mondains » le froissa parfois, mais il s'y habitua peu à peu, et les trouva meilleurs qu'il ne s'y attendait. (D'ailleurs, au début, tel Descartes, il était seul dans la foule comme parmi des arbres qui marcheraient). Mais il n'avait pas de situation assurée : aux approches du 20 octobre, il entre comme maître d'études au Collège Stanislas dirigé par l'ancien polytechnicien Gratry; malgré les avantages (ses fonctions ne l'occupent pas plus de une heure et demie par jour, et il peut profiter de cours spéciaux préparatoires à la licence, faits par deux professeurs catholiques de la Sorbonne, dont Ozanam), il n'y reste pas, parce que M. Gratry ne voulait le recevoir que comme ecclésiastique et en habit ecclésiastique, et mademoiselle Ulliac, l'amie d'Henriette, se réjouit de voir Renan hors de cette maison, de jésuites.

Le 4 novembre, il devient répétiteur chez un maître de pension, M. Crouzet, rue des Deux-Eglises (nom



propre à rassurer madame Renan), chez qui il restera jusqu'en avril 1849. Deux fois lauréat de l'Institut, premier agrégé de philosophie, il continuera à travailler dans sa haute chambre, triste et froide, à surveiller des gamins, à donner des répétitions. Il n'est point comme Chatterton, et en général comme ces héros romantiques que le matériel rebute. Sa pensée plane trop haut pour être sensible aux ennuis de la vie courante. Cette chambre où il écrira, outre les travaux spéciaux présentés à l'Institut, ses *Cahiers de Jeunesse* et la majeure partie de l'*Avenir de la Science*, c'est assurément l'endroit que j'aurais désigné, plus que tout autre théâtre de sa vie, à la vénération de la postérité, — si la maison de M. Crouzet n'avait disparu depuis. Quand Renan déménagera pour aller à Versailles, il aura le « cœur gros » — ce sont ses expressions — de quitter « les murs nus et la table de sa pauvre chambre », où il a tant vécu, tant pensé et senti ! Se rendait-il compte qu'en la quittant, il se perdait un peu lui-même ; que le séjour à Versailles et surtout le voyage en Italie allaient corrompre cette âpreté d'idéalisme dont on ne retrouverait peut-être pas l'équivalent dans notre littérature profane ?

Pendant ces trois années de travail acharné, Renan n'accueille que pour des instants fugitifs l'image de Béatrix. « Ah ! qu'elle est heureuse, Béatrix, écrit-il le 9 avril 1846 : aujourd'hui, le jeudi saint, elle est là-bas à l'église, au coin du pilier, saintement agenouillée, avec son livre. Et moi au milieu de mes daguesch, Gesenius, Buxtorf, Leibnitz... » — A quelque temps de là, dépouillant à la bibliothèque de l'Institut les œuvres de Jacobi, il parcourt *Woldemar*, qui lui paraît un modèle de roman psychologique, et aussitôt il songe à emprunter cette forme littéraire pour écrire l'histoire intérieure d'un personnage qui serait lui-même (Ernest) et qui aimerait Béatrix. Fiction qui germait en lui au milieu de ses



arides travaux, comme une oasis dans le désert. A plusieurs reprises, il jettera sur le papier des fragments du roman futur, ainsi qu'une ode dans le goût oriental (*l'Idéal*), jusqu'au moment où, rendu, par son succès à l'agrégation, à la possession de lui-même, il travaillera à *Ernest et Béatrix* un peu plus de suite, en même temps qu'à son *Avenir de la science*.

Mais pour l'ordinaire, le son que rend son âme est plus sec. Ecoutez ce passage d'une lettre à Henriette :

« Je ne puis t'exprimer la joie que j'ai éprouvée, quand le lundi 13 mars, à 3 heures du matin, j'ai complètement achevé ce premier-né de mon travail [Il s'agit du manuscrit sur les langues sémitiques], qui m'a coûté trop de peine pour qu'il ne me soit pas bien cher... Quand je pense que ces lignes je les ai tracées les doigts gelés et désespérant presque du succès, ici, dans cette froide et triste chambre, n'étant encouragé de personne, si ce n'est de mon pauvre ami Berthelot [qui habitait sur le même palier que lui et dont il avait fait la connaissance en novembre 1845], qui venait de temps en temps me demander à quelle page j'en étais, lire ce que j'écrivais, et m'apporter les tisanes qu'il me préparait!... » N'est-ce pas un excellent commentaire du mot de madame de Staël: « Quand un livre paraît, que de moments heureux n'a-t-il pas déjà valus à celui qui l'écrivit selon son cœur et comme un acte de son culte! » On songe à Michelet — dont Renan lut d'ailleurs, en cette année 1846, *Le Peuple* avec émotion, — Michelet qui, lui aussi, frappait contre sa table de travail sa main gourde de froid, et l'on admire le courage de ces deux enfants du peuple, qui allèrent à la gloire par la pauvreté.

Certes, elles étaient de tout point propices au travail, ces années où Renan gardait encore, selon ses expressions, la « sève morale de la vieille croyance sans en porter les chaînes scientifiques. » On pourrait mettre au récit que j'en vais faire cette épigraphe, en y atténuant seule-



ment un peu ce qui y est dit des nuances de la sensibilité (car Renan fut toujours plutôt occupé du jeu des idées) : « Ah ! les douceurs et les amertumes également fécondes de la vie solitaire ! Cette piété de soi-même, ce culte des nuances intérieures, cette comparaison de son moi avec les plus illustres sensibilités, tout cet égoïsme innocent du jeune homme qui vit isolé, c'est la conception religieuse de la vie, c'est une aurore d'idéalisme dont le bénéfice demeure à l'esprit dans toutes les phases de son développement. » (Barrès.)

Renan ne rompit pas tout de suite avec les pratiques religieuses. On doit penser que, malgré une phrase des *Souvenirs* (page 310), il n'avait pas cessé, pendant ses vacances en Bretagne, de prendre part aux sacrements, car sans cela il n'aurait pu écrire à Cognat (24 août 1845) : « Ils me prennent ici pour un bon petit séminariste, bien picux et bien doux ». D'ailleurs, dans la lettre à Mgr Dupanloup dont je vous ai parlé la dernière fois, M. Icard écrit : « M. Renan, après avoir quitté le séminaire, continua pendant quelque temps à venir s'y confesser. Plus tard, ses relations cessèrent. » Le n° 39 du cinquième *Cahier de Jeunesse* prouve que Renan s'est encore confessé, et même semble-t-il, a communié, en avril 1846, sans doute à l'occasion de Pâques. Immédiatement après sa sortie du séminaire, il « passait une partie de ses soirées dans l'église de Saint-Sulpice, et là il cherchait à croire ; mais il ne pouvait. »

Peu à peu, il s'accoutuma à la vie laïque. D'ailleurs, les études d'hébreu qu'il poursuivait concurremment avec la préparation de ses examens universitaires ne le ramenaient point sur ses pas, tout au contraire. D'une part il continuait à accumuler des matériaux pour grossir la *Grammaire Hébraïque* qu'il avait rédigée en vue de son enseignement à Saint-Sulpice, et que M. Lehir, toujours bon pour lui, l'engageait à publier. Sa véritable résidence



était dans les bibliothèques de Paris, celles de l'Institut, où il s'asseyait parfois en face d'Ozanam, de Sainte-Geneviève, où il pouvait même emprunter des livres, et la Bibliothèque Royale. Pour se perfectionner en arabe, il se mit à suivre les cours de M. Reinaud à la Bibliothèque Royale et de M. Caussin de Perceval (sur le Coran) au Collège de France. Enfin, il était toujours l'auditeur assidu de M. Quatremère, qui expliquait, cette année-là (1845-1846), les lundis et mercredis, à une heure et demie, Isaïe et Jérémie, puis, au second semestre, quelques chapitres des Évangiles en langue syriaque. Dans tout cela, il n'y avait rien qui ne confirmât Renan dans la voie qui l'éloignait de l'Église; d'autant plus que son ami Berthelot, en professant sur le système du monde des idées semblables à celles où il était arrivé lui-même, leur donnait l'autorité qui s'attache à l'ordinaire rigueur des sciences de la nature; aussi, comme l'écrivit Renan dans ses *Souvenirs*, « ce qu'ils avaient vu à deux leur paraissait certain. »

La position de Renan n'était pas commune. Il allait avoir vingt-trois ans, savait « mieux que personne en France, après M. Lehir, la théorie comparée des langues sémitiques », et n'était pas bachelier. Il lui fallait prendre ses grades universitaires. Qu'il se destinât à l'enseignement, c'est ce qui, après ma première leçon, ne vous surprendra pas : n'est-ce pas la carrière où l'on peut le mieux s'assurer le matériel de la vie en poursuivant son propre enrichissement intellectuel? Et penser semblait à Renan la seule fonction digne de l'homme. En continuant ses travaux sur les langues sémitiques, il se prépara donc aux examens. La maturité de son esprit, l'étendue et la variété de ses connaissances, le tenaient très au-dessus du niveau des candidats ordinaires. La licence ès lettres est le seul examen qui lui ait coûté une préparation spéciale assez sérieuse.

Les cours s'ouvrirent au début de décembre 1845.



Toujours soucieux de sa culture générale, Renan décida de suivre, à la Sorbonne, les cours d'Ad. Garnier, professeur, sur *L'Analyse de la raison*, et de Jules Simon, sur *L'Histoire du stoïcisme romain*; au Collège de France, celui de Barthélemy Saint-Hilaire sur *La Théodécée dans l'antiquité*, en même temps qu'il écoutait à la Sorbonne Saint-Marc Girardin sur *La poésie dramatique en France de 1645 à 1665*, Gérusez sur *L'Histoire de la littérature française au Moyen Age*, Ozanam sur *L'Histoire littéraire de l'Angleterre*, et Egger sur *Les Origines de la littérature grecque, particulièrement les poèmes d'Homère et d'Hésiode*. Il suivit aussi, à partir du 21 mai 1846, les Conférences ouvertes par Egger, chaque jeudi, aux candidats à la licence. Enfin il expliqua, au Collège de France, avec M. Rossignol, suppléant de M. Boissonade, l'*Oreste* d'Euripide, et assista à quelques leçons de Philarète Chasles, professeur de langues et littératures d'origine germanique, et de L. de Loménie sur *L'Histoire de la littérature française à la fin du XVIII^e siècle*, notamment sur Beaumarchais. Ces divers cours sont les sources, si je puis dire, des *Cahiers* et *Nouveaux Cahiers de Jeunesse*. Pendant que Renan y prenait des notes, se présentaient à lui des idées qu'il ne voulait pas perdre; quelques mots écrits à la hâte au bas de la page les lui remettaient en tête, une fois de retour chez M. Crouzet: alors il les développait à loisir, dans ses Cahiers, sous forme de pensées numérotées.

Ces notes de Renan sont curieuses. La Sorbonne, cette année-là, connaissait une recrudescence de vie. A un cours de Gérusez, Renan remarque « une certaine effervescence grossière, occasionnée par le déversement du cours de Michelet et Quinet, qui se jette maintenant sur la Sorbonne pour la troubler ». Avec la plupart des professeurs, le jeune maître d'études le prend de très haut, disant de Garnier, à propos d'une théorie sur la substance: « Cet homme n'y entend rien », de Saint-Marc



Girardin, qui compare l'expression de tel sentiment dans plusieurs littératures : « Singulière manière de faire un cours de littérature française : une enfilade sans logique » ; d'Ozanam, que les étudiants catholiques venaient applaudir : « Toujours un air évident de coterie. Applaudissements à chaque période ronflante. Bravos prédécidés. Pourtant il se bat les flancs ; *c'est un écolier de seconde* ». Mais c'est surtout à J. Simon, le suppléant de Cousin, qu'il s'en prend. Dès la première leçon, il écrit : « Cet homme a un talent unique pour parler de manière que la chaîne de ses pensées soit insaisissable... Et puis on voit un homme qui veut se donner un ton philosophant, et qui s'est dit : Mieux vaut pour briller enseigner une doctrine belle et ronflante de spiritualisme... Et puis il se pose alors pour prouver ce qu'il ne croit guère plus solide que le reste... » Et plus tard : « Ah ! qu'il m'impatiente. Petitesse incroyable d'amour-propre : parlant toujours de lui, disant toujours à son auditoire : S'il y a parmi vous des esprits supérieurs pour me comprendre... Insupportable pédantisme, parlant toujours de *sa* philosophie, soupirant de ne pouvoir l'évulguer à son aise, et autres tons de cette espèce. Aussi a-t-il un auditoire tout spécial... gens ignorants, sans goût, tous prolétaires, toutneufs en ces matières... Au fait, toute cette philosophie en est là. Ah ! Kant ! Platon, ou même Cousin, Royer-Collard, où êtes-vous ? Il faut remonter tout cela, revivifier la philosophie en l'élargissant, éliminer la métaphysique proprement dite (que J. Simon appelle la plus belle et la plus difficile des sciences) ». Ainsi, dès 1846, Renan prononce l'ostracisme que l'article sur *l'Avenir de la Métaphysique*, en 1860, confirmera.

Mais à d'autres occasions, Renan ne ménage pas ses compliments ; c'est lui le maître, et les professeurs les élèves : tant son génie a d'assurance. M. Garnier, écrit-il ailleurs, est « estimable, sérieux au moins au point de



vue *scientifique*. » Ozanam sait le toucher quand il parle du *Purgatoire de Saint-Patrice*. « En tous pays, on trouve ces visions. C'est la question terrible de l'invisible. Qu'y a-t-il après les six pieds de terre ?... J'aime à les voir se préoccuper de l'invisible. Qui a vu la justice? la beauté? et que faisons-nous que les poursuivre?... C'est une autre Odyssee que celle de ces moines qui vont chercher l'invisible au delà des mers ». Et quand Ozanam a fini de lire l'hymne en l'honneur du monastère de Bangor, Renan note : « Pièce charmante de douceur ; ah ! qu'ils étaient heureux ». C'est entre les murs de cette salle de la Sorbonne que Renan imagina l'île verte, « l'émeraude des mers du couchant », d'où partaient les pèlerins de l'invisible. Plus tard, il n'eut qu'à réveiller en lui cette émotion, et les phrases chantantes de la *Préface aux Essais de Morales* s'écrivirent... « O pères de la tribu obscure au foyer de laquelle je puisai la foi à l'invisible..., vous errâtes sans doute sur ces mers enchantées où notre père Brandan chercha la terre de promesse ; vous contemplâtes les vertes îles dont les herbes se baignaient dans les flots ; vous parcourûtes avec saint Patrice les cercles de ce monde que nos yeux ne savent plus voir. Quelquefois je regrette que votre barque, en quittant l'Irlande ou la Cambrie, n'ait point obéi à d'autres vents. Je les vois dans mes rêves, ces cités pacifiques de Clonfert et de Lismore, où j'aurais dû vivre, pauvre Irlande, nourri du son de tes cloches, au récit de tes mystérieuses odyssees... »

Un autre jour, Renan entre au cours de Philarète Chasles, qui devait, selon le programme, « commenter Goethe, lord Byron, Schiller et Walter Scott. » A l'occasion du second, Ph. Chasles se lance dans une digression où il oppose aux « destructeurs » comme Byron et Voltaire les « constructeurs » comme Schiller ou Fichte. Et il se met à parler de Fichte. Il lit cette lettre où Fichte, dénué de tout, dit : « Je suis bien convaincu que



cette vie n'est pas toute de plaisir et de jouissance... Je n'aspire pas à paraître, mais à être... Tant que mes quatre thalers suffiront, je continuerai... Je donne des leçons de grec gratis pour que ma pensée solitaire ne se dévore pas elle-même ». (*Notes de Renan.*) « Oh! que cet homme me plaît, s'écrie intérieurement le maître d'études de M. Crouzet. Tout y est admirable. . » « Quelquefois, continue le lecteur, dans l'exubérance de ma joie, il m'arrive de me mettre à crier de toutes mes forces, tant je suis joyeux, auprès de ma jeune femme ». « Oh! reprend Renan, c'est ineffable. C'est moi-même dans ma cellule ». Le cours fini, il consigne dans ses papiers : « Excellente impression que je rapporte de ce cours. Oh! ce Fichte, c'est mon âme »! Et il écrit dans ses cahiers (*Nouveaux C. de Jeunesse*, p. 20 :) « Oh! lisez cette lettre de Fichte où il décrit à son ami son genre de vie, son bonheur dans sa misère, etc., son exubérance de joie, l'absence d'ennui, le goût qu'il trouve à la vie, etc... Oh! que je comprends bien cela! Il a touché mon système de vie. C'est admirable. Il m'est supérieur en ce qu'il a beaucoup moins de réflexion sur lui-même, plus de spontané, il va en ligne droite au vrai; vrai stoïcien, vrai et sans arrière-pensée de considération propre. »

Par ces derniers mots, Renan entend sans doute que son avenir social ne laisse pas de le préoccuper. Son développement intérieur a besoin d'une sanction publique, et le devoir lui commande de subvenir le plus tôt possible à son entretien pour en décharger Henriette. Il se glisse donc assez vite dans l'intimité d'A. Garnier. D'autre part, sa sœur avait su, par son mérite et son charme, laisser une impression durable dans l'esprit de Stanislas Julien qu'elle avait connu à Paris, et qui était professeur de langue et de littérature chinoise et tartaromandchou au Collège de France. Elle pouvait aussi compter sur le zèle d'un Monsieur Soulice, employé au



Ministère de l'Instruction publique, qui avait conservé d'elle « un souvenir fort affectueux ». Ce furent pour Renan de bons protecteurs.

Jamais Ernest et Henriette n'avaient été, par la pensée, si près l'un de l'autre. Il n'avait plus pour elle cette indifférence que j'ai signalée dans ma première leçon. Le 30 octobre 1845 — il était encore à Stanislas — mademoiselle Ulliac lui avait envoyé un billet lui reprochant de laisser sans nouvelles sa « bonne sœur », dont la santé était « fort altérée ». « Vous ne savez pas », lui disait-elle, « ce que c'est que l'inquiétude dans l'exil et dans une maison étrangère ». Le 2 novembre au soir, Renan va voir mademoiselle Ulliac, et là, celle-ci lui ouvre les yeux. « O mon Henriette, s'écrie Renan en écrivant trois jours après à l'exilée, que tu as souffert ! Et à Paris... elle me racontait tout cela, et moi, je tombais de surprise ». A partir de ce moment, Ernest pressa sa sœur de rentrer en France ; il fallut le courage de cette admirable femme pour résister pendant cinq ans à ces sollicitations.

La tendresse de Renan s'accroissait de son inquiétude. Une seule fois, dans ces années, il fut donné au frère et à la sœur de se revoir : du 6 juin au 10 juillet 1846, après un voyage des Zamoyski en Italie ; encore Henriette alla-t-elle entre ces deux dates à Saint-Malo. « Je ne me possède pas de joie, écrivait Renan à sa mère, le jour de l'arrivée d'Henriette, je ne puis croire que ce soit à côté d'elle que je vous écrive ces quelques lignes. Elle est aussi bien qu'on peut l'être après un si long voyage, dans une saison si incommode ». Suivait un *post-scriptum* d'Henriette, qui ne rendait pas tout à fait le même son. « J'arrive brisée de lassitude, exténuée par une atroce chaleur ; mais enfin j'arrive, et tout le reste disparaît. Il m'est presque impossible de tenir la plume tant j'ai de tournoiement dans la tête. »

Ils purent causer. Henriette avait la joie de revoir son



frère bachelier. Cette épreuve s'était passée le 24 janvier 1846 avec un plein succès. Mais Ernest lui répétait combien peu il faisait de cas d'un grade si facile à obtenir ; quelques semaines avaient suffi à la préparation. Il n'en était pas de même de la licence, à cause de laquelle il avait un peu ralenti le travail de sa Grammaire Hébraïque, plongé qu'il était dans les auteurs grecs, latins et français, allant d'instinct aux époques de décadence ou de transition, lisant avec soin les *Portraits Littéraires* de Sainte-Beuve, qui l'attire par sa finesse et le repousse par sa manière de ne pas prendre les choses « à plein », et frondant les siècles dits classiques. Comme Cousin, Renan préférait le temps de Louis XIII à celui de Louis XIV, qu'il trouvait avec déplaisir à genoux devant le Roi comme devant une idole, dénué de spontanéité, porté à voir dans la littérature un simple jeu. Derechef, comme à Saint-Nicolas, il avait à se plaindre de cette « pédante rhétorique », pour laquelle les universitaires professaient un respect risible. « Plusieurs d'entre eux regarderaient comme le premier homme du monde celui qui tournerait le mieux une de ces froides harangues qui servent d'exercice à la verve écolière des élèves de rhétorique et de seconde ». Pour lui, il avait « failli avoir une faiblesse quand il avait fallu exhumer de leur poussière ces vieilles nippes classiques. Que tout cela paraît froid et vide, quand on a goûté le nectar idéal de la seule science vitale ! » Et encore : « Il faut avouer que c'est une fière absurdité que de nous obliger à écrire en latin... Ah ! diables de grammairiens, comme je rage contre eux ! »

Grâce à sa double formation, d'hébraïsant et de candidat à la licence, Renan pouvait faire des rapprochements entre les civilisations, les littératures et les langues, dont n'étaient pas capables les purs universitaires. Par exemple, il essayait, en enrichissant toujours les matériaux destinés à sa Grammaire Hébraïque, de



« faire jaillir des résultats importants de la comparaison de la philologie gréco-latine avec celle des langues sémitiques. » Cet ordre de recherches lui fournirait, pensait-il, le sujet de sa thèse de doctorat, à laquelle il devrait songer une fois licencié. Dans les dernières semaines de l'année scolaire, il resta le seul auditeur de M. Quatremère, avec qui il revenait du Collège de France à travers le Luxembourg. « Nous avons au retour, note Renan en juillet 1846, une conversation plus significative que de coutume. Il me parle en général de sa méthode, et se plaint de l'étroite orthodoxie française. Ah ! le bon homme ! Je ne croyais pas qu'il fût capable de cela ! — Il me parle de M. Gesenius. *Il m'exprime la crainte qu'on n'appelle à lui succéder un Juif ou un rationaliste d'Allemagne.* — En somme il est bien étroit : il faut être franc et suivre rondement la critique. — Il est désolé de parler dans le désert, mais n'est-ce pas un peu sa faute ? Ah ! si j'étais à sa place, j'en jure par..., je saurais parler, et mieux que cela ! » — Oui, plus il y songeait, plus il voyait qu'une place était à prendre dans le siècle. « Quand je me considère, écrit-il, poursuivant ma ligne avec indépendance, quand je considère aussi le siècle et le milieu où je vis, qui demande très vivement une réaction intellectuelle contre l'Université, etc., mais non dans le sens des superficiels qui l'ont tentée, oui, je sens avec évidence que je serais capable de faire la révolution. Quelle gloire ! quelle vie ! Mais, hélas ! peut-être m'étoufferont-ils, quand ils verront ce que je peux. Car ils sont lourds et inquisiteurs. Et pourtant je ne peux monter qu'en m'accrochant à eux. »

Le 23 octobre 1846, Renan gravissait un second échelon : il était reçu licencié quatrième sur quatorze. Son amour-propre avait un peu souffert de ce que son ancien ami de Saint-Nicolas, Foulon, présenté par la maison des Carmes, s'était classé troisième. Mais enfin il était débarrassé du plus difficile. Ayant assisté pendant



les vacances aux épreuves du concours d'agrégation pour la philosophie, il en avait rapporté « une bonne impression » ; ce n'était pas « aussi terrible » qu'il se l'était imaginé. Et il décida de se présenter le plus tôt possible, même s'il lui fallait remettre à plus tard la composition de sa thèse. « Les épreuves d'agrégation sont, écrivit-il à sa sœur, tout à fait dans ma manière et ma tournure d'esprit, et elles ne m'inspirent pas ces craintes provenant d'antipathie que j'éprouvais devant celles de la licence. » Cependant, après avoir pris l'avis de personnes autorisées, il se résigna à attendre peut-être le concours de l'année suivante.

C'est qu'une voie nouvelle s'ouvrait devant lui. « Je savais, lit-on dans une lettre à Henriette de novembre 1846, que l'Institut distribuait annuellement un prix fondé par Volney au meilleur ouvrage de linguistique proposé à son examen, et dès longtemps je songeais à présenter à ce concours mon travail sur la langue hébraïque. J'ignorais seulement si par sa nature un tel travail serait apte à concourir à un prix décerné sous le titre de *philologie comparée*. » Les renseignements pris furent encourageants : on l'engagea seulement à présenter « non une grammaire complète, mais une théorie générale du système de la langue, supposant la grammaire connue d'ailleurs. » Dès ce moment, Renan essaya de publier au *Journal général de l'Instruction publique et des cultes* un essai sur *Quelques éclaircissements importants que l'on peut tirer des langues sémitiques pour la philologie gréco-latine*, qui, malgré l'entremise de M. Egger, ne devait paraître qu'en juillet 1849.

La préparation du travail destiné à concourir pour le prix Volney occupa Renan jusqu'en mars 1847. C'est, vous vous en souvenez, dans une nuit froide qu'il mit la dernière main à son manuscrit, énorme in-4° de 1.518 pages intitulé : *Essai historique et théorique sur les langues sémitiques en général, et sur la langue*



hébraïque en particulier. Son effort fut récompensé. Dès le 12 avril 1847, il pouvait écrire à sa sœur qu'il avait le prix : le résultat fut en effet proclamé le 2 mai 1847, dans une séance où l'Institut était représenté tout entier. Renan n'y gagna pas seulement de l'argent et de l'honneur (le 13 août 1847, sur la présentation de MM. Reinaud et Burnouf, il était reçu membre de la *Société asiatique*); il entra en relations avec ce même E. Burnouf, professeur de sanscrit au Collège de France : « J'ai été ce matin, lit-on dans une lettre à Henriette du 12 avril, faire une visite à M. Burnouf. Je ne saurais te dire combien cette heure passée avec cet homme vraiment supérieur me sera à jamais précieuse. J'ai trouvé dans ses paroles la confirmation de mes pensées les plus intimes, il m'a prouvé que ces principes et cette méthode qui désormais sont chez moi arrêtés, ne sont point des imaginations conçues dans un travail solitaire, mais qu'ils se trouvent conformes aux idées de la plus solide science, qu'ils sont en un mot celles de tous les hommes à la fois philosophes et érudits. Les succès partiels ont sans doute leur valeur, mais ils ne sont rien comparés à l'avantage d'être à l'unisson de son siècle : c'est ici le garant le plus sûr du succès définitif et durable, et ce qui vaut mieux encore, de la vérité dans ses formes les plus avancées ». Burnouf fut le « vrai philosophe-savant » selon le cœur de Renan, celui auquel il dédia l'*Avenir de la Science*, celui qui donna « le dernier coup de marteau à tout son système intellectuel. »

L'*Essai* couronné resta, pour l'instant, en manuscrit; Renan le prêtait volontiers, notamment à M. Egger qui en lisait des passages aux élèves de l'École Normale, à qui il faisait un cours de grammaire générale. Il n'aurait pu être imprimé qu'à l'Imprimerie royale; encore fallait-il qu'une commission spéciale l'examinât. D'ailleurs Renan préférait attendre : « On ne me reprochera pas d'avoir parlé trop tôt sur ces graves matières, et



quand je le ferai, je le ferai avec poids et mesure... Aussitôt que j'aurai tous mes titres, et que je serai convenablement placé, ce sera mon premier soin, mais pas auparavant ». De fait, *l'Histoire générale des Langues sémitiques* ne fut publié qu'en 1855.

Cependant Renan hésite toujours entre l'agrégation et le doctorat. D'une part il suit des conférences de philosophie dirigées par M. Jacques, professeur de philosophie à Louis-le-Grand ; il y fait une leçon sur *l'Origine du Langage*, où il reprend *l'Essai sur la formation du langage* composé par lui en juin 1845 à Saint-Sulpice. (Cette leçon, rédigée en octobre 1847, ne pourra être publié qu'en septembre-décembre 1848, dans la *Liberté de penser*). En outre Renan passe, semble-t-il, en juillet 1847, le baccalauréat ès sciences. — Toutefois il se tourne plutôt vers ses projets de thèse, mais les sujets qu'il choisit varient chaque mois. En mai, il veut faire sa thèse latine sur *Les études grecques chez les Syriens*, et sa thèse française sur *La philosophie rationnelle chez les peuples sémitiques*. En juin, il compte élargir le sujet de sa thèse latine qui deviendrait sa thèse française, sous le titre : *Histoire des études grecques chez les peuples orientaux*, et il écrit à sa sœur qu'il a « déjà recueilli la plus grande partie des matériaux relatifs à ce travail ». Sa thèse latine sera une monographie sur « Averroès... envisagé comme commentateur d'Aristote, et surtout sur la destinée de l'Averroïsme et son influence en Occident dans la philosophie scolastique ». Il va jusqu'à écrire alors que ces thèses sont « définitivement cadrées et acceptées », et que « rien ne saurait plus désormais les lui faire changer ». L'avenir se chargera de le démentir, et un avenir prochain.

En effet, le 30 juillet, l'Académie des Inscriptions propose comme sujet de prix pour l'année 1848 *l'étude de la langue grecque en Occident durant le Moyen Age*. Renan en aperçoit l'affinité avec sa thèse française, et, mis en



goût par son succès récent, se demande s'il ne va pas concourir. Il ne peut plus résister à cette tentation, quand, en revenant de Saint-Malo où il avait passé quelques semaines en août et septembre, avec la famille de son frère et sa mère qui était venue s'y installer, il trouve à la bibliothèque d'Avranches, où il savait qu'avait été transportée celle du Mont-Saint-Michel, des manuscrits inédits, notamment la copie d'un thème grec d'un écolier du xi^e siècle, susceptibles d'assurer à son mémoire un rang à part. Les ouvrages des candidats devaient être remis le 1^{er} avril 1848. Renan pensait, concurremment avec ce travail, poursuivre ses recherches en vue de ses thèses, commencer l'étude du sanscrit où l'attirait la personnalité de Burnouf, et préparer l'agrégation de philosophie à laquelle il était décidé à se présenter en 1848. En fait, les thèses seront un peu sacrifiées au reste.

C'est tout d'abord au mémoire sur le grec qu'il s'applique spécialement. Après avoir poussé ses recherches jusqu'aux environs du jour de l'an 1848, il commence la rédaction, et a la bonne fortune de recevoir, en janvier-février, la communication de notes recueillies sur ce sujet par Egger et surtout par Ozanam, qui avait trouvé dans un voyage en Italie, notamment au Mont-Cassin, des documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie depuis le vii^e siècle jusqu'au xiii^e. Toutefois, Renan n'est pas sûr du succès, vu qu'il n'est pas là dans sa spécialité, et à certains moments même il est fâché d'avoir entrepris un travail « si peu dans ses goûts et ses habitudes d'esprit. »

La Révolution de Février le surprend dans ces doctes occupations. Tandis que la fusillade retentissait de tous côtés, il discutait l'intéressante question, si Abélard avait su le grec. Le 25 février, le jour même où se proclamait le *Gouvernement Provisoire* et où Lamartine repoussait, à l'Hôtel-de-Ville, le drapeau rouge, Renan,



en se rendant au cours de sanscrit de Burnouf au Collège de France, trouva la paisible salle transformée en poste militaire, et gardée par des « misérables en haillons ». Mais il avait trop de foi en la science, il savait trop bien l'instabilité de la politique, pour ne pas continuer dans sa voie droite en attendant un jour meilleur. Attaché aux choses éternelles, que lui importait la figure de ce qui passe ?

Non qu'il ne regardât pas autour de lui : au contraire ; mais c'était pour juger de haut, et, comme il disait, « en ne sortant jamais des principes ». Mêlé à la jeunesse libérale qui se réunit au bureau de rédaction de *La Liberté de penser, revue philosophique et littéraire*, fondée par Jules Simon et Jacques, il suit les événements avec beaucoup d'attention, et la lettre qu'il écrit à sa sœur le 3 avril 1848 est pleine de considérations politico-sociales. Il cherche à caractériser l'esprit public, à prévoir le lendemain ; quelles conséquences tout cela aura-t-il sur la science et sur l'agrégation de philosophie ? Il se demande encore en mai si « au point de vue de son intérêt, il doit regretter ou accueillir avec joie ce qui s'est fait. » On ne peut pas dire qu'il soit de ceux qui essaient de pêcher en eau trouble¹ ; il s'appuie à ce qui reste solide de l'édifice social ; mais l'influence grandissante du clergé l'inquiète. Pour la combattre selon ses forces, à peine fini son mémoire pour l'Institut, qu'il remet en avril, il rédige un article sur *Le Libéralisme clérical*, qui était de circonstance avant les élections pour l'Assemblée nationale (23 avril), mais que *La Liberté de penser* ne publia qu'en mai. Prenant en main les textes de l'Écriture et des Pères, les décisions des papes et des conciles, il montre qu'un

1. Il tente toutefois, par une lettre adressée le 23 mars 1848 au Ministre de l'Instruction publique, d'obtenir une place de bibliothécaire que le Gouvernement de Juillet ne lui avait pas accordée.



catholique ne peut pas être libéral : « Je conçois les orthodoxes, écrit-il, je conçois les incrédules, mais non les néo-catholiques ». Cet article est écrit, comme tous ces essais de jeunesse, avec une verdeur qui ne se retrouvera pas entière dans la réimpression des *Questions contemporaines*, et qui étonne les personnes habituées au style adopté par Renan après le retour d'Henriette. La thèse qui y est soutenue a reçu, depuis, la sanction papale, par la proclamation du *Syllabus*.

Déarrassé de son mémoire sur le grec, qui devait être couronné par l'Académie le 1^{er} septembre, Renan voulut se mettre enfin à préparer son agrégation. « Ce concours, écrit-il à sa sœur, demande peu de préparation spéciale, mais beaucoup de préparation générale. On pourrait voir en un mois toutes les matières indiquées sur le programme ; mais ce qui ne peut s'improviser, et ce qui fait l'essentiel de cette épreuve, c'est l'habitude générale des matières philosophiques et la culture de l'esprit ». C'est par ces qualités qu'il surpassa ses rivaux ; d'ailleurs le jury comprenait Jacques, que Renan, on s'en souvient, connaissait, et qu'il avait même, en avril 1848, suppléé à Louis-le-Grand. Les épreuves commencèrent à la fin d'août. « Je me suis laissé préoccuper, lit-on dans une lettre du 21 août à Henriette, jusqu'à ces dernières semaines, par des travaux accessoires, des articles de revue, etc... qui n'avaient qu'un rapport assez indirect aux matières du concours. Je ne sais si somme toute j'y aurai donné un mois ou six semaines ». Cela ne l'empêcha pas, en septembre 1848, grâce surtout à une leçon brillante sur *la Providence*, d'y être reçu premier, devant Caro, élève de cette Ecole Normale que Renan, qui s'était trouvé, semblo-t-il, trop vieux pour s'y pouvoir présenter, ne cessa de déprécier.

On ne dirait pas, en lisant ce récit dénué de pathétique, que Renan avait traversé la formidable explosion



des journées de juin. Le 24 notamment, les troupes de Cavaignac reprirent aux insurgés le quartier du Panthéon, et Renan, je vous le répète, habitait rue des Deux-Eglises. La brutalité de la révolte et de la répression lui causa une impression profonde. Mais la correspondance qu'il eut ensuite avec sa sœur l'entretenait dans un état d'esprit plutôt favorable au régime issu de la Révolution. Henriette, renseignée par les journaux que l'on pouvait lire chez le comte Zamoyski, et d'ailleurs fort opposée au désordre, regrettait Louis-Philippe et lançait l'anathème contre les nouveaux dirigeants de la France. L'excès de ces pensées conservatrices inclinait Renan, chez qui l'esprit de contradiction était toujours fort, vers le pôle opposé. D'ailleurs n'avait-il pas, malgré certains accès de doute, mis sa foi en l'humanité? Toute catastrophe ne pouvait qu'être la condition d'un perfectionnement ultérieur.

Il faudra, dans l'appréciation de *L'Avenir de la science*, tenir compte de cette sorte de polémique entre Henriette et Ernest, que Berthelot devait encourager dans son libéralisme. Mais, en prononçant le titre de cette importante œuvre de jeunesse, je m'aperçois que je suis parvenu pour aujourd'hui à mon terme. Il me faut toutefois vous indiquer que si Renan n'a rédigé *L'Avenir...* qu'après son succès à l'agrégation, il avait eu l'idée de cet ouvrage, et de son titre, bien plus tôt, avant même les journées de juin. On trouve en effet, dans une lettre à Henriette du 9 mai 1848 : « Si j'avais du loisir, je grouperais sous ce titre : *De l'avenir de la science*, une foule d'idées qui me travaillent sur ce sujet (des questions actuelles), depuis le grand éveil ». Ce loisir, il va l'avoir, et il va en profiter.



IV

LES DÉBUTS DE LA LITTÉRATURE PERSONNELLE

(1848-1850)

Nous n'étudions cette fois que deux années, mais comme elles sont remplies! Jamais Renan ne pensera avec autant d'exubérance; il n'est pas encore tombé sous l'influence morale et littéraire de sa sœur; il est débarrassé des examens et des concours. Seul l'accompagne encore le souci de ses thèses; mais il n'en est qu'à la période de la documentation, et ce n'est pas ce qui absorbe, surtout une intelligence comme la sienne; au reste il les négligera un peu. Trois ans se sont écoulés depuis sa sortie du séminaire; son labeur acharné l'a mis hors de pair. Son titre d'agrégé le tranquillise comme « une planche de sûreté » qu'il aurait derrière lui; estimé de professeurs influents, de Garnier, d'Ozanam, d'Egger, de V. Leclerc, doyen de la Sorbonne, sans parler de Reinaud et de Burnouf, il réussit même, on va le voir, à atteindre V. Cousin. Il rencontre au bureau de la *Liberté de penser* J. Simon, dont il écoutait naguère, on se rappelle avec quelle antipathie, les leçons à la Sorbonne, et il s'entretient familièrement avec lui. Il imprime, et c'est sa plus



grande joie; en même temps que c'est un moyen de forcer l'attention publique, c'est la garantie qu'on ne mourra pas tout entier. Pour Renan, livrer un manuscrit à l'imprimeur, recevoir les épreuves, constituait un travail sacré. Il commençait déjà à écrire, au fil du temps, sa propre bibliographie, dont M. H. Girard a récemment parlé dans les *Mélanges Lanson*. Peu d'auteurs ont eu sa ténacité à poursuivre une publication différée, son adresse à découper des manuscrits dont le bloc eût été trop volumineux, comme cet *Avenir de la science*, qu'il a gardé inédit plus de quarante ans, mais en le débitant en détail (on en trouve encore une tranche dans les *Dialogues philosophiques* publiés en 1876); cet *Avenir de la science*, qui a été à cet égard pour lui ce que les *Natchez* avaient été pour Chateaubriand.

Avant de vous parler de ce livre, je voudrais encore vous faire remarquer l'obstination que met Renan à rester à Paris. En 1889, dans un discours prononcé en Sorbonne, il déclarera qu'on peut travailler en province, et prétendra, contre la vérité, avoir fait une partie de sa thèse sur Averroès à Saint-Malo (Il situera même alors, selon une géographie assez fantaisiste, cette ville « dans les parages » de Vendôme). En réalité, Renan a sacrifié même des places rémunératrices en province au séjour dans la capitale, dont les bibliothèques et les cours lui semblaient indispensables à sa culture et à ses travaux. Mais le Ministère lui réservait la surprise de le nommer, après son agrégation, professeur de philosophie au lycée de Vendôme. Renan en fut scandalisé : « Tous ceux à qui je l'ai dit (et je l'ai dit le moins possible) en ont jeté les hauts cris, et en ont ri comme d'une très comique aventure, et d'un charmant exemple de la loterie des nominations. Ni moi, ni personne, ni les bureaux eux-mêmes ne prirent la chose bien au sérieux. » Je ne sais ce qui en était en 1848, mais de nos jours, l'Administration de la rue de Grenelle considère Vendôme comme un poste



de choix pour un débutant. Renan sollicita précipitamment sa mise en disponibilité, et il écrivit, le 25 septembre, à V. Cousin, pour le prier d'appuyer cette requête. (« Excusez la liberté que je prends de vous écrire sans avoir l'honneur d'être connu de vous. C'est un devoir pour moi, au début de ma carrière, d'offrir mes hommages à celui à qui je dois ma vocation philosophique, et dont les écrits ont exercé sur ma pensée une si profonde influence, etc... ») — Non qu'il crût ce recours nécessaire, mais ce lui était une occasion « d'entrer en relations directes avec cet homme distingué », qui en effet lui fit un rendez-vous. Dans l'intervalle, Renan avait reçu avis du ministère que sa demande était accordée. Il put donc jouir sans arrière-pensée de l'entretien de M. Cousin : « Cet homme, écrit-il à sa sœur, est ravissant dans sa parole abandonnée : je comprends maintenant ce que tous ceux qui le connaissent appellent la *verve admirable* de M. Cousin. C'est le mot : il se lance avec une naïveté charmante, et vous prend de suite sur le plus haut ton, sans aucun égard aux banalités des formes convenues. Dès les premières phrases, il est question de la philosophie et de Platon, ou de l'idée qui ce jour-là le possède ; et cela sans aucune emphase, avec une sorte de ton familial très pénétrant... » J'ai eu le privilège d'approcher dans ses toutes dernières années le grand historien de la philosophie E. Boutroux : plusieurs des traits rapportés par Renan, et surtout les derniers, conviennent tout à fait à la manière dont ce maître si regretté vous accueillait et conversait avec vous.

Dans la tranquillité ainsi conquise, Renan va travailler « de fantaisie » ; il lira *Jocelyn*, et plus tard, le *Spiridion* de G. Sand. Ce n'est pas, toutefois, à l'*Avenir de la science* qu'il s'adonne tout d'abord, mais à ce roman d'*Ernest et Béatrix* dont je vous ai déjà parlé. Il va avoir vingt-six ans, il est chaste ; cependant l'« éternel féminin » le trouble. Il « aime en général ». Les formules finales de



ses lettres à sa sœur deviennent plus tendres : « O ma sœur bien-aimée, comment te dirai-je tout ce qu'il y a pour toi au fond de mon cœur d'amour et de reconnaissance? » Et encore : « Ecris-moi; j'ai besoin de ta voix douce et chérie; car je ne sais pourquoi je suis triste ». Il l'appelle « Henriette bien-aimée », « délicieuse amie »; il soupire après la réunion. Il lui dit encore : « Toi sur qui se concentre en moi tout ce que Dieu a mis dans le cœur de l'homme pour la femme »... — C'est vers cette époque qu'outre madame Garnier, « rayonnante de grâce et de naturel », la « première admiration de Renan, dans un genre dont la théologie l'avait sevré », et peut-être madame Daremberg, il fréquente une dame noble, madame de Saligny, au fils de laquelle il a donné des leçons. Le roman qu'il médite va être un dérivatif à l'émoi qui l'envahit à certaines heures; c'est ce que l'on sent dans une phrase comme celle-ci, effusion brute, sorte de spasme de l'esprit : « O céleste harmonie de l'homme! Mille voix divines, science, amour, philosophie, poésie, beau, bon, vrai, idéal, saint, amour, ô toutes choses belles, heureux qui aspire par tous ses pores la beauté répandue dans l'air que nous respirons. O Dieu! je te touche! Ce mot seul est adéquat à ce que je sens. »

Il mettra en scène Ernest lui-même, et Béatrix, celle qu'il aime et ne possédera pas. L'intrigue se passerait sous la Révolution, en Bretagne et à Paris; il y aurait des voix de prison alternant avec le mugissement de la mer; il y aurait une scène semblable à celle que l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre*, en 1886, imaginera entre Julie et d'Arcy. Ainsi cette fiction porte encore la marque de la crise qu'a traversée Renan. Deux motifs s'entrelacent, pour ainsi dire, dans la broderie sentimentale : la religion et l'amour. Béatrix est religieuse, et même si elle redevenait libre, bien qu'elle aussi aimât Ernest, elle ne se donnerait point à lui; Ernest attend d'elle le mot qu'il



doit croire, le symbole qu'il doit répéter : « Dis-moi donc, ô bien-aimée, apprends-moi Dieu! — Ernest, quand je te parle, ne le sens-tu pas? — O Dieu! que tes paroles sont douces et que tu me dis des choses charmantes! Viens avec moi, nous serons heureux ensemble. — Non, je suis à Dieu, etc. »

Il est difficile de savoir à quelle époque chacun des fragments de ce roman a été écrit. Ce qui semble dater de la fin de 1848, c'est une sorte de Préface où Renan explique la genèse de l'ouvrage : en novembre 1848, « le besoin de réaliser *le plan qu'il couvait depuis si longtemps* devint si pressant qu'il l'entraîna fatalement, et lui fit interrompre les arides travaux dont il s'occupait, au risque de causer un grave préjudice à la suite de sa vie scientifique », et il recommande à l'attention le caractère d'Ernest. Si nous voulions faire à celui-ci une place dans la galerie des portraits romantiques, nous dirions qu'Ernest est sérieux plutôt que mélancolique; il ne se tuera pas comme Werther, car il prend la vie « à plein », religieusement, et, quoi qu'il arrive, il y trouvera de la saveur. Son mal est dans son intelligence plus que dans sa sensibilité; il ne peut tout embrasser; il voudrait conduire la vie comme un char à dix chevaux, et sa main n'est pas assez large pour tenir toutes les rênes.

La psychologie du héros et l'intrigue du roman se développent un peu en dehors l'une de l'autre, et plus d'une des pensées qui doivent être rapportées à la première trouveraient malaisément telles quelles une place dans la seconde. Un travail assez serré de composition eût été nécessaire pour réunir ces traits dispersés; Renan ne se l'imposa pas. Sans doute était-il dans son destin de ne jamais finir un roman, pas plus *Ernest et Béatrix* que les *Confessions de Felicula*. Seules des « nouvelles » comme *le Broyeur de lin* et *Emma Kosilis* furent à sa mesure.

Mais cette fiction sentimentale était un cadre insuffisant



et impropre pour les idées philosophiques, politiques et sociales que les événements suscitaient en lui. Son esprit retrem pé dans la source sacrée secoua les images profanes, et il écrivit cet *Avenir de la science*, témoin de sa « première forme abstraite et sévère, » cette « *silva rerum* » si épaisse qu'à peine si deux ou trois rayons émanés de Béatrix la traversent. Un tel livre est la dernière production de la jeunesse eléricale de Renan, qui écrivait, vers cette époque, à Henriette qu'il ne se marierait jamais. Dans cette lettre il explique son vœu de célibat par le souci de « la vocation intellectuelle qui lui est dévolue, et qui exige la plus parfaite indépendance ». Ailleurs il développe le motif plus littéraire de sa consécration à Dieu : « Les cheveux ont repoussé sur ma tête ; mais toujours je fais partie de la sainte milice des déshérités de la terre »... Examinons donc cette œuvre sainte écrite dans le renoncement de ce que les choses terrestres ont de plus doux.

Nous avons vu la dernière fois que Renan avait déjà en tête, le 9 mai 1848, le projet d'un livre qu'il intitulerait : *De l'Avenir de la science*. Ce ne fut jusqu'à la fin de l'année 1848, qu'un « cadre » qu'il « maniait et remaniait ». Enfin, vers le commencement de 1849, Renan se décide à écrire cet « essai », pour y dire « le sens qu'il attache à la science, comment elle est à ses yeux inséparable de la philosophie, comment elle n'a de valeur que par la philosophie qu'elle renferme, comment la science est une religion, sacrée au même titre qu'elle, puisque seule elle peut résoudre à l'homme le grand problème des choses, etc. ». Ce n'est guère encore qu'un plan, une liste de paragraphes. Quant à la forme littéraire à adopter, Renan songe à une lettre adressée à E. Burnouf. — L'idée se précise au cours de février ; Renan renonce à la forme de lettre d'un bout à l'autre ; en tête seulement, il mettra une lettre adressée à M. Burnouf. (C'est ce qu'il réalisera effectivement.) Il ne s'agit toujours



que d'un opuscule, dont la rédaction doit être achevée en six semaines.

Le second moment de la composition, la rédaction, commence le 25 février, juste un an après le jour où Burnouf et Renan avaient trouvé la salle du Collège de France transformée en corps de garde. Le 2 avril, Renan écrit à sa sœur que son travail avance bien, et qu'il pourra en commencer l'impression « vers le commencement de mai ». Il l'achève dans la première quinzaine de mai, et le prête à M. Egger, en lui demandant son avis. Avant la fin du mois, M. Egger lui rend le manuscrit, et Renan se met — troisième moment de la composition — à « revoir sa première rédaction qui d'après son habitude est tout à fait négligée ». Cette révision, qui comportait de nombreuses vérifications dans les bibliothèques de Paris, semble avoir occupé Renan jusqu'à la fin de juillet; mais déjà un nouveau projet commençait à détourner ailleurs quelques-unes de ses pensées.

Le médecin et philologue Charles Daremberg, dont il avait fait la connaissance quelques mois auparavant, et à qui il avait donné des leçons d'arabe, avait eu l'idée qu'il serait utile de profiter du séjour des Français à Rome pour explorer les bibliothèques manuscrites de cette ville, lesquelles étaient restées presque inaccessibles sous l'ancien régime. Il sollicita donc, en s'adressant à M. Génin, chef de division au Ministère de l'Instruction publique, une mission spéciale pour cet objet, et Renan laissa associer son nom à celui de Daremberg. Le Ministre, M. de Falloux, vit là un moyen de relever son expédition, et de prouver qu'il n'était pas aussi « illibéral » qu'il en avait la réputation; peut-être aussi songea-t-il au précédent de l'expédition d'Égypte. Bref, il embrassa « avec une sorte d'amour-propre » le projet qui ne pouvait dès lors manquer d'aboutir. Le 24 septembre, M. Génin dit à Daremberg qu'il ne s'agissait



plus que de quelques formalités officielles, et que « la chose devait être considérée comme terminée ». Les deux voyageurs partirent vers le 15 octobre.

Renan était loin d'avoir accepté d'abord la proposition de Daremberg avec enthousiasme. Comme il le disait dans une lettre du 13 août à sa sœur, ce qui en cette affaire lui tenait « le plus au cœur, c'est que son cher ouvrage, *l'os de ses os et la chair de sa chair* (ces paroles de la *Genèse* servirent, vous le savez, d'épigraphe à *l'Avenir de la science*), serait encore ajourné. A peine dans un an à cette époque serait-il publié ». Il dut emporter son manuscrit à Saint-Malo, où il séjourna depuis le 20 août environ jusqu'au 19 septembre. Avant qu'il n'eût été question du voyage en Italie, il avait réservé pour ces vacances la « dernière révision », et le soin des « interminables corrections dont on a tant de peine à se détacher avant l'heure suprême. » Il faut croire que la perspective nouvelle, et aussi une « atonie et incapacité de produire » dont il fut frappé à Saint-Malo, ne lui permirent pas de travailler avec beaucoup de suite, et quand il fut de retour à Paris, les préparatifs de départ le prirent tout entier. C'est ainsi que *l'Avenir de la science*, commencé chez M. Crouzet, continué à Versailles, où Renan séjourna du 22 avril au 15 juillet 1849 environ (il remplaçait Bersot, professeur de philosophie au Lycée), puis à Paris, au 39 de la rue d'Enfer, dans une chambre meublée « loin de la rue, au fond des cours, entre la cour et les jardins », et enfin à Saint-Malo, — resta en manuscrit sans avoir sans doute reçu la dernière main. D'« essai », « d'opuscule », il était devenu un gros volume (541 pages dans l'édition de 1890), auquel le titre de *l'Avenir de la science* — Renan le reconnaît dans une lettre à Henriette du 28 janvier 1849, et c'est un aveu important à noter — avait cessé, vu les modifications apportées au plan initial, de convenir tout à fait : ce livre de circonstance devait probablement, dans le prin-



cipe, agiter la question de savoir quel sort le monde nouveau ferait à la science, et affirmer la pérennité de celle-ci, seule capable de conduire l'humanité à ses fins. De même le titre *Essai sur l'indifférence* n'est approprié qu'au premier volume de l'ouvrage ainsi désigné.

Puisque je viens de faire allusion à Lamennais, je dirai que l'*Avenir de la science*, c'est aussi les *Paroles d'un croyant*. L'idée centrale de ce livre est celle-là même qu'expose le passage de la lettre du 28 janvier 1849, que j'ai rapporté plus haut. Renan, depuis Saint-Sulpice, a déplacé sa tente; elle repose encore pourtant, à certains égards, sur le même sol. Il croit toujours que la vie humaine n'a pas d'autre but que de satisfaire selon le possible les aspirations de l'âme. *Unum est neccessarium*. Or l'âme aspire à cet idéal dont Cousin a montré les trois faces resplendissantes : le vrai, le beau, le bien. En cherchant le vrai, il s'est trouvé que Renan suivait en même temps le bien, et qu'il réalisait la beauté, qui n'est que la perfection du type. La Science, avec ce cortège de la Moralité et de l'Esthétique, mérite donc l'hommage de l'homme. — Maintenant, que faut-il entendre au juste par : chercher le vrai? C'est tâcher de se faire une idée exacte de l'homme, de son origine et de sa destinée. Voilà la question vitale, celle que les religions, notamment le christianisme, ont posée et résolue trop précipitamment. La Science, étant seule à même d'y répondre, est la vraie Religion... Mais encore, quel ordre de recherches scientifiques est le plus propre à atteindre le vrai ainsi défini? Renan répond sans hésiter : l'histoire, et surtout celle des époques dites « spontanées ».

On a raillé ce que l'on appelait cette « vanité de spécialiste », qui pousse Renan à présenter la philologie sémitique comme la première des sciences, la clef d'or du sanctuaire de la vérité. C'est qu'on ne s'est pas rendu compte du rôle de l'exégèse dans son évolution. Qu'une différence d'interprétation divise les savants sur tel vers



des *Travaux et des jours*, ce n'est là qu'une dispute d'érudits sans conséquence. Mais quand, du sens de *Nunc autem* dans un passage de saint Jean (xviii, 36), de celui du pronom *lamo* dans le ch. LIII d'Isaïe, dépend la vérité ou la fausseté d'une croyance qui commande toute la vie, on a des raisons de prendre au sérieux son métier de philologue; et une dissertation critique qui conduit à accepter ou à rejeter tel livre canonique mérite qu'on y procède avec une attention religieuse. De ce que l'exégèse avait fait ce que la métaphysique n'avait pu faire, montrer les points vulnérables du système proposé à sa docilité, Renan conclut qu'elle devait remplacer la métaphysique; puisqu'elle avait ruiné, elle devait construire.

Au reste, il ne prétendait pas qu'elle se passât d'auxiliaire; il ne récusait ni Herschell ni Laplace, satisfait de les voir tenir l'autre bout de la chaîne. Sans accorder peut-être à Berthelot la part qu'en sa Préface à l'édition de sa Correspondance avec Renan il revendique dans l'inspiration de *l'Avenir de la science*, il est certain pourtant que son influence servait de contre-poids à celle des études spéciales de Renan. La nature, comme l'humanité, s'offre à l'investigation. Plus tard même, Renan trouvera la première plus instructive que la seconde ¹, et corrélativement, il cessera d'attendre la réalisation de Dieu uniquement de l'humanité: il l'espérera du Cosmos. Non que, dès *l'Avenir de la science* et même auparavant, il ne lui soit pas arrivé de penser que l'humanité périra avant d'avoir atteint le parfait, et que pour le trouver, il faut la dépasser « et plonger dans la grande mer », « dans ce τὸ πᾶν mystérieux, qui sera encore, quand l'humanité aura disparu »; mais en 1849 ce ne sont là que vues rapides, réticences le plus souvent formulées

1. Se rappeler la page de 1881 où il traitera l'histoire de « petite science conjecturale » et s'écriera: « C'est par la chimie à un bout, par l'astronomie à un autre, c'est surtout par la physiologie générale que nous tenons vraiment le secret de l'être ».



dans des notes. J'insiste sur ces considérations, car elles nous donnent la courbe de l'évolution philosophique de Renan. Le progrès de sa pensée sera moins dans l'acquisition d'idées nouvelles, que dans une modification de leur importance relative, au cours de laquelle l'accessoire deviendra le principal. L'humanité et le Cosmos seront comme les plateaux d'une balance : l'une descendra quand l'autre montera. Comparez, pour vous en convaincre, à l'œuvre de 1849 les *Dialogues philosophiques* écrits en 1871-1875.

Jusqu'à présent, je n'ai mis en lumière que ce qui, dans l'*Avenir de la science*, se rapporte à la morale individuelle. Mais une partie du livre a trait aux questions sociales que le développement de la Révolution de février faisait, comme dit Renan, « sortir en quelque sorte de terre ». Si l'homme se doit de *comprendre l'humanité*, un moment comme celui qu'on vivait en 1848-1849 est aussi digne d'intérêt que le passé lointain ; mais c'est à condition qu'on néglige, sauf une ou deux, les personnalités aux prises, et qu'appliquant à la politique l'éclectisme professé dans son Cours de 1848 par Cousin, on tienne son esprit en dehors des systèmes, c'est-à-dire des partis, en essayant de les comprendre tous et d'extraire de chacun la parcelle de vérité qu'il renferme. Il faut être critique, et non prosélyte. Dès qu'on a atteint ce point de vue, on s'aperçoit que la politique seule conduit à des impasses, qu'à vouloir ordonner les faits sans éclairer les consciences on aboutit à des antinomies, que la question sociale, en un mot, est une question morale. « La politique n'est plus qu'une vaine agitation, une affaire de coteries et de partis, d'où ne peut venir le salut. La plus haute question de la politique est celle-ci : qui sera ministre ? Grand Dieu, peut-on croire après tant d'expériences qu'un changement de plus guérira le mal ?... La révolution à faire n'est pas politique, elle est religieuse et morale ». Le peuple est



comme un enfant mincur, qu'il faut élever avant de lui remettre la disposition de lui-même. Il y aurait un curieux parallèle à faire entre ces idées et celles que V. Hugo développa à l'Assemblée législative en 1850 sur l'éducation religieuse.

Dès lors le devoir du critique est bien clair. Il doit travailler à changer l'atmosphère morale, à modifier le tour des imaginations. Montesquieu, Rousseau, Voltaire n'ont pas fait à proprement parler de politique. Et pourtant ni Fleury, ni Choiseul, ni Maupeou n'ont agi autant qu'eux. Or, en 1848, les « idées d'avenir » (je vous prie de noter en passant cette expression ; elle confirme ce que je vous disais la dernière fois, que la philosophie de Herder, en affirmant l'humanité en marche vers la perfection, fait de tous ses pas, même en apparence rétrogrades, un progrès définitif), sont évidemment celles qui réagissent le plus contre le régime précédent. Renan, au contraire de sa sœur, porte sur la fin du règne de Louis-Philippe un jugement sévère : « Alors sont venues les mauvaises années, le vieillard s'affaissant sur des espérances surannées ne vit plus devant lui qu'un soin de dynastie, il devint sourd à tous les conseils ; une cour, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus antipathique à la France actuelle, apparut tous les jours de plus en plus envahissante ; enfin on vit reparaître traits pour traits la Restauration, moins cette espèce de majesté qu'elle avait par droit de naissance ». Ailleurs encore il vitupère contre « cette famille devenue orgueilleuse » qui s'est installée « dans la France comme dans une terre féodale ». Il lui reproche — c'est bien caractéristique de Renan — d'avoir fait entrer ses créatures à l'Académie qui, plus libre, aurait pu choisir « Lamennais, Béranger, etc. » (A cette date, 1^{er} août 1848, Renan ne connaissait sans doute Béranger que par ouï-dire. « Je n'ai lu M. Béranger que fort tard », écrira-t-il dans son article de 1859.)

Mais encore, parce qu'on est favorable à la Révolution,



faut-il être socialiste? Renan eût répondu sans doute : Je ne suis pas socialiste parce que le socialisme est un parti; mais je suis parfaitement d'accord avec les socialistes pour les tendances et les principes « théoriques »; seulement « je crois tous les moyens qu'ils proposent chimériques ou contraires au but qu'ils veulent atteindre ». D'ailleurs il pensait servir au socialisme mieux qu'en s'enrôlant dans ses rangs. « Par un étrange contre-sens, les idées d'humanité et de fraternité se sont alliées à des souvenirs de terreur! De pauvres fous ont cru se montrer *avancés* en reculant... aux jours néfastes de 93, et on a confondu avec eux les vrais avancés, ceux qui sont pénétrés de la sainteté de l'humanité, et aspirent à substituer à l'iniquité actuelle un état plus juste et plus heureux... L'œuvre de tout ce qu'il y a maintenant d'intelligent en France doit être de... montrer les idées nouvelles non plus sous l'image du cynisme, de la haine, d'une populace ameutée, mais sous les traits de l'idéal et de la morale, embellies par la poésie, appuyées sur la raison, et de montrer dans cette veine nouvelle une littérature nouvelle, une philosophie nouvelle, une morale nouvelle, un idéal nouveau, et pour les initiés, un Dieu nouveau. »

Je termine ici l'exposé des idées qui ont dirigé la composition de *l'Avenir de la science*. En ce livre curieux, comme dans les aperceptions de la jeunesse, le naïf et le profond se touchent. Ne sourions pas de cet idéalisme. Il valait mieux que la platitude aveugle de nos politiciens, acharnés à conjurer les effets du mal sans se mettre jamais en peine de la source d'où il dérive. Renan lui-même ne sut pas se tenir jusqu'au bout au-dessus des partis. Impatient de la lenteur du progrès, il voulut allier la politique et la critique : candidat aux élections législatives de 1869, comme représentant du Tiers-Parti, son échec le rendit à la science, et peu après il écrivait cette *Réforme intellectuelle et morale*, dont le seul titre prouve la fidélité de l'auteur à la méthode préconisée par



l'Avenir de la science : agir sur les esprits pour diriger les faits. Cependant, dès 1848, Renan n'est pas sûr que l'histoire se laisse guider par la sagesse humaine. La réalité lui montrait trop bien qu'elle obéit à des causes que la pensée ni ne produit ni ne prévoit. « L'avenir résoudra le problème... ou plutôt, la brutalité des faits s'en chargera. Voilà comme se tranchent les questions de l'humanité ». Qu'importe que l'idée se passe du concours de nos idées, pourvu qu'elle se réalise !

Tant de curiosité pour le problème politique et social ne détachait pas Renan des travaux d'histoire qui devaient, nous l'avons vu, conduire l'homme à la connaissance de soi. Il songeait à joindre l'exemple au précepte, le jeune auteur de *l'Avenir de la Science*, quand il écrivait : « Ce serait certes une œuvre qui aurait quelque importance philosophique que celle où un critique ferait d'après les sources l'histoire des *Origines du christianisme*... Cette merveilleuse histoire..., exécutée d'une manière scientifique et définitive, révolutionnerait la pensée » (p. 185), et encore : « Le livre le plus important du XIX^e siècle devrait avoir pour titre : *Histoire critique des origines du christianisme*. Œuvre admirable que j'envie à celui qui la réalisera, et qui sera celle de mon âge mûr, si la mort et tant de fatalités extérieures, qui font souvent dévier si fortement les existences, ne viennent m'en empêcher ». En attendant, il publiait dans la *Liberté de penser* des 15 mars et 15 avril 1849 cet essai sur les *Historiens critiques de la Vie de Jésus*, où il nie en principe le surnaturel et la divinité de Jésus, mais de telle sorte que Jésus homme paraît plus admirable que ne le serait Jésus Dieu. « Salade, écrivait-il à sa sœur, que je viens de leur épicer au plus haut goût ; ce va être un plaisir piquant de contempler à l'ombre [il n'avait signé que par ses initiales] les hauts cris qu'ils vont pousser ». « Cet article, annonce-t-il en juin à Henriette, qui, fait à demi et avec une critique malingre et



cautelusc, m'eût valu une disgrâce, fait franchement et largement ne m'a valu que des éloges... M. Quinet, qui avait déjà traité le même sujet il y a dix ans dans la *Revue des Deux Mondes* [cf. 1^{er} décembre 1838], m'a reçu à bras ouverts ». Renan entra même plus avant, à cette occasion, dans l'intimité de Michelet dont il avait fait précédemment la connaissance. Quant à Cousin, si susceptible pourtant, surtout à cette époque, pour les choses religieuses, il ne gronda l'auteur qu'« un peu, et encore d'un ton très paternel. » Au reste Renan, qui semble avoir réussi à enjôler cet homme sous lequel l'Université avait tremblé, le trouve timoré dans ses idées. « Il voudrait purement et simplement le catéchisme chrétien appuyé sur la raison. Eh bien ! nous autres de la *Liberté de Penser*, ne pouvons nous arrêter là, et nous disons que, tant qu'à prendre le christianisme, mieux vaut le prendre tout d'une pièce, tel que le donne l'Eglise, appuyé sur la révélation, etc..., que de se faire un christianisme à sa guise, une trinité de fantaisie, une incarnation de même nature, etc... » C'est que lui, Renan, avait une hardiesse de pensée aussi forte que sa timidité physique. Jamais la *Revue* n'avait été si loin que par cet article : « Jacques lui-même en était étourdi ».

C'est pourtant cet audacieux rationaliste que M. de Falloux chargea d'une mission officielle, à raison de 500 francs par mois, et en lui assurant le transport gratuit de France en Italie sur les navires de l'Etat. L'amitié de l'Institut était, à cette époque, un bienfait des dieux. (Renan avait, pendant la période qui nous occupe, fait la connaissance de Guigniaut, et même, à la fin de septembre 1849, celle d'A. Thierry par Egger. Il commençait donc à être une manière de personnage.) Mais il est piquant de voir le gouvernement de celui qui allait devenir Napoléon III, payer ainsi un beau voyage au futur auteur de la *Vie de*



Jésus, pendant qu'il abattait de ses foudres le pauvre Taine, coupable d'anti-cousinisme philosophique. Que cela serve de leçon aux gouvernements autoritaires : l'« idéologie » la plus dangereuse n'est pas la philosophie.

Embarquons-nous avec Renan à bord du *Veloce*, et passons avec lui en vue de la Corse, dont les sommets se cachent dans les nuages. « Que je pensais à toi, écrit-il à sa sœur, ce soir où nous vîmes le jour se coucher derrière l'île de Corse, en touchant presque les côtes de l'île d'Elbe, Monte-Christo élevant devant nous son cône étrange. Je me rappelais que ces mers, tu les avais traversées, ces côtes escarpées t'avaient fait sentir et penser ». En effet Henriette avait fait en 1846 le voyage d'Italie. Jamais son image n'avait été si présente à Ernest. De Rome, où il arriva le 28 octobre à cinq heures du matin, après avoir défilé, en un jour de colère, les « croix partout dominatrices » à Civita-Vecchia, il écrit à la « bien-aimée » : « Je ne t'ai jamais tant aimée, je n'ai jamais tant rêvé de toi qu'en Italie ». Et encore : « Je ne puis te dire à quel point je vis avec toi ; je suppose toujours et cela quelquefois avec une réalité presque enfantine, que tu es avec moi, que nous causons ensemble, que je t'exprime ce que je pense ». Et Henriette lui répondait : elle aussi avait passé sur la voie Nomentane où Renan allait « voir couler l'Anio, et saluer en passant la belle vierge et martyre sainte Agnès ». C'est à sa sœur encore qu'il songe, dans le monastère du Mont-Cassin où, après un séjour à Naples (fin décembre 1849-mi-janvier 1850), il s'arrête et se serait volontiers attardé. « J'ai beaucoup pensé à toi, lui écrit-il, en visitant la grotte où saint Benoît avait son entrevue annuelle avec sa sœur sainte Scolastique, qui habitait un autre monastère sur une des collines latérales de la montagne... Heureux saint Benoît ! Il voyait sa sœur une fois tous les ans, et il voyait à toute heure le toit qui l'abritait et sous lequel elle pensait à lui ». (Saint



Jérôme voyait plus souvent, à Bethléem, ses amis Paula et Eustochium.) Et de Florence enfin, où Renan séjourna de la fin janvier au 8 février environ : « Je ne peux plus vivre sans toi ; non, je ne puis concevoir comment à mon retour d'Italie je reprendrai ma triste vie d'hôtel garni et de restaurant. » J'extrais encore, d'une lettre datant du premier séjour à Rome, ces lignes : « J'ai eu des jours désagréables, je me suis trouvé comme épuisé d'intelligence, incapable de produire. L'amitié de Daremberg .. a seule empêché que pour la première fois de ma vie je n'aie ressenti quelque chose qui ressemble à de l'ennui. Notre idéalisme en ce pays devient subtilité, il s'évapore, l'objet de l'esprit se volatilise à tel point qu'il devient insaisissable, ce qui occasionne une étreinte fautive très pénible. Il faut se faire un peu sensualiste en ce pays sous peine de se voir écartelé, l'âme en haut, le corps en bas ». Et Renan raconte une scène bachique qui s'est passée en sa présence sur ce Monte Mario illustré par Carducci.

C'en est fait de la « rigueur » de l'*Avenir de la science* ; une sorte de vent tiède l'a détendue. Le roman d'amour, dont la bourrasque politique avait arrêté le développement, va fleurir sous un ciel si doux. La Béatrix de la cathédrale de Tréguier et des nuits de Bréhat, la Béatrix de Paris, voici qu'elle reparait. Mais depuis qu'il est dans le Midi, Ernest a osé toucher ses lèvres, et ce moment fut « le plus saint de sa vie. » Pendant quelque temps elle ne s'appelle plus Béatrix, mais Florida, et elle a une vague ressemblance avec madame de Saligny, de qui Renan reçoit une lettre. C'est même à cause de Florida que Renan a passé en Italic : « Vous l'avez voulu, Florida. Un éternel adieu... » Mais un jour Renan visite une église de Sainte-Cécile. Un portrait de cette sainte lui offre les traits de Béatrix : un bandeau cercle ses cheveux, un voile offusque sa beauté. Désormais c'est avec Cécile qu'Ernest, ou plutôt Patrice, entretiendra de



pathétiques dialogues. « Oh ! Cécile, si pourtant tu avais voulu me laisser appuyer ma tête sur ton sein, et te serrer dans mes bras, j'aurais vécu et j'aurais compté parmi les hommes ! » Mais Cécile se refuse comme s'était refusée Béatrix, non qu'elle croie encore, mais parce qu'il est des fleurs qu'il faut sentir et non palper ; parce qu'il est des soifs qu'il faut entretenir plutôt qu'assouvir ; et parce qu'enfin, tous deux, ils ont porté la main sur l'arche sainte, ils doivent mourir. Et Patrice gémit doucement : « Celui que Dieu a touché sera toujours un être à part... Pour lui les jeunes gens n'ont pas d'offres joyeuses, et les jeunes filles n'ont point de sourire... » Et encore, d'une plainte plus pénétrante : « Ainsi donc ma vie se sera écoulée, sans que j'aie goûté la douce ivresse, ni pénétré le suprême mystère. Quelle est donc cette joie étrange, que pressentent ceux qui ne l'ont pas goûtée, et qu'on devine par ses rêves ? Le soir, quand je regagne ma couche froide et solitaire, le sentiment d'un vide infini s'empare de moi... » Enfin, douloureusement résigné : « Quoi qu'il en soit, ma Cécile, on mettra une croix sur notre tombe, et ce sera pour jamais ! »

Mais cette note romanesque s'entend à peine dans ce qui a été publié sous le titre de *Patrice*, où le défaut de liaison que je signalais dans *Ernest et Béatrix* entre la psychologie et l'action est même plus sensible, et l'intrigue réduite à moins encore par suite du développement donné aux idées et impressions de Patrice, noble victime de l'esprit critique, et rendu par là incapable de sympathiser avec les simples. Le voyage en Italie ne fit pas que donner à Renan une conscience plus nette de sa nature anormale. Il lui révéla l'art, notamment l'art chrétien. Sans doute la Rome païenne ne le laissa pas insensible, mais dans le vaste concert qui se jouait autour de lui, son oreille, exercée par une longue habitude, entendait surtout le son des cloches. Et puis, la dévotion et la sensualité continuaient à s'entrelacer en



lui, comme dans ces églises toujours pleines de femmes à genoux où il se glissait le soir, désireux d'adorer avec elles, ne sachant adorer comme elles. Au moins il sentait là, avant Michelet, ce qu'il appela le « vénérianisme » du catholicisme, son rapport avec le tempérament féminin; il entrevit que la religion est, dans certains cas, une perversion de l'instinct sexuel. C'est surtout à Naples que cette idée s'imposa à lui; à Naples où les merveilles d'une nature chantée par Lamartine ne le consolèrent pas de l'abjection humaine. Et, par réaction, il fut rendu là à son idéalisme. Non, il ne répétera pas le blasphème des *Nouvelles Méditations*: « Cogliamo la rosa! » « Qu'est-ce que la nature sans les sentiments moraux dont elle est le symbole et le miroir? » phrase importante, qui explique la manière dont Renan, dans ses livres, traitera le paysage. Mais pourquoi en veut-il tant aux Napolitains « d'attacher une corde au cou de saint Janvier, en le traitant de galeux, et le menaçant de le traîner à la mer, quand il tarde à faire son miracle? » L'histoire qu'il raconte avec complaisance dans les *Souvenirs*, d'un forgeron qui menaçait un saint, en Bretagne, de « le ferrer comme un cheval », s'il n'enlevait pas la fièvre à un enfant, est tout à fait du même ordre. Il suffit de se promener aux environs de Paimpol pour voir le rôle qu'ont le « cœur sanglant » et les instruments de la Passion, dans l'iconographie bretonne.

Ce qu'il y a de plus singulier peut-être dans la position de Renan à cette époque, c'est son oscillation entre la simplicité, la mesure, la santé païennes, et les maladives complications de l'âme chrétienne. Car il connut alors le paganisme et sa beauté. Mais il ne l'adora pas comme avait fait Goethe, dont il lisait pourtant le *Voyage en Italie*; et à l'école de qui il se mit à Rome, flânant, comme lui, ici et là, attentif seulement à s'offrir tout entier à la pénétration des impressions. Sans doute, certains jours, séduit par le reflet de la



Grèce qui se voit en Italie, il préfère la prière de Solon : « Charmants enfants de Mnémosyne et de Jupiter Olympien, Muses qui habitez le Piérion, écoutez ma prière! Obtenez-moi des dieux le bonheur... » Mais le lendemain, cette sagesse ne lui suffit plus : « Un temple ancien est incontestablement d'une beauté plus pure qu'une église gothique ; et pourtant je resterai des heures en celle-ci, et ne pourrai durer cinq minutes dans celui-là sans bâiller. Cela prouve que je suis pervers. Mais qu'y faire? » Vous avez reconnu l'inspiration et jusqu'aux expressions de la *Prière sur l'Acropole*.

De Florence, où nous l'avions laissé, Renan alla à Pise, d'où il écrivit à Berthelot le 10 février, quitta à Livourne, vers le 11 février, Daremberg qui s'en retournait en France, (vous ai-je dit qu'un de vos compatriotes, le Hollandais Bussemaker, helléniste, avait aussi fait partie de la mission?) et revint, par les Maremmes, pour la troisième fois à Rome. Il y fit un long séjour, jusqu'au 22 avril. Il avait obtenu une prolongation du Ministère, et en explorant un fonds de manuscrits vénitiens transportés à Rome, il y trouva tant de choses intéressant l'histoire de l'Averroïsme, qu'il comprit qu'il se priverait de documents essentiels en ne visitant pas Bologne, Padoue et Venise, ces centres de l'Averroïsme pendant la Renaissance. Ainsi se décida son voyage dans l'Italie du Nord où il rencontra les traces de Byron et dont les étapes furent : Bologne et Venise en mai, Padoue, Milan et Turin en juin. Il dut être de retour à Paris à la fin de juin. Son séjour en Italie avait duré huit mois.

Il ne lui restait plus qu'à réaliser le projet qui n'avait cessé de le fortifier pendant ses pérégrinations : rencontrer la sœur bien-aimée, et s'installer sous le même toit qu'elle, pour goûter à deux les joies de l'âme.



LA LIQUIDATION DU PASSÉ ET LA CONQUÊTE
DE LA NOTORIÉTÉ

(1850-1860)

— I —

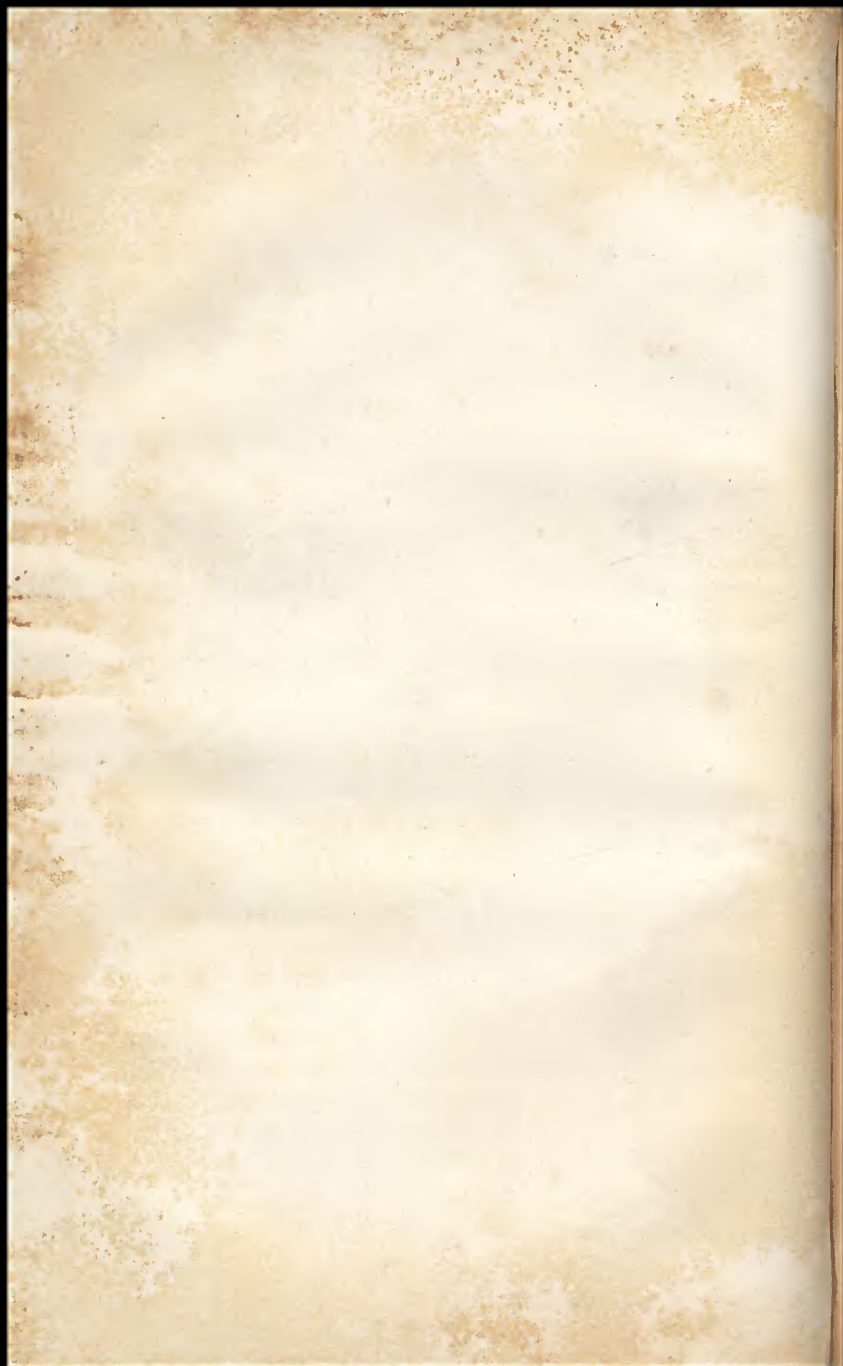
Comme je vous le disais la dernière fois en terminant, Renan ne tarda pas à revoir Henriette. Depuis plus d'un an, il savait qu'elle souffrait d'une affection chronique due surtout à la rigueur du climat polonais, et qui semble avoir intéressé d'abord les voies respiratoires. Le souci d'une santé si chère ne cessa d'inquiéter le voyageur en Italie. Le mal empira à un moment, au point qu'Henriette ne pouvait avaler qu'avec une extrême difficulté. Sa gorge était dans un état lamentable. Cette dernière maladie, jointe aux tendres appels de son frère, la décida enfin à rentrer, après un exil de presque dix années, dans une famille étrangère qui — sur ce point il n'en faut pas croire la longue tirade de *Ma Sœur Henriette* (p. 25-26) flatteuse pour les Zamoyski — fut loin de la rendre toujours heureuse. Le 1^{er} août 1850, de Berlin où il était descendu à l'hôtel de Rome, sous les Tilleuls, Renan écrit à celle qu'il va revoir : « C'est... samedi ou dimanche que se réalisera notre bonheur. Je ne vis plus que d'attente et de désir. Que ces trois jours vont me paraître longs et insupportables!... Quelquefois





ERNEST RENAN EN 1855





j'aurais envie de t'attendre à l'hôtel, pour ne pas profaner nos premiers embrassements dans l'effroyable bagarre du débarquement d'un chemin de fer. Mais je désespère d'avoir cette patience... » Hélas! Henriette était flétrie! « Les rides de la vieillesse s'étaient prématurément imprimées sur son front »; de son ancien charme « il ne lui restait que l'expression délicate de son ineffable bonté. » Quand Renan, après être revenu quelques jours au 39 de la rue d'Enfer, se fut installé avec elle dans « un petit appartement au fond d'un jardin, 9, rue du Val-de-Grâce¹ », sans doute congédia-t-il les fictions romanesques qui l'avaient si longtemps accompagné.

Au moins n'était-il plus seul, avait-il une maison qui, grâce à l'économie de sa sœur, ne manqua jamais de rien, malgré « des ressources singulièrement limitées ». Henriette écrivait toujours pour le *Journal des Jeunes personnes* (dirigé par mademoiselle Ulliac), mais sous un pseudonyme, celui d'Emma du Guindy, qui lui rappelait et la rivière de Tréguier et sa chère amie bretonne Emma Gaugain, morte. Renan, dès son retour, est chargé par les conservateurs de la Bibliothèque Nationale de commencer le catalogue du supplément latin; il se remet aussi à imprimer: non point l'*Avenir de la science*, qui ne correspondait plus à sa pensée, et que sans doute ses amis (parmi lesquels, je présume, A. Thierry, avec qui il dut renouer connaissance) le détournaient de publier, mais des comptes rendus dans la *Liberté de penser*, dans le *Journal des Savants* et le *Journal de l'Instruction publique*. Il y utilisa, par-ci par-là, ses impressions d'Italie, qui lui permirent surtout de donner à la *Politique nouvelle*, en août et octobre 1851, un article sur *Dom Luigi Tosti ou le parti guelfe*, et le

1. Ils n'y restèrent, d'ailleurs, pas jusqu'au mariage de Renan. On les trouve installés, en avril 1854, au 3 de la rue des Saints-Pères, plus proche de la Bibliothèque, et qu'ils quittèrent avant septembre 1857 pour la rue Casimir-Périer, n° 27.



compte rendu d'une *Histoire de la Révolution d'Italie en 1848* de Ricciardi.

Parmi ces analyses d'ouvrages, l'une (décembre 1850, mai 1851) avait trait à un mémoire *De la philosophie scolastique*, dont l'auteur était Hauréau. Le 27 avril 1851, Renan était nommé surnuméraire à la Bibliothèque Nationale, et attaché par les soins d'Hauréau au Département des Manuscrits, aux appointements de 5 francs par jour. Réalisation tardive du désir qu'il avait conçu, après avoir reçu le prix Volney, d'obtenir une place de bibliothécaire à Paris (cf. lettre à sa sœur du 12 avril 1847). Des mouvements eurent lieu à cette date à la Bibliothèque, comme dans toutes les administrations, par suite du coup d'Etat. Le Conservateur des Manuscrits, Hauréau, refusa de prêter le serment de fidélité au nouveau régime et partit. En janvier 1852 Taschereau fut nommé administrateur-adjoint de la Bibliothèque Impériale et chargé de diriger la préparation des Catalogues; Reinaud, mis à la tête de la section des manuscrits orientaux, affecta Renan, qui se trouvait dans son service, aux manuscrits syriens, sabéens et éthiopiens. Il existe un rapport de ce même Taschereau, daté de 1874, qui déprécie, avec une modération perfide, le travail de Renan bibliothécaire. Ce dernier aurait entrepris, en 1856, un Catalogue du fonds syriaque. « Malheureusement — je cite le rapport en question, — des occupations d'un ordre plus élevé empêchèrent M. Renan d'y consacrer tout le temps que cette tâche eût exigé, et il se vit amené à conserver, dans un trop grand nombre de cas, au moins provisoirement, les descriptions de l'ancien catalogue. De plus, comme M. Renan, par une note consignée sur son manuscrit, avait manifesté le désir que son travail ne fût pas modifié, j'ai dû demander à M. Zotenberg de composer à nouveau, d'une manière indépendante... un Catalogue donnant sur les Manuscrits des renseignements à la fois



exacts et bien ordonnés ». Je ne serais pas autrement étonné de la négligence de Renan en cette occasion. Il se sentait trop supérieur à ce travail de bénédictin pour s'y donner tout entier.

Ne croyez pourtant pas qu'il ait perdu son temps dans cette salle des Manuscrits. Hase, sous les ordres de qui il avait été, lui enseigna l'art des renvois capitaux, imprimés en gras, qu'il devait adopter dans l'*Index de l'Histoire des origines du christianisme*. Il se familiarisa avec la littérature médiévale en amassant en 1852 des matériaux pour Victor Leclère qui devait traiter dans l'*Histoire littéraire de la France*, de *Joachim de Flore* et de l'*Évangile éternel*. Et puis, que d'observations ne fit-il pas autour de lui? A voir tant de têtes attentives se pencher sur les manuscrits héraldiques, il se sentit capable, lui aussi, d'extraire même de la science du blason « un miel qui aurait sa douceur ». C'est dans cette salle si bien faite pour une contemplation un peu somnolente, alors que l'œil se repose et se ferme à demi sur ces fleurettes qui émaillent les interlignes d'un manuscrit persan du xvi^e siècle, qu'il prit le germe de son dilettantisme, si l'on entend par là l'attitude de celui qui, d'un fauteuil, se donne le spectacle des choses, et ne retient que les deux premiers mots de ce vers :

Welch Schauspiel! Aber ach! ein Schauspiel nur.

Il fit aussi des remarques sur la race juive. « Les savants israélites du monde entier, racontera-t-il plus tard, s'adressaient à moi pour consulter notre précieuse collection (de manuscrits hébreux). Je reconnaissais très vite mes clients (à leur type), et, d'un bout à l'autre de la salle, je devinais ceux qui allaient venir à mon bureau. Eh bien, le résultat de mon expérience est qu'il n'y a pas un type juif unique, mais qu'il y en a plusieurs, lesquels sont absolument irréductibles les



uns aux autres ». Le jour où une fausse nouvelle fit célébrer un an trop tôt la prise de Sébastopol, un vieux juif de Pologne, qui passait ses journées à la Bibliothèque impériale, plongé dans la lecture des manuscrits poudreux de sa nation, aborda Renan en lui citant ce passage d'Isaïe : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone!... » La victoire des alliés n'était à ses yeux que le châtement des violences exercées par Nicolas I^{er} contre les Juifs. « Je crus voir devant moi, ajoute Renan, dans ce triste vieillard, le génie vivant de ce peuple indestructible. Il a battu des mains sur toutes les ruines; persécuté par tous, il a été vengé de tous : il ne lui a fallu pour cela qu'une seule chose... durer. »

Renan conte ailleurs une autre anecdote, se rapportant aussi au temps où il était attaché au Département des Manuscrits : « Je reçus un jour la visite du célèbre docteur Pusey, homme respectable s'il en fut, et, comme on sait, très orthodoxe. Lorsque je lui eus remis les manuscrits arabes qu'il désirait consulter, il vit sur ma table le *Thesaurus* de Gesenius [auquel Renan fut fidèle toute sa vie]. Aussitôt sa figure se rembrunit, devint sévère, et il me dit : « C'est là un livre extrêmement dangereux, plein de rationalisme et d'erreurs. » Le lendemain, je reçus de lui une lettre de plus de dix pages... pour me démontrer qu'il ne fallait que des yeux pour voir les prédictions les plus claires du Messie dans le 53^e chapitre d'Isaïe. »

Mais les événements les plus importants de la vie de Renan pendant cette période, parce qu'ils devaient peser sur toute sa carrière, furent son entrée à la *Revue des Deux Mondes*, puis au *Journal des Débats*. Le premier article qu'il donna à la *Revue*, où l'avait introduit A. Thierry, fut *Mahomet et les origines de l'islamisme* (15 décembre 1851); si l'on en croit la Préface des *Nouvelles Etudes d'histoire religieuse*, il avait offert préalablement



un travail sur le bouddhisme que Buloz, directeur, refusa. Ses contributions n'y furent pas fréquentes : seulement quelques comptes rendus, presque tous sur la couverture, — jusqu'au 15 mai 1853, date à laquelle il y publia l'article *Des religions de l'antiquité et de leurs derniers historiens*. — Mais déjà, le 22 avril, il avait inséré dans les *Débats* le compte rendu d'un livre de Daremberg, et le 8 juin, il prenait définitivement place parmi les rédacteurs de ce journal par un article sur un texte arabe, *les Séances de Hariri*, publié et commenté par Sylvestre de Sacy, le père de cet Ustazade qui fut Conservateur de la Bibliothèque Mazarine et qui était alors le principal rédacteur des *Débats*. Je remarque que la prédilection de Renan pour ce journal ne date pas d'alors. Dès le 29 décembre 1848, il avait conseillé à sa sœur de ne croire, sur la situation politique en France, que ce qu'elle en lirait « dans le *Journal des Débats*. Je suis loin de te donner sans doute, ajoutait-il, cette feuille comme un juge impartial; mais enfin sa publicité lui interdit les canards trop excentriques. »

Voilà donc le lauréat du Prix Volney lancé dans la littérature; nous verrons la prochaine fois ce qu'il y fit. Mais il n'abandonnait pas pour cela les travaux scientifiques, et c'est le caractère le plus remarquable de son activité d'avoir fourni jusqu'au bout double carrière¹. Outre les comptes rendus qu'il donne, presque chaque mois, au *Journal des Savants*, il signale, en décembre 1852, un ouvrage de grammaire comparée de M. Egger, dans cet *Athenaeum* où Mérimée insérait des articles d'archéologie, et il écrit en avril 1852, pour le *Journal asiatique*, une lettre à M. Reinaud sur quelques manus-

1. Cf. Ces mots dits en 1886 à des étudiants : « Je vais vous donner quelques-unes de mes recettes. Reposez-vous d'un travail par un autre; ayez des objets d'étude assez divers. Les cases du cerveau occupées par un travail laissent des vides, qui sont avantageusement remplis par un autre travail. »



crits syriaques du British Muséum, qu'il était allé, comme nous le verrons, consulter à Londres, et où il avait trouvé des traductions d'auteurs grecs profanes.

Ce sujet s'apparentait à celui d'une de ses thèses. Vous vous rappelez peut-être qu'en 1847 il avait en vue une thèse française sur *l'Histoire des études grecques chez les peuples orientaux*, et une thèse latine sur *Averroès et l'Averroïsme*. C'est encore le projet qu'il soumet à Cousin dans sa lettre du 25 septembre 1848. Mais ses trouvailles en Italie sur Averroès le déterminèrent à faire de sa thèse latine amplifiée sa thèse française et de sa thèse française réduite sa thèse latine. Le 11 août 1852, il était reçu docteur ès lettres pour ses deux thèses : *Averroès et l'Averroïsme, essai historique*, et *De Philosophia peripatetica apud Syros*.

La première se ressent de la crise que l'auteur avait traversée dans sa jeunesse ; on y trouve des phrases comme celle-ci : « La première fois que la pensée incrédule s'élève ainsi dans l'âme du croyant, il s'en effraie, et aime à rejeter sur le compte d'autrui ses propres tentations. » Et encore : « Combien de gens n'ont été initiés à l'hétérodoxie que par les *solvuntur objecta* des traités de théologie ? » Les idées que Renan s'était faites à Saint-Sulpice sur l'âme, qui ne peut être, sans absurdité, créée par Dieu le quarantième jour après la conception (remarque qu'on trouve déjà chez Voltaire), y sont tenacement soutenues. De même l'auteur reprend contre le syllogisme, en les modifiant un peu, les critiques de Dugald-Stewart auxquelles il avait adhéré au séminaire. — Mais il y a des chapitres, comme le II^e de la seconde partie, qu'éclaircissent les souvenirs d'Italie. De brefs rayons transpercent cette prose massive. Renan décrit fidèlement le saint Thomas « ruminant sa Somme », dans le tableau de Traini, ou les hérétiques peints par Gaddi, « plongés dans une sorte de rêverie morose ». Ailleurs (p. 388-390) il fait un joli parallèle



de Venise et de Florence. Mais ce que j'ai trouvé de plus curieux dans *Averroès* (au point de vue profane qui est le nôtre), c'est la source d'un passage de *Caliban* qui m'avait longtemps intrigué : « Savez-vous, disent les seigneurs en parlant de la courtisane Impéria — je cite de mémoire — le secret de sa beauté? C'est que son corps a en tout la proportion sesquialtère ». En vérité, c'est là une esthétique bien savante. Elle était éclosée en la cervelle d'un Italien du xvi^e siècle nommé Niphus, sorte de parasite qui, dans les cours, payait son écho en bons mots. « Son traité *du Beau*, écrit à propos de cet individu l'auteur d'*Averroès* (p. 369 n. 3), dédié à Jeanne d'Aragon Colonna, est destiné à prouver que le corps de cette dame était le *criterium formae* ou la beauté archétype, vu qu'il offrait en tout la proportion sesquialtère. Bayle a gravement discuté d'où pouvaient lui venir, sur ce point, des connaissances aussi précises ». De tels et semblables souvenirs d'érudit, se meublait l'imagination galante de Renan.

Enfin le voilà en possession du plus haut grade universitaire, convoité depuis six ans, mais dont la Révolution de 1848 et le voyage d'Italie, en accaparant une bonne part de son activité cérébrale, avaient ralenti la poursuite. Ce résultat fut le premier bienfait des conditions excellentes de travail que sa sœur lui ménageait.

Il y en eut un second. Renan avait toujours en manuscrit cet *Essai historique sur les langues sémitiques en général, et sur la langue hébraïque en particulier*, qui lui avait valu le Prix Volney. Il s'était promis, vous vous le rappelez, de ne le publier qu'avec une pleine autorité. Il reprit des pourparlers engagés sans succès en 1847, avec l'Imprimerie royale, devenue Imprimerie impériale, et en juillet 1853 paraissait l'*Histoire générale et système comparé des langues sémitiques... Première partie : Histoire générale des langues sémitiques*. La deuxième partie, qui eût sans doute été le *système comparé...* ne parut, à ma



connaissance, jamais. — Quant à l'autre mémoire (sur le Grec en Occident au moyen âge), il est, toujours en manuscrit, à la Bibliothèque de l'Institut, à Paris. La citation d'Ovide (*emendaturus, si licuisset, eram*), que Renan y avait inscrite en tête, explique peut-être qu'il soit resté inédit.

En voilà assez de ces arides nomenclatures ; mais « la liquidation du passé », comme j'ai intitulé cette leçon, est presque toujours ennuyeuse. Seulement elle prépare l'avenir. Il n'est pas douteux que ce volume de 500 pages, dont la révision avait absorbé depuis 1854 l'activité scientifique de l'auteur, fut pour quelque chose dans son élection à l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), qui eut lieu le 5 décembre 1856 : il avait un peu moins de trente-quatre ans. A cette date, un grave événement venait de se passer dans sa vie : il s'était marié au mois de septembre précédent, dénouant ainsi, tant bien que mal, un nœud sentimental fort compliqué.

Pour vous faire l'histoire de cette nouvelle crise, — mais, direz-vous à ce mot, Renan, dont l'œuvre paraît si sereine, eut donc une vie si pathétique ? Oui, et c'est le privilège du génie de dresser sa cime dans l'azur par-dessus les orages, — je suivrai cette plaquette intitulée *Ma sœur Henriette*, la plus sulpicienne des productions de Renan, que le ton apparente à ces *Esprit de Saint-François* et autres *Esprits* rédigés en vue de l'édification, et où l'on ne représente guère que la personne morale (cela déconcertait Flaubert qui trouvait, écrit Taine, ce livre « vague, abstrait » ; il aurait voulu savoir « la taille, la figure, l'habillement »). Là Renan a relaté l'épreuve de deux âmes élues pour se faire souffrir en s'aimant : mais, dans cette Passion, ce fut surtout Henriette qui saigna.

L'appartement de la rue du Val-de-Grâce, d'où Renan partait, chaque jour à heure fixe, pour la Bibliothèque Impériale, avait vue sur le jardin des Carmélites de la



rue d'Enfer. Pendant qu'Ernest était à la Bibliothèque, Henriette lui copiait ses manuscrits (ainsi celui de l'*Histoire des langues sémitiques*), et réglait sa vie sur celle de ces recluses. Elle avait pris comme devise le mot de Thomas à Kempis, que lui avait appris son frère : *In angello cum libello*. — Peu de visites : un jour, si l'anecdote rapportée par Renan dans les *Feuilles détachées* n'est pas apocryphe, une Bretonne dont Henriette avait eu à souffrir dans son enfance, et qui depuis avait mal tourné, vint, vêtue misérablement, s'adresser à la charité de son ancienne victime. « Henriette oublia ses répugnances, fit tout ce qui était possible pour la sauver ». — Rue des Saints-Pères, la vie fut pareille. Le frère bien-aimé était-il de retour et se mettait-il au travail, elle restait à côté de lui, respirant à peine pour ne pas l'interrompre ; ou bien elle se retirait dans sa chambre, mais, voulant le voir, elle laissait la porte ouverte. Ils ne se quittèrent que rarement. Ils virent l'un et l'autre Londres, Henriette en août, Ernest en septembre 1854. L'année suivante, en septembre, Renan voyage avec Berthelot dans le sud-ouest de la France, de Montpellier à Bordeaux. — En juillet-août 1853, Henriette est à Saint-Malo, où Renan se rend à son tour en 1854.

« L'amour d'Henriette pour moi, écrit Renan, était arrivé à quelque chose de si discret et de si mûr que la communion secrète de nos pensées lui suffisait. Elle, si exigeante de cœur, si jalouse, se contentait de quelques minutes par jour pourvu qu'elle fût assurée d'être seule aimée ». Quoi ! le travail était-il si tyrannique, que Renan dût ne consacrer que « quelques minutes par jour » à ce commerce spirituel après lequel il avait tant soupiré en Italie, et dont Henriette eût été si heureuse ? Que signifient ces regrets auxquels, après la mort d'Henriette, il donnera libre cours : « Mon Dieu ! ai-je fait tout ce qui dépendait de moi pour lui procurer le bonheur ? Avec quelle amertume je me reproche main-



tenant de n'avoir pas été avec elle assez expansif, de ne pas lui avoir assez dit combien je l'aimais, d'avoir trop cédé à mon penchant vers la concentration taciturne, de n'avoir pas mis à usure chaque heure qui m'était laissée ! Oh ! si je pouvais retrouver un seul de ces moments que je n'ai point passés à la rendre heureuse ! » Regret bien fort, puisque, dix-sept ans après, Renan, sous les traits de Léolin, boira l'Eau de Jouvence pour voir apparaître la chère morte.

On touche ici à un trait de la nature de Renan, sur lequel tout n'est pas dit quand on l'a appelé « de l'égoïsme intellectuel ». Ah ! ne prenez pas la règle ordinaire pour toiser le génie ! Son essence même est d'être obsédé par les idées, de vivre dans ce monde conceptuel aussi habituellement que nous autres parmi nos petits soucis terrestres. Songez en outre que Renan a été élevé au séminaire, d'où, écrivit-il dans un article sur Lamennais, « on sort un peu dur, parce qu'on s'est habitué à placer une foule de choses au-dessus des intérêts, des jouissances et même des sentiments individuels ». Voilà pourquoi aussi l'amitié de Renan et de Berthelot fut celle de « deux prêtres en surplus se donnant le bras ». Ce n'est pas que Berthelot, comme Henriette, n'ait pas souffert de ce qu'il était tenté parfois de prendre pour de la sécheresse de cœur. Un jour il se laissera aller à écrire à Renan : « Vous n'avez jamais senti ce que c'est que la réciprocité dans nos amitiés ». Et Henriette, héroïque, excusera son frère en répondant à Berthelot : « La peine que vous exprimez, je l'ai souvent, oh ! bien souvent ressentie moi aussi. J'ai dit fréquemment : « Ses ambitions le préoccupent plus que ses affections »... Pourtant je suis assurée qu'il m'aime... Il me disait un jour que les personnes qu'il aimait le mieux étaient celles auxquelles il se croyait obligé de donner le moins de temps... » C'est qu'il les estimait assez pour les associer au sacrifice qu'il était en train d'offrir à l'Idéal. Il les



prévenait, d'ailleurs : « Jusqu'à ce que j'aie fait mes *Origines du Christianisme*, je serai un hibou, et ne me donnerai qu'avec parcimonie à la correspondance et à la conversation. » Il eût dit volontiers, comme Ibsen : « Avoir des amis (au sens vulgaire) est un luxe qu'on n'a pas le moyen de s'offrir quand tout le capital est engagé sur une vocation, sur une mission dans ce monde ». Ce prétendu égoïsme n'est qu'un dévouement à l'œuvre : c'est une ascèse intellectuelle.

Toutefois, dans les rapports de Renan avec Henriette pendant les années qui nous occupent (1850-1856), il y avait autre chose que le détachement de l'idéologue, autre chose même que la raideur de l'ex-séminariste. L'abus de l'analyse dont souffre *Patrice* nuit à la spontanéité de tous les instincts. La naïveté des effusions, de quelque ordre qu'elles soient, est surtout le don des simples. Le frère et la sœur sacrifiaient un peu leur amitié à leur noblesse, comme *Patrice* et *Cécile* leur amour. Ainsi Renan évitait avec Henriette, « par un sentiment de respect déplacé, tout ce qui eût ressemblé à une profanation de sa sainteté. »

Elle, de son côté, pour le suivre jusque dans cet air si peu respirable pour une femme, parvenait non sans effort à l'abnégation nécessaire. Elle ne connaissait pas, comme son frère, la joie de créer. Aux âmes d'élite, quand l'aile du génie leur manque pour les transporter dans la sérénité, il ne reste que la sainte tristesse ; Henriette la recueillait, la concentrait en soi comme un parfum. Elle avait le goût des larmes.

Hélas ! elle allait bientôt les répandre, plus que jamais amères. Dans les moments où les natures de cette sorte aiment, pour ainsi dire, à s'enfoncer toujours plus avant l'aiguillon qui les martyrise, elle pressait Renan de se marier. Ainsi, pensait-elle, elle aurait tout donné à son frère, et n'aurait rien demandé en échange. Son immolation serait consommée et parfaite. — Elle s'employa



même à chercher une compagne digne d'Ernest. Ce faisant, elle était un peu « dupe de son courage ». Car quand le « calice d'absinthe » que ses mains n'avaient pas préparé lui fut offert, elle crut mourir.

C'est, semble-t-il, chez A. Thierry que Renan rencontra la famille des Scheffer, et connut celle à qui il devait s'unir, Cornélie (vous reconnaissez au passage ce prénom hollandais), fille de Henry et nièce d'Ary Scheffer. Quand ce projet eut pris de la consistance et surtout après les fiançailles, Henriette pour la première fois hors d'elle-même laissa voir la violence d'une âme passionnée. Ainsi elle ne *suffisait* pas à son frère¹ ! Le dépit, la jalousie, la révolte d'une nature jusque-là toujours contrariée la rendaient méconnaissable à son frère et à elle-même. « Tout ce que l'amour peut avoir d'orages, écrit Renan, nous le traversâmes ». Elle lui disait : « N'as-tu point compris qu'en te proposant naguère le mariage je ne voulais que t'éprouver ? C'était le seul moyen de voir si je te suffisais ». Et elle fondait en larmes. Ou bien encore : « Du jour où tu seras uni à une autre, je vous quitte ; vous ne me reverrez plus ». Et enfin ce mot qui revenait constamment dans ses reproches : « Tu m'as trahie² ! »

La vie devenait intenable pour Renan. Mais il connaissait trop bien sa sœur pour ne pas savoir qu'il n'y avait qu'un remède à cet amour : cet amour même. Il feignit de renoncer à son mariage. « J'annonçai, raconta-t-il, à mademoiselle Scheffer, que je ne la reverrais plus si le cœur de mon amie ne cessait de saigner. C'était le soir ; je revins dire à ma sœur ce que j'avais fait. Une vive révolution s'opéra en elle ; avoir empêché une union désirée par moi, et par elle hautement appréciée, lui inspira un cruel remords. Le lendemain matin, de très bonne heure, elle courait chez M. Scheffer : elle passait

1. Cf. dans le rêve de Léolin, à propos de Noémi : « Comme toi, elle veut *suffire* à quelqu'un. »

2. Cf. *ibidem* : « Diras-tu encore que je *t'ai trahie* ? »



de longues heures chez ma fiancée ; elles pleuraient ensemble ; elles se quittaient joyeuses et amies... » La haute nature d'Henriette l'avait emporté ; elle avait puisé dans son amour la force de souffrir encore.

Car sa Passion n'était pas finie. Pendant que se préparait la solennité, Henriette baignait de larmes les lettres de son frère. Elle les revoyait toutes : celle où il lui avait écrit : « Je sais qu'il n'y a pas d'amour plus doux que celui du frère et de la sœur, je sais pourtant (ne fût-ce que pour l'avoir lu), qu'il y en a un autre. Mais celui-là me sera à tout jamais défendu... » Celle où il soupirait après leur réunion, « pour la douceur de sa vie intérieure mille fois plus encore que pour sa vie extérieure » ; celle encore où il avouait : « Je suis ainsi fait que très difficilement une autre femme que toi m'aimera, je n'ai pas cette petite activité qui attache si fort à la vie vulgaire. Quel ressort me resterait après toi ? » Et ces lettres ardentes d'Italie...

La délaissée songeait alors à tous ses sacrifices ; au mariage qu'elle avait refusé. Ah ! y pensait-il encore, l'ingrat ! Autrefois il lui avait écrit, à propos de leur future réunion : « Ne t'imagines pas que tu m'imposes des chaînes ; c'est moi qui ne voudrais pas t'en imposer, car je sens que le célibat de la femme est fort différent de celui de l'homme ». Mais plus tard, il n'avait plus considéré que ses aises. Quand M. Gaugain, après la mort d'Emma, lui avait fait, à elle Henriette, certaines propositions, Ernest lui sut-il tant de gré de les avoir repoussées ? Qu'il disait vrai, dans cette lettre du 8 mars 1850 : « Les motifs qui me font désirer ton retour sont en grande partie égoïstes, c'est pour moi que je te rappelle, c'est un sacrifice que je te demande... » Mais elle avait cru que c'était l'égoïsme de l'amour : non, c'est qu'il préférait un intérieur à l'hôtel garni. Pendant six ans, elle n'avait été que sa gouvernante...

Un jour elle noua en un paquet ces feuilles jaunies,



et elle écrivit dessus : « Lettres de mon frère Ernest. Encas de ma mort, elles doivent lui revenir, et je le prie de les conserver. Ecrit le 9 août 1856, peu de jours avant son mariage. » Imagine-t-on avec quelles larmes ?

C'est à cette femme de douleurs que Renan, par la bouche de Léolin, dira : « O cœur transverbéré, *que tu m'as fait souffrir!* » Je reconnais que la présence de cet inguérissable chagrin dut assombrir pour Renan des jours qui eussent pu être sans cela plus lumineux. Mais enfin, en sacrifiant sa sœur, il fit son bon plaisir. J'aime mieux expliquer sa résolution que la juger. Se contenter des joies austères de l'âme, Renan ne le pouvait plus. Ce long voyage qu'il fit de la Grâce à la Nature, il en était à la dernière étape. A plusieurs reprises, il avait donné le change aux désirs qui sont, sur tout homme normal, si impérieux. La vie sous le même toit qu'Henriette avait été, à cet égard, un essai du même genre que les fictions romanesques. Mais de même que *Patrice* avait conduit Renan à la réunion avec sa sœur, de même cette réunion lui faisait désirer de satisfaire en lui un instinct qui n'était encore que trompé. Il n'est pas douteux que Renan souhaitait alors vivement le mariage. Cette préoccupation le suivait jusque dans ses compositions littéraires; voyez ce qu'il écrit, en 1854, à propos de Channing : « En France, où toute vocation exceptionnelle consacrée aux choses divines est mise hors du droit commun et implique le célibat, ce serait un spectacle étrange que celui d'un apôtre, d'un saint, vivant de la vie de tout le monde : *l'empire de la vulgarité est si fort parmi nous qu'aucune jeune fille n'eût consenti à épouser Channing* ». Pour reprendre le mot d'une lettre d'Italie, Renan en avait assez « d'entretenir la soif » ; il voulait l'étancher. Son oreille percevait, de plus en plus obsédante, la cantilène ténébreuse des sens.

Et puis il fallait à son œuvre un théâtre plus jeune et plus riant. Henriette « avait vieilli avant le temps (elle



avait quarante-cinq ans l'année du mariage d'Ernest) et elle avait l'habitude d'exagérer encore son âge par son costume et ses manières ». La vieille madame Renan eût tenu, comme elle l'avait tant souhaité, la maison de son fils devenu prêtre, que l'apparence n'eût pas été fort différente. Chez sa fiancée, au contraire (plus jeune que lui d'une dizaine d'années et qu'il aimait), Renan n'entendait parler qu'art, esthétique, littérature. C'est là qu'il pouvait régénérer sa jeunesse, enrichir, assouplir son talent.

Certes la postérité ne doit pas regretter ce mariage. Il est à craindre qu'à la longue, la fausse position où était Renan ne l'eût appauvri et aigri, d'autant plus, comme nous le verrons la prochaine fois, que l'influence littéraire de sa sœur n'était pas de tout point heureuse. En définitive, le parti qu'il a pris était le plus raisonnable. C'est toujours à cette conclusion qu'on en arrive, quand on se prend à juger la vie de Renan. Il faut songer aux exigences de l'œuvre à laquelle il s'était voué, pour ne pas trop regretter ces sublimes folies qui font le malheur et la beauté d'autres destins. Mettons-le donc en la compagnie de V. Hugo et de Goethe, et ne demandons pas au génie la sainteté. Ce sont, comme disait Pascal, deux ordres de grandeur.

Renan fit son voyage de noces sur les bords de la Loire. Il visita Orléans, Blois ; le 16 septembre il était à Chambord, le 17 à Amboise, le 18 à Angers. Le souvenir d'Henriette en pleurs le poursuivait. D'Orléans, le 14 septembre, il lui écrivait : « Oh ! puissé-je te redire encore les derniers mots sur lesquels je t'ai quittée ! Puissé-je te convaincre enfin que rien, absolument rien, n'est changé entre nous, que tu es toujours mon cher idéal, le principe de la noblesse et de la beauté de ma vie ! Henriette, ô mon amie, que de fois la pensée de tes larmes et de ta tristesse m'est revenue !... Te savoir triste et être loin de toi, voilà ce qui me désole... Hen-



riette, ô mon amie céleste, ô ma sœur bien-aimée, ne doute jamais de ton frère, de ton ami : pardonne-lui s'il a péché contre toi ; il réparera sa faute par un redoublement de tendresse et d'assiduité à ton bonheur. » — Le 19 septembre, Renan arrivé à Saint-Malo y trouve un petit billet d'Henriette qui l'afflige. « Ainsi donc, lui répond-il, rien n'effacera la première impression que ces événements t'ont laissée... Quelles tortures ton admirable délicatesse de cœur, jointe à ton imagination exaltée, te réservait ainsi qu'à ceux qui t'aiment ! » Heureusement une seconde lettre d'Henriette vint, plus calme. Mais à Saint-Malo, Renan avait trouvé un triste spectacle : son frère Alain, banquier, était ruiné ; deux ans auparavant il avait engagé un procès. Il ne s'entendait pas mieux aux affaires que son père le capitaine Renan. La liquidation, en septembre 1856, se poursuivait « très péniblement ». Tous ne songeaient plus qu'à quitter Saint-Malo. C'est dans ce foyer détruit que Renan amenait sa jeune femme et son bonheur.

De retour à Paris, le ménage s'installa avec Henriette. Car Ernest avait obtenu de sa sœur qu'elle vivrait avec lui et Cornélie. Elle lui était insuffisante, mais indispensable. Elle était « un organe de sa vie intellectuelle », et il n'entendait point s'en priver. D'ailleurs la vie à trois était moins coûteuse. Or c'étaient les économies d'Henriette qui faisaient marcher la maison. Sans elles, Renan n'aurait pu faire face à ses nouveaux devoirs. Il laissa donc « ces deux femmes aux prises avec le problème le plus délicat de l'amour », et comme dans la *Stella* de Goethe, réussit à vivre toutes deux en bonne intelligence chez l'homme avec qui elles avaient l'une et l'autre des liens sacrés.

Ce ne fut pas sans qu'Henriette souffrit plus cruellement peut-être que jamais, au moins au début. Son frère n'avait pas voulu écarter d'elle le calice suprême, elle le boirait jusqu'à la lie. Elle céderait la première



place à la nouvelle venue, que d'ailleurs elle devait aimer, parce que Cornélie était aimable, et aimée d'Ernest. Mais au moins qu'on la laissât pleurer!

A chaque instant, ces chers yeux fatigués de veilles se brouillaient de larmes... Ah! ces yeux, Renan devait, après la mort d'Henriette, les voir dans ses rêves. Le cercueil qui s'entr'ouvre devant Léolin lui présente la figure de la défunte, « pâle comme autrefois », et « ses yeux nageant dans les larmes ». Léolin ne peut détourner son regard de ces « yeux qui pleurent ». L'image de ce visage éploré fut le remords de Renan, d'autant plus qu'après son mariage il avait exprimé à diverses reprises, non sans violence, son dépit contre cet obstiné chagrin. Alors des « scènes » avaient eu lieu : Henriette s'écriait qu'elle allait partir, qu'elle ne voulait pas rester sous un toit où elle était « devenue inutile » : cachant dans ces mots, comme malgré elle, le rappel de ses bienfaits, et honteuse s'il venait à être senti.

S'est-elle jamais consolée? Je ne le crois pas, malgré ce qu'ena dit son frère, toujours optimiste, par exemple dans cette lettre du 18 septembre 1857 : « L'état moral d'Henriette est parfait maintenant; elle se sent aimée et nécessaire, et ainsi sa conscience timorée et... éprouvant le besoin de se dévouer se rassure. » Le 28 octobre suivant, le premier enfant de Renan, Ary, venait au monde. C'est à cette naissance que l'auteur de *Ma sœur Henriette* fixe le terme des luttes domestiques. Henriette reporta l'excès de sa tendresse sur ce petit garçon qui allait être souvent commis à sa garde. « L'instinct maternel qui débordait en elle trouva ici son épanchement naturel. » Le baptême d'Ary, qui eut lieu à Saint-Thomas d'Aquin le 11 novembre, fut l'occasion d'une fête de famille; madame Renan mère était marraine¹.

1. Il est question de madame Renan mère comme faisant partie de la famille fixée à Paris dans une lettre d'Henriette du 25 septembre 1860.



Les autres événements qui méritent d'être notés, jusqu'en 1860, dans la vie intime de Renan sont : la mort de l'oncle de Cornélie, Ary Scheffer (17 juin 1858 ; la naissance d'une fille (20 juillet 1859), que Renan appela, non Henriette — peut-être pour éviter les confusions — mais Ernestine. L'enfant mourut en février 1860; c'est à cette occasion que Renan écrivit l'*Invocation à Ernestine* : « Ton trajet dans la vie passagère a été court ; mais ta trace sera longue dans nos cœurs et éternelle au sein de Dieu, apparition chérie, âme d'un jour, rentrée si vite dans la paix immuable. Oh! *de la coquille de nacre où tu reposes, dis-moi...*, dis à ton père, à qui tu souriais, le secret de cet inlini que tu connais mieux que lui... » Vous avez saisi au passage l'analogie avec le début de la *Dédicace à Henriette*, dont c'est ici comme le prélude : « Te souviens-tu, *du sein de Dieu où tu reposes... etc.* »

A ce propos, me permettez-vous une réflexion, par laquelle je voudrais finir? Les faits marquants, heureux ou malheureux, de sa vie intime, Renan les a traversés sans que sa production littéraire et scientifique en ait été ralentie. Bien plus, les deuils qui l'ont frappé lui ont inspiré des morceaux brillants, — non point longtemps après, une fois la douleur endormie, comme ce fut le cas pour la pièce *A Villequier* de V. Hugo, mais — cela est sûr au moins pour la dédicace à Henriette — sur le champ. Sur les ailes des phrases, diront les détracteurs, la tristesse s'envolait. Mais on peut soutenir aussi que dans de telles circonstances la création artistique est un acte de maître, qui ennoblit la souffrance en la dominant, et se venge de la mort en perpétuant une mémoire.



VI

LA LIQUIDATION DU PASSÉ ET LA CONQUÊTE
DE LA NOTORIÉTÉ

(1850-1860)

— II —

Avant d'étudier l'œuvre de Renan essayiste et journaliste, je voudrais suivre son activité de savant jusqu'à son départ pour la Syrie.

Je vous ai dit, il y a huit jours, qu'il avait été élu membre de l'Institut en décembre 1856; ce fut surtout, semble-t-il, grâce à Victor Leclerc qui voulait « rajeunir » cette docte compagnie. Il y remplaçait son maître et ami, A. Thierry, mort en mai, « ce pauvre Augustin Thierry, l'un de mes meilleurs amis », comme il écrit, avec quelque désinvolture, en juin 1856, à Gobineau alors en Perse. Peu s'en fallut qu'il ne remplaçât aussi, dans la chaire de littérature hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France (celle où il devait s'asseoir en 1862), son ancien professeur E. Quatremère, mort en septembre 1857. Il fit les visites d'usage à ses collègues de l'Institut et aux professeurs du Collège de France, il envoya lettre sur lettre à Berthelot, alors absent de Paris (Berthelot à qui, écrit-il dans les *Sou-*



venirs, p. 339, il eût rougi de demander un service) pour le prier d'agir sur deux titulaires de chaires scientifiques au Collège¹ (Biot et Regnault); enfin, dans un article sur Quatremère (*les Débats*, 20 oct. 1857), il laissa clairement entendre comment il concevait que l'hébreu dût être enseigné au Collège de France. M. Quatremère n'avait point observé « assez délicatement la nuance essentielle qui doit distinguer » la chaire qu'il occupait « d'une chaire d'Écriture sainte dans une Faculté de théologie ». Il fallait prendre la littérature hébraïque comme l'est dans un cours de chinois la littérature chinoise, « comme un instrument pour l'étude des origines d'une fraction de l'humanité ». L'année suivante (1^{er} août 1858) il insérait par une transition hardie, dans un article sur *l'École libérale, ses principes et ses tendances*, qu'il donnait à la *Revue des Deux Mondes*, un développement sur la Chine grâce auquel il put mentionner un ouvrage d'Edouard Biot, fils du professeur dont je viens de citer le nom, ce qui, écrit-il à Berthelot, « enchantait le père ». — Mais le Ministre, usant du droit que lui conféraient alors les règlements du Collège de France, ne demanda pas les présentations, et nomma un chargé de cours, Dubeux.

A l'Institut, Renan se distinguait par son zèle. V. Leclerc ayant senti vers 1857 les premières atteintes de la vieillesse, et quelques parties de son grand Discours sur le xiv^e siècle pour *l'Histoire littéraire de la France* n'étant qu'ébauchées, il craignit un moment de ne pouvoir le terminer, et il prit avec le plus jeune de ses confrères, Renan, des mesures pour que s'il venait à mourir, l'ouvrage fût achevé et publié dans l'esprit qui avait présidé à sa rédaction. C'est ainsi que Renan fit partie (provisoirement depuis avril 1857 et définitivement à

1. Berthelot était au Collège de France depuis janvier 1854, date à laquelle il y était entré comme préparateur de chimie.



partir du 19 nov. 1858) de la commission de l'*Histoire littéraire de la France*, où il rencontrait, outre V. Leclerc, Paulin Paris et Littré. Dans ces séances il sentira peser sur lui, comme un muet reproche, le regard attristé de Littré qui lui en voulait de n'être pas disciple d'A. Comte. « Je me croyais, dira-t-il plus tard, en face d'un confesseur, mécontent de moi pour quelque motif secret qu'il ne me disait pas ». C'est pour le tome XXIV de cette collection de l'*Histoire littéraire*, qu'il dut préparer un discours *Sur l'état des Beaux-Arts en France au XIV^e siècle*, dont sa sœur lui fournit toute la documentation. Quel admirable secrétaire qu'Henriette! Sa mort sera à cet égard pour Renan une perte comparable à celle de Berthier pour Napoléon; plus heureux que l'Empereur, l'auteur des *Origines* fut ensuite bien secondé par sa femme et par sa fille Noémi.

De se sentir ainsi la collaboratrice préférée, était doux à Henriette. Elle se désolait moins quand Ernest la quittait. Ainsi, en septembre 1858, il était allé dans le Midi avec sa femme, pour lui montrer des climats qu'elle ne connaissait point encore, et pour ranimer ses propres impressions de 1849. Les voyageurs passèrent par Cannes, Antibes, Grasse, et au retour Fréjus, Marseille, Arles, Avignon, mais en hâte, et Renan ne put faire qu'occasionnellement un peu d'archéologie. Pendant ce temps Henriette, toute à la garde du *Baby* (Ary), supportait assez bien à Paris l'absence de son frère. Elle recevait d'ailleurs fréquemment la visite de Berthelot, qui avait conçu pour elle le plus respectueux et le plus dévoué des sentiments. Une sorte de lien délicat et fort unissait ces deux natures plus humaines que celle d'Ernest, également attachées à celui qui les négligeait également. Henriette disait de Berthelot qu'« il portait un cœur de femme dans ses affections ». A la façon dont ils s'écrivaient, on sent qu'ils se comprenaient à mi-mot, et que cette mutuelle



sympathie leur était douce. Berthelot faisait présent à Henriette de livres, comme ces *Fioretti* de saint François dont le souvenir devait revenir à l'agonisante en Syrie.

Et puis, ce qui aidait Henriette à se consoler, c'est qu'elle le savait bien, dès qu'il s'agirait de travaux sérieux, Renan aurait recours à elle. En 1859, en effet, à la fin de l'été, ils partirent tous deux, toujours en vue du discours à insérer dans l'*Histoire littéraire*, pour une tournée d'études dans le Vexin, le Valois, le Beauvoisis, où s'était formé l'art gothique. Ils aimèrent cette verdure des bords de l'Oise, sur laquelle, deux ans plus tard, en Syrie, leur rétine enflammée eût tant souhaité se reposer.

Si Renan publia surtout pendant cette période des articles de revue et de journal, il ne négligeait pourtant point les études spéciales qui l'avaient mis en vedette et étaient seules susceptibles de lui procurer un jour la chaire d'E. Quatremère. La *Préface des Etudes d'histoire religieuse* (qui parurent le 23 mars 1857) indique le plan de travail qu'il s'était tracé. Il se proposait, après avoir achevé l'histoire des langues sémitiques (ce que, je l'ai dit la dernière fois, il ne fit d'ailleurs pas), de « contribuer en quelque chose à éclairer l'histoire des religions sémitiques et des origines du christianisme ». Le projet conçu en 1849, et dont on retrouve la trace dans un article de 1854¹ restait donc ancré en lui, et même il avait pris de plus vastes proportions. Sans doute les recherches faites à l'occasion de l'*Histoire du Peuple d'Israël* d'Ewald, et dont le résultat fut l'article publié le 15 novembre 1855 dans la *Revue des Deux Mondes*, lui

1. Cf. cette phrase : « Une histoire critique des origines du christianisme montrerait les singulières illusions que l'on se fait sur cet âge primitif, encore si peu connu, parce qu'on ne l'a guère étudié qu'avec un parti-pris et avec l'intention d'y chercher des arguments pour ou contre des dogmes dont le germe était dès lors à peine existant. »



montrèrent-elles l'intérêt d'un sujet qu'il devait traiter à son tour, sous le même titre, dans la dernière partie de sa vie. Il était donc autorisé à écrire, dans cette même Préface (p. xxvii), que les études d'histoire religieuse « resteraient toujours, *sous une forme de plus en plus élargie*, le principal objet de sa curiosité ». Cet élargissement successif d'une pensée qui ne céda pas pour cela ses conquêtes antérieures, est ce que Faguet admirait le plus chez Renan : la formule, on le voit, avait été donnée par Renan lui-même, pour une part au moins de son activité.

A la veille de son départ pour la Syrie, la pensée du monument à élever, des *Origines du christianisme* à faire, s'imposa définitivement à Renan, qui déclarait encore à Berthelot (lettre du 4 octobre 1860) n'avoir encore bâti que « les propylées ». De fait, de 1855 à 1860, Renan publia deux traductions de livres hébraïques : *Job* (20 décembre 1858), et le *Cantique des Cantiques* (18 mai 1860). Plusieurs raisons l'engagèrent à cette sorte de travail. Il avait encore, dans ses cahiers du séminaire, une traduction latine du *Livre de Job*, faite en 1845, à l'occasion d'un cours de M. Lehir; il avait aussi une traduction française de la plupart des *Psaumes*, à laquelle il avait ardemment travaillé à Tréguier, pendant les grandes vacances de 1844. Il n'eut qu'à remanier un peu la première et à la faire passer en français¹ : c'est même au cours de cette transcription qu'il trouva, pour rendre l'expression latine *penetralia plagae australis* (*Job*, ix, 9), les mots : *les mystères du ciel austral*, qu'il ne retint pas alors, mais qu'il sut mettre en bonne

1. Un autre travail commencé au séminaire, repris ensuite et publié en 1848, à la fois dans la *Liberté de Penser* et dans un in-8° de 32 pages, — parut en 1858 en 2^e édition, chez Michel Lévy; — l'in-8° a cette fois 258 pages, dont 61 de préface! C'est ce que l'aïne appelait « une curiosité typographique ». Renan s'empressait, on le voit, de profiter du contrat passé avec Lévy.



place vers la fin de la *Prière sur l'Acropole*. Quant aux *Psaumes*, bien qu'une phrase d'un article donné aux *Débats* sur *Les traductions de la Bible* (« Les *Psaumes*, traduits en un style simple et pur, conserveraient une partie de leur pénétrante harmonie »), laisse croire qu'il songea aussi à les traduire, ils furent supplantés par le *Cantique des Cantiques*, plus court et plus attirant. Une note à la page 102 du *Cantique*, qui mentionne, dès 1860, une étude approfondie de l'*Ecclésiaste*, conduit même à supposer que, sans le départ pour la Syrie, la traduction de ce « Voltaire égaré dans la théologie » eût suivi celle de la « chanson d'amour », tandis qu'elle fut différée jusqu'en 1882¹.

Renan poursuivait par là sa tâche de vulgarisateur. Ces livres hébreux, présentés comme des productions du génie humain, comme des œuvres littéraires jusque-là méconnues, concouraient avec les articles de la *Revue des Deux Mondes* à faire pénétrer dans la conscience française les résultats de l'exégèse rationaliste. Le choix en était bon : c'étaient les plus profanes des textes dits sacrés, ceux qu'il a toujours été le plus difficile d'interpréter en vue de l'édification, et voilà aussi la raison pour laquelle Renan élimina les *Psaumes*, dont le caractère est tout opposé.

L'article des *Débats* dont j'ai parlé tout à l'heure

1. On peut voir, d'ailleurs, aux pages 331-332 (parues en 1855) des *Etudes d'histoire religieuse*, un intéressant jugement sur l'*Ecclésiaste*, différent de celui porté en 1881. — Si l'on en croit la Préface de la 3^e édition de l'*Histoire des langues sémitiques* (1863), la mission de 1860-1861 aurait également empêché l'achèvement du second volume de la dite histoire (*Système comparé des langues sémitiques*), dont les matériaux étaient « depuis longtemps assemblés ». Il y avait eu pourtant des retards dans cette préparation : on lit, dans une lettre de Renan du 2 octobre 1858 : « Je travaille activement au second volume (des *Langues sémitiques*) ; mais bien des parenthèses, que je ne crois pas devoir m'interdire, m'ont mis fort en retard. »



(8 décembre 1858), précédait de quelques jours et annonçait l'apparition de *Job*. C'était une sorte de prospectus-réclame. Renan y définissait les principes auxquels, à son avis, on devait se soumettre pour faire passer de l'hébreu en français : la vraie fidélité consiste à vêtir d'une prose correcte la pensée nettement dégagée du texte hébreu. Tout le morceau était une critique de la littéralité barbare de la *Bible* de J. Cahen, alors en cours de publication.

Job est, selon René d'Ys, la première œuvre de Renan que la congrégation de l'Index ait condamnée, par un décret en date du 11 avril 1859. Quant au *Cantique des Cantiques*, Berthelot écrivait à Renan, le 24 octobre 1860 : « Avant-hier a paru dans les *Débats* un article de Franck sur le *Cantique des Cantiques*; il a bien saisi le caractère général de votre traduction et surtout le côté moral et délicat des prolégomènes [qui sont en effet charmants]. Mais la disposition en scènes et actes lui paraît une pure fantaisie ». Il est de fait que la science n'a pas retenu l'hypothèse de Renan, suivant laquelle le *Cantique* aurait été comme une pièce jouée par des acteurs représentant Salomon, son harem et la Sulamite, et des bergers. A peine émise, vous le voyez, cette idée avait rencontré de la résistance. Mais, en octobre 1860, Renan voguait vers Beyrouth. Il avait pris, à traduire et à commenter la « pastorale de Sulem », assez de plaisir pour qu'il se consolât des critiques; il avait retrouvé dans ce « poème admirable, bien plus voluptueux que passionné »¹, et surtout dans sa « chanson de printemps » la « vraie poésie de l'amour », quelque chose de pénétrant et de secret dont son âme bretonne était remuée. *Hiems transiit; imber abiit et recessit... Vox turturis audita est in terra nostra... Surge, amica mea, et veni.*

1. Cela correspondait à la qualité de son amour pour sa femme. Voir *infra*, p. 344, où se retrouve (dans *Emma Kositis*) cette distinction de la passion et de la volupté.



Nous pouvons à présent revenir sur les articles écrits par Renan depuis son retour d'Italie jusqu'à son départ pour la Syrie. A certains égards — il le reconnaît lui-même — la collaboration à la *Revue des Deux Mondes* lui fut nuisible. C'est par là surtout qu'il devint dépendant du public, dont la légèreté l'accoutuma à être superficiel et à composer sans rigueur. Cet inconvénient, (qu'on ne peut regretter, puisqu'il nous valut les *Souvenirs* et tant de pages exquises), est déjà sensible dans la période qui nous occupe. Toutefois Renan guide alors ses lecteurs, il les mène où il veut. Il impose ses idées à leur attention, tant parce qu'il dispose de deux excellentes tribunes (combien le savant, en lui, ne dut-il pas à la recommandation du journaliste! ¹⁾), que parce qu'il est, comme on dit, l'homme de la situation; la France avait besoin d'un initiateur à l'histoire des religions, et seul un érudit qui sût écrire et penser, un spécialiste qui fût « honnête homme », pouvait remplir un tel rôle. Un style et un tour d'imagination nourris de poésie orientale ne pouvaient manquer d'être remarqués pour leur étrangeté, même après Lamartine et Lamennais, surtout que, se fondant avec un élément celtique, ils composaient un alliage inconnu jusque-là.

Que Renan se soit rendu compte, très tôt, de la mission qui lui était réservée, c'est ce que je vous ai montré dans ma troisième leçon. Mais je ne vous ai pas encore indiqué comment il a conçu la forme particulière d'expression par laquelle il allait essayer de forcer l'attention de son siècle. Dans une lettre à sa sœur du 14 août 1849, il écrivait (à propos de ce que lui avaient rapporté ses articles au *Journal de l'Instruction*

1. Prévost-Paradol insère des notes aux *Débats*, en 1858 et 1860, avant les rééditions de *l'Origine du Langage*, de *l'Histoire des langues sémitiques* et d'*Averroès*. « Je l'aimais beaucoup, écrivit Renan, et il m'aimait aussi. »



Publique) : « Je déteste profondément cette manière de faire argent de la production littéraire; toutefois, en l'acceptant comme une dure nécessité, on peut noblement s'y résigner. Tous les journaux ont l'habitude de consacrer des bulletins aux sciences physiques : pourquoi les sciences historiques, l'érudition comme on dit, l'histoire savante, la linguistique, l'histoire littéraire, la haute critique, l'archéologie, etc... n'ont-elles nulle part de bulletins analogues? Je voudrais essayer de fonder cela, et de relever ces sciences en montrant leur but et leur unité (Sciences de l'Humanité) ». Et il expose un peu plus loin que les articles de ce genre eussent été à l'Académie des Inscriptions ce que les autres bulletins — dont il devait entendre parler par Berthelot — étaient à l'Académie des Sciences. Il jette alors, pour le cas où il en tenterait l'expérience, son dévolu sur la *Presse* d'Emile de Girardin. — Enfin, au retour de son voyage en Italie, A. Thierry, si l'on en croit la *Préface* de l'*Avenir de la science*, lui conseilla d'écouler en détail, dans des articles de revue et de journal, le stock d'idées de ce gros manuscrit.

Tout inclinait donc Renan à adopter cette forme, et de fait il s'en servit pour dire son mot sur des sujets fort variés : morale, critique, histoire religieuse, politique. Parmi les grands contemporains, A. Thierry, Lamennais, Cousin, Sacy, Guizot, Béranger et Sainte-Beuve ont été, en dehors d'A. Scheffer, à peu près les seuls dont la mort ou une publication lui ait fourni un thème. Le plus souvent (surtout au début : pendant toute l'année 1853, il n'insère dans les *Débats* que des articles sur l'histoire et la littérature arabes), il remplit le dessein conçu en 1849, d'écrire comme des « bulletins » sur des sujets qui étaient de la compétence de l'Académie des Inscriptions. Mais l'article écrit à propos des deux premiers tomes des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* de Guizot, et intitulé *De la philo-*



sophie de l'histoire contemporaine (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1859), et celui sur l'*Avenir religieux des Sociétés modernes* (*Ibid.*, 15 octobre 1860) marquent une orientation nouvelle : Renan aborde les problèmes de son temps, sur lesquels il n'avait jusque-là jeté que des regards à la dérobée. L'un et l'autre morceau trouveront leur place, en 1868, dans le recueil des *Questions contemporaines*. — C'est dans les événements politiques qu'il faut chercher les raisons de cette évolution.

On comprend mal ce que fit alors Renan à la *Revue des Deux Mondes* et aux *Débats*, si l'on ne tient pas compte de cette page des *Feuilles détachées* : « Les temps, sous le Second Empire, furent pour la presse d'une difficulté extrême. Il fallait être son propre censeur à soi-même; c'étaient des angoisses de tous les jours. C'est alors que s'opéra dans le journal une transformation considérable. La politique était si peu libre que la vie passa aux articles littéraires et moraux. Les lecteurs intelligents cherchèrent à la troisième page ce que ne pouvait dire la première. Les articles Variétés prirent une importance qu'ils n'avaient pas encore eue... Ils devinrent pleins de sous-entendus; on y sentit la responsabilité personnelle, l'allure originale de l'auteur... Sous apparence de littérature, on parla ainsi de bien des choses alors défendues; on insinua les plus hauts principes de la politique libérale ». Rares sont en effet les articles de Renan qui ne se terminent pas alors par une pointe, par une satire de son temps, « triste époque », « habituée à respecter les faits accomplis » et où l'on a le tort « de croire que l'amoindrissement des esprits ait jamais été une garantie de repos », etc... L'article sur la *Poésie de l'Exposition*, sorti pourtant de la même plume qui, pendant le voyage en Italie, conseillait aux Italiens de devenir manufacturiers, industriels, — dénonce le matérialisme de la France endormie dans le bien-être et la médiocrité. Renan fait



parfois figure d'un Timon, flagellant « certaines personnes indulgentes pour le présent comme le présent l'est pour elles » ; il a « une singulière mauvaise humeur contre son temps », et même, nous dit-il — et c'est la seule fois que ce mot apparaît dans son œuvre appliqué à lui-même — la réputation d'un « mélancolique », lisez plutôt d'un pessimiste. Ce qu'il écrit de plus virulent, dans cet ordre d'idées, est son article sur Béranger, qui ne pouvait répondre, étant mort deux ans auparavant. — Mais à mesure que l'Empire autoritaire se relâche, la voix de Renan fait entendre, plus claire, moins des censures que des conseils. En août 1858, elle invite à ne pas désespérer du « développement libéral de la France ». Et quand, après la fête du 15 août 1859, le Gouvernement de Napoléon III proclame l'amnistie politique et l'annulation du décret du 17 février 1852 restrictif des libertés de la presse, le *Journal des Débats*, qui avait « pour principe, comme dit Renan, de s'attacher au possible et de préférer les chances modestes aux placements aventureux », accepte l'Empire libéral.

Ce que Renan réussit à publier de 1851 à 1859 fait aujourd'hui ma stupéfaction. Je ne veux pas parler d'audaces politiques : il n'en commit pas. Fidèle aux principes que nous l'avons entendu formuler en 1849, il travaillait surtout à modifier la manière de voir de ses contemporains sur des points importants, à faire pénétrer dans l'esprit public des idées nouvelles, qui ne devaient agir que comme des explosifs retardés. Mais enfin je ne vois pas, en 1922, une grande revue française acceptant l'équivalent de l'article sur l'*Histoire du peuple d'Israël*. Heureux temps que l'Empire autoritaire, où la *Revue des Deux Mondes* de Buloz pouvait faire et faisait de l'opposition ! où Michel Lévy « lançait » l'auteur hardi qui avait écrit l'article sur *Les Historiens critiques de Jésus*, et incorporait ces pages de jeunesse, à peine atténuées, dans un volume à 3 francs !



Et Renan continuait à prêter le flanc aux attaques. Il insérait une lettre sur *Les Etudes savantes en Allemagne* dans le premier numéro de la *Revue Germanique* (31 janvier 1858), fondée par Ch. Dollfus et A. Nefftzer, et son nom figure parmi la liste des collaborateurs avec ceux de Littré, de Taine, etc. En décembre 1859, il y publiait une étude sur « l'époque et le pays où fut composé le *Cantique des Cantiques* », extraite de la *Préface* de sa traduction. — Or cette Revue fut loin d'être en odeur de sainteté. Le dessein de Renan d'« introduire en France les produits de la science allemande », en suivant le modèle offert par Guigniaut dans son adaptation de la *Symbolique* de Creuzer, effrayait par avance les orthodoxes, pour qui l'exégèse d'Outre-Rhin était un démon enveloppé d'ombre.

Aussi ne faut-il pas croire que le rationalisme de Renan en matière d'histoire religieuse soit alors passé inaperçu. Le clergé et les Sulpiciens, avec qui Renan avait rompu toute relation quelque temps après sa sortie du séminaire, ayant « senti que les rapports de l'homme de foi avec l'incrédule deviennent vite assez pénibles », ne restaient pas insensibles à une telle apostasie. Toutefois, Saint-Sulpice ne mobilisa M. Lehir que plus tard, après la *Vie de Jésus*. — Mais, dès 1857, avant la mise à l'index de *Job*, la *Préface* des *Etudes d'histoire religieuse* fait allusion à des « critiques récentes », « injures, citations falsifiées, dénigrement anonymes et qui n'osent s'avouer, équivoques habilement calculées pour faire illusion aux personnes étrangères à la science ». Renan y reconnaît être le témoin d'un « retour religieux¹ ». Je vous rappelle aussi que 1857 est la date de la lettre de M. Icard à Dupanloup. — La *Préface* des *Essais de Morale* (p. VIII) signale également des adver-

1. Le passage est d'ailleurs emprunté à l'*Avenir de la science* (p. 483-484).



saires auxquels Renan déclare ne pas vouloir répondre. Outre que M. de Sacy lui conseillait cette abstention, il avait gardé de Saint-Sulpice une trop grande nausée des controverses théologiques pour songer à s'y replonger.

Malgré ce que l'opinion catholique devait considérer comme des provocations, Renan, loin d'être inquiété par le Gouvernement, est, en 1860, chargé d'une mission officielle ; il est, le 29 décembre de cette année-là, fait Chevalier de la Légion d'Honneur. Sans doute il était membre de l'Institut ; sans doute il s'était marié à l'Eglise et son fils avait été baptisé. Sans doute madame Cornu, amie d'enfance de l'Empereur, madame Cornu, mariée à un peintre, madame Cornu l'antiromantique, à qui devait plaire l'admiration de Renan pour le classicisme de la forme, et qui, depuis 1856, assistait aux séances de l'Académie des Inscriptions, put faire attention au mémoire qu'y lut Renan le 9 octobre et le 11 décembre 1857, et s'entretenir ultérieurement avec lui de l'intérêt scientifique que devaient présenter des fouilles du côté de Byblos. Elle put en parler à Napoléon III. — Mais le cas de Renan n'en est pas moins singulier. Rappelez-vous ce que je vous ai dit, il y a quinze jours : Renan collabore avec qui fronde M. de Falloux, et M. de Falloux l'envoie en Italie, et Renan, après s'être demandé quelque temps si cette faveur n'est pas susceptible d'être mal comprise de plusieurs, qui y verraient « coterie ou commérage, ou déloyale fluctuation », accepte en se disant que « Geoffroy Saint-Hilaire ne s'était pas fait scrupule de mettre à profit pour la science la plus injuste des guerres, celle d'Espagne ». En 1851, le coup d'Etat abat les ex-rédacteurs de la *Liberté de Penser* ; Jacques, privé de sa chaire, part pour l'Amérique du Sud ; Jules Simon abandonne sa chaire en Sorbonne et va en exil temporaire en Belgique. Barthélemy Saint-Hilaire, Administrateur du Collège de



France, Haureau, Conservateur des Manuscrits à la Bibliothèque Nationale, Bersot, Professeur au Lycée de Versailles, refusent de prêter serment au nouveau régime¹. C'est l'époque où Renan devient fonctionnaire à la Bibliothèque Impériale; il trouve que Bersot pêche, eu la circonstance, par excès de vertu; quant à lui, il prêtera serment s'il le faut. — Même au moment où l'Empire autoritaire se relâche, les tracasseries continuent à l'égard de certains écrivains. En 1858, le Ministre interdit à Weiss d'écrire dans la Revue d'Hachette, et quant à Buloz, le ministre disait de lui, paraît-il: « Nous ne souffrirons pas que nos professeurs écrivent chez cet homme-là ». Taine, qui avait un mauvais dossier, avait été engagé à supprimer une phrase anodine de son *Voyage aux Pyrénées*, pour obtenir la permission que ce livre fût vendu dans les chemins de fer. — Mais à Renan l'Empereur offre, en mai 1860, une mission scientifique dans l'ancienne Phénicie. Henriette, raconte-t-il, lui conseilla d'accepter. « Ses opinions politiques étaient d'un libéralisme très ferme; mais elle pensait que toutes les susceptibilités de parti doivent être mises de côté, quand il s'agit de réaliser un dessein que l'on croit bon et où l'on n'a que des dangers à recueillir ». Il accepta donc, ou mieux, comme il l'écrivra dans ses *Souvenirs du Journal des Débats*, il « consentit alors à prendre part au travail scientifique, qu'on essayait de relever. »

Au reste, il était logique que Renan se ralliât à l'Empire libéral. Il n'avait plus, depuis longtemps, d'autre symbole que celui de la liberté. Le coup d'Etat de 1851, en lui paraissant une conséquence lointaine de 89, l'avait dégoûté de 89. — Des idées de J. de Maistre, qu'il avait méditées au séminaire, lui revenaient à l'esprit: la raison abstraite ne peut pas asseoir une société soli-

1. Arago et Cauchy furent dispensés du serment.



dement. Ce qui est viable, c'est souvent ce qui semble absurde. — D'autre part, l'antinomie de l'égalité et de la liberté lui apparaissait de plus en plus claire : chacun de ces principes avait un champion, l'esprit gallo-romain et l'esprit germanique. Il faut sacrifier l'égalité, qui est une utopie rationnelle. — Enfin Renan, comme Lamennais¹, avait une tendresse bretonne pour la petite noblesse, pour les forces provinciales capables de s'opposer à l'arbitraire du pouvoir central. — Ces trois rameaux d'idées se croisaient et se fortifiaient mutuellement. De là cette philosophie de l'histoire : l'« étatisme », comme nous dirions aujourd'hui, a triomphé dans l'Empire des Césars romains, dans la France de Louis XIV, de la Révolution et de Napoléon. Que Richelieu et Louis XIV aient préparé la voie à la Révolution, est l'idée sur laquelle, comme il l'écrivait plus tard, Renan « a insisté dans la *Revue des Deux Mondes* depuis 1851 ». La Féodalité eût pu être une forme salutaire de gouvernement, et c'est le fruit qu'elle a porté dans les temps modernes, à savoir le régime parlementaire et la division du pouvoir, que la France doit envier à l'Angleterre. Renan, on le voit, rejoignait ainsi une théorie politique chère au XVIII^e siècle. Qu'il se soit délié de la Révolution et n'ait pas été républicain, ne doit pas surprendre, chaque République ayant jusqu'alors enfanté son Empire, et l'expérience de notre troisième République, viable et victorieuse, manquant aux hommes de 1860.

Pour en revenir à la mission de Syrie, je crois qu'Henriette n'eut pas de peine à obtenir l'adhésion de son frère. Leurs vues, d'ailleurs, s'accordaient à peu près sur tout. Renan semble même s'être mis litté-

1. Dans l'*Avenir*, Lamennais réclame « l'abolition du système funeste de la centralisation, déplorable et honteux débris du despotisme impérial » ; il réclame les libertés communales et provinciales. Même tendance dans le *Projet de constitution* (1848).



rairement à l'école de sa sœur, ce que (je l'ai dit la dernière fois) je regrette un peu. Il a signalé avec complaisance l'évolution de son style pendant cette période. De sa réunion avec Henriette, écrit-il, date à cet égard « un changement profond ». Toutefois, quand il rédigea l'article sur don Luigi Tosti (commencement de 1851), sa manière d'écrire « n'était pas encore arrêtée ».

Voici comment il présente l'influence d'Henriette : « Elle lisait en épreuves tout ce que j'écrivais, et sa précieuse censure allait chercher avec une délicatesse infinie des négligences dont je ne m'étais pas aperçu jusque-là ». Elle ne goûta qu'à demi les essais composés par son frère avant 1850. « La forme lui paraissait abrupte et négligée, elle y trouvait des traits excessifs, des tons durs, une manière trop peu respectueuse de traiter la langue ». Dès lors Renan s'habitua « à composer en comptant d'avance sur les remarques » de sa sœur, « hasardant bien des traits pour voir quel effet ils produiraient sur elle, et décidé à les sacrifier si elle le demandait ». — Aux *Débats*, Ustazade Silvestre de Sacy revoyait les articles de Renan avec le plus grand soin : « Je les lui lisais, raconte Renan, et il me faisait des observations qui ont été la meilleure leçon de style que j'aie reçue .. Il corrigeait si bien les inexpériences juvéniles de ma manière d'écrire ! J'en étais venu à laisser en ma première rédaction beaucoup de traits sur lesquels j'avais des doutes, bien décidé à les retrancher au premier signe de mécontentement qu'il me donnerait ». — A la *Revue des Deux Mondes*, M. Buloz aussi lisait les articles avant de les donner à l'impression, et disait son avis aux auteurs. « Pour moi, écrit Renan, il m'est arrivé souvent, quand j'avais des doutes sur la mesure ou l'opportunité d'un trait, de le laisser, pour voir ce qu'en dirait M. Buloz, bien décidé à le supprimer s'il hésitait le moins du monde ». Si ces morceaux ne sont pas des réminiscences



l'un de l'autre¹, ne trouvez-vous pas qu'il y a en tout cela beaucoup de ciseaux? Même si l'on ne retient que les deux premiers témoignages, il est piquant de voir l'écrivain à qui nous devons tant de pages étincelantes, demander ainsi conseil à une institutrice et à un janséniste. Ni l'un ni l'autre, heureusement, ne furent avec Renan sur l'Acropole, ni n'avaient regardé par-dessus l'épaule du jeune homme quand il racontait, dans l'*Avenir de la science*, le souvenir de sa promenade au cimetière de Ploubazlanec, ou qu'il écrivait *Patrice*, ou la fin de l'article sur les *Historiens critiques de la Vie de Jésus* tel qu'il parut dans la *Liberté de Penser* de mars-avril 1849. Quelle courbature secrète Renan avait-il donc gardé de la fêrule de M. Duchesne, son professeur de Saint-Nicolas, pour qu'un esprit si sûr de ses idées manquât à ce point de décision sur la qualité de la forme à leur adapter?

C'est donc à la censure de sa sœur et à celle de M. de Buloz qu'échappèrent des phrases comme celle-ci : « *La science mythologique aspirait de plus en plus à s'asseoir sur la base désintéressée de l'histoire* » ; ou « *Amalgamez les branches éparses des rêves d'un matelot* ». « *Haute-ment mise au-dessous* », malgré le sens du latin *altus*, ne me paraît pas non plus d'un bon effet. Je n'aime point encore : « *Un intervalle dans la carrière sacrée d'Israël* », ni « ... celui dont la civilisation est le culte », ni encore : « *Dieu, la religion, la liberté, que la raison ne lui avait donnés qu'enveloppés de contradictions, lui apparurent en dehors du champ de la controverse, dans une douce et pure*

1. M. L.-F. Mott a remarqué que les articles des *Débats* ont passé presque tels quels dans la réimpression en volumes, tandis que les premiers essais de la *Revue* ont subi d'importants remaniements, ce qui donnerait lieu de penser que la censure de M. de Sacy était la plus attentive et la plus écoutée. Aucune des phrases de Renan que nous allons critiquer n'appartient à un article paru dans les *Débats*.



lumière, assis non sur des syllogismes, mais sur les besoins les plus invincibles de la nature humaine, et à l'abri de toute discussion ». Ce « champ », cet « abri », ces « syllogismes », et ces « besoins » qui sont des sièges, cette mise en scène d'abstractions prouvent, comme les autres exemples, que Renan ne réalisait pas imaginativement ses métaphores. Et cette prose guindée et austère qui est trop souvent celle des *Etudes* et des *Essais*, cette clarté incolore et sinieuse, me font regretter l'espèce d'abdication littéraire dont Renan se glorifie. — Sans doute, dans cette rhétorique nouvelle qu'il adopte, et qu'il formulera si souvent : que l'on « peut tout dire dans le style simple et correct des bons auteurs, » qu'il faut couler des pensées romantiques dans une prose classique, il y a une part de réaction louable contre la technique de certains contemporains. Je me demande toutefois si le style de Renan n'a pas été magistral lorsque justement il s'écartait des principes d'Henriette, et ce qu'il fût advenu, si Henriette n'était pas morte en 1861. Aurions-nous eu la *Prière*, l'*Antechrist*, les *Souvenirs*, et généralement les pages relevées de ce grain d'ironie que la censure d'Henriette, à en croire son frère, éliminait impitoyablement ? — Henriette était une sainte, ce n'était pas une artiste ; elle aimait que le style fût éteint, comme sa toilette. C'est faire beaucoup d'honneur à ses timidités d'institutrice que de la comparer en cela à Port-Royal, qui pensait qu'on écrivait toujours assez bien dès qu'on avait raison.

Ce « style Empire » des *Etudes* et des *Essais* revêt pourtant, parfois, une grâce inattendue, quand l'alliage oriental et celtique dont j'ai parlé se fait jour : quand Renan évoque les mélodies celtes qui, pareilles à des « émanations d'en haut, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent comme des souvenirs d'un autre monde », et sont-nourries de « réminiscences poétiques où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si



vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinsent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douceur » ; ou quand il parle ainsi du sentiment du devoir : « Comme les parfums des îles de la mer Erythrée, qui voguaient sur la surface des mers et allaient au-devant des vaisseaux, cet instinct divin m'est un augure d'une terre inconnue et un messenger de l'infini ». C'est là le filet de poésie qui s'élargira dans quelques années.

Les critiques font en général une très large part à l'influence des Scheffer sur le développement de cette veine poétique. On pourrait, en effet, présenter un tableau vraisemblable où Renan serait placé entre Henriette et Cornélie, entre l'austérité de la vertu et la séduction de la beauté : ainsi le conflit des deux amours se serait produit même en esthétique. Berthelot va jusqu'à dire que « l'entrée de Renan au sein du milieu artistique qui entourait Ary Scheffer détermina et accéléra la seconde grande crise morale qui transforma le savant auteur de l'*Histoire des langues sémitiques* dans l'écrivain poétique et génial de la *Vie de Jésus* ». Ces vues me paraissent très contestables. Renan s'est relativement peu intéressé aux beaux-arts : il était resté sur ce point plus homme d'église qu'on ne pense. L'art — il l'a écrit dans l'article sur la *Tentation du Christ* (tableau de Ary Scheffer), qu'il donna aux *Débats* le 25 avril 1855¹, plus d'un an avant son mariage, — c'est pour lui « le plus haut degré de la critique ». Il estime en Ary Scheffer « l'artiste excellent qui a su, mieux qu'aucun autre, donner un corps aux idées morales. » Il le défend contre les détract-

1. C'est cette année-là (peut-être à cause de l'exposition) que l'initiation nouvelle laissa le plus de traces dans l'œuvre de Renan. — Cf. dans la *Poésie de l'exposition*, son désir de voir le mythe des Atlantes représenté par « le pinceau de Cornelius ou de Kaulbach ».



teurs qui eussent voulu « une exécution plus vigoureuse et un coloris plus brillant » : « M. Scheffer aspirant surtout à rendre l'idée, une manière trop fortement accusée serait chez lui une sorte de contresens. » — Bref, l'art n'était pour Renan qu'un mode supérieur d'expression de l'idée ou du sentiment. Je me demande comment Th. Gautier put lui plaire au point de lui avoir plu « un peu trop¹ ». On trouverait difficilement deux natures plus opposées. Renan regardait les tableaux comme il regardait les paysages; il y cherchait « l'âme, l'idée, l'impression générale », pareil en cela à Henriette, dont le style descriptif ressemble plus à celui de son frère qu'on ne le pense², et fidèle à la résolution qu'il avait prise à Naples, en janvier 1850, de ne chercher la beauté que « dans le monde moral ». Son idéalisme correspondait au peu de vivacité de ses sensations visuelles : Goncourt lui ayant demandé un jour de quelle couleur était la tapisserie de son cabinet de travail, Renan ne put se la remémorer³. Que Renan ne se soit pas mieux ouvert aux influences des peintres et des musiciens qu'il fréquenta alors (il entendait chez Ary Scheffer de la musique de chambre; madame Viardot y venait chanter et le jeune pianiste Günsberg y déployait son jeu poétique), — qu'il n'ait pas profité davantage, de ce

1. A moins que ce ne soit pour son dégoût de l'utile.

2. Cf. cette phrase, dans une lettre d'Henriette à Berthelot : « Dans les vallées, la végétation est charmante : les orangers sont chargés de fruits ; les lauriers-roses sont chargés de fleurs ; des narcisses bordent les ruisseaux ; des cyclamens aux plus jolies nuances parsèment les rochers... Chaque montagne (du Liban) est formée d'un massif de mamelons, entre lesquels la lumière répand des tons d'une variété et d'une douceur infinies. »

3. Se rappeler aussi que les trois mots de Fénelon : « fortunée patrie d'Homère » appliqués à Chio, lui paraissaient suffisamment suggestifs : son œil ne désirait rien de bien précis en fait de lignes et de couleurs.



commerce suffit, ce me semble, à prouver combien peu sa nature — je ne parle pas ici de l'art de la prose — était celle d'un artiste. Au reste, songeant à son éducation, n'en soyons pas étonnés : les grands séminaires mènent à tout, sauf au Prix de Rome.

Les questions de littérature et d'art furent, pour Renan, du moins à cette époque de sa vie, comme ces points de théologie que l'Eglise, en ne les définissant pas, a abandonnés à la liberté des controversistes ; s'il fit cas de la littérature, s'il prit « le talent qui rend littéraire tout ce qu'il touche » (c'est la formule de son activité de vulgarisateur), ç'aurait été, si l'on voulait en croire les *Souvenirs*, « pour complaire à Sainte-Beuve », qui avait sur lui beaucoup d'influence.

Il est curieux de suivre les rapports des deux hommes à qui fut le plus départi, au XIX^e siècle, l'esprit de finesse. C'est sans doute Egger encore qui servit d'intermédiaire entre Renan peu connu et Sainte-Beuve célèbre. L'auteur d'*Averroès* envoya au critique du *Constitutionnel*, avec une lettre, un exemplaire de son livre. Sainte-Beuve répondit en regrettant de ne pouvoir parler d'un livre trop lourd d'érudition pour son public. — La formule : *Monsieur*, par laquelle Sainte-Beuve, en 1852, s'adresse à Renan, est devenue en 1857 : *cher Monsieur*. Les deux écrivains sont alors assez liés pour que Sainte-Beuve offre à Renan de le soutenir dans cette affaire de candidature au Collège de France dont je vous ai entretenus plus haut. Le 17 mars 1858, Sainte-Beuve, faisant l'office de Boileau auprès de Reine, raffermir Renan contre les insultes et les déclamations d'adversaires, en lui faisant observer qu'elles sont un hommage involontaire à la valeur de celui qu'elles visent. Renan, une fois rallié à l'Empire devenu libéral, consacra dans les *Débats* d'août 1860, à l'occasion de la seconde édition de *Port-Royal*, quelques pages à l'homme que sa soumission à l'Empire avait déconsidéré aux yeux des



libéraux¹. (Rappelez-vous les manifestations qui empêchèrent Sainte-Beuve, en 1854, de faire son cours au Collège de France). C'est là qu'en ne ménageant pas ses compliments à l'« ingénieux critique », à l'« illustre académicien », Renan nous apprend que des trois ou quatre amours qu'il a eus en littérature et auxquels, après bien des tentatives de rupture, il est toujours revenu, c'est celui de Sainte-Beuve qui a résisté aux plus rudes épreuves. Le bien qu'il pensait de Sainte-Beuve était sincère, mais il n'en pensait pas que du bien. Il le trouvait un peu maniéré. La phrase de l'article sur Channing qui parle du don d'intuition historique « si largement possédé en France par quelques esprits, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'une antiquité trop reculée, ni d'un état intellectuel trop différent du nôtre », me paraît dirigée peut-être contre Sainte-Beuve (et sûrement contre Cousin). En 1860, Renan rattache encore certaines lacunes de la philosophie de Sainte-Beuve à ce fait que l'auteur de *Port-Royal* a étudié plutôt les âges réfléchis que les âges spontanés de la conscience humaine. — Mais, d'un autre côté, comme Sainte-Beuve savait trouver l'« expression vive, profonde, animée » ! Et puis, comme il était informé et spirituel ! Ainsi, quand Renan racontait avec quelles précautions M. Gosselin, jadis, à Issy-les-Moulineaux, lui avait mis entre les mains le *Comte de Valmont ou les égarements de la Raison* de l'abbé Gérard, « Sainte-Beuve, qui connaissait le *Comte de Valmont* comme il connaissait toute chose », éclatait de rire. — Aussi Renan faisait-il bon accueil aux conseils de Sainte-Beuve, qui lui recommandait, par exemple, après *A propos d'un cheval* (1860), de lire Cherbuliez, et le défendait-il contre les préjugés classiques de madame Cornu, mais sans succès.

1. « J'ai souvent pensé autrement que Sainte-Beuve sur le présent », écrira Renan.



Cette amitié ¹, toute mondaine d'ailleurs, car Sainte-Beuve pénétra très peu dans l'intimité de Renan, devait se prolonger et s'affermir pendant les années qui suivirent le retour de Renan à Paris, après son voyage en Syrie. Ce voyage et la double Passion que Renan y vécut, entre celle de Jésus et celle de sa sœur, rempliront la première partie de ma prochaine leçon.

1. Parmi les personnes connues de Renan dès cette époque, il faut mentionner encore deux Juifs naturalisés Français : Jules Mohl, qui à la *Société asiatique* rendit compte à diverses reprises de travaux spéciaux de Renan, et S. Munk qui remplacera au Collège de France Renan destitué. Au témoignage de Grant Duff, Renan plaçait Munk très haut dans son estime scientifique. Il recommande en effet (*Etudes d'histoire religieuse*, p. 80 n. 1.) le livre de Munk intitulé *La Palestine*, et à la p. 300 des *Essais de Morale*, il l'appelle — « un de nos plus habiles orientalistes ». Le baron de Bunsen, à qui Renan dédie le *Cantique des Cantiques* et le baron d'Eckstein, journaliste royaliste et catholique, qui s'occupait de sanscrit, comptent aussi parmi les personnes que Renan voyait alors et avec qui il correspondait. Il parle de ce dernier dans les *Etudes d'histoire Religieuse*, p. 39, n. 1, comme ayant émis sur les Védas et la Mythologie Comparée, d'« ingénieux aperçus ». Cette formule laisse croire qu'il ne le mettait pas tout à fait au rang des savants sérieux. Il devait avoir la même opinion du comte de Gobineau, rencontré chez les Scheffer vers 1854 : ces nobles lui rappelaient toujours par quelque côté le comte J. de Maistre.



VII

LE PREMIER VOYAGE EN ORIENT ET LA PRÉPARATION DE LA « VIE DE JÉSUS »

(1860-1863)

Le navire qui portait Renan et sa fortune quitta Marseille le 21 octobre 1860. Huit jours après, il arrivait à Beyrouth. Onze ans s'étaient écoulés depuis cette aube du 28 octobre 1849, où l'envoyé de l'Institut entra à Rome. Renan, dans l'intervalle, avait conquis la notoriété. Taine, qui y voyait assez clair, prédisait dans une lettre du 25 janvier 1858 que Renan serait un des « hommes supérieurs » du siècle¹. Son absence de Paris pendant un an ne le fit pas oublier. Et quand il y rentra, le 24 octobre 1861, s'il n'avait plus de sœur, il rapportait dans ses cartons le manuscrit du livre qui allait lui donner, du jour au lendemain, une célébrité européenne.

Qu'Henriette dût l'accompagner dans sa mission, avait été décidé d'abord : « *Habitué à ses soins*, explique-

1. M. Mott a recueilli, p. 203 de son *Ernest Renan*, d'autres témoignages auxquels on peut ajouter celui du journaliste Peyrat (article dans *la Presse* du 5 juillet 1859).



t-il, et à l'excellente collaboration qu'elle me donnait dans tous mes travaux, *j'avais en outre besoin d'elle* pour surveiller les dépenses et tenir la comptabilité ». Quant à Cornélie et au Baby, il avait été résolu que Renan verrait, sur place, les conditions du séjour, et que, si elles n'étaient pas trop mauvaises, au moins sa femme le rejoindrait. Bien qu'heureuse à la pensée de suivre un ami si cher, Henriette ne s'arracha qu'avec peine aux soins charmants qui l'occupaient à Paris. A la pensée de quitter Ary, « le Baby bien-aimé », le « cher petit ange », elle faiblissait ; cela même encore, ces petits bras qui la serraient, cette voix qui l'appelait *la pauvre petite tata*, il fallait donc y renoncer. Ainsi tout bonheur humain, même le plus modeste, lui était envié. Le geste impérieux de son frère lui désignait les cimes du sacrifice : cette fois elle y allait offrir sa vie.

Elle ne pouvait se défendre de tristes pressentiments : « Je serais bien heureuse, écrivait-elle de Paris, le 5 septembre, à Berthelot alors en voyage, que vous puissiez nous rejoindre à Avignon ; nous pourrions passer encore deux ou trois jours ensemble. Hélas ! hélas ! qui sait si nous en aurons beaucoup d'autres?... » Le 25 septembre (au même) : « Tous ceux qui formaient le cercle maintenant rompu vont bientôt être dispersés. Se réuniront-ils jamais dans les mêmes conditions ? » Les dernières nouvelles de Saïda (Sidon) étaient mauvaises ; une épidémie sévissait contre les enfants. Renan lui-même envisagea le cas où il ne reviendrait pas. Et soucieux de sa mémoire : « La vraie notion de mon caractère, écrit-il à Berthelot, devra dans ce cas-là être établie par vous. Je veux aussi que vous ayez sur la publication de mes œuvres posthumes une influence dirigeante. »

Le voyage de Marseille à Beyrouth laissa aux deux passagers le souvenir d'un « trajet plein de charme et d'intérêt. » Dès le début de novembre, Renan songea à



faire venir sa femme ; on confierait le Baby aux soins de madame Renan mère et de Fanny, la femme d'Alain. Cette décision ne fut pas prise dans le calme : Henriette, à l'idée de n'être plus seule avec son frère, devenait nerveuse et déclarait qu'elle n'aurait plus, quant à elle, une fois Cornélie arrivée, qu'à « retourner en France sans attendre la fin des travaux d'Ernest. » D'ailleurs, son frère avait-il vraiment besoin d'elle? — On ne l'eût pas dit, tant il était « absorbé par les travaux de sa mission », pressé de se mettre en rapports avec les personnes qui l'y pouvaient aider.

Beyrouth resta quelque temps le centre de son activité. De là il se portait, pour en prendre une vue sommaire, sur les points où il devait fouiller ; à Saida, où il emmena Henriette, puis, après un nouveau séjour à Beyrouth, dans le territoire de l'« antique Byblos, » où il alla le 10 novembre avec son fidèle cicerone, le docteur Gaillardot, — laissant Henriette se morfondre seule à Beyrouth. « Comme vous le pensez bien, écrivait-elle à Berthelot, ce sont de tristes jours, mais il faut savoir tout accepter ¹ ». Même à Beyrouth, Renan — c'est toujours Henriette qui parle — « donnait plus de temps au général et au pacha qu'à la vieille amie qui avait tout abandonné pour le suivre sur ces rives lointaines. » Ces « témoignages d'affection » si doux à recevoir et à donner, son frère, absorbé et comme obsédé par sa tâche, n'en avait pas besoin, n'y songeait pas. Elle ne le voyait presque plus, et quand elle le voyait, elle n'était pas bien sûre qu'il s'aperçût de sa présence.

Les fouilles de Renan étaient un prétexte tout trouvé pour faire des apparitions et des établissements pendant

1. *Correspondance entre MM. Renan et Berthelot*, p. 495. Cette correspondance présente malheureusement, aux endroits qui eussent dû être le plus significatifs, des points de suspension qui remplacent des passages supprimés.



l'hiver « tout le long de la côte » de Syrie, ce que le commandement français désirait précisément. Aussi la Marine mit-elle à la disposition de Renan un vapeur, « avec une extrême complaisance ». Il allait pouvoir « faire des fouilles en grand avec l'armée ». La première inscription qu'il avait découverte était ainsi conçue : « Aspasios, fils d'Ariston, a vécu sans chagrins soixante-cinq ans ». « Avouez, monsieur, écrivait Henriette à Berthelot, que le pays qui inspire de pareilles épitaphes mérite, même à vingt siècles de distance, d'être visité ». Le 30 novembre, Renan consignait ainsi le résultat de ces premières recherches : « Je suis déjà en possession d'inscriptions grecques capitales et de curieux monuments. Le moindre dépasse tout ce que j'espérais ». Vous reconnaitrez là, outre un certain souci de la publicité, sa manière d'aimer à présenter la réalité comme supérieure à son attente : elle vaut bien l'attitude de ceux qui prétendent n'y rencontrer que matière à déceptions.

Renan décida de commencer sa « campagne », comme il disait, par Byblos. Il quitta Beyrouth, avec Henriette, le 24 novembre. Ils arrivèrent à Djebail le 26. « Ne pouvant loger dans la misérable ville qui remplaçait l'antique Byblos », ils poussèrent jusqu'au petit village d'Amschit, où ils reçurent l'hospitalité d'un chef maronite. Ils firent là un séjour de plus de deux mois, entrecoupé par de rares absences. Les premières semaines avant l'arrivée de Cornélie furent délicieuses pour Henriette. Bien qu'on fût en décembre et que le site fût un peu élevé, il faisait si chaud qu'elle était obligée d'ouvrir non seulement les fenêtres, mais la porte ; et pourtant l'immense pièce où elle se tenait avait onze fenêtres, dont huit du côté de la mer. C'est là qu'en vêtement d'été, près d'une fenêtre ouverte, sous laquelle s'épanouissait un oranger tout blanc de fleurs, Henriette écrivait aux amis de France, ou rédigeait son journal



de voyage, car son frère s'était « fié à elle pour raconter la partie non scientifique » de l'expédition¹. La mer, au-dessous d'elle, était « comme une moire d'azur »; l'horizon, le soir, était « d'or et de pourpre ». Elle était entourée d'hommages autant qu'une reine : « On ne m'aborde, écrit-elle, que les mains pleines de présents; les femmes m'apportent les produits de leurs vergers : des figues, des oranges, des dattes, des grenades; un bel enfant m'offrait tout à l'heure des roses... » Le dimanche, elle allait avec son frère à la messe dans l'église maronite. Ainsi, près de quitter la terre, Henriette y goûtait un dernier rayon de joie : comme pour le Jésus qu'imagina Renan, l'idylle précédait le drame; mais ici le même cadre enveloppa l'une et l'autre. Car c'est dans cette maison d'Amschit que, huit mois après, Henriette revint mourir.

Ce n'est pas qu'elle jouit beaucoup de la compagnie de son frère, qui, toute la journée, dirigeait les fouilles à Djebaïl et rentrait le soir brisé de fatigue. La troupe, qui devait fouiller (4^e Compagnie du 16^e Bataillon de chasseurs à pied), était arrivée le 1^{er} décembre; le 3, le premier coup de pioche fut donné. Le 17, on forçait l'entrée d'un caveau funéraire. Renan commandait en roi. « Pendant deux mois, écrira-t-il, j'ai vu un coin du monde uniquement attentif à me servir, à obtenir mon sourire, à prévenir mes désirs. Jusqu'à la fin, j'ai pu ne m'arrêter devant aucune difficulté, faire tout ce que j'ai voulu, comme dans un pays où il n'y eût eu d'autre loi que ma volonté ». Toutefois cette « campagne » de Djébaïl ne fut pas heureuse. « Il s'y faut résigner, écrit, le 25 janvier 1861, Renan que rien n'abattait, cette ancienne architecture était anépi-

1. Ce récit est dans les papiers laissés par Henriette ainsi que celui des grandes expéditions maritimes des xv^e et xvi^e siècles. Renan ne les a pas publiés, bien qu'il en eût annoncé le dessein en 1862.



graphe, comme celle des Hébreux, et je pense qu'on n'a écrit à Byblos sur les monuments qu'à partir de l'époque grecque ». Il continuait à trouver surtout des inscriptions grecques. Mais sa pensée construisait sur ce peu de vestiges d'aventureuses théories. « Byblos m'apparaît de plus en plus comme une Jérusalem, qui a été vaincue par l'autre. Adonaï a vaincu Adonis ». Son rapport à l'Empereur, daté d'Amschit le 30 janvier 1861 et inséré le mois suivant dans le *Moniteur Universel*, souleva en France des critiques. On s'étonna, par exemple, que Renan y eût consigné avec tant de développements ses hésitations sur l'âge de la tour de Byblos. « Les architectes prétendent, écrit Berthelot le 28 février, que l'on ne saurait avoir un doute aussi étendu sur l'âge d'un monument, et que ceci vient surtout de votre inexpérience. »

Mais, à défaut de richesses archéologiques, le pays offrait des vues inoubliables. « C'est la vallée du fleuve Adonis, si tant est que l'on puisse appeler vallée un précipice de plus de mille pieds de profondeur, dont les bords ne sont éloignés que de quelques centaines de pieds. Les neiges permanentes en hiver commencent là. A l'horizon sont les dômes blancs d'Aphaca. Le contraste du vent de neige et du soleil est quelque chose d'indescriptible. C'est la vie sous ses formes les plus opposées qui vous pénètre et vous saisit... En somme, la vallée du fleuve Adonis est ce que j'ai vu jusqu'ici de plus saisissant. On ne peut rien imaginer de plus romantique et de plus triste. C'est vraiment un paysage fait pour pleurer les dieux morts. »

Madame Cornélie Renan, docile au désir de son mari¹, était arrivée à Beyrouth en décembre; pour l'y recevoir, le frère et la sœur avaient quitté Amschit le 21 de

1. Berthelot écrivait à ce sujet à Renan : « Votre femme s'est décidée, avec beaucoup d'affection pour vous, à quitter son enfant; vous l'obligez là à une séparation un peu cruelle. »



ce mois. A partir de ce moment la santé d'Henriette se déränge. Elle est si débile que toutes ses forces sont absorbées par les quelques lignes qu'elle doit écrire à sa mère. Plusieurs fois, dans ses lettres à Berthelot, elle manifeste le désir de retourner en France, vers le Baby. Mais cette intention rencontrait le *veto* de Renan, et la pauvre femme se résignait à rester, malgré l'ulcération de son cœur. La vie qu'ils menaient tous les trois rendait le froissement inévitable entre les deux affections de l'épouse et de la sœur, qui rivalisaient de soins, pour nouer à Renan sa cravate ou broser ses habits. Le témoignage de Edouard Lockroy¹, un dessinateur qui accompagnait Renan, suffirait à nous en assurer. Je vous demande la permission de lire la lettre tragique qu'Henriette écrivit, le 11 février, de Beyrouth où ils étaient de retour, depuis le 9, venant d'Amschit : « En voyant dans vos lettres (celles de Berthelot) la trace de vos souffrances (causées par l'égoïsme d'Ernest), je ne puis m'empêcher de songer souvent que vous et moi, monsieur, nous cherchons en lui quelqu'un qui n'est plus, l'ami dont nous étions la première pensée, les premiers confidents, et dans l'âme duquel nous nous étions accoutumés à lire sans témoin ni interprète. Vous et moi nous sommes restés les mêmes, tandis qu'il s'est complètement métamorphosé, et nous cherchons à saisir en lui ce qui n'est plus qu'un fantôme ou un souvenir ». Et, faisant allusion à la période antérieure à l'arrivée de Cornélie : « Pendant deux mois, j'ai cru toucher de nouveau à la réalité, j'ai cru retrouver mon frère d'autrefois »... Comment Renan put-il écrire (dans *Ma Sœur Henriette*, p. 53) à propos de ce voyage en Syrie : « Ce

1. Dans *Au hasard de la vie*. C'est ce Lockroy, charmant compagnon de voyage, qui avait, racontera plus tard Renan, « des succès inouïs de toutes sortes dans le Liban, surtout quand il chantait *la Marseillaise*. Ces braves gens comprenaient d'instinct. »



fut, à vrai dire, sa seule année sans larmes et presque la seule récompense de sa vie » ?

La pluie et lo vent sévissaient depuis la mi-janvier. Renan lut alors quelques pages de la *Mer*, de Michelet ¹, qui l'enchantèrent : « Quelle vérité profonde, écrit-il à Berthelot, dans ses fantaisies naturelles comme dans ses fantaisies historiques ! Dites-lui que, quand il fera la fleur, il faudra qu'il vienne en Syrie. La splendeur de la fleur ne se comprend qu'ici ». En revanche : « La mer est étrange ici ; elle ne plairait pas à Michelet... Pas une algue, pas une plante marine ; très peu de coquilles... » Et Renan rêvait alors à sa Bretagne, où « les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés ».

De Beyrouth, le 12 février, les trois voyageurs étaient allés ; en huit heures de cheval, à Saïda, le fief de M. Gaillardot. Renan décida de laisser ce dernier continuer ses travaux, et d'entamer ceux de Tyr. Le printemps, précoce en ces climats, se fit soudain sentir, et quand la petite colonie partit pour Tyr (où elle s'installa le 1^{er} mars), l'air était « tiède », le soleil « éblouissant », les brises « molles et parfumées ». En se souvenant que Tyr avait tenu « en échec durant des années l'énorme machine assyrienne », Renan ne « traversait jamais sans émotion cet isthme, qui avait été en son temps le boulevard de la liberté ». Ses fouilles, exécutées par la 1^{re} compagnie de grenadiers du 13^e régiment de ligne, n'y donnaient, il est vrai, presque rien. Mais à Saïda, Gaillardot déterrait des sarcophages magni-

1. Renan, on se le rappelle, connaissait Michelet, qu'il trouvait « divin par le timbre exquis de sa voix, divin par son sourire, » et qu'il voyait plein d'intérêt pour le progrès des sciences naturelles. Il avait cité avec éloge, dans les *Etudes d'histoire religieuse*, un jugement de Michelet sur l'*Imitation de Jésus-Christ* (p. 321-322) ; dans l'*Avenir Religieux des sociétés modernes* (1860), il le loue d'avoir bien mis en lumière l'efficacité des mesures prises contre le clergé par les successeurs de Colbert.



fiques. Et puis, Renan regardait ailleurs. La Palestine l'attirait. Comme Moïse, il était arrêté au bord. Le Carmel était pourtant visible à l'horizon. L'Hermon fermait le ciel oriental. Il suffisait de monter une ou deux heures pour se trouver au milieu des villes idolâtriques de la tribu de Dan. Que ne pouvait-il déjà fouler ce sol sacré ! Il « réfrénait son vif appétit », sans s'interdire toutefois quelques excursions en Terre Promise. Il devait avant d'y entrer définitivement ouvrir les fouilles de Tortose.

Pendant ce séjour à Tyr, eut lieu, vers le 40 mars, une épouvantable tempête. « Hier, écrivait Renan le 42 mars, nous avons vécu sous une impression d'involontaire terreur. Notre maison est un vrai phare, peu solide, à l'extrémité de l'île. Cette rage de la nature autour de nous, ce cercle de hurlements, comme de dieux d'un autre monde, un naufrage qui s'est passé sous nos yeux et nous a tenus tremblants durant des heures, nous ont mis sous une impression terrible ». Voyez maintenant comment l'auteur de *Ma sœur Henriette*, l'année suivante, présentera la scène : « Les grands spectacles dont elle fut témoin à Tyr l'enchantèrent : du haut pavillon qu'elle occupait, elle était à la lettre *balancée* par la tempête ».

De Tyr, Renan le 25 mars s'embarque sur le *Colbert*, et le 31, il entre dans le port de Ruad près de Tortose. En passant à Beyrouth, le 29 mars, les voyageurs trouvèrent une lettre de Berthelot annonçant que Baby avait la rougeole. Henriette voulut prendre le premier bateau ; « Cornélie approuvait ce dessein, et parfois songeait à partir elle-même ». Mais Renan estima ces projets « peu sensés », et garda ces dames. De fait, Ary se rétablit fort vite. — « La campagne de Tortose fut montée en huit jours, par un vrai enchantement ». De Tyr, qu'il rejoignit aussitôt après¹, Renan alla cam-

1. Un navire à vapeur le transportait rapidement d'un point à l'autre du littoral.



per, le 11 avril, à Oum-el-Awamid précédemment exploré, et où il présida aux fouilles. Sa femme et sa sœur, qui mettaient chacune son point d'honneur à ne pas le quitter, l'y accompagnèrent : « Ma femme, écrivait-il dans *Ma sœur Henriette*, inventait chaque soir des prétextes pour décider Henriette à ne pas rester seule dans sa tente; elle cédait en résistant un peu; elle se plaisait en cette étroite et commune atmosphère, près de ceux qui l'aimaient, au milieu de la sauvagerie immensité ». — De là, après une courte maladie, il poussa jusqu'au lac Hulch (20 avril), et peut-être est-ce alors que de Kasyoun, au-dessus de ce lac, il aperçut « toute la région du haut Jourdain et, dans le lointain, le bassin du lac de Génésareth, berceau du christianisme ». Minute inoubliable : il venait d'avoir la révélation du divin, il venait de sentir vivre l'Évangile.

C'est le 26 avril que Renan partit pour son voyage en Palestine. Par Saint-Jean d'Acre, Khaïfa et le Carmel, il gagna Naplouse (anciennement Sichem). Arrivé au point où s'ouvrait à gauche la vallée de ce nom, il s'arrêta à l'endroit même où Jésus avait demandé à boire à la Samaritaine. Dix-huit cents ans après Jésus, il s'assit au bord du puits, « ayant en face de lui le Garizim ». C'est là que s'était dit « le mot sur lequel reposera l'édifice de la religion éternelle : *L'heure est venue... où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.* »

De là Renan joignit Jérusalem, peut-être en suivant la « Vallée des Pleurs », étroite et sombre; une eau noire y sortait des rochers percés de tombeaux, qui en forment les parois. Mais on devait être, le lendemain, de bonne heure, à Jérusalem; une telle attente soutint la caravane, « rendit la soirée courte et le sommeil léger ». A Jérusalem, le passé était « encore translucide à chaque pas ». Ce chemin taillé dans le roc, par lequel avaient débouché les voyageurs, c'était bien celui qu'avait foulé Jésus, et où il avait reçu « de ces pauvres bandes de Galiléens,



ce triomphe de pauvres gens qui lui coûta la vie ». Et pourtant Jérusalem fut pour Renan, comme elle devait l'être pour Loti, une déception; les guides étaient agaçants avec leur topographie légendaire. La sécheresse de la nature ajoutait au déplaisir. Les vallées y étaient sans eau; le sol, aride et pierreux. Et puis, une très grande fatigue était tombée sur Renan¹; un voile morose assombrissait sa vision: probablement il était déjà atteint de paludisme. Que Jésus avait dû souffrir en cet âpre lieu!

Après avoir étudié les monuments de Jérusalem et d'Hébron, Renan regagna Khaïfa par Jaffa et la mer. Il visita les antiquités situées au pied du Carmel, et s'enfonça enfin dans la Galilée. Il monta sur le plateau qui domine Nazareth, et ses yeux se reposèrent sur « l'horizon de Jésus »: le Carmel, le Mageddo, les montagnes du pays de Siehem, le Gelboé, le Thabor. « De nos jours, Nazareth est encore un délicieux séjour, le seul endroit peut-être de la Palestine où l'âme se sente un peu soulagée du fardeau qui l'opprime au milieu de cette désolation sans égale. La population est aimable et souriante; les jardins sont frais et verts ». Mais, hélas! le lac de Génésareth « est devenu désert. Une seule barque, dans le plus misérable état, sillonne aujourd'hui ces flots jadis si riches de vie et de joie. Mais les eaux sont toujours légères et transparentes... De petits promontoires, couverts de lauriers roses, de tamaris et de câpriens épineux, se dessinent sur la grève... Des nuées d'oiseaux nageurs couvrent le lac. L'horizon est éblouissant de lumière ». Le soir, Renan, bercé sur la barque et les yeux au ciel, voyait s'allumer les étoiles. « Ce fut durant une telle nuit que Jacob, la tête appuyée sur une pierre, vit... l'échelle mystérieuse par laquelle les Elohim allaient et venaient du ciel à la terre. A l'époque

1. Voir sa lettre à Berthelot, datée du 9 mai, de Jérusalem.



de Jésus, le ciel n'était pas fermé, ni la terre refroidie. La nue s'ouvrait encore sur le fils de l'homme. »

Remontant ensuite vers le Nord, près du « pic de Safed où apparaîtra le Messie », Renan revit le lac Huleh. Le 25 mai, il débouchait à Oum-el-Awamid, où les travaux étaient en train, et le lendemain, le *Colbert* le transportait à Ruad près de Tortose. Le 31 mai, il était de retour à Beyrouth.

Cependant, l'évacuation de la Syrie par les troupes françaises était décidée. Renan qui, dans son premier rapport, avait annoncé des projets pour l'été, pouvait et devait considérer sa mission comme accomplie. Toutefois il voulut rester encore, pour « clore toutes les parties, grouper les résultats, et visiter le haut Liban ». Le 3 juin, il partit de Beyrouth, avec sa sœur et sa femme, pour des courses dans la montagne. La plus grande excursion dans le Liban, au cours de laquelle il vit Aphaca, Baalbek, Elden, commença le 18 juin. Vers cette époque, la réception d'une lettre de Berthelot annonçant que Baby était derechef malade, cette fois-ci de la scarlatine, décida sans doute madame Renan au retour, d'autant plus qu'elle était enceinte. C'est en effet en Orient que fut conçue la seconde fille de Renan, celle qu'il appela Noémi¹.

Nous voici parvenus au dernier acte du drame. Henriette est de nouveau seule avec son frère. Le voyage dans le haut Liban, surtout la seconde course, entreprise le 9 juillet, fut terrible. « Le passage continu

1. Est-ce de Noémi, comme l'indique le rêve de Léolin, ou d'Ernestine, comme le veut la p. 49 de *Ma sœur Henriette*, qu'Henriette aurait dit à Ernest : « Elle vient pour me remplacer auprès de toi » ? Ce mot serait plus en situation quand Henriette, en Orient, se sentit mourir. Mais elle ne pouvait savoir alors si madame Renan mettrait au monde une fille. En tout cas, Renan aimait mieux donner à l'enfant le nom de sa petite amie de Tréguier que celui de sa sœur.



des vallées froides aux roches torrides, la mauvaise nourriture, l'obligation de coucher la nuit dans des maisons très basses où, pour ne pas étouffer, il fallait tenir tout ouvert, donnèrent à Henriette le germe de douleurs nerveuses, qui se déclarèrent à Toula, et se développèrent bientôt. » Ce fut sans doute la névralgie susorbitaire du paludéen, une des formes de souffrances les plus affreuses qu'il y ait, ou même la névralgie du trijumeau. Quand le frère et la sœur arrivèrent à Amshit (20 juillet), « l'œil gauche d'Henriette était atteint ; la vision de cet œil était affaiblie et par moments elle souffrait d'une véritable diplopie ». Mais même à Amshit, où l'hiver avait été si radieux, on ne pouvait tenir à cause de la chaleur. Ils montèrent, vers le 22 juillet, sur la montagne de Ghazir, très haut au-dessus de la mer. Ils y trouvèrent une petite maison, « avec une jolie treille ». C'est de là que, le 31 juillet, Ronan mandait à Berthelot : « Ma pauvre sœur souffre beaucoup de douleurs rhumatismales : cela n'est pas grave, mais cela m'attriste beaucoup. »

Toutefois, dans ce climat plus sain, l'état d'Henriette s'améliora, et « Dieu lui montra enfin, écrit son frère, avant de quitter cette terre, quelques jours de bonheur pur ». C'est alors que Renan rassembla les notes où depuis son séjour dans le pays de Tyr, et surtout pendant ce voyage en Palestine qui avait duré trente-quatre jours, il avait consigné comme elles lui étaient venues ses idées sur la vie de Jésus. Dans cette maison de Ghazir, il écrivit à la hâte, selon sa coutume (Cf. sa phrase sur la première rédaction de *l'Avenir de la science*), une ébauche, n'ayant autour de lui que « cinq ou six livres », l'Évangile et Josèphe. Il la poussa alors « jusqu'au dernier voyage à Jérusalem ». Heures délicieuses que celles-là ! « Oh ! s'écria Renan à ce souvenir, puisse l'éternité leur ressembler ! Du matin au soir, j'étais comme ivre de la pensée qui se déroulait devant



moi. Je m'endormais avec elle, et le premier rayon de soleil paraissant derrière la montagne me la rendait plus claire et plus vive que la veille. Henriette fut confidante jour par jour des progrès de mon ouvrage ; au fur et à mesuro que j'avais écrit une page, elle la copiait. » — Le soir, sur la terrasse, ils parlaient ensemble de l'au-delà. Le docteur Gaillardot fut présent à une conversation où Henriette essayait de retenir son frère qui inclinait à nier la personnalité de Dieu et l'immortalité de l'âme. — D'autre part, en août, une bienveillante communication avait informé Renan qu'il pouvait prétendre, pour l'époque de son retour en France, à une chaire au Collège de France. D'accord avec Henriette, il répondit qu'il n'avait pas de plus haut désir, mais qu'il accepterait seulement la succession de M. Quatremère. « La communion intellectuelle et morale » d'Ernest et d'Henriette « n'avait jamais été à un tel degré d'intimité ». Les souffrances de celle-ci n'avaient donc pas été vaines : elle avait retrouvé son frère.

Dans les premiers jours de septembre, les nécessités de la mission les ramenèrent l'un et l'autre à Beyrouth, d'où, le 12 septembre, Renan annonce à Berthelot la *Vie de Jésus*, mais en le priant de ne « dire mot de cela à personne ». « Ce gros morceau en portefeuille fait toute ma force. Il ne faut pas l'éventer. Il sortira en son temps... Dans huit jours, ce sera fini ; je n'ai plus à écrire que le récit des deux derniers jours de Jésus ». L'embarquement de ce que les fouilles avaient déterré était aussi à peu près achevé. Mais Renan ne voulait rentrer qu'après une expédition dans l'île de Chypre, qui eût différé son retour jusqu'au 1^{er} novembre, et dont il essayait, malgré toutes sortes d'obstacles, d'imposer le projet.

Or, le dimanche 15 septembre, on prévint Renan que le vaisseau *Caton* pouvait consacrer huit jours à de nouveaux efforts pour l'extraction de deux grands sarco-

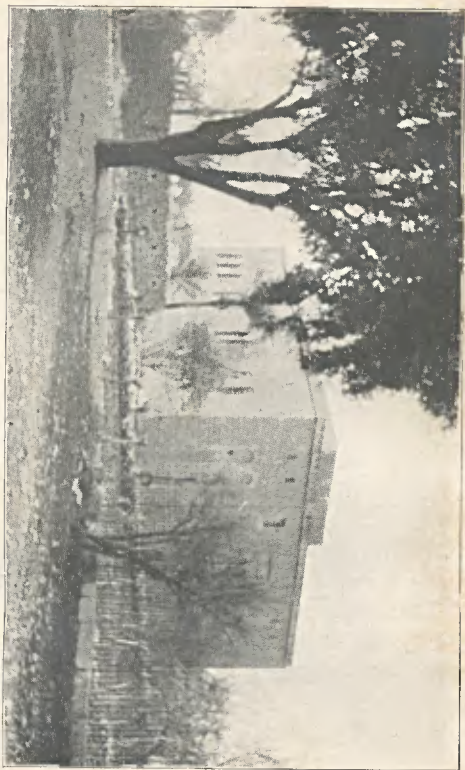


phages de Djébaïl, dont l'enlèvement avait d'abord été jugé impossible. C'était une occasion de revoir Amschit, qu'aimait Henriette. Bien que celle-ci fût indisposée, ils partirent donc tous deux sur le *Caton*, le lundi. Le soir, ils étaient à Amschit, dans l'hospitalière maison qui les avait accueillis l'hiver précédent. Renan achevait sa *Vie de Jésus*. Ce soir-là et le lendemain, ils contemplèrent, de leur terrasse, « l'armée des étoiles dans sa splendeur ». Mais Henriette continuait à languir. Renan toutefois « n'était pas encore inquiet ; cette indisposition ne semblait rien auprès de celles qu'il lui avait vu endurer ». Le 18, le mal augmenta. Le 19, Renan était frappé à son tour : un violent accès de fièvre, accompagné de fortes douleurs névralgiques, le saisit dans l'après-midi. Le soir il eut un peu de délire ; toutefois il songeait encore à ses papiers, à sa *Vie de Jésus*, dont la perte lui apparaissait comme certaine. Le médecin du *Caton*, mandé déjà la veille, ne prescrivit pas de quinine, ce qui paraît surprenant. La nuit du 19 au 20 fut affreuse ; le frère et la sœur étaient étendus non loin l'un l'autre, et entendaient leurs mutuels gémissements.

Le 20 et le 21 se passèrent sans que Renan, nous dit-il, en eût gardé une nette conscience. Il y eut toutefois un peu de rémission dans le mal, et Renan travailla encore à la *Vie de Jésus* : « J'en étais dans le récit de la Passion à l'épisode de la Cène... Ma pensée roulait dans une sorte de cercle sans issue, et battait comme le bras d'une machine détraquée ». Quant à Henriette, elle put, un de ces jours-là, vers le moment du soleil couchant, se traîner de la pièce où elle gisait dans le salon où Renan couchait et travaillait d'ordinaire. Elle eut alors un pressentiment de sa fin. Ses yeux se mouillèrent de larmes, et elle dit : « De mes épargnes je veux que tu fasses un caveau de famille ; il faut nous rapprocher, que nous soyons près les uns des autres ». Elle parla en pleurant du petit Ary. Et enfin, à son frère : « Je t'ai beaucoup



MAISON D'AMSCHIT OU MOURUT HENRIETTE RENAN





aimé, dit-elle : quelquefois mon affection t'a fait souffrir ; j'ai été injuste, exclusive ; mais *c'est que je t'ai aimé comme on n'aime plus, comme on ne doit peut-être pas aimer.* »

Le dimanche 22 septembre, le médecin, venu dès le matin, décida que le lendemain, avant le jour, on enverrait des matelots avec un cadro pour prendre Henriette, et que le *Caton* les ramènerait tous deux à Beyrouth. « Vers midi, raconte Renan, je dus travailler encore, dans la chambre de ma pauvre amie, car'on m'a dit que c'est là qu'on trouva mes livres et mes notes éparses à terre sur la natte où j'avais coutume de m'asseoir ». Dans l'après-midi, Henriette se trouva beaucoup plus mal. Renan eut encore assez de force pour aider à la transporter dans son propre salon-chambre. Le soir de ce jour-là (trois jours après l'accès du jeudi, Renan était donc atteint de fièvre ternaïre), passé six heures, l'accès prit Renan qui perdit connaissance. Le médecin et le commandant du *Caton* se trouvaient là. Ils décidèrent d'aller, le lendemain dès la première heure, chercher de nouveaux secours à Beyrouth, Henriette étant jugée intransportable. Le lundi 23, à dix heures et demie, le docteur Louvel, médecin en chef de l'escadre, le docteur Suquet, médecin sanitaire français à Beyrouth, et peu après le docteur Gaillardot, arrivèrent à Amschit. Depuis la veille au soir, le frère et la sœur étaient étendus sans connaissance, dans le salon, vis-à-vis l'un de l'autre. La famille maronite, dans la maison de qui ils étaient, pleurait autour d'eux et les défendait « contre le curé, espèce de fou qui avait la prétention de les soigner ». Le docteur Suquet voulut donner du sulfate de quinine à Henriette, mais elle ne put l'absorber : les piqûres intramusculaires, qui sauvèrent tant de nos soldats en Macédoine en 1916, n'étaient pas alors pratiquées. Sa Passion approchait du terme : elle alla s'éteignant pendant toute la journée du lundi, et expira dans la nuit du lundi au



mardi 24 septembre, à trois heures du matin. « Le curé maronite, appelé au dernier moment, lui fit des onctions selon son rite. »

Moins épuisé que sa sœur, Renan supporta la dose énorme de sulfate de quinine qui lui fut administrée. Il reprit quelque sentiment cette même nuit, une heure à peu près avant celle où Henriette mourait. Dans son demi-sommeil, il demanda comment elle allait. On lui dit enfin qu'elle était morte. On le mit sur le cadre même qui avait dû servir à la transporter, et il quitta Amschit sans revoir sa sœur, le mardi 24. L'affreux malheur qui venait de le frapper ne se distinguait pas pour lui des hallucinations de la fièvre. Une soif horrible le dévorait. Un rêve brûlant le reportait sans cesse avec elle à Aphaca, aux sources du fleuve Adonis, sous les noyers gigantesques qui sont au-dessous de la cascade. Elle était assise près de lui, sur l'herbe fraîche ; il portait aux lèvres mourantes de sa sœur une timbale pleine d'eau glacée ; ils se plongeaient tous deux dans ces sources de vie, en pleurant avec un sentiment de mélancolie pénétrante. — A d'autres moments, il rêvait qu'elle n'était pas morte, qu'on l'avait ensevelie vivante, que de son caveau elle l'appelait. Était-ce d'Henriette qu'il rêvait alors, ou de Jésus, et du coup de lance au côté ?

Renan ne reprit une pleine conscience que deux jours après, sans doute à Beyrouth, qu'il quitta le 10 octobre 1861. Il sentit quelle perte il avait faite, et sa douleur dut être grande. Malade encore et triste en regagnant Paris, il « fit pitié » à sa mère. Taine, en février 1862, le trouva « triste comme un hibou ». Une page de *Ma sœur Henriette* exhale des regrets touchants : « Sans le fatal évanouissement qui me prit le dimanche soir, je crois que mes baisers, le son de ma voix, eussent retenu son âme quelques heures encore, assez, peut-être, pour attendre le salut. Je ne puis me persuader que la



perte de la conscience fût chez elle si profonde que je ne l'eusse vaincue ! » Que vous semble de ce cri d'idéalisme et d'amour ? Voici encore des plaintes émouvantes, malgré quelque déclamation. « Qu'elle ait été soignée par d'autres que par moi, que des mains serviles l'aient touchée, que je n'aie pas conduit ses funérailles et attesté à la terre, par mes larmes, qu'elle fut ma sœur bien-aimée ; qu'elle n'ait pas vu mon visage, si un moment son œil s'est éclairci encore pour le monde qu'elle allait quitter, voilà ce qui pèsera éternellement sur moi et empoisonnera toutes mes joies ». Pourquoi faut-il que l'écho d'une page des *Souvenirs* trouble ce thrène : « Je n'ai jamais beaucoup souffert. Il ne dépendrait que de moi de croire que la nature a plus d'une fois mis des coussins pour m'épargner des choes trop rudes. Une fois, lors de la mort de ma sœur, elle m'a, à la lettre, chloroformé pour que je ne fusse pas témoin d'un spectacle qui eût peut-être fait une lésion profonde dans mes sens et nuï à la sérénité ultérieure à ma pensée » ? Pourquoi faut-il qu'Henriette, malgré son vœu suprême d'être réunie aux siens, dorme encore « dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes » ? — Ne soyons pas trop sévères : Renan lui-même repose dans un coin de terre qui n'appartient pas à sa famille. Il ne fut jamais assuré de l'endroit où serait enterrée sa dépouille, et n'excluait pas la possibilité d'être enseveli à Amschit, à côté de sa sœur ². Son

1. Cette phrase de la *Dédicace à Henriette* doit être rapprochée de celle-ci (*Ma sœur Henriette*, p. 77) : « Qu'elle m'attende donc sous les palmiers d'Amschit, sur la terre des mystères antiques, près de la sainte Byblos ».

2. Cf. *Les Apôtres, Introduction*, p. LXI : « Si le prêtre refuse de nous admettre en son cimetière, défendons à nos familles de réclamer. C'est Dieu qui juge ; la terre est une bonne mère qui ne fait pas de différences ; le cadavre de l'homme de bien, entrant dans le coin non béni, y porte la bénédiction avec lui. »



cas est moins grave que celui de Chateaubriand, qui se fit construire à l'avance, comme un de ces « rois de la terre » dont parle Job, un mausolée, mais laissa dans la fosse commune sa sœur Lucile, dont son triste roman de *René* avait précipité la folie.

Sévères, nous le serions trop pour apprécier la conduite de Renan pendant cette campagne de onze mois, si nous ne remarquions qu'il y fut aussi dur pour lui que pour les siens. Son optimisme, qui l'a bien servi quand il jugea l'état de santé d'Ary, le trompa lors de la maladie d'Henriette. Absorbé par son travail, il ne la voyait pas dépérir à ses côtés. Lui-même, selon son récit — le seul témoignage, il est vrai, que nous possédions sur ces faits — faillit mourir, et il s'acharnait sur la *Vie de Jésus*. C'est le même homme qui, la veille de sa mort en 1892, parlait de se remettre au travail le lendemain. Son mépris du corps et de la souffrance physique était celui d'un prêtre, d'un missionnaire. Peut-on demander à ces natures de fer la pitié des âmes sensibles?

Quant au résultat des fouilles de Phénicie, il ne semble pas avoir été de premier ordre ; le plan en fut trop vaste, trop de points furent attaqués ; Renan n'était pas là dans sa spécialité. Peut-être est-ce le dépit et l'agacement qu'il en ressentit, qui l'engagèrent à prolonger son séjour en Orient au delà des bornes prévues, et à entreprendre l'expédition de Chypre. Quoi qu'il en soit, quand le timoré Biot, professeur au Collège de France, disait à Berthelot, à propos de Renan : c'est « un esprit hasardeux, dont la vraie utilité est de chercher des inscriptions », on peut lui contester le flair psychologique. Les timides avaient cru neutraliser et assagir Renan en l'envoyant déterrer des pierres ; mais la Terre Sainte était trop proche de la Phénicie, et le

1. « C'est avant tout, dira de lui Taine, en 1862, un homme plein de son idée, un prêtre plein de son Dieu. »



paysage plus instructif que le sous-sol. A défaut de raretés archéologiques, Renan rapportait la pierre d'assise sur laquelle il allait édifier, durant vingt ans, son *Histoire des origines du christianisme*.

« Hâtez-vous de revenir, écrivait Berthelot à Renan le 5 septembre, pour vos affaires qui ne s'éclairciront ici que par votre présence à Paris. » En effet Renan dut s'occuper à son retour de pousser l'affaire de sa nomination au Collège de France. Le 13 décembre 1861, le Ministre demanda à l'Académie des Inscriptions les présentations : elle désigna en première ligne Renan le 20 décembre. Le Collège de France faisait le même choix. En conséquence, le 11 janvier 1862, l'Empereur nommait par décret Renan professeur de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France. L'objet que le jeune auditeur de Quatremère s'était d'abord fixé, était atteint.

Mais c'était pour lui échapper presque aussitôt. Le gouvernement avait entendu que Renan, en acceptant cette fonction après sa mission en Orient, s'engageait implicitement à ne pas provoquer les orthodoxes que ces honneurs successifs avaient scandalisés. Renan, lui, ne s'était même pas douté de la possibilité d'un tel compromis. L'usage — en vigueur aussi, je m'en suis aperçu, dans les Universités hollandaises — veut que la première leçon d'un Cours d'Université propose aux auditeurs des considérations générales, d'où l'on passe, la fois suivante, à l'objet particulier qu'on a dessein de traiter cette année-là. Renan décida d'agir exactement comme ses prédécesseurs et ses collègues. Et, vu qu'il était rédacteur aux *Débats*, il y annonça par une note l'ouverture de son Cours pour le 22 février. Ce que l'on prévoyait se produisit : les catholiques s'y portèrent, prêts à huer le professeur; les libéraux aussi, plus indécis, favorables aux hardiesses de l'écrivain, mais courroucés de ce qu'il avait accepté les grâces du pouvoir.



« Le torrent entre, raconte Taine : la foule à la porte était si violente, ayant arraché un candélabre, que les sergents de ville tombent dessus et la chassent de la cour à force de bourrades. J'ai vu un homme la tête en sang. »

Le sujet qu'avait choisi Renan était : *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation*. Pouvait-il être traité sans parler du christianisme, qui est « le nœud de toute la destinée des peuples sémitiques ? » Renan ne le crut pas. Pouvait-on parler du christianisme sans nommer Jésus ? Renan, qui voulait réagir contre Strauss et venait de suivre la trace de Jésus en Galilée; ne le crut pas non plus. Se souvenant de deux passages de Bossuet, l'un où l'auteur de l'*Histoire universelle* désigne Jésus par cette expression : « Un homme d'une douceur admirable, singulièrement choisi de Dieu et l'objet de ses complaisances, déclare aux gentils leur jugement », et celui où le panégyriste d'Henriette de France introduit Cromwell sans le nommer, il s'exprima ainsi : « Un homme incomparable, — si grand que, bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu — opéra une réforme du judaïsme, réforme si profonde, si individuelle, que ce fut, à vrai dire, une création de toutes pièces. » Les libéraux qui, à l'entrée de Renan, et pour ne pas être confondus avec les cléricaux, comme ç'avait été le cas quelques jours auparavant à l'Odéon, à l'occasion du drame d'E. About, *Gaetana*¹, s'étaient décidés à applaudir, firent un triomphe à la hardiesse du discours, couvrirent l'opposition, et à la

1. Cf. cette phrase de la correspondance de G. Sand (1^{er} mars 1864) à propos de la première à l'Odéon du *Marquis de Villemer* : « Les ouvriers et les jeunes gens, furieux d'avoir été pris pour des cléricaux à l'affaire de *Gaetana* d'About, étaient tout prêts à faire le coup de poing. »



sortie, se dirigèrent en colonne, avec leurs parapluies, acclamer Renan chez lui, rue Madame, n° 55. Renan n'y était pas, mais, chose piquante, madame Renan mère se montra à la foule et recueillit l'ovation. — Quatre jours plus tard, le 26 février, le cours de Renan était suspendu par arrêté du Ministre de l'Instruction Publique sous prétexte quo Renan avait exposé des doctrines injurieuses à la foi chrétienne, et de nature à produire de regrettables agitations. Il n'avait pas eu le temps de commencer le cours rigoureusement technique qu'il avait annoncé dans sa leçon d'ouverture.

La naissance de sa fille Noémi (1^{er} mars) et la mort de son beau-père (16 mars) ne firent qu'une courte diversion aux soucis de sa vie publique. Pendant des semaines et des mois, et même l'année suivante, après l'apparition de la *Vie de Jésus*, Renan espéra la réouverture du cours, malgré la vraisemblance, malgré l'avis de Berthelot et de beaucoup d'autres. Mais le clergé et l'Impératrice tinrent bon. Les explications que Renan eut devoir donner à ses collègues, par une brochure datée du 15 juillet 1862, sont déconcertantes : car s'il est conséquent lorsqu'il fait remarquer que le Professeur au Collège de France ne peut soutenir les dogmes catholiques qu'en lésant les croyances juive et protestante qui ont également droit au respect, il accumule les sophismes quand il prétend s'être tenu dans le rôle d'un « historien indépendant » qui n'aspire « ni à contredire le théologien ni à le contenter ». De telles subtilités font pitié. On voit ici, à découvert, le côté détestable du *renanisme* : prétendre qu'on puisse agiter des questions comme celle de la nature de Jésus à des plans différents, de sorte que deux avis contraires ne soient pas forcés de se rencontrer et de se heurter, c'est une aberration telle que j'en connais peu d'aussi fortes. Or, cette seule phrase que j'ai citée plus haut est la négation de la divinité de Jésus, telle que les catho-



liques l'entendent, et telle que déjà, dans tant de phrases de ses écrits antérieurs, Renan l'avait niée. En d'autres termes, l'interprétation rationaliste de Renan ne pouvait pas plus se produire sans blesser la foi catholique, qu'une médaille ne peut exister sans un revers. Renan, sur ce point, a été l'élève le plus brillant de Cousin et des Allemands : on conserve les mots du symbole, et on en change le sens¹. Ainsi le lecteur est pipé et la face est sauvée. Comme l'a écrit un récent critique : « En France on croit ou on ne croit pas. Et quand on ne croit pas, on ne prend pas le langage de la croyance. »

Ces « explications » de Renan se relevaient à la fin par un défi à l'adresse du pouvoir. « Vouloir m'arrêter est puéril. Je puis dire avec un de nos anciens collègues : « Ce que dix d'entre vous ne veulent pas entendre, demain dix mille le liront. » Je ne suis pas assez dénué de communications avec le public éclairé pour que ceux qui ont demandé que le silence me fût imposé y gagnent quelque chose. » Il menaçait ainsi de sa *Vie de Jésus*. — En même temps qu'il achevait, avec un douloureux souvenir pour sa collaboratrice défunte, le *Discours sur l'état des Beaux-Arts, etc.*, qu'il avait plus qu'à moitié fait avant son départ pour l'Orient, il y travaillait toujours, complétant et contrôlant sa première rédaction, « éteignant le style », ôtant tout ce qui sentait la langue du journal, essayant d'écrire la vraie prose du xvii^e siècle. Sainte-Beuve était dans la confiance, et le 29 juin 1862, il faisait part aux lecteurs du *Constitutionnel* de l'œuvre en voie de composition,

1. Cf. déjà cette phrase de l'*Avenir de la Science* (p. 475) : « Le mot Dieu étant en possession du respect de l'humanité, ce mot ayant pour lui une longue prescription, et ayant été employé dans les belles poésies, ce serait dérouter l'humanité que de le supprimer. » Sainte-Beuve lui-même, qui n'était pas un délicat, trouvait cette désinvolture excessive.



et les préparait à la détestable équivoque : « Il faut entendre comme M. Renan parle à ravir et avec charme de ce cadre frais et de ce paysage naturel des Évangiles (qu'est le pays de Génézareth). Non, l'Histoire de Jésus, quel que soit le degré, quels que soient la nuance et le sens de l'adoration (car il accepte le mot), n'est pas en de mauvaises mains ». En août, Renan lit à Taine¹, devant Berthelot, un grand morceau de sa *Vie de Jésus*. — Le 27 avril 1863, Bersot peut annoncer dans les *Débats* que Renan corrige les épreuves de la *Vie de Jésus*.

D'autre part, il se répand dans le monde politique et littéraire. Il était entré en rapports avec le Prince Napoléon le 20 décembre 1861, et, en août 1862, Sainte-Beuve le présente à la Princesse Mathilde, à Saint-Gratien. Ces deux membres de la famille impériale, vous le savez, étaient plutôt libéraux, et faisaient quelque opposition à la coterie de l'Impératrice. En Renan germait peu à peu l'idée d'entrer dans la lutte politique; les acclamations des jeunes l'avaient grisé, et ses répugnances de jadis, sans être disparues, étaient au moins atténuées. Dès mars 1863, il exprime l'intention, s'il venait à être destitué, de briguer dans un district radical de Paris l'élection au Corps Législatif. — Le 28 de ce mois, il entre au dîner Magny², fondé le

1. « Avant tout, écrit Taine de Renan, c'est un homme passionné, obsédé de ses idées, obsédé nerveusement. Il marchait dans ma chambre comme dans une cage, avec le geste, le ton bref, saccadé, de l'invention sursautant. » Brandès lui aussi notera l'allure tranchante et catégorique de la conversation de Renan, qui contrastait avec les nuances et les reticences de son style.

2. Ainsi appelé du nom du Restaurant, rue de la Contrescarpe-Dauphine. — Taine, qui avait connu assez « intimement » Renan cet hiver-là, l'y avait précédé (réception le 14 mars). Renan dut se dire que, si Taine allait à ce dîner, ce n'était pas un lieu de perdition. Toutefois Goncourt nous le peint, le soir du 28 mars, « devant cette violence de la pensée et du verbe, un peu effa-



22 novembre de l'année précédente par Gavarni avec l'aide de Sainte-Beuve.

« Il n'y a de véritable explosion qu'un beau livre », disait Mallarmé après la bombe de Vaillant : le mot convient à l'in-8° que Renan lançait, le 24 juin 1863, dans le public ; qui eut, avant la fin de l'année, dix éditions¹, fut traduit, en 1863 ou 1864, en allemand, anglais, danois, espagnol, hollandais, italien, hongrois, portugais, russe, suédois, tchèque, — et dépassait ainsi, selon la remarque de Sainte-Beuve, le succès des plus célèbres romans.

rouché,... à peu près muet, curieux pourtant, attentif, intéressé, buvant le cynisme des paroles, ainsi qu'une femme honnête dans un souper de filles. »

1. « Chaque édition de 5.000, écrit Renan le 28 août 1863, est enlevée en huit ou dix jours. » Aux auteurs qui ne veulent pas être imprimés pendant les vacances d'été, je livre ces lignes d'une lettre de Berthelot à Renan (30 juillet 1863) : « Votre livre marche toujours : il est, somme toute, venu à un bon moment de l'année : celui où il ne soulève pas un bruit inutile dans les salons aujourd'hui dispersés, sans manquer en rien son effet sérieux. Mais il faudra voir s'il y aura recrudescence au retour de l'hiver ». Effectivement, en novembre, 60.000 exemplaires furent vendus.



VIII

LA VIE DE JÉSUS ET LE SECOND VOYAGE EN ORIENT

(1863-1865)

Je voudrais m'arrêter un peu de temps sur cette *Vie de Jésus*, qui est restée, dans l'opinion, la maîtresse œuvre historique de Renan. Je vous ai montré la dernière fois dans quelles circonstances fut revue à Paris l'esquisse de Ghazir, et je crois qu'il faut savoir gré à l'auteur de ce qu'il a su, au milieu du tumulte, se garder d'altérer la figure tracée « au sein du plus profond repos qu'il soit possible de concevoir ». A peine si une ou deux phrases semblent dues aux fâcheux événements qu'il venait de traverser ; par exemple celle-ci, à propos de la décision prise de faire mourir Jésus : « Le parti de l'ordre (je prends cette expression dans le sens étroit et mesquin) a toujours été le même... Le mouvement que dirigeait Jésus était tout spirituel ; mais c'était un mouvement ; dès lors les hommes d'ordre, persuadés que l'essentiel pour l'humanité est de ne point s'agiter, devaient empêcher l'esprit nouveau de s'étendre. »

Ce n'est pas que Renan refusât, dans son délicat tra-



vail de restitution du passé, le secours de l'analogie : plus hardi que ces artistes de la Renaissance qui, dans leurs *Cènes*, ne prêtaient leurs propres traits qu'à l'un des convives, parfois il se peint lui-même sous le nom de Jésus. Est-ce à Jésus ou à Renan qui vivait à côté de sa sœur sans la voir, que s'applique cette phrase : « Jésus, comme tous les hommes exclusivement préoccupés d'une idée, arrivait à tenir peu de compte des liens du sang » ? N'est-ce point à Henriette encore que l'auteur songe, quand il écrit : « Ce qu'on se rappelle le mieux d'une personne chère, ce sont ses derniers temps. Par une illusion inévitable, on prête aux entretiens qu'on a eus alors avec elle un sens qu'ils n'ont pris que par la mort ; on rapproche en quelques heures les souvenirs de plusieurs années ». Nous trouverons dans les *Apôtres*, et jusque dans *Saint Paul*, d'autres traces de l'expérience douloureuse acquise par Renan en Orient.

On a beaucoup incriminé le caractère romanesque que de tels et semblables passages auraient donné aux œuvres historiques de Renan. En réalité le xx^e siècle n'a pas jusqu'à présent la tête assez forte pour apprécier la *Vie de Jésus*. Je n'ignore pas les erreurs que Renan a commises dans son emploi des Évangiles. Mais admettez pour un instant le principe rationaliste, à savoir que ces documents sont humains au même titre que le Coran et le *Lalitavistara*, et que les miracles racontés n'ont pas eu de réalité (principe, comme l'observe Renan, qui n'est pas le résultat de l'exégèse, mais qui est « antérieur à l'exégèse »)¹. Le problème est donc de faire revivre une pensée d'après les documents non datés qu'on possède sur elle. C'est ce qu'est souvent amené à faire l'historien ; c'est ce que j'ai dû faire moi-même en narrant, dans un autre ouvrage, la crise de

1. Voir déjà la p. xi de la *Préface des Etudes d'histoire religieuse*.



Renan. On n'a pas d'autre guide alors que la qualité, la nuance des idées et de l'expression, pour rapprocher ceux des documents que leur affinité rapporte à une même époque. On essaie, suivant la brillante formule de Renan, « comme dans la vibration des plaques sonores, de donner le coup d'archet qui range les grains de sable en ondes naturelles ». Je m'étonne que des esprits comme Taine¹ et Berthelot n'aient pas senti la légitimité de ce procédé, étant donné du moins la manière dont Renan croyait devoir utiliser ses sources, étant donné surtout qu'il a reconnu tout le premier que son tableau représentait, non sûrement la réalité, mais « une des façons dont elle a pu exister ». N'avait-il pas écrit, longtemps auparavant : « On me proposerait une analyse définitive de Jésus au delà de laquelle il n'y aurait plus rien à chercher, que je la récuserais; sa clarté même serait la meilleure preuve de son insuffisance » ?

En d'autres termes, toute pensée humaine évolue. Renan n'a voulu qu'introduire dans la vie de Jésus cette « marche *organique* (selon ses propres termes) qui manque si complètement dans les Évangiles ». « Laisser, dit-il encore excellentement, tous les renseignements fournis par les Évangiles dans le désordre où la tradition nous les donne, ce ne serait pas plus écrire l'histoire de Jésus qu'on n'écrirait l'histoire d'un homme célèbre en donnant pêle-mêle les lettres et les anecdotes de sa jeunesse, de sa vieillesse, de son âge mûr ». L'*analogie* particulière que Renan a suivie pour tracer cette courbe a été la vie de Mahomet, mieux connue, et qu'il avait bien étudiée en 1851. Or quelles sont les périodes qu'on distingue dans le Coran? Le « fondateur religieux commence par se rattacher aux aphorismes moraux qui sont déjà en circulation de son temps et aux pratiques

1. Cf. p. 245 du t. II de la *Correspondance* de Taine.



qui ont de la vogue; plus mûr et entré en pleine possession de sa pensée, il se complait dans un genre d'éloquence calme, poétique, éloigné de toute controverse, suave et libre comme le sentiment pur; il s'exalte peu à peu, s'anime devant l'opposition, linit par les polémiques et les fortes invectives ». De même Jésus, pour en imposer aux incrédules, aurait fini, cachant de moins en moins « le dieu sous la face du sage », selon le mot de Vigny, par se laisser aller à la thaumaturgie. Cette évolution parut d'autant plus vraisemblable à Renan que son voyage, avait offert les cadres où les deux tableaux contrastés de l'idylle et du dramo étaient rentrés d'eux-mêmes¹.

*
* *

La *Vie de Jésus* parut comme le livre I^{er} de l'*Histoire des Origines du christianisme*. Mais il s'en fallait de beaucoup que l'auteur eût une vue nette de son plan; bien qu'il en eût parlé plusieurs fois de 1850 à 1860, il n'avait alors préparé que de très loin l'œuvre de sa vie. Cette période me paraît déjà *stylisée* dans ces lignes écrites en 1862 par Sainte-Beuve, qui rapporte ici les propos de Renan : « M. Renan s'est assigné, pour rendez-vous et pour terme éloigné, mais certain, au milieu même de la variété et de la dispersion apparente de ses travaux, l'*Histoire des Origines du christianisme*. Il méditait de l'entreprendre, cette histoire vivante et critique à la fois, avec toutes les ressources de l'érudition moderne... Il préludait en attendant, et ne voulait aborder ce grand sujet qu'après s'être fait une autorité et s'être gagné la

1. Il est bien entendu, encore une fois, que je n'adopte pas l'exégèse de Renan sur les Evangiles. Il a toutefois vu l'antériorité de Marc. Je dis seulement : son exégèse étant donnée, sa manière de traiter la *Vie de Jésus* est parfaitement justifiée.



faveur du public par des œuvres d'un caractère purement scientifique ou littéraire, et où sa préoccupation, son arrière-pensée religieuse, ne pût pas être trop soupçonnée ». C'est bien le sens que Renan devait, en 1862, attacher aux années de sa vie qui avaient précédé son départ pour la Palestine ; mais, quand il les vivait, il y voyait sans doute moins clair, et je me demande quand et comment il aurait commencé son *Histoire*, sans le voyage en Palestine. La manière dont l'auteur de *Marc-Aurèle*, en 1881, explique la marche qu'il a suivie, ne me paraît pas non plus tout à fait exacte : « Pour être strictement logique, explique-t-il, j'aurais dû commencer une histoire des origines du christianisme par une histoire du peuple juif. Le christianisme commence au VIII^e siècle avant J.-C., au moment où les grands prophètes, s'comparant du peuple d'Israël, en font le peuple de Dieu, chargé d'inaugurer dans le monde le culte pur... Isaïe est en ce sens le premier fondateur du christianisme. Jésus n'a fait au fond que dire, en un langage populaire et charmant, ce que l'on avait dit sept cent cinquante ans avant lui en hébreu classique. Montrer comment la religion d'Israël... devint une religion morale, et comment l'histoire religieuse du peuple juif a été un progrès constant vers le culte en esprit et en vérité, voilà certes ce qu'il aurait fallu montrer avant d'introduire Jésus sur la scène des faits. Mais la vie est courte et de durée incertaine. J'allai donc au plus pressé ; je me jetai au milieu du sujet, et je commençai par la *Vie de Jésus*, supposant connues les révolutions antérieures de la religion juive ». En réalité si Renan s'est jeté, comme il le reconnaît, *in medias res*, c'est au prestige de la vision palestinienne qu'on le doit. A l'époque où, posant la première pierre de l'*Histoire des Origines*, il prend vis-à-vis de lui-même et du public l'engagement de construire l'édifice, son œil ne débrouille la confusion de la matière à ordonner que jusqu'à une faible dis-



tance : la fin du premier siècle ; et quant aux antécédents judaïques de Jésus, Renan les néglige alors moins qu'il ne les méconnaît. Il conserve, à peine nuancée, son idée de l'*Essai Psychologique*, que Jésus sortit du judaïsme par réaction. « Loin, écrit-il dans la *Vie de Jésus*, que Jésus soit le continuateur du judaïsme, il représente la rupture avec l'esprit juif ». Il fallut longtemps à Renan, il fallut qu'il étudiât l'Ancien Testament dans son cours au Collège de France, pour que lui apparût le rôle véritable du peuple juif. Alors, désireux de ne point emporter de regret dans la tombe, il décida de clore son œuvre par l'*Histoire du Peuple d'Israël*. Mais son coup de tête de 1861-1863, si l'on me permet ce terme, est cause que son œuvre capitale donne, en quelque sorte, l'impression d'une pyramide qui poserait sur sa pointe.

Elle compte cependant dans les annales de notre espèce, cette année 1863 où, s'extasiant sur la réponse de Jésus à la Samaritaine, Renan faisait écho à Vigny qui s'écriait : « Ton règne est arrivé, pur esprit, roi du monde ! », cette année que Michelet appelait « chère et bénie », comme étant celle où il lut « le divin Ramayana ». Elle marque aussi dans la vie de Renan, non seulement pour la célébrité qu'il y acquiert, mais encore parce qu'il y manifeste pour la politique et les sciences de la nature un intérêt renouvelé.

« Ici, écrit-il de Dinard en août 1863, au bord de la mer, revenant à mes plus anciennes idées, je me suis pris à regretter d'avoir préféré les sciences historiques à celles de la nature, surtout à la physiologie comparée. Autrefois, au séminaire d'Issy, ces études me passionnèrent au plus haut degré ; à Saint-Sulpice, j'en fus détourné par la philosophie et l'histoire ; mais chaque

1. Cf. *L'Esprit pur*, écrit en 1863.



fois que je cause avec vous, avec Cl. Bernard, je regrette de n'avoir qu'une vie, et je me demande si, en m'attachant à la science historique de l'humanité, j'ai pris la meilleure part ». Et la lettre qu'ouvre cette phrase, intitulée *Les sciences de la nature et les sciences historiques*, présente une couleur scientifique qui tranche sur le ton du seul article proprement philosophique que Renan ait publié précédemment (*De la Métaphysique et de son avenir*, 15 janvier 1860). Est-ce l'influence des théories de Darwin, dont mademoiselle Royer venait de traduire, en 1862, *De l'origine des espèces*, et dont Renan dit expressément, dans la lettre en question : « Un jour viendra où la zoologie sera historique... Il se peut que les hypothèses de Darwin à ce sujet soient jugées insuffisantes ou inexactes; mais sans contredit elles sont dans la voie de la grande explication du monde et de la vraie philosophie »? Est-ce l'influence de Cl. Bernard, collègue de Renan au Collège de France? Est-ce désir d'imiter Michelet en s'évadant comme lui, mais avec plus de sagesse, de l'humanité dans la nature; Michelet dont Sainte-Beuve avait écrit, le lundi 10 mars 1862, qu'« il poursuivait sans relâche, à travers les récréations d'histoire naturelle qui le délassaient plutôt qu'elles ne le détournaient », la série de ses études historiques? — De fait, cette lettre fut pour Renan un *divertissement* : « En écrivant ces idées, dit-il à Berthelot, j'ai voulu surtout me satisfaire et me délasser... distraire ma pensée du sujet qui l'a remplie en ces derniers temps ». Après elle devaient venir des souvenirs, des fantaisies, philosophiques et dramatiques, des nouvelles, toute une littérature personnelle qui pourrait représenter la pièce maîtresse, et même unique, d'un écrivain de premier ordre, et qui n'est ici que le produit d'une activité de vacances. C'était comme un bain dont la pensée de l'historien des *Origines* et du *Peuple d'Israël* sortait rajeunie, revivifiée.



Je ne m'appesantirai pas sur le contenu de cette lettre, dont G. Sand écrivait : « J'aime mieux cela que tout ce qu'il a écrit jusqu'ici : c'est grand, grand! » Nous en retrouverons les idées mieux accentuées dans les *Dialogues philosophiques*. Mais pour vous mettre au fait des idées philosophiques de Renan vers cette époque, aucun témoignage n'est plus parlant que celui de Taine, qui, de cinq ans plus jeune que Renan, l'avait connu aux *Débats*, et était entré en relations personnelles avec lui, semble-t-il, en 1837, en lui envoyant, avec une lettre, ses *Philosophes français*. La note que je vais rapporter est datée d'août 1862.

« Renan est parfaitement incapable de formules précises, il ne va pas d'une vérité précisée à une autre. Il tâte, palpe. Il a des *impressions*, ce mot dit tout. La philosophie, les généralisations ne sont pour lui que le retentissement, l'écho des choses en lui. Il n'a pas de système, mais des aperçus, des sensations. En métaphysique, il est tout à fait flottant; de preuve, d'analyse, aucune. En gros, c'est un Kant poète et sans formule... Il admet que nous n'apercevons que les phénomènes et leurs lois, qu'au delà est un abîme, un X d'où ils dérivent, que par le sentiment sublime du devoir nous en soupçonnons quelque chose, peu de chose; nous savons seulement que dans cet au-delà quelque chose de sublime correspond à la sublimité de notre sentiment du devoir. En tout cas, ce n'est pas une personne... Pas de Dieu-personne. Pour l'âme, il ne croit pas à l'immortalité personnelle. Il n'admet que celle des œuvres : « Mon idée, l'idée à laquelle je me suis dévoué me survit; je me surviv en elle, à proportion de l'amour que je lui ai porté, et des pas que je lui ai fait faire ». Néanmoins, il laisse toujours une lacune que la foi, le symbole seuls peuvent remplir, quoique par de simples allégories et des présomptions pures : c'est la nature de cet X suprême et de la correspondance de



l'âme noble avec cet X ». La formule sur Renan par laquelle Taine finit est excellente : « Un sceptique qui, à l'endroit où son scepticisme fait un trou, le bouche avec son mysticisme ¹. »

*
* *

C'était un spectacle piquant que de voir spéculer ainsi sur « l'histoire de l'être » l'homme contre lequel se déchainaient alors de furieuses passions. Si on l'en croit, il lui en arrivait, il est vrai, « très peu de chose » à Dinard, et il « tenait ferme à ne souffler mot ». Berthelot, de Paris, le fortifiait : «... Voltaire a bien résisté et sans trop de persécutions. Mais c'est pour la vie désormais. Votre nom va marquer dans le xix^e siècle, à l'égal des philosophes du xviii^e ». (Lettre du 3 septembre 1863.) Les lettres d'inconnus affluaient à l'adresse de Renan : « Qu'avez-vous donc voulu ? » lui demandait-on dans beaucoup d'entre elles. Il y répondra dans la *Prière* : « Et pourquoi écrit-on la vie des dieux, ô ciel ! si ce n'est pour faire aimer le divin qui fut en eux?... »

1. Je ne sais si Renan eût accepté la définition ; en tout cas ses relations avec Taine continuèrent d'être excellentes ; le 1^{er} novembre 1862, il le recommande au Prince Napoléon pour une place de professeur de littérature vacante à l'École Polytechnique : « Son goût désintéressé des choses de l'esprit, écrit-il, la droiture et la fermeté qu'il porte dans la recherche du vrai, m'ont inspiré pour lui les sentiments de la plus haute estime et de la plus vive affection ». (Comment donc Renan pouvait-il écrire, le 1^{er} mai 1864 : « L'École normale a produit tout... excepté des hommes possédant une solide connaissance des langues et des littératures » ?). Quand Taine, en février 1864, partit pour l'Italie, Renan lui donna une lettre pour l'abbé Tosti. De Florence, en avril, Taine s'adresse à Renan familièrement pour lui recommander Challemeil-Lacour, qui aspirait à une chaire dépendant d'Amari. D'Alexandrie, le 16 novembre 1864, d'Alexandrette, le 22 janvier 1865, Renan envoie par Berthelot ses compliments à Taine.



Je n'entrerai pas dans le détail des injures et des calomnies catholiques : Renan était traité de « Judas », on disait qu'il avait reçu pour son livre un million de francs de Rothschild. Je sais encore, en France, des personnes non illettrées qui croient que Renan était juif. En 1870, la maîtresse du Prince Napoléon se plaindra amèrement de ce que, pendant le voyage en Norvège auquel Renan participait, elle devait s'asseoir à la même table qu'« un renégat, un impie » ! — Les grands esprits libéraux eux-mêmes n'étaient point entièrement satisfaits, à cause de cette affectation que j'ai blâmée la dernière fois, que Renan mettait à employer des termes comme *Dieu, adorer*, dans un sens différent du sens consacré, et je laisse volontiers parler ici non seulement Th. Gautier qui, le 17 juillet 1863, reproche à la *Vie de Jésus* « l'entortillage de ce Dieu qui n'est pas Dieu et qui est plus que Dieu », — mais G. Sand (à propos de la prose de Renan) : « Elle est trop séduisante et pas assez nette, quand elle s'efforce de laisser un voile sur le degré, le mode de divinité qu'il faut attribuer à Jésus. *Il y a trop d'efforts charmants et puérils pour endormir la clairvoyance des esprits prévenus, et pour sauver d'une main ce qu'il détruit de l'autre*, — mais le « pur sceptique » qu'introduit Sainte-Beuve : « Je ne m'explique pas qu'un homme tel que l'auteur me dépeint Jésus puisse être si divin sans être Dieu, au moins en bonne partie. »

J'aime, je l'avoue, cette réaction de l'esprit français ; je l'aime autant que le franc jugement de Cousin, que cette fois Renan n'entortilla pas : « Ce livre est d'un athée » ; et que ce cri de douleur de Montalembert écrivant à Bersot : « Il doit vous être facile de vous figurer ce qu'un chrétien croyant doit souffrir en lisant la *Vie de Jésus*. Songez donc à ce que vous éprouveriez vous-même si on traitait publiquement votre père *d'imposteur charmant*. Or songez que Jésus-Christ est pour nous bien



plus qu'un père, qu'il est notre Dieu... ». Et permettez-moi une franchise entière pour qu'une bonne fois je m'explique. Si Renan atténuait si souvent ses négations, s'il usurpait des termes orthodoxes propres à rassurer le lecteur sur le point de s'effaroucher, je veux bien, avec G. Sand, que cela tienne à un engouement d'artiste pour son sujet, je reconnais avec elle qu'en de telles matières, l'enthousiasme met en péril la logique, ou tout au moins la netteté des assertions ; j'admets même avec Sainte-Beuve, confident de Renan, que celui-ci « ait eu l'ambition de semer la piété là où elle n'est pas, de la nourrir, de la relever, de lui donner satisfaction sous une autre forme, nouvelle et inattendue : qu'il se soit, en d'autres termes, proposé d'édifier¹ les gens qui n'étaient ni à de Maistre, ni à Voltaire, » et que ce soit ce public-là qui ait fait le succès du livre. Mais, j'en suis persuadé, la principale cause en est que la démangeaison de Renan, ou, soyons plus justes, son besoin d'exprimer sa pensée vraie n'avait d'égal que son sentiment de ce qu'il y a d'inélegant, de provocateur, de dangereux, à scandaliser les âmes. On ne peut guère toucher à la religion sans que la morale soit ébranlée, et alors que deviendra la société ! Voilà pourquoi la *Préface des Apôtres* contiendra cet avis : « Prenons garde d'être complices de la diminution de vertu qui menacerait nos sociétés, si le christianisme venait à s'affaiblir ». Revenant dans une lettre à M. Segris sur l'affaire de sa leçon d'ouverture au Collège de France, il écrira : « Il n'y a que des personnes mal informées

1. Le mot n'est pas trop fort : Renan l'emploie lui-même : « Comme en de tels sujets l'édification coule à pleins bords, j'ai cru devoir extraire de la *Vie de Jésus* un petit volume où rien ne pût arrêter les âmes pieuses qui ne se soucient pas de critique. Je l'ai intitulé *Jésus...* » Pour un peu c'eût été là « le petit volume... relié en maroquin noir », sous la forme duquel l'auteur des *Nouvelles Etudes d'histoire religieuse* ne désespère pas d'« entrer à l'église après sa mort. »



qui puissent croire que j'ai voulu détruire quoi que ce soit en un édifice social, selon moi trop ébranlé. »

En dehors des noms illustres que je viens de rapporter, Havet dans la *Revue des Deux Mondes*, Scherer dans le *Temps*, Bersot dans les *Débats*¹, disaient leur mot sur la *Vie de Jésus*. Albert Réville, dans la *Revue germanique*, attaquait l'autorité que Renan avait accordée au quatrième Evangile et la manière dont il avait expliqué la prétendue résurrection de Lazare. Ces critiques étaient de celles dont Renan faisait cas. Aussi le voyons-nous travailler, dès août 1863, à Dinard, sa lettre philosophique une fois finie, à une dissertation sur la valeur historique de saint Jean. Il préparait ainsi, de longue main, une réédition de la *Vie de Jésus*.

Mais l'heure n'était plus à la spéculation ni à l'érudition. Il fallait agir. Renan ne paraît pas s'être douté que son livre ait pu aigrir encore davantage les dispositions du gouvernement à son égard. Il refuse une place de sous-conservateur au Département des Manuscrits que Taschereau, avant le 8 septembre, lui offre, — malgré le fort traitement qui y est attaché, et parce que cette place, d'après le règlement, est incompatible avec le professorat. Il espère encore que son Cours rouvrira. D'ailleurs il est prêt à forcer la main au Ministre. Comme je vous l'ai dit la dernière fois, il se sent populaire, et cela le grise. Son oreille entend encore le bruit des applaudissements qui avaient crépité dans la salle du Collège de France. Depuis, le succès inouï de sa *Vie de Jésus* a renforcé sa confiance. Même si ses adversaires obtiennent sa destitution, « ils n'empêcheront pas le public d'acheter ses livres, son éditeur d'en désirer, Buloz et les *Débats* de vouloir ses articles ». Ils ne disperseront

1. De Sacy en avait aussi parlé, lui qui lisait la *Vie de Jésus* en cachette de sa femme. Un jour la princesse Mathilde entra chez lui : il crut que c'était madame de Sacy et mit le livre sous la table.



pas la « masse considérable d'opinion, centralisée puissamment à Paris », qu'il sent derrière lui.

Aussi écoutez de quel ton, débarqué à Granville après avoir passé à Jersey — Jersey, l'île des proscrits, où ce qui en reste l'a chaudement accueilli — il écrit à Berthelot : « (Si l'on ne rouvre pas mon Cours), 1^o j'adresse avec publicité, à M. Duruy, non pas comme professeur au Collège de France, mais comme citoyen français, la demande d'autorisation pour un cours libre, dans une salle louée par moi ; 2^o je me porte à la députation de Paris, en posant nettement la question de la liberté scientifique au *peuple de Paris, la vraie noblesse de notre temps*. Je vous garantis que je n'irai pas de main morte ». Je souligne tout de suite ces sympathies démocratiques dont on trouve encore la trace dans un article *De l'Instruction supérieure en France, son histoire et son avenir*, publié le 1^{er} mai 1864. C'est là qu'on lit : « Le public européen est devenu de nos jours le véritable souverain intellectuel » (Il lisait la *Vie de Jésus*!), et encore : « Je suis de ceux qui croient à l'avenir de la démocratie ». L'opinion publique étant pour lui, il veut oublier qu'elle a été, en 1851, pour Napoléon III.

Mais cette flambée d'optimisme s'éteignit vite. Tout d'abord, Renan de retour à Paris dut voir « les cinq ou six personnes » dont il avait dit, à Saint-Pair, le 24 septembre 1863, que leur avis le déciderait. Peut-être est-ce de ce projet de candidature qu'il s'agirait dans le passage énigmatique de la lettre récemment publiée de G. Sand : « Je voudrais bien causer avec vous de votre élection... je désire vous voir nommer pour *notre cause* et nos idées bien plus que pour vous¹ ». En tout cas il n'y donna pas

1. Il ne semble pas qu'il y ait eu, à cette époque, des relations personnelles suivies entre Renan et G. Sand, bien que tous deux connussent le Prince Napoléon, écrivissent pour la *Revue des Deux Mondes*, et se rencontrassent parfois au dîner Magny, où, le 11 mai et le 22 juin 1863, Renan exalte G. Sand : « Je trouve beaucoup



suite. Ses lettres à l'empereur eussent été, dans une campagne électorale, une arme empoisonnée contre lui. Il résolut donc de mettre à exécution un dessein qu'il méditait depuis quelque temps, et qu'il communiqua à Bersot dès le 29 septembre : faire chez lui rue Vaneau n° 29, à partir de 1864, le cours qu'il ne pouvait plus donner au Collège de France. Mohl l'annonça dans le *Journal asiatique* de novembre-décembre. Et dans l'article du 1^{er} mai 1864 sus-mentionné, Renan songe à justifier cette initiative quand il écrit : « Le Collège de France n'a jamais été plus florissant qu'à l'époque où chaque professeur réunissait à son domicile les disciples désireux de l'entendre. »

Ce faisant, Renan continuait à préparer la suite de l'histoire de Jésus. Il était à Sèvres, dans la petite maison qu'il venait d'y louer, le 2 juin 1864, quand il reçut une lettre de Duruy, que confirmait le *Moniteur*, l'avertissant que les fonds de sa chaire du Collège de France recevaient une nouvelle affectation, et qu'il était nommé conservateur sous-directeur adjoint au Département des Manuscrits. C'était la combinaison Tascheveau qui se réalisait à peu près, cette fois sans qu'on eût demandé à Renan, au préalable, son assentiment.

Parmi les considérants de ce décret du 1^{er} juin, il y eut une phrase qui toucha Renan au vif : celle par

plus vraie madame Sand que Balzac ;... chez elle les passions sont générales ;... dans trois cents ans on lira madame Sand ;... madame Sand, la plus grande artiste de ce temps-ci, et le talent le plus vrai... Par vrai, je n'entends pas le réalisme. » — Ce que Renan pensait alors des romans est indiqué dans sa *Réponse au discours de Cherbuliez* : œuvres d'un jour, que la virile antiquité n'avait pas le temps de faire, qu'un homme sérieux n'a point le temps de lire, car « la vie est courte, et l'histoire, la science, les études sociales ont tant d'intérêt. » Ainsi se prolongeait curieusement par Renan, en plein xix^e siècle, le mépris où les âges antérieurs, même quand ils y sacrifiaient, avaient tenu le genre du roman.



laquelle on faisait valoir que depuis deux ans il touchait un traitement sans remplir sa fonction. Cette anomalie, disait le texte, est « contraire aux intérêts du service, à la bonne gestion des deniers publics, autant qu'à la dignité même du savant distingué qui est forcé de la subir ». Renan répliqua du tac au tac. Il dit les bonnes raisons pour lesquelles il avait continué à toucher son traitement, « sans que sa dignité, dont il était bon juge, en souffrit », et adaptant à la situation présente le mot dont Pierre, au VIII^e chapitre des *Actes*, flagelle Simon qui prétendait acheter par un *bakchich* le pouvoir de conférer le Saint-Esprit : « Si jamais, écrivit-il, vous reprochez à un savant qui fait quelque honneur à son pays de ne pas gagner la faible somme que l'Etat lui alloue, croyez-le, Monsieur le Ministre, il vous répondra comme je vous répons en ce moment, et selon un illustre exemple : *Pecunia tua tecum sit*¹. » Duruy pouvait bien lui supprimer le traitement, il déclarait conserver le titre.

Renan se figurait-il encore qu'on hésiterait à le destituer ? Cela se peut. Toutefois, le 5 juin, il se justifiait dans un article des *Débats* signé d'un pseudonyme, et reconnaissait que la citation latine était un « trait un peu vif ». En réalité, le gouvernement n'attendait peut-être que cette provocation ; le 11 juin, Napoléon III par décret révoquait Renan de ses fonctions au Collège de France, et, malgré l'appel à l'opinion publique que Renan esquissait, à la fin d'un nouvel article dans les *Débats* (14 juin) : « Tous les libéraux ressentiront vivement le coup porté, dans la personne de notre collaborateur,

1. Renan avait omis le : *in perditionem* de l'expression complète. Ainsi mutilée, elle signifie : *Garde ton argent*. Tandis que *Actes*, VIII, 20, veut dire : « Va au diable avec ton argent ». La scène est racontée au ch. iv des *Apôtres*, que Renan préparait peut-être à cette époque : « Pierre alors aurait fait à Simon cette réponse admirable : *Périsses ton argent avec toi...* »



à l'indépendance de la pensée », il n'y eut pas de barricades. Goncourt, au dîner Magny du 20 juin, trouvo Renan « très monté, très parleur. »

Fonctionnaire destitué, Renan fut rendu tout à ses livres. Sa bibliographie ne comprend plus, avant la publication des *Questions contemporaines*, un seul article politique. Mais il fait paraître le commencement de sa *Mission de Phénicie*, qui formera 887 pages in-folio, avec figures et plans¹; et surtout, il dresse le plan d'un nouveau voyage en Orient, indispensable à la continuation de son *Histoire des Origines*. La division adoptée ultérieurement par Renan, qui arrête son second volume (*Les Apôtres*) à l'an 45 (douzeans après la mort de Jésus), et son troisième (*Saint Paul*) à l'an 61, ne doit pas nous faire oublier qu'en 1864, l'auteur voyait d'un même regard² les événements qui se passèrent à Jérusalem au lendemain de la mort de Jésus; la formation du cycle légendaire de la résurrection, les premiers actes de l'Eglise de Jérusalem, la conversion de Paul (an 38), la conception d'un apostolat des Gentils, les voyages et l'œuvre de Paul. Toute cette vie de l'Apôtre lui était d'ailleurs connue depuis le Séminaire : dans sa première

1. L'obstination de Renan à poursuivre cette énorme publication lui fait honneur. Le 16 novembre 1864, d'Alexandrie, il prie Egger de « presser l'imprimerie impériale pour sa livraison de la *Mission*, en faisant observer que cette livraison doit aller jusqu'à la page 200 inclusivement » Cinq ans après (1^{er} novembre 1869) : « Je vais tous les jours de Sèvres à Paris, travaillant avec acharnement à l'achèvement de ma *Mission*. J'aurai fini, absolument fini le manuscrit au 1^{er} janvier. Cette dette me pesait, puisque tous les ouvrages de ce genre restent inachevés ». L'ensemble ne put paraître qu'en 1874. Le 29 octobre de cette année-là, le Prince Napoléon remercie Renan de « son grand et bel ouvrage sur sa mission en Phénicie. »

2. Le commencement de *Saint Paul* : « A leur sortie d'Antioche, Paul et Barnabé, ayant avec eux Jean-Marc, se rendirent à Séleucie », laisse voir que les deux volumes, s'ils ont été publiés séparément, ont été préparés de front.



année de Saint-Sulpice de Paris, on lui avait lu les cahiers d'Écriture sainte de l'abbé Garnier, concernant les *Épîtres de saint Paul*; et le paragraphe 1 des *Prolégomènes (Histoire et caractère de saint Paul)* quoique traité d'un point de vue orthodoxe, lui fournissait un bon résumé, où le rôle de saint Barnabé, notamment, était bien indiqué. Renan saura s'en servir. Maintenant, il va visiter le vaste théâtre où s'est déployée l'activité du second fondateur du christianisme, et chercher les traces de Paul comme il avait suivi celles de Jésus.

Toutefois il désire aussi revoir la Syrie, pour faire un pèlerinage au tombeau de sa sœur et pour fouiller de nouveau, si on lui en donne les moyens, à Oum-el-Awamid. A la veille de partir, il écrit, le 18 octobre 1864, au Prince Napoléon : « Faisant un voyage tout privé pour mes travaux personnels et passant très près du théâtre de mes anciennes fouilles, j'éprouve le désir de reprendre sur un seul point des recherches que, par des circonstances indépendantes de ma volonté, je dus laisser inachevées ». Et il demande à cet effet l'appui de la marine. Démarche inspirée par une belle conscience scientifique, et peut-être aussi par le désir de sonder les dispositions du gouvernement; mais qui ne semble pas avoir été suivie d'effet, puisque les fouilles auraient dû avoir lieu en novembre et que Renan s'attarda en Égypte jusqu'après le milieu de décembre.

En effet, parti de France en novembre avec sa femme — cette fois non pas dans l'allégresse comme en 1860, mais la pensée lourde de ce qu'il laissait derrière lui de « sacrifices et de regrets » (Sa situation? la santé d'Ary?) — il touche à Alexandrie d'où, le 16 novembre, il regarde avec intérêt de sa fenêtre « cet ancien port, où Ammonius Saccas érèa la philosophie alexandrine, en exerçant son métier de portefaix; ce cimetière juif, là-bas, où dorment Philon et tant de nobles penseurs



religieux, frères de Jésus ». Le 17, il part pour le Caire où Mariette l'attend, et d'où il pense pousser jusqu'aux Pyramides : peut-on passer si près de ces merveilles sans les voir ? Mais Mariette entraîna le collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, il voulut lui montrer toute l'Égypte. Le vice-roi donna de son côté à Renan « les facilités... réservées aux personnages les plus privilégiés ». Et c'est ainsi que Renan, après avoir vu Sakkara, les Pyramides, le musée de Boulaq, remonta la vallée du Nil, en passant par Thèbes où il resta quatre jours, jusqu'à la première cataracte, Assouan. Il vit « la petite merveille de Philae ». Et ce n'est pas sans émotion que du dernier rocher de Philae, il dit adieu à la vallée nubienne. « Il est probable, écrit-il à Berthelot, que je n'irai jamais plus près du soleil, que je ne verrai pas Ipsamboul, Gebel Barkal, Kartoum ! » Le 18 décembre, il est de retour au Caire.

En redescendant le Nil d'Assouan au Caire, en décembre, il mit par écrit, pour en faire un article destiné à Buloz, les impressions et les idées que ce voyage dans la Basse et la Haute Égypte avait fait naître en lui. Mais ce contact de l'antiquité ne lui a pas rendu la sérénité. Ce qu'il écrit est rempli de pointes à l'adresse du gouvernement français. Ces cartouches égyptiens, représentant le triomphe des rois, lui rappellent la « basse flatterie », le genre d'« éloquence du *Moniteur* ». « Comme tous les *Moniteurs* du monde, les histoires officielles n'offrent qu'une vérité relative ». Encore ne savait-il sans doute pas alors qu'en France, on était en train de pourvoir à sa succession dans la Chaire de langue hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France : la nomination de Munk, présenté par le Collège, puis par l'Académie, ne faisait pas de doute, malgré les scrupules de Duruy, fondés l'un sur ce que Munk était aveugle, l'autre sur *ce qu'il y aurait trois Juifs au Collège*.

La lettre que Renan envoya à Berthelot de Sakkara le



17 décembre fait allusion à Michelet : « La critique, y est-il écrit, doit se faire à distance ; mais son danger est de travailler ainsi, non sur des réalités, mais sur des imaginations. C'est ce qui arrive à notre ami Michelet. Je me le suis souvent figuré voyant ce que je voyais. A vrai dire, je le erois incapable de voir autre chose que ce qu'il imagine. Mais combien la vue immédiate est plus vraie et même plus poétique ! ». Ce passage développe la critique impliquée dans le mot « *fantaisies historiques* » que Renan, je vous l'ai dit la dernière fois, avait employé à propos de l'auteur de *La Mer*. En décembre 1864, la *Bible de l'Humanité* était déjà parue. « L'humanité, disait la *Préface*, dépose incessamment son âme en une Bible commune. Chaque grand peuple y écrit son verset... Athènes est un verset... et le haut génie de la Grèce est tout dans Pallas Athénè... A la trinité de lumière (Inde, Perse, Grèce) tout naturellement par Memphis, par Carthage, par Tyr et la Judée, contrasta, s'opposa le sombre génie du Midi. L'Égypte dans ses monuments, la Judée dans ses écritures, ont déposé leurs Bibles, ténébreuses et d'effet profond ». De là la grande division du livre, qui étudie successivement *les peuples de la Lumière, et les peuples du crépuscule, de la nuit et du clair-obscur*. Mais cette *Préface* contenait aussi des phrases à l'adresse de l'auteur de la *Vie de Jésus* : « Jérusalem ne peut rester comme aux anciennes cartes, juste au point du milieu... L'humanité ne peut s'asseoir à tout jamais dans ce paysage de cendre, à admirer les arbres « qui ont pu y être autrefois »... Revenant des ombrages immenses de l'Inde, ici, je l'avoue, j'ai soif. J'apprécie le désert, j'apprécie Nazareth, les petits lacs de Galilée. Mais franchement, j'ai soif !... »

1. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que Michelet développait là, avec exagération, une idée dont le germe est dans plusieurs écrits antérieurs de Renan : ainsi dans cette note de *l'Avenir de la science* : « Il est étrange que l'Europe ait adopté pour base de sa



Si j'insiste sur cette œuvre de Michelet, c'est qu'elle semble avoir, pendant tout ce voyage d'Orient, habité l'esprit de Renan, qui d'Athènes, en mars 1865, écrira encore : « L'esprit de tout cela est très bien rendu dans Michelet. Son Athènes est d'une parfaite justesse, et aussi vraie que sa Perse et son Egypte sont fausses ou partiellement vues ». Oui, le cerveau d'où est sortie la *Prière sur l'Acropole* a dû en partie son excitation à la musique bizarre de ces phrases éternelles, à cette atmosphère croisée d'éclairs.

Quelques jours après son retour au Caire, après « une petite course à Suéz, en chemin de fer ¹ », Renan parlait

vie spirituelle les livres qui sont les moins faits pour elle, la littérature des Hébreux ... Les Védas auraient beaucoup plus de droit que la Bible à être le livre sacré de l'Europe. Ceux-là sont bien l'œuvre de nos pères », et dans un article du 8 décembre 1858 : « On s'aperçut qu'il y avait là (dans les trésors de l'Inde) une autre Bible, renfermant la vraie généalogie des dieux que notre race a longtemps adorés. »

1. Renan vit alors, à Tell-el-Kébir, du côté de l'isthme de Suez, un ascète : « Il était là depuis vingt ans, assis sur le sable, plongé dans un sommeil morne, ne voyant plus, n'entendant plus. Les jambes étaient aussi sèches que les tibias d'un squelette. Le soleil, lui dévorant le crâne, avait desséché en lui toute conscience propre ; il vivait bien moins que le roseau ou le palmier » (*Nouvelles Etudes d'Histoire Religieuses*, p. 330.) C'est probablement aussi là qu'il vit de Lesseps, à qui il rappellera, en le recevant à l'Académie, cette rencontre : « J'ai vu votre royauté dans le désert. Pour traverser le ouadi de Zagaziz à Ismailia, vous m'aviez donné un de vos sujets... En m'expliquant le maniement d'un vieux tromblon du xv^e siècle, qui faisait partie de son arsenal, il m'exposait ses sentiments les plus intimes, qui se résumaient en une admiration sans bornes pour vous ». Une dame anglaise, à Ismailia, aurait même montré à Renan les touffes d'herbe qui poussaient dans le sable par suite des infiltrations du canal, comme si la parole d'Isaïe : « le désert fleurira », était en voie de se réaliser. — Enfin, à Schalloufet-Errabah, sur le canal d'eau douce, où il passa une nuit, il admira le moral d'un employé de F de Lesseps qui occupait cette baraque isolée, et s'envisageait « comme une sentinelle en un poste avancé. »



pour la Syrie. De Beyrouth, il poussa, avec sa femme, jusqu'à la tombe d'Henriette. Voici comment sa lettre à Berthelot, du 12 janvier 1865, raconte ce pèlerinage :

« J'ai eu enfin cette consolation à laquelle j'aspirais depuis si longtemps. J'ai vu le lieu où repose ma sœur bien-aimée, j'ai pu lui rendre ces derniers devoirs, qu'une fatalité inouïe m'avait forcé de négliger il y a quatre ans. C'était un grand poids sur mon cœur ; ce doux et triste voyage d'Amschil l'a un peu soulagé. Nous l'avons fait, à petites journées, par un beau temps du mois d'avril [c'est-à-dire par un temps qu'on eût dit du mois d'avril]. La montagne est déjà verte et fleurie comme au printemps. Chaque creux de rochers est une corbeille d'anémones et de cyclamens. C'a été une grande joie pour moi de revoir cette belle route qu'elle aimait tant, et où chaque pas à la lettre me rappelait un souvenir d'elle... Le tombeau où dort notre chère amie est situé sur le dos légèrement arrondi d'un des contreforts du Liban, à la ligne de séparation, ou plutôt à la naissance de deux petites vallées, qui se rendent chacune à la mer en divergeant. On voit la mer par les deux côtés : au sud, le port de Byblos, encombré de ruines ; au nord, la côte qui va vers Botrys. Tout l'alentour est richement cultivé, et plein de vignes, d'oliviers, de mûriers et de palmiers... A l'horizon se dessinent de très hauts sommets, maintenant couverts de neige. Votre amie dort là, au sein d'une nature pleine de grâce et de force ». Renan laissa la morte dans le caveau maronite, et fit célébrer un service à la chapelle maronite qui s'élevait à deux pas de là ¹.

1. Pendant cette cérémonie, les femmes « le regardaient de leurs grands yeux tristes ». Ces images et d'autres se fixaient en lui ; il les réveillera pour tracer le portrait de la femme syrienne : « Dans l'ombre, à la lueur indécise d'une lampe, la femme syrienne, sous ses voiles, avec son œil vague et ses mollesse infinies, produit quelques instants d'illusion. Puis, quand on veut analyser cette beauté, elle s'évanouit... » (*Les Apôtres*, p. 296.)



Puis il revint lentement, avec sa femme, s'arrêtant « à chaque station de cette voie si douloureuse et pourtant si chère ». Cette terre était vraiment pour lui, désormais, une « terre sainte », il se promettait d'y faire encore un autre voyage (qu'il ne fit pas), et d'envoyer de Paris un petit monument, pour être érigé à côté du caveau d'Henriette, avec une inscription disant : *Là repose une femme d'une haute vertu.*

Prenez maintenant le deuxième chapitre des *Apôtres* : « Le désir le plus vif de ceux qui ont perdu une personne chère, est de revoir les lieux où ils ont vécu avec elle. Ce fut sans doute ce sentiment qui, quelques jours après les événements de la Pâque, porta les disciples à regagner la Galilée... On était vers la fin du mois d'avril. La terre alors est parsemée d'anémones rouges, qui sont probablement ces « lis des champs » dont Jésus aimait à tirer ses comparaisons. A chaque pas on retrouvait ses paroles, comme attachées aux mille accidents du chemin... C'était comme un beau rêve commencé, comme une illusion évanouie puis retrouvée... Ils le voyaient partout où ils avaient vécu avec lui. Sans doute ce n'était pas la joie de la jouissance à toute heure... Mais *le grand amour se contente de peu de chose. Si tous tant que nous sommes, une fois par an, à la dérobée, durant un instant assez long pour échanger deux paroles, nous pouvions revoir les personnes aimées que nous avons perdues, la mort ne serait plus la mort !* » Hélas ! Renan n'avait plus cette enfance du cœur qui rendit aux disciples la présence de leur doux maître. Pour qu'Henriette ressuscite un instant, il faudra que Léolin boive l'eau magique de Prospero. Mais au moins l'historien a compris comment s'étaient produites les apparitions galiléennes, et comment elles avaient duré : « Près d'un an s'écoula dans cette vie suspendue entre le ciel et la terre. Le charme, loin de décroître, augmentait... *Le sentiment d'une personne aimée qu'on a perdue est bien plus fécond*



à distance qu'au lendemain de la mort. Plus on s'éloigne, plus ce sentiment devient énergique. La tristesse qui d'abord s'y mêlait et, en un sens, l'amoindrissait, se change en piété sereine. L'image du défunt se transfigure, s'idéalise, devient l'âme de la vie, le principe de toute action, la source de toute joie, l'oracle que l'on consulte, la consolation qu'on cherche aux moments d'abattement... Jésus, si aimé durant sa vie, le fut ainsi plus encore après son dernier soupir, ou plutôt son dernier soupir devint le commencement de sa véritable vie... »

Quelque temps encore, Henriette invisible accompagnera son frère. S'il doit congédier Marie de Magdala qui, après avoir inventé la résurrection, disparaît de la scène où entre Pierre, Renan marque que c'est là un effet « de l'éternelle injustice qui fait que l'homme s'approprie à lui seul l'œuvre dans laquelle la femme a eu autant de part que lui ¹ » (à cette œuvre qu'était la vie et la gloire de Renan, Henriette, en effet, n'avait-elle pas collaboré?) ; « On sait, dit-il encore, quelle force les natures délicates, surtout les femmes, puisent dans la divine faculté de savoir pleurer longtemps » (p. 73, 74) ; et plus loin à propos de la prétendue résurrection de Tabitha, la pointe d'un dernier regret traversera le cœur révolté de Renan : « Hélas ! la mort, tout insensée qu'elle est en pareil cas, est inflexible. Quand l'âme la plus exquise s'est exhalée, l'arrêt demeure irrévocable ; la femme la plus excellente ne répond pas plus que la femme vulgaire et frivole à l'invitation des voix amies qui la rappellent ². » — Mais il nous faut suivre le voyageur sur un autre théâtre, celui de la vie de Paul.

Le but principal que Renan se proposait en quittant Beyrouth, le 13 janvier 1865, c'étaient ces faubourgs sud

1. *Les Ap.*, p. 59.

2. *Ibid.*, p. 200-201.



de Damas où Jésus était apparu au persécuteur. Pour les atteindre, il fallait traverser l'Anti-Liban et la plaine élevée qui y fait suite à l'est. Renan y eut très froid : « Des eaux glacées sillonnent (ce plateau) de toutes parts. Tous les arbres perdent leurs feuilles en hiver; la terre est jonchée de feuilles mortes; ce sont partout des peupliers, des noyers, toutes les essences de nos climats, ou du moins leurs analogues ¹. » Le décor où il fallait placer la scène de la conversion, au contraire de ce qui avait eu lieu en Galilée, n'aidait pas Renan à la comprendre. « L'impression de ces campagnes richement cultivées, de ces vergers délicieux, séparés les uns des autres par des rigoles et chargés des plus beaux fruits, est celle du calme et du bonheur... Si Paul trouva là des visions terribles, c'est qu'il les portait en son esprit ² ». La conclusion à laquelle s'arrête Renan, devant ce paysage plus européen qu'oriental, vu par de froides journées de janvier, fut qu'il « fallait écarter tout accident extérieur; le phénomène s'était passé tout entier dans l'âme de Paul ³. »

Le 20 janvier, Renan était à Beyrouth, où il recevait une lettre de Berthelot lui apprenant que le pape venait de lancer le *Syllabus*; ce jour-là même il partit pour Tripoli. Il s'y embarqua le 21 pour Alexandrette où il était le 22. Le 23 il débarqua et se dirigea vers Antioche, ville importante pour lui, puisqu'elle avait été le foyer primordial des missions chrétiennes, et que saint Paul s'y était formé définitivement. Malheureusement le sol, presque vide de traces antiques, n'était pas tel qu'on y pût rattacher tant de grands souvenirs. Mais la nature y avait du charme : « La variété des fleurs, la fraîcheur du gazon, composé d'une multitude inouïe de petites graminées, la beauté des platanes qui bordent l'Oronte, inspi-

1. *Correspondance Renan-Berthelot*, p. 328-329.

2. *Les Apôtres*, p. 178-179.

3. *Correspondance...* p. 329.



rent la gaieté, quelque chose du parfum suave dont s'enivrèrent ces beaux génies de Jean Chrysostome, de Libanius, de Julien⁵ ». Renan y admira aussi la « couronne dentelée d'un merveilleux effet » qu'y forme l'enceinte, embrassant le sommet des monts. — C'est d'Antioche, qu'étaient partis, en 45 ap. J. C., les trois premiers missionnaires chrétiens, Paul, Barnabé, Jean-Marc. Comme eux, dix-huit cent vingt ans après eux, Renan sortit d'Antioche par la porte qui conduit à Séleucie. « La marche d'Antioche à cette dernière ville est d'une petite journée. La route suit à distance la rive droite de l'Oronte... Ce sont de tous côtés des bois taillés de myrtes, d'arbousiers, de lauriers, de chênes verts; de riches villages sont suspendus aux crêtes vivement coupées de la montagne... Ce pays n'est déjà plus la Syrie. On est ici en terre classique... » A Séleucie, Renan trouva une « côte inhospitalière et tempétueuse. Le vent du golfe, tombant du haut des montagnes et prenant les flots à revers, produit toujours au large une forte houle... Les quais, le môle... existent encore¹... » C'est sur les « blocs disjoints de ce vieux môle » que Renan et sa femme, s'il faut en croire la *Dédicace à Cornélie Scheffer*, portèrent « quelque envie aux apôtres qui s'embarquèrent de là pour la conquête du monde, pleins d'une foi si ardente au prochain royaume de Dieu ». Une fois sur le bateau, Renan vit s'ordonner peu à peu la perspective de la côte. « Sur le sable noir de la grève », ce groupe n'était-il pas celui des frères de Paul, et ne fallait-il pas, comme l'apôtre jadis, « les saluer pour la dernière fois de la main ? »

Renan eût désiré suivre en Galatie la trace de la première mission de Paul, qui, après avoir traversé Chypre, avait abordé en Pamphylie, près de Perge. Mais sans doute le temps était-il trop mauvais, l'hiver ayant été,

1. *Les Apôtres*, p. 223.

2. *Saint Paul*, p. 1, 2, 3.



cotte année-là, pluvieux et traînant dans les parages de l'Asio Mincure. Toujours est-il qu'abandonnant le sillage de la barque apostolique, Renan cingla vers Athènes : il y arriva le 13 février. Dès le 16, il écrivait à Berthelot : « Je n'ai encore qu'une vue sommaire de ces merveilles ; jo suis à la lettre ébloui. Mon impression dépasse de beaucoup ce que j'imaginai. C'est l'absolu, c'est la perfection ; mais c'est le charme aussi, le charme infini, profond, accompagné d'une volupté douce et forte. Oh ! quelle bénédiction que ce rayon d'un autre monde soit venu jusqu'à nous ! » Il venait d'avoir sa seconde révélation. Non qu'il eût ignoré, avant son voyage, que la Grèce avait créé la science, l'art, la philosophie, la civilisation¹ ; mais c'était une vue abstraite : or ici, il sentit une émotion du même ordre que celle qu'il avait eue en apercevant la vallée du Jourdain ; le divin, encore une fois, s'était montré à lui. A côté du miracle juif venait se placer pour lui le miracle grec.

Il était descendu à un hôtel situé place de la Constitution, au centre de la ville moderne qui, comme vous le savez, se développe au nord-est de l'Acropole, entre ce rocher et le Lycabète. Mais, dès qu'il le pouvait, il montait parmi ces chefs-d'œuvre incomparables. L'Orient d'où il arrivait lui paraissait barbare. Les Romains eux-mêmes n'avaient été que de grossiers soldats, et comme il trouvait leur éloge dans la *Préface* récemment publiée de l'*Histoire de Jules César* dont l'auteur, vous le savez, était l'empereur Napoléon III, il s'emportait contre cette impuissance française à remonter au delà de Rome. (Patrice, pourtant, à Rome, avait su deviner la Grèce.) — Et tous les autres peuples, Celtes, Germains, Slaves, qu'étaient-ce que des « espèces de Scythes consciencieux mais péniblement civilisés » ? — Renan se

1. Voir, par exemple, cette phrase dès 1833 : « La Grèce est vraiment une Terre sainte pour celui dont la civilisation est le culte... Les vraies origines de l'esprit humain sont là. »



sentait plein d'indulgence pour les descendants des cavaliers qui « célébraient, sur la frise du Parthénon, leur fête éternelle ». « Douce et très bienveillante » lui paraissait la population d'Athènes. « Cette race a toujours vingt ans... Le goût de la parure qui distingue le palicare, et qui se montre avec tant d'innocence dans la jeune Grecque, n'est pas la pompeuse vanité du barbare, la sottie prétention de la bourgeoise, bouffie de son ridicule orgueil de parvenue ; c'est le sentiment pur et fin de naïfs jouvenceaux, se sentant fils légitimes des vrais inventeurs de la beauté¹ ». Ainsi Renan ne voyait pas « la Grèce contemporaine » avec les yeux d'E. About.

Chaque jour, il passait des heures sur l'Acropole. Il se rendait compte, en visitant le Parthénon, que les parties cachées de l'édifice étaient aussi soignées que celles qui sont vues ; aussi rougissait-il d'avoir jadis, en se plaissant dans une église gothique, sacrifié « à un idéal moins pur ». Il méditait les paroles d'un architecte avec qui il avait voyagé : « La vérité des dieux est en proportion de la beauté solide des Temples qu'on leur a élevés ». « Jugée sur ce pied-là, Athénè était au-dessus de toute rivalité ». Et puis elle était l'éternelle raison : comme le style du xvii^e siècle français, comme toute forme classique, le contour grec était « susceptible d'être définitivement élargi, mais parfait en ses proportions ». L'homme de génie, devant Athénè, n'était-il pas comme devant son idéal incarné, comme devant le principe de sa force, le foyer où il puisait l'étincelle du feu créateur ? « J'ai écrit, lui disait Renan, selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô Théonoé, la vie du jeune dieu que je servis dans mon enfance ». Les hommes s'étaient scandalisés ; mais elle, était-elle contente ?

Dans cette admiration et cette joie toujours grandissantes, certaines des phrases rassemblées plus tard dans

1. *Saint Paul*, p. 204-205.



la *Prière sur l'Acropole* s'écrivaient pour ainsi dire toutes seules. Une digression, qui n'était qu'un hymne à la Grèce, venait s'insérer à la fin de l'article sur l'Égypte fait d'Assouan au Caire ¹, et auquel Renan, avant de l'envoyer à Buloz, mit à Athènes la dernière main. — Mais il n'oubliait pas le but scientifique de son voyage : Paul aussi était venu à Athènes. Il avait vu, intacts, ces monuments de l'Acropole dont les ruines faisaient tomber en extase, et il n'en avait point été ému : ces « incomparables images » n'étaient pour lui que des idoles. « Ah ! belles et chastes images, vrais dieux et vraies déesses, tremblez ; voici celui qui lèvera contre vous le marteau. Le mot fatal est prononcé ; vous êtes des idoles ; l'erreur de ce laid petit Juif sera votre arrêt de mort ². »

Comme les plaines de l'Asie Mineure restèrent, ce printemps-là, longtemps inondées, Renan prolongea son séjour à Athènes jusqu'au 28 mars. Le 6 avril, il écrit de Smyrne à Berthelot qu'il part « pour Ephèse par le chemin de fer, pour de là s'enfoncer dans l'intérieur ». Son plan est de voir Ephèse, qui avait été la « troisième capitale du christianisme, après Jérusalem et Antioche ³ », puis ces villes de Tralles, Hiéropolis, Laodicée, Colosses, en un mot ce bassin du Méandre, où le christianisme, après le passage de Paul, vers 55, établit son centre. Vous savez que Paul avait pénétré dans ce pays, lors de sa troisième mission, en venant de l'est : Renan l'abordait par l'ouest. Il vit à Ephèse la cuve immense du théâtre où avait eu lieu, en 57, l'échauffourée racontée dans *Saint Paul*, p. 428 et seq. ; et aux portes d'Ephèse,

1. C'est là qu'est cette phrase souvent citée : « Notre art n'est qu'une tentative, d'avance condamnée à l'infériorité, pour renouveler en un monde laid et bourgeois ce que la Grèce fit un jour sous l'influence d'un rayon de grâce divine, en un monde jeune, noble et beau. »

2. *Saint Paul*, p. 172.

3. *Ibid.*, p. 333.



« la prairie d'Asie » « où des cygnes et de beaux oiseaux » se donnent, comme dans l'antiquité, rendez-vous. La population des villes de l'intérieur lui parut avoir « du charme et de la gaieté » : « les femmes ont le teint clair, l'œil vague et doux, de beaux cheveux blonds, une tournure retenue et modeste, impliquant le vif sentiment de leur beauté¹. » A Aphrodisias, il vit le grand temple, dont le manque de noblesse blessait un œil qui s'était rassasié de l'Acropole. Le pays de Laodicée, de Colosses et d'Hiérapolis le retint. « L'âme de ce beau pays est le mont Cadmus. Les eaux qui en découlent entretiennent sur une des pentes de la vallée des vergers remplis d'arbres à fruit, traversés de rivières poissonneuses, égayés par des cigognes apprivoisées... Sur les hauteurs d'Hiérapolis, la pureté de l'air, la lumière splendide, la vue du Cadmus, nageant comme un Olympe dans un éther éblouissant, les sommets brûlés de la Phrygie s'évanouissant dans le bleu du ciel en une teinte rosée, l'ouverture de la vallée du Méandre, les profils obliques du Messogis, les blancs sommets lointains du Tmolus, produisent un véritable éblouissement. Là vécut saint Philippe, Papias; là naquit Epictète². »

Nous avons fort peu de renseignements sur cette campagne de l'Asie Mineure, la lettre de madame Renan à madame Berthelot qui la narrait n'ayant pas été publiée. Sans doute le voyageur visita-t-il aussi Philadelphie, Sardes, Magnésie du Sipyle, c'est-à-dire le bassin de l'Hermus, bien que Paul n'y eût point passé, mais à cause du rôle des églises en relations avec Jean qui s'y établirent et dont il est question dans l'Apocalypse, dont Renan croit alors pouvoir fixer la date en l'an 68. C'est aussi en vue du moment où il aurait à parler de l'Apocalypse que Renan voulut voir Pathmos. Il prit une

1. *Saint Paul*, p. 353.

2. *Ibid.*, p. 339.



barque à Scala-Nova. Mais les barques étaient si mauvaises, les patrons si stupides, et le temps lui fut si contraire qu'il resta cinquante-deux heures en mer, sans pouvoir entrer dans le port de Pathmos. Cette aventure rappela à Renan le cas semblable de Paul prisonnier, transporté à Rome, en 60, sur un bateau dont le capitaine avait voulu entrer dans le port de Cnide, sans que le vent du nord-est le lui permit. En outre, elle lui donnera lieu de faire un vivant récit de l'odyssée de Paul entre la Crète et Malte. « Pendant ces crises de la vie maritime, l'existence est comme suspendue ; quand elles sont finies, on s'aperçoit qu'on est sale et qu'on a faim ¹. » Enfin, quand il traitera, dans *l'Antéchrist* (p. 375), du voyage probable de Jean à Pathmos, il supposera que l'auteur de l'Apocalypse avait pu relâcher là par « un simple accident de mer... Ces navigations de l'Archipel sont pleines de hasards... ce sont tour à tour des calmes plats, et quand on s'engage dans les canaux étroits, des vents obstinés. On n'est nullement maître de soi ; on touche où l'on peut et non où l'on veut. »

Mais pendant ces longues heures d'attente en mer, Renan avait pu fixer les aspects du paysage. Encore là, nulle correspondance entre le cadre et ce qui avait dû s'y passer. Pas plus que Paul, Jean n'avait eu les yeux de Renan. « Pathmos ressemble à toutes les îles de l'Archipel : mer d'azur, air limpide, ciel serein, rochers aux sommets dentelés, à peine revêtus par moments d'un léger duvet de verdure. L'aspect est nu et stérile ; mais les formes et la couleur du roc, le bleu vif de la mer, sillonnée de beaux oiseaux blancs, opposé aux teintes rougeâtres des rochers, sont quelque chose d'admirable. Ces myriades d'îles et d'ilots, aux formes les plus variées, qui émergent comme des pyramides ou comme des boucliers sur les flots, et dansent une ronde

1. *Saint Paul*, p. 534.



éternelle autour de l'horizon, semblent le monde féérique d'un cycle de dieux marins et d'Océanides, menant une brillante vie d'amour, de jeunesse et de mélancolie, en des grottes d'un vert glauque, sur des rivages sans mystère, tour à tour gracieux et terribles, lumineux et sombres. Calypso et les sirènes, les Tritons et les Néréides, les charmes dangereux de la mer, ses caresses à la fois voluptueuses et sinistres, toutes ces fines sensations qui ont leur inimitable expression dans l'*Odysée* échappèrent au ténébreux visionnaire... Il avait dû, cependant, goûter plus d'une fois sur ces flots le silence plein de sérénité des nuits, où l'on n'entend que le gémissement de l'alcyon et le soufflet sourd du dauphin. Des jours entiers, il fut en face du mont Mycale, *sans songer* à la victoire des Hellènes sur les Perses... A ce point central de toutes les grandes créations grecques, à quelques lieues de Samos, de Cos, de Milet, d'Ephèse, il rêva *d'autre chose que* du prodigieux génie de Pythagore, d'Ilippocrate, de Thalès, d'Héraclite... Le sombre enthousiaste, jeté par hasard sur ces rives ioniennes, ne sortit pas de ses souvenirs bibliques... La maladie qu'il portait dans ses viscères teignait tout de ses couleurs... *Jamais on ne s'isola davantage du milieu environnant*¹. Le voyageur, dans ces parages, avait plus de plaisir que l'historien, de profit.

Nous retrouvons Renan à Smyrne le 6 mai, juste un mois après qu'il était parti de là pour Ephèse. Dans une lettre à Berthelot il qualifie de « rude » son excursion en Asie Mineure, bien qu'on lui eût organisé une bonne caravane. Il fait allusion à un « odieux défilé d'Asie Mineure, où l'on est fusillé à distance sans voir les agresseurs » ; sans doute cette route près de Scala-Nova, dont les rochers, quand il y passa, étaient encore « teints du sang d'un malheureux », assassiné là quelques jours

1. *L'Antéchrist*, p. 376 et seq.



auparavant. Cependant, l'impression que l'auteur de *Saint Paul* (p. 128 et seq.) essaie de donner de « ces longs voyages d'Asie Mineure » n'est pas mauvaise. Ils sont, écrit-il, « pleins de doux ennuis et de rêveuse mysticité, un mélange singulier de tristesse et de charme. Souvent la route est austère... D'autres parties, au contraire, sont pleines de fraîcheur, et ne répondent nullement aux idées qu'on s'est habitué à renfermer sous ce mot vague d'Orient... L'Asie Mineure, pour l'aspect et pour le ton du paysage, rappelle l'Italie ou notre Midi à la hauteur de Valence et d'Avignon. L'Européen n'y est nullement dépaycé, comme il l'est en Syrie et en Egypte. C'est, si j'ose le dire, un pays arien, non un pays sémitique... L'eau y est abondante; les villes en sont comme inondées; certains points, tels que... Magnésie du Sipyle, sont de vrais paradis... De longues files de peupliers, de petits platanistes dans les larges lits des torrents d'hiver, de superbes cépées d'arbres dont le pied plonge dans les fontaines et qui s'élancent en touffes sombres du bas de chaque montagne, sont le soulagement du voyageur. A chaque source, la caravane s'arrête et boit. La marche durant des jours et des jours sur ces lignes étroites de pavés antiques, qui depuis des siècles ont porté des voyageurs si divers, est parfois fatigante; mais les haltes sont délicieuses. Un repos d'une heure, un morceau de pain mangé sur le bord de ces ruisseaux limpides, coulant sur des lits de cailloux, vous soutient pour longtemps¹. »

Le dessein premier de Renan avait été d'aller de là à Constantinople. Mais cette année-là, en mai, il y gelait encore. Aussi est-ce pour Athènes que Renan part de Smyrne, le 6 mai. Il lui fallait en effet voir Corinthe, où Paul avait séjourné pendant sa seconde mission. Comme l'Apôtre, parti du Pirée, il aborda à Kenchrées,

1. *Saint Paul*, p. 129-130.



le port de Corinthe sur la mer Egée. « C'est un assez bon petit havre, entouré de collines verdoyantes et de bois de pins ¹ ». Malheureusement il trouva « Corinthe fort effacée et d'intérêt secondaire ». Comme Paul encore, il reposa longtemps ses regards sur « le beau rocher de l'Acrocorinthe, les sommets neigoux de l'Hélicon et du Parnasse ² ». Mais Paul à Corinthe regrettait la Macédoine, et Renan désirait la voir. Aussi, après avoir poussé jusqu'à Argos, Tirynthe et Mycènes, qui lui offrirent pour le monde homérique l'équivalent de ce qu'était Athènes pour l'hellénisme classique, il revint à Athènes, et le 25 mai, s'embarqua pour Salonique sur un bateau grec qui devait faire le cabotage par l'Euripe, suivant ainsi le même chemin quo Paul, mais en sens inverse, l'Apôtre étant, au cours de sa seconde mission, venu à Athènes de Salonique. Ce sont ses propres impressions et non celles de Paul, qui d'ailleurs était peut-être passé au large de l'Eubée, que Renan décrit dans *Saint Paul* (p. 167) : « A chaque bordée, on effleure cette terre vraiment sainte, où la perfection s'est une fois dévoilée, où l'idéal a réellement existé... Paul n'éprouva pas sans doute... cette espèce de sentiment filial... » Le dimanche 28, Renan débarquait à Salonique où la chaleur était extrême; il se porta sur les hauteurs qui ferment le golfe au nord et à l'est. Il vit « à l'horizon l'Olympe dans toute sa splendeur. Le pied et la région moyenne de la montagne se confondent avec l'azur du ciel; les neiges du sommet semblent une demeure éthérée suspendue dans l'espace. Mais hélas! déjà la montagne sainte était dévastée. Les hommes y étaient montés et avaient bien vu que les dieux n'y habitaient plus. Quand Cicéron, de son exil à Thessalonique, voyait ces blancs sommets, il savait qu'il n'y avait là que de la neige et

1. *Saint Paul*, p. 211.

2. *Ibid.*, p. 219.



des rochers. Paul, sans doute, *n'eut pas un regard* pour ces lieux enchantés d'une autre race. »

Continuant à refaire en sens inverse le voyage de Paul dans sa seconde mission, Renan s'engagea à cheval sur la *Via Egnatia*, vers Philippes, toujours par une température accablante. Aussi devait-il décrire dans *Saint Paul* (p. 156) comme « torride » le bassin des lacs de la Mygdonie : « On dirait des surfaces de plomb fondu ; les couleuvres, nageant la tête hors de l'eau et cherchant l'ombre, y tracent seules quelques rides. Les troupeaux, vers midi, serrés au pied des arbres, semblent atterrés ; n'était le bourdonnement des insectes et le chant des oiseaux, qui seuls dans la création résistent à ces accablants, on se croirait au règne de la mort ». Plus loin heureusement, il s'engagea dans « l'Aulon d'Aréthuse, déchirure profonde, sorte de Bosphore taillé à pic, qui sert d'émissaire aux eaux des lacs intérieurs vers la mer ». Là saint Paul était passé, « *probablement distrait*, à côté du tombeau d'Euripide. La beauté des arbres, la fraîcheur de l'air, la rapidité des eaux, la vigueur des fougères et des arbustes de toute sorte » faisaient un contraste avec la fournaise d'où Renan sortait. La dernière halte qu'il fit avant d'arriver au Strymon fut « sous des platanes, près d'une source très froide ¹ qui sort du sable, à deux pas de la mer », dans un endroit délicieux.

A une heure environ de l'embouchure du Strymon, les voyageurs trouvèrent Jénikeui, sur l'emplacement de l'ancienne Amphipolis. Le trajet entre ce point et Philippes fut agréable. Aussi Renan n'hésitera-t-il pas à écrire dans *Saint Paul* (p. 154) : « Ce fut une des plus belles journées de voyage de Paul... La voie romaine [la *Via Egnatia*] est formée de dalles de marbre. A

1. Est-ce là le « Strymon glacé » dont il est question dans la *Prière sur l'Acropole* ?



chaque pas, presque sous chaque platane, des puits profonds, remplis d'une eau venant directement des neiges voisines et filtrée par d'épaisses couches de terrains perméables, s'offrent au voyageur... C'est là qu'on apprend à placer l'eau parfaite au premier rang entre les dons de la nature. »

Voici les ruines de Philippos, se détachant sur un promontoire avancé de la montagne, au centre d'une « plaine toujours verdoyante ». « Des massifs de peupliers, de saules, de figuiers, de cressiers, de vignes sauvages, exhalent l'odeur la plus suave, dissimulent les ruisseaux qui coulent de toutes parts. Ailleurs, des prairies inondées ou couvertes de grands roseaux montrent des troupeaux de buffles à l'œil blanc mat, aux cornes énormes, la tête seule hors de l'eau, tandis que des abeilles et des essaims de papillons noirs et bleus tourbillonnent sur les fleurs. »

Philippos! Là s'était formée l'Eglise chérie de Paul entre toutes; là il avait vécu avec Lydie, Phoebé, Chloé, dont Renan croyait retrouver les traits dans ces femmes grecques qui, sur le retour de l'âge, « deviennent pâles », dont « l'œil alors s'égaré légèrement, et qui, couvrant d'un voile noir les bandeaux de cheveux plats qu'encadrent leurs joues, se vouent aux soins austères ». (*Saint Paul*, p. 150). Ces belles ruines étaient le digne terme du voyage de Macédoine, l'un de ceux qui avaient fait « le plus de plaisir » à Renan; il n'avait plus qu'à descendre « la rampe pavée et taillée dans le roc » qui domine Cavalla (l'ancienne Néapolis). Un bateau turc, auquel il eut la malencontreuse idée de s'abandonner pour gagner quelques jours, le reçut, ainsi que madame Renan, et les porta — dans de fort mauvaises conditions, à Constantinople que Renan voulait voir à tout hasard, — car l'auteur de la *Vie de Jésus* — nous le savons par l'*Introduction* à ce livre (p. v) — estimait qu'une histoire complète des « Origines du christianisme » devait

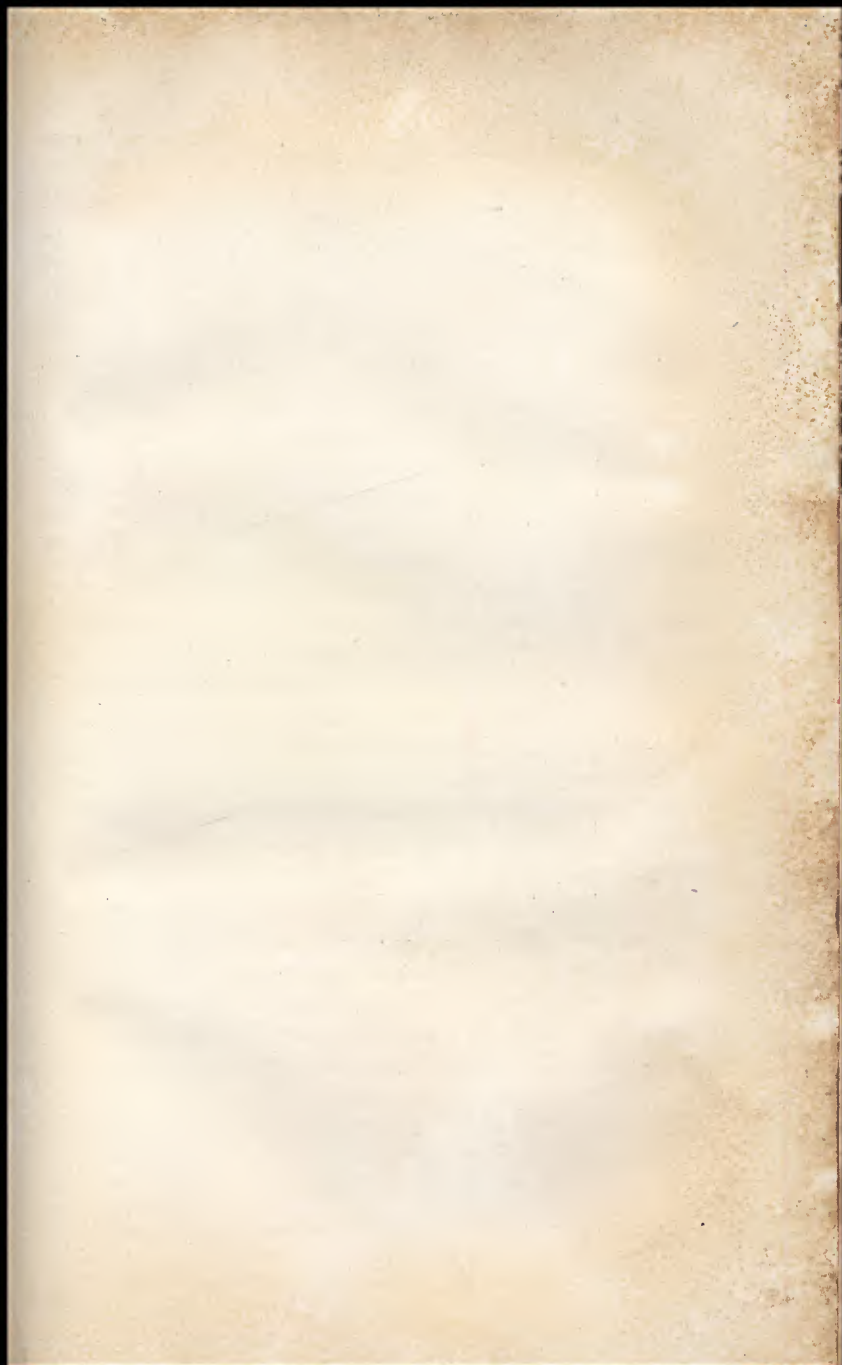


aller jusqu'au ehangement de politique qui, sous Constantin, fit du ehristianisme le culte officiel. Ils arrivèrent le 8 juin. A part Sainte-Sophie, véritable « temple arien, où le genre humain tout entier pourrait faire sa prière ¹ », et qui produisait « un effet divin avec ses briques et son plattras ² », — et les vues d'ensemble de la ville « qui sont sans égales au monde », Constantinople plut peu à Renan : elle lui apparut « comme une ville de singes, une sorte de capitale perpétuelle, fondée par ce digne Constantin pour l'ignominie, l'intrigue et la bêtise. » Pendant ce séjour, il recueillit, de deux personnes qui y avaient été « mêlées de près », des renseignements sur le bábisme qui lui prouvèrent que l'Asie était encore eapable d'enfanter des religions. Il repartit probablement de Constantinople le 21 juin ; il était à Paris vers la fin de ce mois-là. La cruelle expérience qui n'avait empêché ni lui ni sa femme de repartir pour l'Orient les avertit au moins de terminer cette fois avant l'été.

1. *Saint Paul*, p. 207.

2. *Prière sur l'Acropole*.







ERNEST RENAN EN 1870



IX

SOUS L'EMPIRE FINISSANT

(1865-1870)

Jamais peut-être Renan ne mena une vie si pleine et si harmonieuse que pendant cette période où il publia deux livres de son *Histoire des Origines*, où il mit en train les ouvrages d'érudition pure qui allaient faire, jusqu'à la fin de sa vie, le constant objet de ses soins, où il brigua devant le peuple un mandat législatif sans cesser d'exposer par la plume ses idées politiques.

Quand il regagna Paris à la fin de juin 1865, Munk occupait depuis quelques jours la chaire d'hébreu au Collège de France. Mais l'Institut n'était pas fermé à Renan, et la *Revue archéologique* de cette année-là note que le voyageur récemment revenu était présent aux séances de l'Académie des Inscriptions dès juillet. Un deuil assombrit à cette époque le monde savant : la mort de Victor Leclerc, qui, quelques jours après avoir assisté, le 27 octobre 1865, à une séance de la Commission de l'*Histoire littéraire*, avait été frappé chez son libraire d'un coup subit; il mourut le 12 novembre. Renan en fut affecté. Il revoyait ces soutenances de



thèses auxquelles il avait assisté étant étudiant, et de la sienne propre. « La belle et souriante figure de M. Leclerc, animée par la discussion, semblait au milieu de ce cercle illustre une apparition des temps anciens ». Il se rappelait ses visites au doyen à la Sorbonne. « On respirait en montant chez lui l'étude et la gravité. »

En 1867, c'est Cousin qui meurt; en janvier 1868 c'est M. Lehir qui s'éteint, et Renan, en juillet, dans son Rapport à la société asiatique, paie un juste tribut à son vieux maître. Toutes ces morts, frappant la génération qui l'avait précédé, avertirent-elles Renan que lui aussi il vieillissait?

A ce moment, il était tout entier à la préparation de ses *Apôtres*, qu'il devait, si l'on en croit Taine, publier dès le 15 décembre 1865. Il prend pourtant le temps d'écrire un article sur *L'exégèse religieuse et l'esprit français*, àpre réquisitoire contre Bossuet. Est-ce sa destitution qui avait aigri contre l'évêque orthodoxe le successeur de Richard Simon — car Renan se considérait comme tel? — On serait tenté de le croire; mais Renan n'était pas moins virulent contre Bossuet dans des lettres à A. Peyrat écrites dès 1856.

Les *Apôtres* parurent¹ le 12 avril 1866, comme le livre deuxième des Origines « qui comprend depuis la mort de Jésus jusqu'aux grandes missions de saint Paul (33-45). » C'est l'un des plus beaux de l'œuvre historique de Renan. Taine, dans les *Débats* du 13 avril, écrivait : « L'auteur des *Apôtres* a surpassé l'auteur de la *Vie de*

1. L'introduction contenait plusieurs phrases destinées à désarmer les adversaires : « J'espère qu'un intervalle de deux années et demie écoulées depuis la publication de la *Vie de Jésus* portera certains lecteurs à s'occuper de ces problèmes avec plus de calme... Notre dissidence avec les personnes qui croient aux religions positives est, après tout, uniquement scientifique; par le cœur, nous sommes avec elles... Paix donc, au nom de Dieu! »



Jésus »; et c'est aussi mon avis. Sans parler de ce Tableau du monde vers le milieu du premier siècle qui reste sur la plupart des points si exact, et montre que Renan, pour écrire un chapitre d'histoire littéraire, — se souvenait avec profit des cours suivis et des études faites pendant sa préparation à la licence, — il y a là un art mesuré et fin, une sobre et pénétrante émotion, dignes tout à fait de celui que Sainte-Beuve trouvera, quelques mois plus tard, « gai, vif, éclairé d'on ne sait quel rayon du soleil de Grèce depuis qu'il y est allé ». En réalité, si Renan rayonnait, c'était du reflet croisé de deux lumières : la Galilée et l'Attique¹. Il vécut alors une période d'eurythmie parfaite, où les deux révélations du divin se complétaient et se faisaient valoir mutuellement, ne laissant place ni au regret ni au trouble, mais procurant cette « grande volupté de l'âme, qui est une des manières de toucher l'infini ». — Quant à la couleur générale des *Apôtres*, elle est fort bien indiquée dans ce jugement de Goncourt. (Je le relève avec d'autant plus de soin que la pensée du voyageur en Orient m'a paru la dernière fois baigner dans l'ambiance chargée d'effluves des phrases de Michelet.) « Michelet! Le génie qui, dans ce moment-ci, déteint sur tout et sur tous... J'ouvre le livre de Renan : c'est du Michelet *fénelonisé*... Michelet s'est emparé de la pensée contemporaine. »

Je ne reviendrai pas sur la manière dont l'auteur des *Apôtres* a utilisé sa propre expérience; il a, vous vous en souvenez, nourri de ses regrets et de ses désirs les âmes apostoliques. Mais il y avait des points sur lesquels l'analogie lui manquait. Comment expliquer la croyance à la

1. Voir aussi la lettre où Ritter dit avoir vu, en janvier 1869, Renan au cours de Taine sur l'art grec : « Je voyais sur la figure de M. Renan passer de temps en temps cette espèce de rayonnement intérieur qui nous saisit quand nous entendons exprimer par les autres des idées qui nous sont chères. »



résurrection? C'est là que paraît toute la finesse de main de Renan : « La journée qui suivit l'ensevelissement de Jésus... fut remplie par la pensée du maître déposé au tombeau. Les femmes surtout le couvrirent en esprit de leurs plus tendres carcasses. Leur pensée n'abandonne pas un instant ce doux ami, couché dans sa myrrhe, que les méchants ont tué. Ah! sans doute, les anges l'entourent, et se voilent la face en son linceul. Il disait bien qu'il mourrait, et qu'il revivrait dans le royaume de son Père. Oui, il revivra; Dieu ne laissera pas son fils en proie aux enfers; il ne permettra pas que son élu voie la corruption. Qu'est-ce que cette pierre du tombeau qui pèse sur lui? Il la soulèvera; il remontera à la droite de son Père, d'où il est descendu. Et nous le verrons encore; nous entendrons sa voix charmante; nous jouirons de nouveau de ses entretiens, et c'est en vain qu'ils l'auront tué... Quand Marie de Magdala arriva, le dimanche matin, la pierre n'était pas à sa place. Le caveau était ouvert. Le corps n'y était plus. L'idée de la résurrection était encore chez elle peu développée. Ce qui remplissait son âme, c'était un regret tendre et le désir de rendre les soins funèbres au corps de son divin ami. Aussi ses premiers sentiments furent-ils la surprise et la douceur... Sur le bord du caveau, elle pleurait abondamment. Une seule pensée la préoccupait : Où avait-on mis le corps? Son cœur de femme n'allait pas au delà du désir de tenir encore dans ses bras le cadavre bien-aimé. Tout à coup, elle entend un bruit léger derrière elle. Un homme est debout. Elle croit d'abord que c'est le jardinier : « Oh! dit-elle, si c'est toi qui l'as pris, dis-moi où tu l'as posé, afin que je l'emporte ». Pour toute réponse, elle s'entend appeler par son nom : « Marie! » C'était la voix qui tant de fois l'avait fait tressaillir. C'était l'accent de Jésus. « O mon maître!... » s'écrie-t-elle. Elle veut le toucher. Une sorte de mouvement instinctif la porte à baiser ses



pieds. La vision légère s'écarte et lui dit : « Ne me touche pas ! » Peu à peu l'ombre disparaît. Mais le miracle de l'amour est accompli... L'ombre créée par les sens délicats de Madeleine plane encore sur le monde. Reine et patronne des idéalistes¹, Madeleine a su mieux que personne affirmer son rêve, imposer à tous la vision sainte de son âme passionnée... Loin d'ici, raison impuissante ! Ne va pas appliquer une froide analyse à ce chef-d'œuvre de l'idéalisme et de l'amour. ... Où est le sage qui a donné au monde autant de joie que la possédée Marie de Magdala ? »

Vous me pardonnerez la longueur de cette citation. J'ai voulu donner un exemple d'une des manières dont Renan interprète les miracles (remarquez à ce propos quelle circonspection il garde : le mot qui dit tout (*possédée*) est glissé en fin de développement, dans une phrase d'éloge). Vous le savez, l'exégèse allemande avait, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, deux façons de suppléer au surnaturalisme orthodoxe. En présence d'un fait réputé miraculeux, la première consistait à en rendre compte par la mentalité du témoin qui, dans un événement réel, mais naturel, voit et fait voir aux autres un miracle ; c'était la méthode *rationnaliste*. La seconde niait la réalité même de l'événement, et cherchait à expliquer comment la croyance à cet événement s'était formée : c'était la méthode des *mythologues*, qui s'appliquait le mieux quand le récit était séparé du fait par un long espace de temps. Renan voulut, sans s'asservir à l'une de ces méthodes, les employer concurremment toutes deux. « Le théologien, toujours systématique, veut qu'une seule explication s'applique d'un bout à l'autre de la Bible ; le critique croit que toutes les explications doivent être essayées, ou plutôt qu'on doit montrer successivement la possibilité de

1. La mère de Renan avait pour prénom Magdelaine.



chacune d'elles. » Pour Renan, les mythologues avaient raison quatre-vingt-quinze fois sur cent; il admettait pourtant, « dans certains cas plus rares, que la légende vint d'un fait réel transformé par l'imagination ». La croyance à la résurrection est un de ces cas où Renan a essayé de « montrer comment l'illusion a pu naître » : le fait réel, là, était que le caveau était ouvert et vide.

J'aurais encore beaucoup à dire sur l'exégèse employée dans ce livre, notamment sur ce principe de la p. 155 : « Pour les auditoires grossiers, le miracle prouve la doctrine; pour nous, la doctrine fait oublier le miracle », qui me met devant les yeux la route faite depuis Pascal, — sur la page suivante, où Renan fait voir comment, « obligée d'admettre que des imposteurs faisaient aussi des miracles, la théologie orthodoxe... imagina des règles pour discerner les vrais et les faux miracles,... et descendit pour cela jusqu'à un ordre d'idées fort puéril ». Que devient le raisonnement des *Pensées* : « Il ne serait pas possible qu'il y eût tant de faux miracles s'il n'y en avait de vrais ? »

Le sujet auquel Renan, vers cette époque de la publication des *Apôtres*, pensait le plus complaisamment, était la vie de François d'Assise. Dès 1863, il avait écrit de ce saint que c'était « l'homme du monde qui, par son exquise bonté, sa communion délicate, fine et tendre avec la vie universelle, a le plus ressemblé à Jésus. » Mais dans la suite ¹, il goûtera surtout en François l'amant de la pauvreté. On avait reproché à la *Vie de Jésus* des « expressions trop fortes sur l'esprit communiste, qui fut de l'essence du christianisme naissant. » Tout en faisant droit jusqu'à un certain degré, à ces critiques dans la 13^e édition de cette *Vie* qu'il préparait alors ², Renan

1. En 1864 parut chez Lévy une adaptation française du *François d'Assise* de Karl Hase.

2. Cf. 1^{re} édit., p. 307 : « La propriété était interdite » et 13^e édit.



n'était pas fâché de montrer une utopie caractérisée comme celle de saint François se réclamant du Christ. La p. 132 des *Apôtres* contient une réhabilitation des idées franciscaines, qui s'allie à un âpre verdict sur la société du XIX^e siècle : « Quand l'individualisme moderne aura porté ses derniers fruits; quand l'humanité, rapetissée, attristée, devenue impuissante, reviendra aux grandes institutions et aux fortes disciplines; quand notre mesquine société bourgeoise, je dis mal, notre monde de pygmées, aura été chassé à coups de fouet par les parties héroïques et idéalistes de l'humanité, alors la vie commune reprendra tout son prix... On retrouvera du sens aux paroles de Jésus et aux idées du moyen âge sur la pauvreté ». Une « histoire de l'ordre de Saint-François » figure, dans l'*Introduction* du même livre (p. LIII), comme un des ouvrages que Renan aimerait à composer s'il disposait de plusieurs vies. Le 1^{er} juillet 1866, il donne à la *Revue des Deux Mondes*, complété, son travail de 1852 sur Joachim de Flore, le prédécesseur immédiat du second Christ du moyen âge. Enfin, les 20 et 21 août 1866, il insère dans les *Débats* une étude sur saint François d'Assise¹, dont l'idée centrale est une distinction entre la possession et la jouissance. Tout le monde peut jouir d'un coucher de soleil, mais pour acquérir et conserver un coin de terre, il faut dresser son égoïsme contre ses rivaux². Ne nous étonnons pas si, le 10 septembre, au dîner Magny, Gon-

p. 320. « Le goût de la propriété était regardé comme une imperfection », etc.

1. Peut-être est-ce la réponse qu'en 1884 il se félicitera d'avoir faite par son article des *Débats* « à certaines objections que s'était attirées la *Vie de Jésus*. » Peut-être aussi voulait-il montrer par l'exemple de saint François, à ceux qui exagéraient la doctrine de Strauss, que le « caractère fabuleux d'une biographie ne suffit pas pour lui dénier toute valeur historique. »

2. Renan se souvenait-il des pages du *Cours de 1818* de Cousin, sur le sentiment du beau qui exclut le désir de possession?



court note : « Renan s'avance à dire que les idées de propriété sont trop absolues en ces temps-ci¹. »

Le même *Journal* des Goncourt nous raconte, à la date du 22 octobre de cette même année, une anecdote amusante. Au dîner Magny, on discute sur Dieu. Renan, comme Taine et Berthelot, propose « une définition hégélienne, montrant Dieu dans une diffusion immense et vague, dont les mondes ne seraient que des globules, des atomes. Et Renan, l'imagination échauffée, et cherchant l'esquisse colorée d'un tout vivant, après de profondes fouilles dans son cerveau, et à la suite d'un long silence prometteur d'un accouchement de génie; Renan, le plus sérieusement et le plus religieusement du monde, arrive à comparer, devant la table béante, son Dieu... devinez... : « à une huître et à son existence végétative... » Cette note, qu'il n'y a pas lieu de révoquer en doute, prouve que Renan était, dès cette date, presque en possession du dernier mot de son *Examen de conscience philosophique* (1888) : « L'huître à perles me paraît la meilleure image de l'univers ». (Or nous avons déjà vu que pour Renan, Dieu, c'est maintenant le Cosmos). La perle du monde, c'est l'esprit.

*
* *

Comme je l'ai indiqué dès le début, Renan était exact et actif aux séances académiques. Le 25 janvier 1867, il dépose à l'Académie des Inscriptions, avec trois collègues, une proposition tendant à publier un *Corpus inscriptionum Semiticarum* dont il présentera le plan en avril, et

1. Goncourt ajoute : « ... une théorie que j'avais déjà rencontrée chez Sainte-Beuve ». Mais Sainte-Beuve n'y était pas arrivé par la même voie, et elle avait chez lui une toute autre signification. Les faits que rapporte Goncourt sont, je crois, exacts; dans tout ce qu'il prête à Renan, il n'y a rien que de vraisemblable, mais l'interprétation laisse parfois à désirer.



dont il poursuivra la composition avec une admirable ténacité. Il est également, en juin, investi, à la Société Asiatique, des lourdes fonctions du secrétariat où il remplace Mohl devenu Président; et les rapports annuels sur les travaux du Conseil de la Société prendront dès lors un nouveau style et un nouvel esprit.

C'est, semble-t-il, vers cette époque que madame Renan mère fut atteinte du cancer sénile qui devait l'emporter à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Son fils passait le soir, pour la distraire, une heure avec elle dans sa chambre, sans autre lumière (elle aimait cette demi-obscurité) que la faible clarté du gaz de la rue. La vive imagination de la vieille dame s'éveillait alors, et comme il arrive d'ordinaire aux personnes âgées, c'étaient les souvenirs d'enfance qui lui revenaient le plus souvent à l'esprit. Elle revoyait le pays breton tel qu'il était avant la Révolution. Renan, affectueux et intéressé, entretenait par ses questions cette rêverie : pendant ce temps sa mère ne songeait pas à son mal; et lui, il sentait ces histoires prendre en lui-même vie et forme littéraire : un jour viendra où il les fixera sur le papier.

L'année 1867 rapprocha encore Renan et Sainte-Beuve. Pour donner tout leur sens aux passages des *Préfaces* où Renan se déclare attaché à la cause de l'ordre, il faut voir comment il était traité des gens bien pensants. Au Sénat, le 19 mars 1867, un orateur dit de l'ex-ministre Rouland : « Il restera toujours dans sa conscience le remords d'avoir fait une certaine nomination qui a produit un grand scandale » (celle de Renan au Collège de France). Et un autre : « Il n'est pas possible de ne pas éprouver une affliction profonde lorsqu'on voit, dans une certaine littérature moderne..., fouler aux pieds les lois de l'ordre éternel, attaquer la religion, base de l'ordre social. Il n'est pas permis de venir ici faire l'éloge de ces hommes qui *portent l'incendie dans la société* en répandant dans les masses



des doctrines d'athéisme et d'irréligion ». Et un autre (le maréchal Canrobert) : « Ce n'est pas dans cette assemblée qu'on peut faire l'apologie de celui qui a nié la divinité du Christ, et qui s'est posé comme l'ennemi acharné de la religion de nos pères »... Un autre encore : « L'occasion est bonne pour le Sénat de protester énergiquement contre une parcellaire œuvre et contre les tendances antireligieuses et immorales dont elle a fait l'apologie ». Sainte-Beuve, sénateur depuis 1865, mais discrédité, essaya de faire entendre sa voix grêle en défendant M. Renan, « homme de conviction et de talent dont il a l'honneur d'être l'ami ». Il ne réussit qu'à ameuter tout le Sénat contre lui et à donner à un évergumène le prétexte, d'ailleurs mauvais, d'une provocation en duel que, valétudinaire et plus confiant dans sa plume que dans une épée, il éluda. Il prit encore la parole le 25 juin, à propos d'une pétition de cent deux habitants de Saint-Etienne, qui trouvaient mauvais qu'on eût choisi, pour des bibliothèques populaires, certains ouvrages, parmi lesquels ceux de Michelet, Renan, George Sand : « Savez-vous, dit-il de Renan, que cet homme, dont le nom met hors des gonds les plus sages, est le plus distingué de sa génération? L'empereur... honore de son estime M. Renan, comme il honore de son amitié G. Sand. »

Une telle opposition devait enlever à Renan l'espoir de remonter dans sa chaire, que la mort de Munk, survenue le 6 février 1867, avait laissée de nouveau vacante. Mais il ne pouvait qu'être reconnaissant à Sainte-Beuve, et, le 15 novembre 1867, il annonçait dans les *Débats* la 3^e édition de *Port-Royal*, dont il citait la conclusion. Les dîners Magny¹ continuaient à réunir

1. Et aussi des dîners chez Sainte-Beuve, comme celui du vendredi saint 10 avril 1868, auquel assistaient le Prince Napoléon et Renan, et qui suscita tant de clameurs.



à la même table les deux amis, et Flaubert, à qui Renan écrira plus tard : « Vous rappelez-vous nos dîners avec Sainte-Beuve, ce grand ami, dont la perte (Sainte-Beuve mourut le 13 octobre 1869) me laisse le même vide littéraire que s'il avait entraîné dans la tombe la moitié du public avec lui ». Flaubert déclarait ne pas comprendre ce que Sainte-Beuve racontait de ces solitaires de *Port-Royal* qui passaient leur vie dans la même maison en s'appelant *Monsieur* jusqu'à la mort. Il ne s'entendait pas non plus avec Renan sur l'esthétique. Ce dernier « soutenait toujours que la couleur n'est que l'accessoire, qu'elle sert à relever un fait principal qui, d'ordinaire, doit être d'ordre moral ».

L'audace des propos tenus à cette table peut avoir été pour quelque chose dans ce que l'on a improprement appelé le « dilettantisme » de Renan. Son « bon génie », Henriette, ne veillait plus sur lui. L'idée venait à l'ancien Sulpicien que « c'est peut-être après tout le libertin qui a raison et qui pratique la vraie philosophie de la vie ». Quand il entendait causer Sainte-Beuve ou Th. Gautier, leur « affectation d'immoralité » le séduisait au point qu'il ne voyait pas le découps de leur philosophie. » Puis Renan avait si peur de sembler un pharisien, d'être dupe ou d'aider à duper les autres « si, par hasard, tout ce que disent les professeurs de philosophie n'était pas vrai ! » Et enfin n'est-ce pas un précepte évangélique, que « l'immaculé a le droit d'être indulgent¹ ». A voir ces manières si diverses de prendre la vie, Renan s'accoutumait à les goûter toutes.

1. Le 7 août 1868, Goncourt écrit : « La princesse (Mathilde) se plaignait ce matin, d'avoir à partager avec de pareilles femmes, la société, la pensée de ses amis, d'hommes comme Sainte-Beuve, Taine, Renan, lui volant vingt minutes, lorsqu'ils dînaient chez elle, pour aller les porter chez cette fille ». Quoi qu'il en soit de l'exactitude de cette histoire, ne dirait-on pas entendre madame du Deffand se plaindre que mademoiselle de Lespinasse lui vole la compagnie de Marmontel et de d'Alembert ?



Mais, restant en communion avec le Père, il les sanctifiait pour ainsi dire. Ces voix sarcastiques ou brutales, répercutées en lui, se muaient en un chant pur. Et voilà qu'il se plaisait à écouter le concert de l'humanité « dont l'harmonie résulte de la libre émission des notes les plus discordantes » (*Les Apôtres*, LXIII-LXIV); voilà qu'il se contentait « de la joyeuse contemplation de l'univers ». Et l'histoire ne lui montrait-elle pas aussi que « le monde est une comédie à la fois infernale et divine, une ronde étrange menée par un chorège de génie, où le bien, le mal, le laid, le beau défilent au rang qui leur est assigné, en vue de l'accomplissement d'une fin mystérieuse? » — L'accent est ici, je le reconnais, un peu différent : on dirait le prélude de l'*Antéchrist*¹. Notez pourtant que ce cortège aux masques divers va vers un but et non au hasard de son caprice : c'est là le point où Renan n'était pas d'accord avec Sainte-Beuve.

Cette dernière phrase est tirée de la Préface à la 13^e édition de la *Vie de Jésus*, que Bersot annonça le 1^{er} septembre 1867, et qui avait été revue et corrigée par l'auteur « avec le plus grand soin ». Les principales modifications portent sur l'interprétation de la résurrection de Lazare et sur la valeur du IV^e Evangile, qui avaient été les points surtout critiqués par Réville et Colani. Dans l'*Introduction des Apôtres* (p. ix), à propos de la question qu'il déclare la plus difficile de celles qui se rapportent aux origines du christianisme : « Quelle est la valeur historique du IV^e Evangile? », Renan avait déclaré n'avoir pu « modifier d'une manière sensible sa première opinion », et il avait annoncé la dissertation qui, sous un titre un peu différent (*De l'usage qu'il con-*

1. Dans *Saint Paul* aussi, que Renan préparait dès cette époque, on trouve l'indication d'un des thèmes orchestrés dans l'*Antéchrist* : « Les femmes, en général, étaient étroitement voilées... mais la pudeur est aussi une volupté, etc... » p. 243 et comparez la p. 80 de l'*Antéchrist*.



vient de faire du quatrième Evangile en écrivant la vie de Jésus), clôt en effet la 13^e édition de la *Vie de Jésus*. Son évolution sur ce point consiste à renoncer à voir dans le IV^e Evangile l'œuvre de l'apôtre Jean : mais il maintient que les parties narratives renferment « de précieuses traditions, remontant en partie à l'apôtre Jean ». Quant à la résurrection de Lazare, comme elle n'est narrée quo dans Jean, il était naturel que l'opinion de Renan à son égard se modifiât en conséquence. Dans la 1^{re} édition, il l'avait traitée suivant la méthode rationaliste... « Il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection... Il semble que Lazare était malade... La joie de l'arrivée de Jésus put ramener Lazare à la vie. Peut-être aussi l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami entraîna-t-elle ces personnes passionnées au delà de toutes les bornes. Peut-être Lazare, encore pâle de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans son tombeau de famille... Jésus... désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé, et, la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête enveloppée d'un suaire. Cette apparition dut naturellement être regardée par tout le monde comme une résurrection ». Dans la 13^e édition, Renan se range à l'interprétation des mythologues : « Non, devait dire Jésus, quand même un mort ressusciterait, ils ne croiraient pas ». Rappelant alors une histoire qui lui était familière, celle de ce bon pauvre, couvert d'ulcères, qui mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham : « Lazare reviendrait, pouvait-il ajouter, qu'on ne le croirait pas ». Plus tard, il s'établit à ce sujet de singulières méprises. L'hypothèse fut changée en un fait. On parla de Lazare ressuscité, de l'impardonnable obstination qu'il avait fallu pour résister à un tel témoignage... » Ainsi Jésus était sauvé du reproche d'avoir



connivé à une fraude. Mais ce n'est pas que Renan prétendit expliquer toujours les miracles sans fraude. Il avait pu y être incliné dans sa jeunesse, par réaction contre « les explications brutales du XVIII^e siècle ». Mais il s'aperçoit à présent que l'excès inverse doit être aussi évité : « On tomberait dans des hypothèses impliquant des effets sans cause. La légende ne naît pas toute seule; on l'aide à naître... Personne, en ce cas, ne trompe délibérément; tout le monde trompe innocemment. »

*
* *

Les *Questions contemporaines* parurent le 10 mars 1868. Renan attachait à cette publication assez de prix pour avoir, dès le 3 février, envoyé au Prince Napoléon deux jeux d'épreuves : l'un était pour Son Altesse, l'autre pour l'Empereur, au cas où S. A. eût jugé cette communication opportune. C'était un recueil d'articles déjà parus, n'ayant entre eux d'autre lien que « d'avoir trait, d'une façon plus ou moins directe, aux questions et aux intérêts de notre siècle ». Le seul morceau nouveau était la *Préface*. Il y est fait allusion au grand événement qui, le 3 juillet 1866, avait changé la face de l'Europe : Sadowa, mais Renan n'a pas pris ombrage de cette victoire prussienne, et même il semble savoir gré à Napoléon III d'avoir « laissé se développer sans opposition et en un sens favorisé le mouvement inévitable qui fonde sous le nom de Prusse une grande Allemagne sagement libérale, destinée à compter pour beaucoup dans la direction des choses humaines ». Au contraire, il reproche à un certain parti « d'exciter par ses provocations ce qu'il y a de dangereux dans le patriotisme allemand ». C'est d'ici que vient son pessimisme : le mouvement libéral qui s'était dessiné en 1859, grâce, selon Renan, aux vues personnelles de Napoléon III¹, a avorté : la faute en est à la majorité

1. Notez combien Renan est indulgent pour Napoléon III, dont la nature, écrira-t-il au Prince Napoléon, lui était sympathique.



conservatrice et aux membres du gouvernement. L'année 1867 avait été mauvaise : Napoléon avait voulu acquérir le Luxembourg, et Bismarck s'y était opposé. Les chas-sepots du général de Failly ayant « fait merveille » à Mentana (en novembre), Rome était restée occupée par les Français, et le 4 décembre, Rouher avait déclaré au Corps Législatif que l'Italie ne s'emparerait point de Rome : « Jamais! jamais! » Voilà les fautes que dénonco Renan. Et pourtant il est peu exigeant : traitant l'humanité en malade, il sait pour un peu de bien oublier beaucoup de mal. L'Empire, tel quel, vaut mieux que de nouvelles expériences. Que la France se contente de cello de 1789, qu'elle a « manquée. »

Ce livre des *Questions contemporaines* contenait les pièces les plus importantes relatives à la suspension et à la destitution de Renan comme Professeur au Collège de France. Dans la *Préface*, Renan narrait brièvement l'affaire, et insinuait, une nouvelle fois, que le cours qu'on l'avait empêché de faire eût été strictement technique. On découvre encore, dans d'autres écrits de cette époque, les traces de son dépit persistant, et par exemple dans l'article sur V. Leclerc (15 mars 1868) : « L'âge d'or des bons esprits est passé, notre siècle dur et borné n'accueille guère que ceux qui l'amuse, le flattent ou le trompent. L'obligation où l'Etat se trouvera de plus en plus de n'appeler à ses fonctions que des hommes contre lesquels personne n'ait d'objection, c'est-à-dire des hommes médiocres, changera tout à fait la situation de ceux qui se vouent aux travaux de l'esprit avec l'amour pur de la vérité ». On dirait même qu'il a des soucis d'argent. « Le séjour à Paris est presque indispensable au savant; une vaste bibliothèque, des voyages littéraires lui sont nécessaires. Que deviendra-t-il dans un état social où des politiques qui se croient profonds ont visé systématiquement à rendre la vie chère et à faire de Paris une ville inhabitable pour qui-



conque ne mène pas une vie de luxe ». (Taine nous apprend le 22 mai 1868 que Renan habitait sa maison de campagne à Sèvres, d'où il venait chaque matin à Paris).

La publication de ce volume était donc, à quelques égards, un geste politique, et la première phrase de la *Préface* : « L'homme sérieux ne se mêle d'une manière active aux affaires de son temps que s'il y est appelé par sa naissance ou par le vœu spontané de ses concitoyens » confirme ce que nous savions déjà, que Renan n'avait plus d'opposition de principe à entrer dans la mêlée des partis. Toutefois ce serait mutiler sa pensée que de ne pas reconnaître en lui, comme chez Taine, un noble désir de faire servir la connaissance du passé à la direction du présent et à la prévision de l'avenir. Si, dans ses livres historiques, il a si souvent comparé l'antiquité à l'époque contemporaine, ce n'est pas seulement pour éclairer la première par la seconde, mais c'est aussi pour instruire la seconde par la première : « Ces récits d'événements étranges, avait-il écrit déjà p. 376 des *Apôtres*, peuvent être pour nous pleins d'enseignements et d'exemples ». Il n'y a pas d'histoire digne de ce nom, que ne couronne pas une philosophie de l'histoire. Et dans *Saint Paul* (p. 191) : « La philosophie n'est quelque chose que si elle montre à l'humanité sa voie, si elle prend au sérieux le problème infini qui est le même pour tous. »

Si Napoléon III lut les épreuves en question, que le Prince Napoléon lui avait communiquées le 8 février 1868, ce fut sans profit. La situation ne s'améliorait pas; au contraire. L'hiver de 1867 à 1868 fut rigoureux; le pain était cher; des émeutes éclatèrent à Paris sur la Place du Château-d'Eau. Le premier numéro de la *Lanterne* de Henri Rochefort parut le 1^{er} mai 1868 : la virulence d'attaques personnelles contre l'empereur et son entourage donna à cette brochure hebdomadaire une publicité énorme. Le 21 mai, Taine passe la soirée avec



George Sand, le Prince Napoléon et Renan. G. Sand disait à Renan qui est pessimiste sur la France et la politique : « Vous savez trop bien le passé ; pour croire, espérer et agir, il faut voir surtout l'avenir ». Quatre jours après, les Goncourt vont faire une visite chez Renan ; vous allez voir que, comme jadis Bossuet, Renan savait se faire dans le monde une solitude : « Chez Renan. A un quatrième de la rue Vaneau, un petit appartement bourgeois et frais, un mobilier de velours vert, des têtes d'Ary Scheffer au mur, et au milieu de quelques objets de Dunkerque, le moulage d'une délicate main de femme. Par une porte on entrevoit la bibliothèque, les rayons de bois blanc, le désordre de gros livres brochés, roulés et empilés à terre, des outils d'érudition moyenâgeuse et orientale, des in-quarto de toutes sortes, au milieu desquels un fascicule d'un lexique japonais, et sur une petite table les épreuves de *Saint Paul* qui dorment, et, par les deux fenêtres, une immensité de vue, une de ces forêts de verdure cachées dans les murs et la pierre de Paris, le vaste parc Galliera, cette ondulation de têtes d'arbres que dominent des bouts de bâtisses religieuses, des dômes, des clochers, et qui mettent là un peu de l'horizon pieux de Rome¹. L'homme toujours plus charmant et plus affectueusement poli, à mesure qu'on le connaît et qu'on l'approche. C'est le type, dans la disgrâce physique, de la grâce morale ; il y a, chez cet apôtre du doute, la haute et intelligente amabilité d'un prêtre de la science. »

Si le témoignage de Goncourt est exact, *Saint Paul*, qui ne sera publié que le 9 juin 1869, était donc, plus d'un an auparavant, déjà imprimé sur épreuves, au moins partiellement. Il contiendra, lui aussi, des allusions à l'affaire du Collège de France.

1. Les Goncourt préparaient alors leur roman, *Madame Gervaisais* (1869), dont la scène est à Rome.



Ainsi, à propos des émeutes qui naissaient sous les pas de Paul : « La police romaine ne lui était pas très hostile ; mais elle agissait dans ces circonstances selon les principes habituels de la police. Dès qu'il y avait trouble dans la rue, elle donnait tort à tout le monde et, sans s'inquiéter du bon droit de celui qui servait de prétexte à l'agitation, elle le priait de se taire ou de s'en aller. C'était au fond donner raison à l'émeute et établir en principe qu'il suffit de quelques fanatiques pour priver un citoyen de ses libertés ». Les idées politiques de l'auteur colorent parfois d'une façon indiscreète ses jugements d'historien. « La Macédoine fut à l'origine un pays de *burgs* féodaux... Or, c'est là, de tous les régimes, celui qui conserve le mieux la moralité humaine et met le plus de forces en réserve pour l'avenir. Monarchiques par solidité d'esprit et par abnégation, les Macédoniens offrirent à la Grèce le type d'une société... fondée sur... un esprit conservateur, éloigné... de cette fièvre démocratique qui, brûlant le sang d'un peuple, use si vite ceux qui s'y abandonnent... [Ils] rappellent... les barons germains, braves, ivrognes, rudes, fiers, fidèles¹ ». Le « seigneur palatin Siffroi », dans l'*Eau de Jouvence*, ne gardera guère qu'une seule de ces qualités : la seconde.

Le labeur de Renan était toujours intense : selon Taine, il travaillait dans les bibliothèques de neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir. La mort de sa mère (juin 1868), cette mère qu'adolescent il avait adorée, n'a guère laissé de traces dans son œuvre. Elle lui donna seulement lieu de faire, après une course

1. Pourtant, en 1868, critiquant Beulé d'avoir tracé un portrait trop noir des Césars romains, Renan avait écrit : « La première condition pour la critique scientifique est de ne se permettre aucune allusion aux choses actuelles ». Mais il entendait par là éliminer seulement les allusions à caractère satirique, polémique, non celles éclairant le passé par l'analogie du présent. Seulement, s'était-il interdit même les premières ?



en Allemagne, un voyage à Tréguier, où il avait des intérêts à régler. Aussi bien voulait-il « raviver de vieux souvenirs », revoir le cadre des histoires que lui avait racontées sa mère, et sans la guerre de 1870, les *Souvenirs d'enfance* eussent peut-être été écrits plus tôt. Ce fut vers la mi-septembre 1868 que, de la voiture qui l'amenait de Guingamp, il aperçut les chères collines, après vingt-trois ans d'absence. Il revit le collège, sans oser y entrer ; mais, le 21 septembre, il écrivit au Principal, qui lui répondit avec politesse, en évoquant le souvenir de l'abbé Paseo. « Il semblait avoir oublié tout le monde pour ne s'occuper que de son Ernest Renan. Quand vint pour lui le moment de paraître devant Dieu, il demanda, comme grâce, le retour à la foi de ses pères de l'enfant qu'il avait le plus aimé, et il nous disait à nous : « Ne désespérez pas d'Ernest Renan, il reviendra à Dieu, je vous le promets ». — Renan voulut ensuite visiter le manoir de Trovern et Bréhat. A Paimpol, d'où il s'embarqua pour cette île, on le vit descendre la rue de l'Eglise, ayant à son bras madame Renan « qui portait sur le dos une longue natte de cheveux blonds¹. Ils étaient seuls tous deux dans la rue déserte² ».

Ce qui ajourna encore la publication de *Saint Paul*, ce fut la campagne électorale que Renan dut faire, quand il eut décidé de briguer un mandat de député au Corps Législatif. Il ne voulait pas qu'on pût dire qu'il redoutait toute autre tribune que celle des journaux et revues. Non, la vie publique ne lui faisait pas peur, et il y entrerait par devoir, affirmait-il, mais aussi, croyons-nous, parce que cette expérience le tentait. Les élections devaient avoir lieu le 23 et le 24 mai. En mars,

1. C'était la coiffure de l'époque. Madame Renan était plutôt blonde, comme la petite amie d'enfance de Renan, Noémi.

2. Je rapporte tel quel ce souvenir d'un Paimpolais, qui voyait alors avec des yeux d'enfant terrifié l'homme que la *Vie de Jésus* avait rendu anathème : aussi le fait-il marcher dans la solitude...



M. Paul Cère, éditeur d'un journal local, l'*Empire libéral*, proposa à Renan de se porter candidat comme représentant du *Tiers Parti*, qu'Emile Ollivier avait formé, et dont le programme était : accepter la dynastie des Bonaparte, mais avec le vœu qu'elle réalisât la monarchie constitutionnelle. Renan, lié avec le Prince Napoléon et obsédé de la peur des révolutions, était fort logique en choisissant cette bannière. Les autres candidats, dans le département de Seine-et-Marne¹, étaient le radical Paul de Jouvencel ; de Jaucourt, le candidat officiel ; le comte de Moustier, clérical, d'autres encore. Un des premiers actes de Renan fut de répéter, le 26 avril, un discours qu'il avait prononcé à une réunion publique de la *Société pour l'enseignement professionnel des femmes* (on reconnaît là le frère d'Henriette) sur la *Part de la Famille et de l'Etat dans l'éducation*. Une conférence sur *les Services que la Science rend au peuple* eut ; quelques jours après, du succès à Lagny². Devant l'accueil fait à sa parole, Renan n'hésita pas plus longtemps à annoncer sa candidature ; sa profession de foi parut au début de mai ; elle comprenait quatre articles : ni révolution, ni guerre, progrès, liberté. Il parla encore, au cours de sa campagne, sur Turgot. Il ne pouvait prendre sur lui de descendre dans les questions terre-à-terre où ses auditeurs l'eussent pourtant mieux suivi. Et puis il rencontrait des obstacles : ses adversaires colportaient qu'il était un homme de paille de l'Empereur, n'ayant d'autre mission que de diviser les votes pour faire passer le candidat officiel ; et les faveurs qu'il avait acceptées du gouvernement impérial donnaient à ces bruits quelque créance. La candidature qui semblait avoir le plus de chances était celle du radical. Dix fois

1. Renan avait aussi songé à se présenter à Lannion, et il en avait écrit quelque chose au Breton Luzel.

2. Renan avait habité une maison de campagne à Chalifert, près de Lagny.



Renan entendit à peu près ce dialogue : « Nous ne sommes pas contents du gouvernement ; il coûte trop cher ; il gouverne au profit d'idées qui ne sont pas les nôtres ; nous voterons pour le candidat de l'opposition la plus avancée. — Vous êtes donc révolutionnaires ? — Nullement ; une révolution serait le dernier malheur. Il s'agit seulement de faire impression sur le gouvernement, de le forcer à changer, de le contenir rigoureusement. — Mais, si la Chambre est composée de révolutionnaires, c'est le renversement du gouvernement. — Non ; il n'y en aura que vingt ou trente, et puis le gouvernement est si fort ! il a les chassepots ! » Renan constatait aussi non sans inquiétude que l'esprit démocratique parisien, « avec sa raideur, son ton absolu, sa simplicité décevante d'idées, ses soupçons méticuleux, son ingratitude », avait conquis certains cantons ruraux... Dans tel village, des paysans lui faisaient « de la politique rogue, radicale et jalouse avec autant d'assurance que des ouvriers de Belleville ou du faubourg Saint-Antoine ». Bref, malgré les sympathies des anticléricaux, Renan n'eut, au premier tour du scrutin, que 6.010 voix contre 8.650 au radical et 6.621 au candidat officiel. Il ne se désista pas, fit un nouvel appel à la raison publique, mais en vain ; au second tour de scrutin (6 juin) il n'obtint que 876 voix nouvelles, le candidat radical étant élu par 10.484 voix. Ce fut là le seul échec que le sort ait infligé à Renan ; il y fut très sensible ; il avait désiré passionnément réussir. Et ses regrets furent encore plus amers quand la guerre de 1870 eut éclaté. On l'entendait dire alors : « On m'aurait arraché en pièces de la tribune, mais on n'aurait pas déclaré la guerre sans que j'eusse dit la vérité tout entière ¹. »

Rejeté derechef à ses livres et persuadé plus forte-

1. Nous tenons ces renseignements, qui contredisent le point de vue de L.-F. Mott (*Ernest Renan*, p. 276), de madame Noémi Renan. Cf. aussi M. James Darmesteter.



ment que jamais que l'homme d'action, comme saint Paul, paie ses succès de lourdes tares, que « tout noble qu'il est quand il agit pour un but noble, il est moins près de Dieu que celui qui a vécu de l'amour pur du vrai, du bien ou du beau » ; que « le contact avec la réalité souille toujours un peu » ; qu' « on est fort dans l'action par ses défauts, et faible par ses qualités » (*Saint Paul*, p. 568-569), Renan publie, trois jours après son échec, *Saint Paul*, dont la dédicace (à *Cornélie Scheffer*) portait : « Quelques erreurs énormes entraînent notre pays aux abîmes ; ceux à qui on les signale sourient ¹. Au jour des épreuves, sois pour moi... la compagne fidèle ». C'était sa revanche à lui. Mais il se voit dans l'obligation de ne présenter, à la séance de la Société Asiatique du 28 juin, qu'un rapport annuel abrégé, et il s'en excuse en faisant allusion aux affaires personnelles et inattendues qui avaient, dans les dernières semaines, absorbé presque toute son activité.

Saint Paul était le troisième livre de l'*Histoire des Origines*, comprenant « depuis le départ de saint Paul pour sa première mission jusqu'à l'arrivée de saint Paul à Rome ». (45-61.) Comme lo lui écrira Taine, Renan avait jeté, pour composer ce livre, « un filet énorme et à mailles serrées sur toute la littérature et l'épigraphie du temps ». Dans l'*Introduction*, l'auteur déclare n'y avoir pas, de peur de grossir démesurément le volume, donné place au récit des derniers temps de la vie de saint Paul. Effectivement, la mort de l'Apôtre ne sera traitée qu'au huitième chapitre du livre suivant, que Renan annonce dès lors comme devant comprendre, outre ce qui a trait à la fin de Paul, « les événements de la Judée, la venue de Pierre à Rome, la persécution de Néron, l'Apoca-

1. Cf. l'expression d'un sentiment analogue, dans une lettre du 1^{er} novembre 1869, à propos de l'article politique qu'il venait d'écrire : « Je tourne au sort de la pauvre Cassandre ; puissé-je être mauvais prophète ! »



lypse, la prise de Jérusalem, la rédaction des Évangiles synoptiques¹. » — Renan ne voit encore que confusément le terme de son enquête ; il croit qu'un cinquième volume suffira pour expliquer « la rédaction des écrits moins anciens du Nouveau Testament, les mouvements intérieurs des Églises d'Asie Mineure, les progrès de la hiérarchie et de la discipline, la naissance des sectes gnostiques, la constitution définitive d'une orthodoxie dogmatique et de l'épiscopat » : moment auquel le christianisme est complet, et l'histoire de ses origines finie ; il pense aussi que cinq ans lui suffiront pour achever cette œuvre. En réalité, *l'Histoire des Origines* comprendra sept volumes et ne sera terminée qu'en 1882, et *l'Antéchrist* s'arrêtera avant la rédaction des synoptiques.

A peine *Saint Paul* était-il publié, que Renan commençait à rédiger un long article où il mettait au point les idées politiques mûries en lui pendant ces derniers mois ; puisqu'on n'avait pas voulu l'écouter, on le lirait. « Un reproche peut toujours être adressé à celui qui critique les affaires de son siècle sans avoir consenti à s'en mêler, mais celui qui a fait ce qu'un honnête homme peut faire, celui qui a dit ce qu'il pense sans souci de plaire ou de déplaire à personne, celui-là peut avoir la conscience merveilleusement tranquille ». Il continuera, par devoir, ses avertissements prophétiques : « Nous ne nous exagérons pas la part de la réflexion dans la conduite des choses humaines ; nous ne croyons pas cepen-

1. Sans doute la préparation de *l'Antéchrist* est-elle déjà avancée ; car à l'occasion du livre de Beulé sur *Auguste, sa famille et ses amis*, Renan, dès 1868, montre qu'il a des idées personnelles sur Néron. Ce prince n'était peut-être pas si mauvais que l'a fait l'histoire ! Renan eût voulu qu'il « fût possible d'entendre la défense », et non pas seulement l'accusation. Et puis, même criminel, Néron est, comme ces Césars du premier siècle que « M. Beulé traite d'un ton si aigre, » un « géant », un « caractère frappé pour l'éternité ». « Quel phénomène moral inouï ! »



dant que le temps soit déjà venu de désertir la vie publique et d'abandonner les affaires de ce monde à l'intrigue et à la violence ». Cet article, qui parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} novembre 1869, avait pour titre : *De la Philosophie de l'histoire contemporaine. La Monarchie constitutionnelle en France. A propos des Mémoires de M. Guizot*. Ce n'était pas sans intention que Renan avait repris le titre de son article de 1859 et qu'il avait choisi comme occasion, ainsi qu'en 1859, l'apparition d'un volume de Guizot. Comment adapte-t-il à une réalité nouvelle ses idées d'il y a dix ans ?

Dans l'été de 1869, Renan était encore sous le coup de sa campagne, et des élections qui avaient envoyé à la Chambre des gens comme Gambetta, Raspail, Henri Rochefort, des irréconciliables, des républicains. Paris surtout avait élu les candidats les plus avancés. L'ancienne circonscription du chef du Tiers-Parti, Emile Ollivier, l'avait repoussé et lui avait préféré l'ancien proscrit Bancel. Aussi Renan d'écrire : « Les réunions publiques de la dernière période électorale à Paris ont révélé un manque complet d'esprit politique. Maître du terrain, la démocratie a mis à l'ordre du jour une sorte de surenchère en fait de paradoxes ; les candidats se sont laissé conduire par les exigences de la foule, et n'ont guère été appréciés qu'en proportion de leur vigueur déclamatoire... » Et encore : « Le parti républicain radical ne permet pas à la royauté constitutionnelle de se développer. Pour la forme de la République il en sacrifie la réalité ». « La haine entre le parti républicain et la partie paisible du pays ira toujours s'envenimant, car il paraîtra de plus en plus au pays un éternel trouble-fête ». La République ne peut s'établir en France. « Ce qui est absolument sans exemple, c'est une République centralisée de trente millions d'âmes ». A la France il faut une monarchie : « Les intérêts les plus pressants de la France, son esprit, ses qualités et ses défauts lui



font de la royauté un besoin ». Cette monarchie doit concilier l'ordre et la liberté. C'était bien le programme des 45 (Tiers Parti), formulé dans un amendement, à l'ouverture de la session de 1866 : « La France, fermement attachée à la dynastie qui garantit l'ordre, ne l'est pas moins à la liberté, qu'elle considère comme nécessaire à l'accomplissement de ses destinées ». Mais depuis 1866, le gouvernement impérial n'avait rien fait pour se rapprocher de la forme parlementaire. Aussi Renan n'ose décider si cette évolution est possible : « Le respect dû à la personne du souverain nous interdit d'examiner ces questions ». Cependant les considérations qu'il soumet au lecteur tendent à montrer que « les objections *a priori* que certaines personnes élèvent contre la possibilité d'un avenir constitutionnel avec la famille Bonaparte ne sont pas décisives¹. »

Le conseil que Renan donne à la France est donc de continuer à supporter l'Empire ; mais on sent bien que pour lui c'est un moindre mal. Si l'Empire tombe, ce sera sous les coups des républicains, qui savent détruire, mais non fonder. Ce n'est pas que l'Empire soit aimable pour lui-même. Toutes les sympathies de Renan vont ailleurs. Si la société subit tant de crises, la faute en est à l'utopie de justice. « La justice ne doit pas être cherchée dans la constitution officielle de la société... L'école démocratique ne voit pas que la grande vertu d'une nation est de supporter l'inégalité traditionnelle ». Dès qu'on ne tient plus à l'égalité, le problème peut être facilement résolu. « La société est une hiérarchie ». Elle est « le produit de la volonté suprême qui veut que le bien, le beau, le vrai, aient dans l'univers des contemplateurs... On supprime l'humanité, si l'on n'admet pas que des classes entières doivent vivre de la gloire et de

1. Renan ne semble pas faire de distinction entre les mots *constitutionnel* et *parlementaire*.



la jouissance des autres... Quand Gubbio ou Assise voyait défilér en cavalcade la noce de son jeune seigneur, nul n'était jaloux. Tous alors participaient à la vie de tous; le pauvre jouissait de la richesse du riche, le moine des joies du mondain, le mondain des prières du moine... »

Aussi que d'éloges, dans cet article, pour les sociétés hiérarchisées : les monarchies héréditaires et l'Eglise! Pris d'enthousiasme pour la monarchie française, dont l'histoire se déroule si bellement, l'auteur de l'article sur le *Libéralisme clérical (o tempora!)* chante la splendeur du sacre de Reims : « Imité des rois d'Israël, c'était quelque chose d'étrange et d'unique ». Aussi « le meurtre du 21 janvier¹ est-il, au point de vue de l'idéaliste, l'acte de matérialisme le plus hideux ». Décapitée de son roi légitime, la France s'est abandonnée à ce que Renan appellerait, s'il l'osait, des « aventuriers ». Or « une conscience nationale n'est fixe et ferme que quand elle a contracté un mariage indissoluble avec une famille, qui s'engage par le contrat à n'avoir aucun intérêt distinct de celui de la nation ». Et ce contrat est d'autant meilleur qu'il a eu lieu dans l'auguste obscurité des temps barbares. Puisque l'alliance avec la famille Bonaparte est de plus fraîche date, il faudrait pour la rendre solide que la fidélité des derniers légitimistes la scellât. Car « le parti légitimiste renferme à quelques égards les portions les plus solides et les plus morales du pays... Il est, en un sens, l'assise indispensable de toute fondation politique parmi nous ». Et « son abstention ou son hostilité est encore le grand malheur de la France. »

Je ne crois pas que de telles déclarations aient besoin d'un commentaire. Il ne faut pas reprocher à Renan le démenti des faits : nul alors ne pouvait prévoir Sedan, qui donna le pouvoir aux républicains. Ce dont il est per-

1. Décapitation de Louis XVI.



mis de s'étonner, c'est qu'il ait à ce point méconnu les aspirations politiques de l'esprit moderne. Que les principes posés par la Révolution de 1789 soient difficiles à réaliser et à concilier, il n'en est pas moins vrai qu'ils représentent les vœux les plus nobles de la conscience humaine : il n'y avait pas seulement une utopie de *niveleurs* dans ces républicains qui s'étaient laissé proscrire ou s'étaient fait tuer sur les barricades, tandis que Renan prêtait serment à qui l'exigeait, acquérait titre et honneurs sous tous les régimes ; sacrifiait en théorie ses semblables aux aises de sa « contemplation ».

Mais si on se laissait aller, on pourrait être sévère¹. Je n'ai, d'ailleurs, que le temps de vous rappeler que, dans l'appréciation de ces idées politiques, il faut tenir compte des relations qui unissaient Renan à la Princesse Mathilde, au Prince Napoléon, et aussi à la Princesse Julie, qui honorait madame Cornu de son amitié... J'extraits en effet de la correspondance de Mérimée à Gobineau, sous les dates du 5 juin et du 12 septembre 1868 : « La princesse Julie est toujours partagée entre Renan et son abbé » ; et « Il y a un siècle que je n'ai vu la princesse Julie, mais je sais qu'elle est en grande prospérité, flirtant avec des philosophes et quelquefois avec des abbés ». Vous verrez, dans une de nos prochaines leçons, l'importance du fait que je signale ici.

Le 29 novembre 1869, la Chambre élue en mai-juin et prorogée le 24 juillet, est enfin réunie. « Aidez-moi à sauver la liberté ! » dit l'Empereur dans son discours d'ouverture. Le 2 janvier 1870, Emile Ollivier était chargé

1. Aussi je livre au lecteur, en contre poids, cette phrase de Renan, écrite le 29 avril 1871 : « J'ai un parti pris absolu d'attachement à la légalité, c'est-à-dire de légitimisme, dans le sens que vous comprenez ; les fautes, les ridicules, les crimes même d'un gouvernement que je crois légal, ne me feront jamais me regarder comme dégagé à son égard ». Mais comment reconnaître qu'un gouvernement est légal ? Suffit-il pour qu'il le soit que le pays ne le renverse pas ?



de former le ministère. Le Tiers-Parti triomphait. Renan songea à en profiter sans retard pour recouvrer sa chaire au Collège de France. D'accord avec le Prince Napoléon, il communiqua à Ollivier, à la fin de janvier, un projet de lettre au nouveau Ministre de l'Instruction Publique, Segris, où il demandait à celui-ci de consulter le Collège sur la situation. Dans la rédaction définitive de la lettre qu'il adressa à Segris, après l'avoir, elle aussi, communiquée à Ollivier, il demandait seulement qu'on invitât, conformément aux règlements, l'Académie des Inscriptions et le Collège à présenter un candidat pour la chaire laissée vacante par la mort de Munk; et le 2 février, il écrivit au Prince pour lui demander de parler de cette affaire à Ollivier : « Je voudrais vraiment qu'Ollivier prit un quart d'heure pour y réfléchir. Elle aura son importance comme signe du temps ». La lettre à Segris fut rendue publique dans les *Débats* le 2 mars; le 18, Segris obtempérait à la demande; l'Académie et le Collège présentèrent Renan en tête (30 votes sur 34 à l'Académie) et la *Revue archéologique* d'avril 1870 pouvait annoncer : « Il semble certain que M. Renan va être bientôt rétabli dans sa chaire. »

Le 28 juin, Renan est encore à Paris, puisqu'il y lit, à la séance annuelle de la Société Asiatique, son rapport sur les travaux de l'année 1869-1870. Quelques jours après, il partait rejoindre le Prince Napoléon pour un voyage vers le Pôle.



X

« L'ANNÉE TERRIBLE »

(1870-1871)

Quand Renan sut qu'il devait participer au voyage du Prince Napoléon, il alla rue du Bac acheter un carnet semblable à ceux où il avait consigné ses impressions d'Orient. Peu de feuilles seulement, du fait de la guerre, devaient en être remplies. Le 2 juillet, Renan y écrit : « Il est honteux que l'homme quitte sa planète sans en avoir connu le plus possible. J'accueillis donc la pensée de ce voyage, quand S. A. me le proposa, comme un devoir. Et puis, depuis mon enfance, j'ai rêvé les mers polaires. Saint-Brandan a toujours été mon vrai maître. Et puis, ces terres du Nord ont été l'apanage de la race celtique... » Ce jour-là les voyageurs virent Caen, où Renan retrouvait de lointains souvenirs, et arrivèrent à 10 heures du soir à Cherbourg. Ils s'embarquèrent le 3 à 4 heures, par une mer très calme, blafarde dans le ciel gris. Pendant la nuit du 3 au 4, dans la brume, le navire stoppe. Des pilotes le joignent, et Renan admire la beauté de ces deux hommes, « superbes types de Normands du temps de Rollon ». Après avoir, le 4, touché à



Yarmouth, où la « mer très peuplée » présente un contraste avec la solitude des parages de Cherbourg, le navire pique vers le Nord. On est, le 5 au matin, à la hauteur de l'Ecosse. La mer, mauvaise devant le golfe de la Tay, indispose Renan passagèrement. Aberdeen est masqué par un nuage de fumée, et voici enfin le but, Peterhead, qui rappelle un peu Saint-Malo. Là est prise la décision d'aller au Spitzberg : « All right ! » s'écrie Renan. On débarque ; le lendemain 6, en chemin de fer, on s'enfonce dans l'intérieur ; on voit Elgin, Nairn, Inverness ; Renan admire cette « petite nature, si verte ». Le soir, il converse avec le Prince, découvre chez lui des côtés qu'il ne soupçonnait pas du tout, « une soif d'inconnu, un désir d'infini, quelque chose de romantique et de profond. »

Le 7 juillet, après avoir vu Banff, très triste, « analogue à Bréhat », on se retrouve à Peterhead, d'où l'on part à 5 h. 1/4, par beau temps, pour Bergen en Norvège. Vers midi, le lendemain, le navire pénètre entre les îles de la côte. « Spectacle unique » : la mer « semblable à du lait », un fond de montagnes couvertes de neige. La rade de Bergen est charmante. Renan débarque, et trouve la Norvège « plus originale » que l'Ecosse. L'eau est partout, elle tombe de tous côtés des montagnes. Le soir, à 11 heures, la baie est éclairée d'un jour étrange, où tout se mire dans l'eau.

Mais voici qu'arrivent les nouvelles de Paris. On apprend que le 6 juillet, le duc de Gramont, Ministre des Affaires Etrangères, a déclaré au Corps Législatif, à propos de la candidature du Prince de Hohenzollern-Sigmaringen à la couronne d'Espagne, qu'une puissance qui placerait un de ses princes sur le trône de Charles-Quint romprait l'équilibre européen, et qu'en ce cas la France remplirait son devoir sans hésitation ni faiblesse. Cette nouvelle inquiète le Prince Napoléon ; on parle de la possibilité du retour. Toutefois, jusqu'à



nouvel ordre, le voyage continue. Le 9 juillet, pendant que le navire, qui a quitté Bergen, se dégage timidement des passes, le Prince et Renan discutent sur les savants. « Le Prince, écrit Renan, croit qu'on arrive à la vérité comme un boulet de canon, alors qu'on y arrive comme un pendule ».

Le 10 juillet, par un calme absolu, on rentre dans les îles vers 6 heures. Vers 10 heures, le temps est admirable. Renan qui sait, comme Loti, combien les visages de la Terre se ressemblent, note qu'on dirait l'Archipel au mois de décembre. Les fiords de Drontheim présentent « un paysage de la Joconde ». « Admirable journée, vrai prodige. Analogue : îles des Princes, mer de Marmara ». On descend ; le consul parle à Renan d'une traduction locale de la *Vie de Jésus*. On va voir les cascades de la Nijd, et l'on revient à la ville passer la soirée. Le plein jour dure jusqu'à minuit. Les types humains rappellent ceux de la France ; cette race, pense Renan, a essaimé. Le 11, voyage à Stoeren, par chemin de fer, en suivant les vallées de la Nijd et du Gula. Pendant que le Prince pêche au saumon, Renan écrit à sa femme, à la Princesse Julie, à Berthelot. En revenant à Drontheim, il voit des soldats norvégiens à une station, « pitoyables, sales, mal tenus... analogues aux Turcs ». Et il se renforce dans sa conviction, qu'une démocratie paysanne ne saurait avoir une armée.

Ce jour même, on quitte Drontheim. Après quelques incidents (on touche un écueil, dans la nuit du 11 au 12 ; puis la drosse du gouvernail casse), qui amentent certaines personnes contre le projet du voyage au Spitzberg, le navire, qui a longé des fiords plus étroits qu'il n'est long, et des îles peuplées d'oiseaux « qui chantent à leurs heures », arrive le 12 juillet en vue de Lekoë à l'aspect terrible, au sommet couvert de nuages ; on mouille dans un fiord, vis-à-vis d'un village que vont visiter les voyageurs. Là, Renan pénètre dans des inté-



rieurs indigènes, ehauffés au poêle, ornés de gravures pieuses, telles que la Vierge, la Descente de Croix, la Cène, et de portraits de Napoléon. Dans ce cadre, Renan évoque la vie de l' « arya sérieux, triste, méditatif » ; il trouve dans une bibliothèque une Bible, un Psautier, les Offices, et les *Sermons* de Luther. Et, pendant qu'on lui montre les jardins plantés de groseilliers, les champs où se cultivent la patate et l'orge, il songe au « mysticisme protestant de ces gens ¹. »

Le 13 juillet, après avoir, pendant la matinée, circulé dans le pays, Renan se rembarque. Le temps est clair, la mer bleue. Les montagnes coupent le ciel de leurs dents et de leurs scies. On voit des ares-en-ciel étranges. La mer est très grosse dans la nuit du 13 au 14, et le 14 au matin Renan, sortant de sa cabine, vers 7 h. et demie, se trouve au milieu des îles Lofoten. C'est dans un endroit « riant et joli » qu'on apporte les dépêches au Prince. Il y a un moment d'attente; on croit qu'il va décider le retour. Mais non, il donne l'ordre de pousser de l'avant; il espère « que l'affaire du Prince de Hohenzollern ne sera rien. »

Un archipel aux bords « verts de bouleaux » précède Tromsø, où l'on arrive enfin. On y apprend que la guerre, « un moment imminente, est écartée ». A terre, on se fait raconter les mœurs des Lapons qui, quand on leur donne du savon, le mangent. L'île de Tromsø, avec ses bouleaux, ses lacs, ses tourbières, est le « vrai type d'une île des morts ». Henriette! ce souvenir frappe Renan de son trait imprévu : « Si je pouvais un moment la tenir ici à côté de moi, pleurer un moment avec elle, lui montrer cette pauvre petite nature froide, qu'elle aurait aimée... L'ai-je trahie? Ai-je eu tort? Ici le

1. Cf. dans une conférence faite en 1883 : « Les Lapons lisent la Bible, toujours la Bible. Ils l'entendent à leur façon, l'interprètent de la manière la plus originale, avec une sorte de passion sombre et d'intelligence profonde. »



vrai Heligoland ». [*Terre Sainte*]. Ainsi le regret et le remords se firent sentir au frère d'Henriette par-delà le cercle polaire.

J'aurais voulu clore ici le récit de ce voyage. Je dois pourtant vous montrer encore Renan parcourant à cheval le campement des Lapons, les trouvant laids, mais non aussi abaissés qu'on le dit, analogues aux Bas-Bretons ; dévisageant « les petits enfants dans leur gaine, ficelés en leur sac de cuir » et se laissant aller à des songeries historiques et ethniques : « Attila a été ainsi. Ce sont des Mongols... Il y a croisement de cette race en Armorique et en Bretagne¹... Chaque race a son animal : la nôtre la vache, les Orientaux le chameau, ceux-ci le renne... » C'était le 15 juillet, le jour où, à Paris, l'« ami » de Renan, Emile Ollivier, demandait au Corps Législatif un crédit de 50 millions, et déclarait accepter la guerre d'un cœur léger et confiant. Aussi, au milieu de la nuit du 15 au 16, une dépêche arrive à bord pour le prince. Et quand, à 8 heures du matin, Renan se lève² et va trouver le Prince, il le voit sombre, les yeux fixés sur le sol. Le Prince lui tend la dépêche de l'Empereur, ainsi conçue : « Guerre inévitable », en disant : « Voilà leur dernière folie, ils n'en feront pas d'autres ». Le navire filait déjà vers le sud. Dans la journée, une autre dépêche annonce que la guerre est déclarée³. Le 17 juillet, on touche à Drontheim. Le 18, Renan est encore sensible à la « beauté admirable » d'un endroit où il passe. Le 19 au soir, il revoit l'Ecosse, Aberdeen ; il entend les chants patriotiques de l'équipage à qui on vient de donner du punch. On reçoit les journaux ; Renan ne manifeste son impression qu'en traçant trois points. d'excla

1. Cf. le développement de cette idée à la p. 88 des *Souvenirs*.

2. On voit que le récit tel qu'on le lit dans Brandès a été un peu arrangé.

3. Fait intéressant à noter, la guerre n'ayant été officiellement déclarée par la France que le 19 juillet.



mation sur son carnet. Le 20 juillet, on descend à Scarborough, et le soir Renan, accompagnant le Prince, est à Londres. Plus tard, Renan, pour faire valoir la perspicacité de Son Altesse, parlera chez Brébant « de toute cette nuit, passée à l'ambassade de Londres, pendant laquelle il avait entendu le Prince prédire tout ce qui est arrivé ». Le voyage s'achève le 21 juillet, par Douvres, Calais, Boulogne, et les dernières notes du carnet sont : « Arrivée à 6 heures. Congé du Prince. Tristesse. Paris morne. »

Le 7 août, de Sèvres, Renan se mettait par lettre à la disposition du Prince : « Si Votre Altesse pense que je peux lui être utile en quelque chose. Elle n'a qu'un mot à dire pour que je sois à ses ordres ». Le 12 août (l'Alsace et la Lorraine étaient déjà perdues et Bazaine recevait, ce jour-là, le commandement en chef), Brandès voit Renan à Paris : « Il écrasa ma main, raconte-t-il, entre les deux siennes. Jamais je ne l'ai vu aussi ému. Il prit mon bras, et durant une heure, nous nous promenâmes ainsi par les rues... Il était désespéré, hors de lui de dépit : « Jamais un peuple malheureux n'a été gouverné par de tels imbéciles... Et pensez que tout ce que nous autres savants, nous nous sommes efforcés de créer par un demi-siècle d'efforts, les sympathies de nation à nation, la compréhension réciproque, la collaboration féconde, tout cela se trouve d'un seul coup effacé ! Et une telle guerre tue tout respect pour la vérité et la justice ! Tous les mensonges, toutes les médisances contre l'ennemi seront avidement recueillis par l'un et l'autre peuple, mensonges qui les sépareront pour des temps incalculables ! Quel retard apporté au progrès de l'Europe ! Cent ans ne suffiront pas pour reconstruire ce que ces gens-là auront détruit en une seule journée ». Le 14 août, l'Impératrice Régente, fidèle à ses haines, rayait de sa propre main le nom de Renan sur la liste proposée par le nouveau ministre de l'Instruction



publique, Richard, pour le grade d'officier de la Légion d'honneur. Le 23 août, chez Brébant où, après la mort de Sainte-Beuve, s'étaient transférés les convives du diner Magny, Goncourt note : « On se met à la fenêtre, attirés par les acclamations de la foule sur le passage d'un régiment qui part. Renan s'en retire vite, avec un mouvement de mépris... »

C'est probablement dès le mois d'août que Renan prépara pour la *Revue des Deux Mondes* un article sur *La Guerre entre l'Allemagne et la France*¹. Les pensées qu'il y exprime au début sont très semblables à celles que Brandès lui a prêtées au 12 août. A sa manière, il prépare les efforts de Thiers; il essaie de prouver à l'Europe qu'il est de son intérêt d'intervenir, d'empêcher que l'Alsace et la Lorraine ne soient ravies à la France. Il appelle de ses vœux une sorte de « Société des Nations », qui sera « le cœur d'Etats-Unis d'Europe liés entre eux par un pacte fédéral ». Il ne pense pas que la réunion des forces allemandes dans la main de la Prusse survive à la nécessité passagère qui l'a produite. Il envisage la réforme à opérer « le lendemain du jour où la faux de la mort aura été arrêtée »; préluant ainsi aux considérations qu'il développera l'année suivante sous le titre de *La Réforme intellectuelle et morale de la France*. Mais il condamne ici (comme il l'avait condamné dans la *Préface des Questions contemporaines*) l'un des remèdes qu'il proposera l'année suivante, l'imitation du vainqueur : « C'est une fausse idée que la France puisse imiter les institutions militaires prussiennes... En obligeant ses rivaux à soigner l'instruction primaire et à imiter sa *landwehr*... elle les force à un régime sain pour elle, malsain pour eux ! » Le salut serait dans l'établissement du régime parlementaire, dans « le

1. Renan était en train d'écrire cet article quand il reçut le n° du 18 août de la *Gazette d'Augsbourg* que lui faisait tenir D. Strauss.



règne de la volonté nationale, résultat des bons instincts du peuple *savamment interprétés par des pensées réfléchies* ». Cet écrit reflète l'état d'esprit des premiers temps de la guerre, quand on n'avait pas encore mesuré l'abîme où l'on tombait.

Mais Sedan, le 2 septembre, et le 4, la proclamation de la République, enlevèrent tout espoir à Renan ; le 6, Goncourt le trouve au dîner Brébant, « assis tout seul à la grande table du salon rouge, et lisant un journal, avec des mouvements de bras désespérés ». Pendant le dîner, Renan déclare que les Allemands doivent être supérieurs dans la guerre, comme ils le sont dans la science. Et quelqu'un parlant de la servilité des paysans allemands : « Eh bien, reprend Renan, j'aime mieux les paysans à qui l'on donne des coups de pied... que des paysans, comme les nôtres, dont le suffrage universel a fait nos maîtres, des paysans, quoi, l'élément inférieur de la civilisation, qui nous ont imposé, vingt ans, ce gouvernement ». Berthelot fait ensuite des révélations désolantes, au bout desquelles Goncourt s'écrie : « Alors, tout est fini, il ne nous reste plus qu'à élever une génération pour la vengeance ». — « Non, non, crie Renan qui s'est levé, la figure toute rouge, non pas la vengeance, périsse la France, périsse la Patrie, il y a au-dessus le royaume du Devoir, de la Raison ! » Il y avait en lui un peu de ce Jérémie qui appelait la vengeance de Dieu, par les mains de l'étranger, sur la ville coupable ; un peu de l'idéalisme des Prophètes¹ : la Bible n'est pas un manuel de civisme. Renan se compare lui-même à Jésus, fils de Hanan, qui criait dans Jérusalem condamnée : « Malheur à Jérusalem et au Temple ! » (Cf. La

1. Que Renan semble avoir spécialement étudiés à cette époque. Le 2 mars 1871, il se montre en possession de l'idée que Jésus n'a d'autre originalité que le sentiment. Pour le fond, Isaïe avait tout dit. Le 18 avril, il évoque le Prophète qui parcourait les rues de Jérusalem, portant un joug sur ses épaules.



Réforme, p. I et II, et l'*Antéchrist*, p. 60); c'est aux réflexions qu'il devait faire alors que se rapporte aussi cette phrase de l'*Antéchrist* : « A la veille de leur extermination, les fanatiques proclamaient Jérusalem capitale du monde, de la même manière que nous avons vu Paris investi, affamé, soutenir encore que le monde était en lui, travaillait par lui, souffrait avec lui. » — Et puis, s'il souffrait de voir sa patrie abattue, d'un autre côté, par principe d'intellectuel, il se faisait un âpre devoir de trouver bon le triomphe de l'organisation et de la science sur le désordre et l'aveuglement. — Enfin, le parti de la résistance à outrance, étant celui des républicains, était par là frappé dans l'esprit de Renan de quelque défaveur.

Quand parut l'article sur *La guerre entre l'Allemagne et la France*, il n'y avait plus d'armée régulière française, et l'ennemi était tout près de Paris. Strauss, avec qui Renan était en correspondance publique (le savant Wurtembourgeois avait, par une lettre datée du 12 août et publiée le 18 dans la *Gazette d'Augsbourg*, invité Renan à échanger avec lui des vucs « sans passion, mais en toute franchise, sur les causes et sur la portée de la lutte actuelle », et Renan avait répondu par une lettre datée du 13 septembre et parue dans les *Débats* du 16), trouva dans l'article de la *Revue des Deux-Mondes* l'occasion de donner cours aux sentiments agressifs que la victoire produit presque toujours chez les victorieux. Il jugea étrange que Renan qui, en débutant, avait appelé l'Alsace « terre allemande » par la langue et la race (voir dans le volume de la *Réforme*, etc., p. 130), se fût prononcé ensuite contre l'annexion de ce pays à l'Allemagne. Il lui chercha aussi querelle sur une phrase où Renan souhaitait une paix qui maintint à la France « les limites de 1814¹ ». Il est certain que par là, sans s'en douter, Renan réclamait le retour de Landau et de Sarrelouis à

1. Dans l'édition en volume (1871), 1814 a été corrigé en 1815.



la France; Strauss eut le tort de se prévaloir de cette confusion, comme si elle eût été volontaire, alors que tout le reste de l'article prouvait le contraire. Sa réplique à la lettre de Renan, datée du 29 septembre (Paris était alors investi) et parue dans la *Gazette d'Augsbourg* du 2 octobre, se maintenait mal au ton courtois. A l'espoir exprimé par Renan que, la paix revenue, l'Allemagne reprendrait à l'égard de la Prusse son autonomie, il opposait un hommage de fidélité au Prussien qui, « comme animal politique, l'emporte sur l'Allemand du Sud ». Mais là où D. Strauss, et j'espère que vous en jugerez comme moi, se montra dénué du tact le plus élémentaire, ce fut quand il négligea de faire paraître dans la *Gazette d'Augsbourg* la lettre de Renan du 13 septembre, alors que sa première lettre, à lui Strauss, avait été insérée, traduite, dans les *Débats* du 15 septembre par les soins de Renan; ce fut ensuite quand il recueillit sa première lettre, la traduction de la lettre de Renan et sa seconde lettre, dans une brochure intitulée *Guerre et Paix* (Leipzig, 1870) qu'il fit vendre par son libraire au profit des invalides allemands.

Cependant Renan était enfermé dans Paris, où il reprenait enfin possession de sa chaire du Collège de France ¹. Berthelot avait parlé à J. Simon, ministre de l'Instruction publique dans le *Gouvernement de la Défense nationale*. Simon avait voulu en référer au général Trochu, qui avait la présidence; Pelletan, membre du gouvernement, appuya la demande de Berthelot; Trochu ne dit rien, et un décret réintégra Renan, le 17 novembre. Ainsi, l'homme qui aimait si peu la République en fut un des premiers bénéficiaires. Fidèle en effet à ses doctrines poli-

1. Il était, d'autre part, depuis le 7 janvier 1870, président (pour un an) de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui continua à tenir ses séances pendant le siège, tandis que la Société Asiatique interrompit les siennes depuis le 11 octobre 1870 jusqu'au 24 février 1871.



tiques, et se rappelant 1848, Renan considérait la révolution qui avait renversé l'Empire comme une « erreur politique » ; le gouvernement qui en était issu, composé de ces politiciens de Paris pour lesquels il n'éprouvait, depuis les élections de 1869, que répugnance, avait à ses yeux le tort de pactiser avec les erreurs du public. « Le péché originel de toute institution démocratique, ce sont les sacrifices qu'on est obligé de faire à l'esprit superficiel de la foule ». En d'autres termes, Renan n'avait pas d'espoir dans les efforts tentés pour continuer la lutte : Metz venait de capituler. (27 octobre). Il semble pourtant qu'il ait voté *oui* lors du plébiscite du 3 novembre qui dut décider si le Gouvernement de la Défense nationale resterait à son poste : il envisageait ce Gouvernement comme représentant le principe de l'unité nationale. Mais quand Thiers eut essayé en vain de négocier avec Bismarck un armistice permettant à la France d'élire une assemblée, Renan se prononça nettement pour une consultation nationale, même sans armistice. (Articles des *Débats* des 10 et 13 novembre). Il refusait au Gouvernement de Paris le droit de répondre au nom de la France à une question si grave : faut-il continuer la guerre, ou faire, comme le conseillait Thiers, la paix immédiate ? Il préférerait au fanatisme de Gambetta¹ le bon sens de Thiers, qu'il désignait comme « président naturel » de l'assemblée à élire. Sa tendance « pacifique était assez nette pour inquiéter les

1. Gambetta lui paraissait un « halluciné, prenant ses rêves pour des réalités », qui a donné, par sa maladroite imitation, « le coup de grâce à la légende de 1792 ». — Quand Renan aura à raconter, dans *l'Antéchrist*, la révolte juive de 66-70, il se rappellera ce qu'il avait vécu pendant cet hiver de 1870 : « La grande faiblesse des gouvernements provisoires organisés pour une défense nationale, c'est de ne pouvoir supporter de défaite. Sans cesse minés par les partis avancés, ils tombent le jour où ils ne donnent pas à la foule superficielle ce pour quoi ils ont été proclamés : la victoire ».



partisans de la formule « Jusqu'au bout » que comptait le Gouvernement, et l'exposer, comme il l'écrit dans la *Préface* de l'*Antéchrist*, à une « forte impopularité ». Aussi, dans les *Débats* du 28 novembre — il venait d'être réintégré dans sa chaire par ce gouvernement qu'il décriait — déclarait-il que, tout en conservant son opinion, il cessait de l'exprimer, pour ne pas « avoir l'air de jouer un rôle d'opposition », alors qu'on était à « la veille de grandes actions décisives » : la tentative de trouée vers Orléans, qui ne réussit pas. Il est permis de penser qu'il avait, depuis le 4 septembre, perdu toute espérance. Aux *Débats*, il rencontrait à cette époque Edouard Bertin qui « écoutait avec bienveillance les nouvelles les plus absurdes », puis, se penchant vers lui, lui disait : « Je n'en crois pas un seul mot. »

Le 13 décembre, Goncourt note que Renan, chez Brébant, « se met à prédire de l'impossible, à prophétiser du chimérique » ; le 27 décembre, le jour même où, au milieu d'une bourrasque de neige, l'artillerie allemande, démasquant ses pièces, commençait à bombarder Paris, les convives réunis à la table de Brébant discutaient sur le style : Renan y déclarait que Chatcaubriand écrit mal, et proclamait Cousin le premier écrivain du siècle. Le 10 janvier, le même Goncourt nous apprend que Renan a émigré aussi sur la rive droite : en effet, les quartiers de la rive gauche recevaient quotidiennement trois à quatre cents obus.

Pendant ce temps, Taine, qui avait quitté Paris dès août et s'était installé à Tours jusqu'à la mi-novembre, était en sûreté à Pau : il ne devait rentrer à Paris qu'en mars, après l'évacuation par les Allemands. Quelques jours après son retour, il écrit, le 17 mars ¹ : « Renan

1. Cette date est confirmée par une lettre de Renan au Genevois Charles Ritter, du 11 mars : « J'écris en ce moment quelques réflexions sur la situation présente ; ce sont probablement les dernières pages de politique que j'écrirai ». D'autre part, la lettre



m'a prêté quatre grands articles politiques sur la situation, qu'il ne publiera probablement pas. C'est lâché, abstrait, pas très bon. Il se néglige. Il y a toujours beaucoup d'idées ; mais sa thèse rebute fait ; très visiblement, il est pour la restauration de la royauté et de la noblesse afin de mieux imiter la Prusse ».

Ces articles sont le noyau de l'opuscule sur la *Réforme intellectuelle et morale de la France*. Composés vers le moment de la signature des préliminaires de paix (26 février), et après les élections pour l'Assemblée Nationale (8 février) où Renan avait laissé, sans succès, présenter son nom, ils étaient peut-être plus âpres encore que ne le fut la rédaction définitive, et peut-être la thèse du monarchiste s'y développait-elle avec moins de contrepoids. Mais Renan ne se faisait pas d'illusion : « Les remèdes que j'entrevois, je suis le premier à dire qu'ils sont impossibles, au moins pour le moment et même dans un avenir assez lointain ». On voit, par la lettre à Berthelot du 26 février, qu'il est, comme Thiers, résigné à l'abandon de l'Alsace-Lorraine. « Il vaut mieux perdre un membre que tout le corps ». Il n'a que méfiance et mépris pour les avocats méridionaux qui lui rappellent les Girondins. Toujours hostile à la République, ne serait-ce que parce qu'« on ne se discipline pas soi-même », il incline alors pour les d'Orléans. Toutefois, sans doute en considération du Prince Napoléon, « ce prince plein d'esprit et connaissant merveilleusement son siècle », l'auteur de la *Réforme* n'exclut pas décisivement les Bonaparte. La guerre est une question de

à Berthelot du 26 février comprend des passages qu'on retrouve presque tels quels dans la 2^e partie de la *Réforme*. Comparez aussi ce passage de la *Réforme* : « Il y a du vrai... dans le principe germanique qu'une société n'a un droit plein à son patrimoine que tandis qu'elle peut le garantir », et ce propos que Goncourt, le 21 mars, prête à Renan : « Les nations et les individus qui ne peuvent pas défendre leurs propriétés, ne sont pas dignes de les conserver. »



force : comment rendre forte la France ? Par un « roi jeune, sérieux, austère en ses mœurs ¹, qui règne cinquante ans et groupe autour de lui des hommes âpres au travail, fanatiques de leur œuvre » ; par « des nobles de campagne, chefs-nés de leur village, toujours en contact avec leurs hommes, les formant de longue main, les réunissant en un clin d'œil » ; par la collaboration de ces forces avec l'Université qui formerait les esprits d'élite et avec le clergé, surtout les curés de campagne, qui devraient pouvoir se marier et donner à l'éducation ² du paysan le temps qu'ils consacrent à leur fastidieux bréviaire.

La conclusion de l'armistice permit à Renan d'appréhender que D. Strauss avait répliqué à sa lettre du 13 septembre. Il se plaint à Charles Ritter, le 11 mars, que Strauss ait continué cet échange de réflexions quand il savait son correspondant hors d'état de se tenir au courant et de répondre ; il explique dans quel esprit il avait parlé des traités de 1814, et il exprime le désir d'être mis en possession de la seconde lettre de Strauss ; quelques jours après, il recevait la brochure *Guerre*

¹. Dans la *Réforme* (p. 53), Renan attribue encore à la Prusse « la qualité qui donne toujours la victoire à une race sur les peuples qui l'ont moins : la chasteté. »

². Renan était-il favorable à l'instruction primaire ? Sa pensée sur ce point était très complexe. Cf. ce qu'il dit vers cette époque à Brandès : « La vraie raison qui nous oblige actuellement à nous occuper de ces prétendues améliorations, c'est que ce *tas de gamins* nous a imposé le suffrage universel ». — Quinet dans la *République* (1872) est pour l'instruction primaire. Taine dans l'*Ancien Régime* conteste non seulement l'obligation, mais la gratuité. — Quant à Flaubert (sur lequel Renan a d'ailleurs influé, le t. IV de la *Correspondance* cite la *Préface* des *Questions contemporaines*), il écrit : « Les trois degrés de l'instruction ont donné leurs preuves depuis un an : 1° l'instruction supérieure a fait vaincre la Prusse ; 2° l'instruction secondaire... a produit les hommes du 4 Septembre ; 3° l'instruction primaire nous a donné l'homme »,



et Paix. Mais de graves événements détournaient sa pensée. Le 18 mars, les soldats que le Gouvernement de Versailles envoya pour reprendre des canons mis en réserve à Montmartre par les gardes nationaux de Paris, se laissèrent désarmer par la foule. Ce fut le commencement de la Commune. Le Gouvernement se retira à Versailles, où s'était transférée l'Assemblée nationale. Vers le 21 mars, Berthelot quitta Paris, mais Renan, bravement, y resta ; le 18 avril, jour où sur la Place Vendôme, l'échafaud se dressait pour la démolition de la Colonne, Goncourt le rencontre chez Brébant : « Renan se plaint, avec justice et éloquence, du manque de courage des députés de Paris. Il dit qu'ils auraient dû parcourir la ville, et parlant aux groupes, en faire sortir une résistance. Il dit que s'il avait été honoré du mandat de ses concitoyens, il n'aurait pas manqué à ce qu'il appelle un devoir. »

Malgré sa « répugnance à fuir », Renan quitta Paris avec sa famille, avant le 29 avril. Il gagna Sèvres par Saint-Denis. Mais sa maison même de Sèvres était loin d'être sûre ; les obus tombaient aux alentours immédiats. Après avoir écrit de là une de ses plus belles lettres à Berthelot ¹, qu'il dissuade de passer en Angleterre (« nous sommes des sujets particulièrement nécessaires à la patrie ; nous avons bénéficié de ses institutions, de son passé, de sa vieille gloire ; nous sommes ses élèves, ses *alumni* ; en la quittant, nous la fraudons de l'avance de capital qu'elle a faite pour nous... Nous ne pouvons quitter la France que si elle nous chasse, si elle nous empêche de déployer librement notre activité intellectuelle, ou si elle nous laisse tout à fait mourir

1. Où l'on trouve des passages qui se retrouvent (idée et tour) dans la *Réforme* : « La France était une immense société d'actionnaires, fondée par des spéculateurs séculaires de premier ordre, la maison Capétienne. Les actionnaires ont coupé la tête au banquier en chef, » etc..., et Cf. *Réforme*, p. 8.



de faim¹ »), il monte avec les siens, le 1^{er} mai au matin, dans une des voitures qui faisaient toutes les deux heures le trajet Sèvres-Versailles. Après avoir reçu à Versailles l'hospitalité de Bersot, il s'installa 22, rue Mademoiselle. Les événements lui permirent de n'y pas rester longtemps. Le 24 mai, les « Versaillais » entraient à Paris par le Point-du-Jour et occupaient les quartiers de l'Ouest. La guerre des rues emplit la « semaine sanglante » (du 24 au 28 mai); le 28 mai, nous retrouvons Renan à Sèvres, « réinstallé » avec les siens et « pas trop mal ». Le séjour à Versailles dura donc, au plus, du 1^{er} au 28 mai 1871. C'est pendant ce court laps de temps que Renan écrivit la plus grande partie de ses *Dialogues*. « Privé de ses livres et séparé de ses travaux », il employa ses loisirs forcés à faire un retour sur lui-même et à dresser une sorte d'état sommaire de ses croyances philosophiques. Le hasard lui mit entre les mains les *Entretiens métaphysiques* de Malebranche (édition de son ami Jules Simon, qui était à Versailles); sans doute y prit-il l'idée de s'exprimer sous une forme dialoguée. Et puis, il se rappelait peut-être ce que le 5 mai 1862 Sainte-Beuve lui avait écrit : « Ce qu'il faudrait faire sur vous, c'est un dialogue à la manière de Platon; mais qui le fera? »

Comme Boèce écrivant au milieu des ruines sa *Consolation philosophique*, Renan voulait se prouver à lui-même qu'il savait dominer le sort. Il fuyait vers la cime des idées éternelles, se demandant comment Dieu se réaliserait, si le monde avait un but, essayant de transposer dans l'idéalité pure les idées politiques qu'il avait agitées jusque-là : c'est ainsi que « la forme monarchique, la forme oligarchique et la forme démocratique » sont envisagées comme les « types » où se doivent ramener non les gouvernements, mais les « formes futures de

1. Gambetta pendant la Commune passa en Espagne.



la conscience divine ». L'expression « suffrage universel » signifie ici l'accord qui existerait entre les individus, si la conscience universelle arrivait un jour à résider également en eux tous. Jamais Renan n'avait pris les choses de si haut : il fait la philosophie de l'histoire, ou plutôt il substitue, dans ses réflexions, le *Cosmos* à l'humanité. Mais, entre deux coups d'aile, il retombe sur le terrain des contingences, quand il prédit, par exemple, que « si la solution oligarchique se produit à un degré quelconque sur la planète Terre, c'est par l'Allemagne qu'elle se produira », ou quand il veut qu'un petit nombre de sages gardent secrètement la force qui doit assurer l'avenir, parce que (depuis l'aventure du 18 mars) on ne peut plus faire fonds sur l'armée, tirée du peuple, pour contenir le peuple.

En face de la brutale réalité, Renan s'abandonne au rêve que déjà, en 1863, il avait formé. Berthelot lui répétait alors que « la chimie donne à l'homme sur le monde une puissance inconnue aux autres sciences naturelles »; que « la puissance que la science donne à l'homme sur le monde et sur l'homme lui-même est sa plus solide garantie. Quiconque a goûté de ce fruit ne saurait plus s'en détacher ». Aussi s'était-il senti gagné, grisé par le vin de cette toute-puissance : « Qui sait, avait-il écrit alors, si la science infinie n'amènera pas le pouvoir infini, selon le beau mot baconien : « Savoir, c'est pouvoir ¹ ». L'être en possession d'une telle science et d'un tel pouvoir sera vraiment maître de l'univers. » En 1871, Renan imagine les forces de l'humanité concentrées en un très petit nombre de mains, et devenues la propriété d'une ligue capable de disposer même de l'existence de la planète et de terroriser par cette menace le monde tout entier. Car à cette époque le premier emploi de la force scientifique lui paraît moins d'asservir la

1. Cette citation se retrouve à la page 112 des *Dialogues*.



nature que de dominer les parties inférieures de l'humanité.

Pendant Renan entrait à Versailles dans le conseil des puissants. Il y rencontrait, outre Jules Simon, Ernest Picard, Ministre de l'Intérieur. Taine, qui le voit à diverses reprises, écrit d'Orsay le 17 mai : « A Versailles, Renan et M. du Mesnil, chef de division de l'Instruction publique, disent que dans l'opinion des généraux l'enceinte sera forcée vers dimanche prochain ». Le 19 mai, le même Taine passant à Versailles et à la veille de partir pour l'Angleterre (c'est par Taine, sans doute, que Renan fit porter sa lettre du 19 mai au Prince Napoléon, qui était à Londres), s'arrête chez Renan et y apprend la cause d'une terrible explosion qui l'avait intrigué l'avant-veille.

Quelle était l'opinion de Renan sur Thiers Chef du Pouvoir Exécutif ? En avril, étant encore à Sèvres, il avait écrit : « M. Thiers s'envisage comme le Moltke de la situation ; il combine, règle tout, embrouille tout et fait le froid dans l'élément militaire qui, du reste, je crois, ne ferait pas mieux sans lui. » Et dans l'*Antéchrist*, qu'il méditait déjà, il déposera cette critique de la conduite de Thiers, à propos du procureur de Judée Florus qui, pour une émeute, se retira de Jérusalem à Césarée : « Un pouvoir armé doit à une ville qu'il occupe, et où se manifeste une révolte populaire, de ne l'abandonner à ses propres fureurs qu'après avoir épuisé tous ses moyens de résistance. »

Je viens de parler de l'*Antéchrist*. Mais la Commune n'était-elle pas sous les yeux de Renan comme une gigantesque expérience montée tout exprès pour assurer la valeur du t. IV de l'*Histoire des origines*? En voyant flamber Paris, où les derniers communards avaient mis le feu à l'Hôtel-de-Ville, au Palais de Justice, au Ministère des Finances, à la Cour des Comptes, etc... comment Renan n'aurait-il pas songé à l'incendie de Rome sous



Néron? — Un vent violent s'était levé dans la nuit du 24 au 25, crachant, « dans une rafale enflammée, toute la fumée, toute l'horreur de l'immense incendie vers l'Ouest, vers ces coteaux de Saint-Cloud », du haut desquels Renan, avec les membres du Gouvernement et de l'Assemblée, put voir la catastrophe où la Ville allait peut-être s'abîmer. — Aussi, quand il lui faudra, dans l'*Antéchrist*, caractériser le genre apocalyptique, Renan écrira (p. 476) : « Ce qu'il y avait de plus lugubre à Paris le 25 mai 1871, ce n'étaient pas les flammes; c'était la couleur générale de la ville, quand on la voyait d'un point élevé : un ton jauné et faux, une sorte de pâleur mate. Telle est la lumière dont l'auteur de l'*Apocalypse* colore sa vision ». Et il imaginait d'après lui-même les sentiments des vrais Romains, une fois Rome brûlée : « Tous ceux pour lesquels une ville est autre chose qu'un amas de pierres furent blessés au cœur; *la conscience de la patrie était atteinte* ¹ ». Comment aussi ne pas comparer Paris à la Jérusalem de 66, en rébellion contre Rome, où le parti de la guerre renfermait dans son sein, « outre les enthousiastes sincères, cette masse de prolétaires auxquels un état de crise nationale, supprimant les conditions ordinaires de la vie, apporte plus d'un profit », et aussi à la Jérusalem assiégée par Titus (70) et qui n'était plus qu'une « ville de cannibales, un enfer » (l'*Antéchrist*, p. 506-507 et cf. lettre à Berthelot du 28 mai 1871 : « Dire que nous n'étions séparés que par un pouce du cannibalisme et de l'enfer ») ; les Communards enfin aux *zélotes* et aux *sicaires* ² ?

En juin 1871, Flaubert trouva Renan « très philosophe », c'est-à-dire, sans doute, aussi pessimiste que

1. L'*Antéchrist*, p. 151.

2. Ces mots avaient dû revenir souvent dans sa bouche, à Paris, car Berthelot lui écrit (29 mars) : « Les voilà donc arrivés, les *sicaires* et les *zéloteurs* que Nefftzer traitait de pure utopie, pendant nos longues souffrances du siège ! »



lui-même. Il y avait toutefois entre eux cette différence que Flaubert avait plus souffert de l'invasion que de la Commune. Il ne haïssait pas les Communards parce qu'on ne hait pas les chiens enragés; il haïssait les Prussiens, des docteurs ès sciences qui cassaient les glaces. Ce qui le navrait surtout, c'était la férocité des hommes, et la conviction qu'on allait entrer dans une ère stupide : « On sera utilitaire, militaire, Américain et catholique! très catholique! » Et il disait, un peu comme Renan, et d'après lui : « Notre salut est dans une aristocratie légitime ». Et encore : « Tant que l'Académie des Sciences ne sera pas le remplaçant du Pape, la politique tout entière ne sera qu'un ramassis de blagues. »

Sur ce dernier point, Renan était d'un autre avis. On voit par une lettre qu'il écrivit de Sèvres, le 15 juin 1871, au Prince Napoléon, qu'il envisageait une candidature aux élections complémentaires¹ pour l'Assemblée Nationale qui eurent lieu en juillet. « Quelques personnes persistent à vouloir m'y engager, quels que soient à cet égard mon scepticisme et mon indifférence... Je n'ai jamais plus redouté qu'en ce moment une part de responsabilité dans les affaires de mon pays; je plains sincèrement les hommes honnêtes et consciencieux qui sont chargés de résoudre un tel problème; je ne refuserais pas cependant, si un tel devoir m'était imposé; ce serait une lâcheté. »

Renan ne fut pas élu; le Prince Napoléon, à la date du 10 juillet, l'en console. Ainsi se fermait l'ère de huit années (1863-1871) pendant lesquelles Renan avait visé à jouer un rôle politique : dans le deuil public, l'inhérence d'un régime dont les jours semblaient comptés. En effet, l'Assemblée Nationale élue le 8 février comprenait plus de monarchistes (dont la plupart orléanistes

1. C'est en effet de cela qu'il s'agit, et non, comme l'a cru l'éditeur, de la « Direction du Collège de France. »



comme Renan) que de républicains. Il fut alors convenu que la République ne serait pas reconnue pour le gouvernement définitif du pays. Mais les mois qui suivirent, et surtout les élections complémentaires de juillet, firent connaître les sentiments républicains des villes. L'Assemblée ne représentait pas l'opinion du pays. La durée de son mandat n'ayant pas été limitée, il n'existait aucun procédé légal pour l'obliger à se démettre du pouvoir. Renan eût voulu, pour définir la forme du gouvernement, un appel au pays. Il estimait toujours que la France aurait intérêt à se donner une monarchie constitutionnelle. Mais plus que jamais il voyait « l'importance de la capacité personnelle des gouvernants », et il eût voulu rappeler en France le Prince Napoléon, qui l'avait quittée.

Il alla s'entretenir avec lui de la situation à Prangins, sur les bords du lac de Genève, où le Prince avait un chalet. Là on n'était pas loin de Morges, où habitait Ch. Ritter ; Renan fixa le 19 juillet un rendez-vous au traducteur de Strauss, et le 21 ils passèrent de belles heures ensemble au signal de Lausanne et sous les ombrages d'Ouchy. Ils durent parler de Strauss et de la *Préface* à un recueil d'articles de celui-ci, que Renan, dès 1868, avait projeté d'écrire. La traduction de ces articles, par Ch. Ritter, était en épreuves depuis mars 1870. Bien qu'il eût à se plaindre de Strauss, Renan ne se dégagea pas de sa promesse. Il regagna la France par Genève, après avoir visité Ferney en compagnie du Prince, et y avoir vu l'église transformée en grenier à foin avec l'inscription : *Deo erexit, Voltaire* : ce dont il se souviendra dans son article sur Amiel. Le 15 août, Goncourt lo voit à Paris, chez Brébant : on parle des nationalités. « Cette invention doit amener la mangerie d'une race par l'autre, et cela condamne, dans un avenir prochain, les Français ou les Allemands à disparaître de l'Europe ». C'est le point de vue que développera la seconde



lettre à Strauss ¹. — A un autre moment, Renan dit : « Oui, des fonctions, nous ne sommes que des fonctions... que nous accomplissons sans le savoir, à peu près comme des ouvriers des Gobelins, qui travaillent à rebours et font un ouvrage qu'ils ne voient pas. L'honnêteté, la sagesse, qu'est-ce que cela, quelle importance cela a-t-il au point de vue surhumain ? Cependant soyons honnêtes et sages. C'est un rôle que Celui de là-haut nous donne. Mais il ne faut pas qu'il s' imagine qu'il nous trompe, que nous sommes ses dupes ». On reconnaît ici l'inspiration du premier des *Dialogues*, où se retrouve même (p. 28) la comparaison entre l'homme et l'ouvrier des Gobelins. La crainte d'être dupe était vieille chez Renan, on en trouve des traces déjà en 1845. Mais probablement la lecture d'un article de Challemeil-Lacour sur Schopenhauer (*Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1870 ²) réveilla et nourrit cette inquiétude. Pour l'exprimer, Renan multiplia les synonymes : « pièges », « appeaux », « lacs », etc... La grande chasseresse est la Nature. L'homme de génie voit le piège et s'y prend, car il n'a pas d'autre devoir que de se prêter au dessein de la Nature. C'est en cela que la révolte de Schopenhauer est blâmable. Il faut être dupe, sans être dupé.

Le 31 août, l'Assemblée, contrairement à ce que pensait Renan, établit une constitution au moins provisoire : « Le Chef du Pouvoir Exécutif prendra le titre de Président de la République française », et un régime parlementaire s'institua. Aussi conçoit-on que le livre

1. « La division trop accusée de l'humanité en races... ne peut mener qu'à des guerres d'extermination, à des guerres « zoologiques »... analogues à celles que les diverses espèces de rongeurs ou de carnassiers se livrent pour la vie. »

2. Cette hypothèse est confirmée par ce que Renan écrit p. 90 de l'*Ecclésiaste* : « le Schopenhauer qu'un mauvais coup du sort a fait vivre dans les tables d'hôtes allemandes ». Or, c'est à une table d'hôte qu'avait eu lieu le dialogue du philosophe et de Challemeil.



de Renan, la *Réforme intellectuelle et morale de la France*, ne sera guère, quand il paraîtra (6 décembre), en harmonie avec l'esprit public. Renan s'en rendait compte, et de Sèvres, le 2 septembre, annonçant au Prince Napoléon les épreuves de cet essai, il écrivait : « J'y ai tout dit avec ma sincérité habituelle ; mais je sais que je prêche dans le désert. Je ne publie ces pages que par acquit de conscience, et pour obéir à une sorte de devoir ». Il avait pris soin d'ajouter à ce qu'il avait déjà écrit quelques développements plus consolants, inspirés par ce qui s'était passé depuis le 18 mars : la France s'était reprise à la vie, le cadavre que les vers déjà se disputaient avait retrouvé sa chaleur et son mouvement¹. Le livre contenait aussi, datée du 15 septembre, une « nouvelle lettre à M. Strauss », à qui l'auteur reprochait ses mauvais procédés de la manière la plus spirituelle et la plus délicatement ironique : « Vous avez voulu, lui disait-il, que votre brochure (où était insérée, traduite, la lettre de Renan du 13 septembre 1870) se vendit au profit d'un établissement d'invalides allemands. Dieu me garde de vous faire une chicane au point de vue de la propriété littéraire ! L'œuvre à

1. Un emprunt de deux milliards émis en juin 1871 fut couvert deux fois et demie, et l'évacuation commença. La convention d'octobre 1871 réduisit l'armée d'occupation à 50 000 hommes. D'autre part, Renan pouvait s'applaudir, et s'applaudit en effet (Cf. la *Réforme*, etc., p. 91), que la cause de la décentralisation administrative, réclamée sous l'Empire par l'opposition libérale, fût gagnée. La loi municipale d'avril 1871, la loi organique de 1871 donnèrent de larges pouvoirs aux conseils municipaux et généraux. — L'opinion de Renan l'eut rangé, dans l'Assemblée nationale, parmi les membres du *Centre droit* (Orléanistes libéraux). Le 4 octobre, en envoyant au Prince Napoléon les épreuves de la *Réforme*, Renan lui écrivait : « Je ne voudrais jamais contribuer ni peu, ni beaucoup, à faire manquer l'expérience de la République » ; mais « il restait persuadé qu'un tel régime ne pouvait aboutir qu'à une décadence de plus en plus prononcée. »



laquelle vous m'avez fait contribuer est d'ailleurs une œuvre d'humanité, et si ma chétive prose a pu procurer quelques cigares à ceux qui ont pillé ma petite maison de Sèvres, je vous remercie de m'avoir fourni l'occasion de conformer ma conduite à quelques-uns des préceptes de Jésus que je crois les plus authentiques. Mais remarquez encore ces nuances légères. Certainement, si vous m'aviez permis de publier un écrit de vous, jamais, au grand jamais, je n'aurais eu l'idée d'en faire une édition au profit de notre Hôtel des Invalides. Le but vous entraîne ; la passion vous empêche de voir ces mièvreries de gens blasés que nous appelons le goût et le tact. » Dans la suite de sa lettre, par une vue que M. Muret — c'était en 1915 — appelle « divinatrice », il essaie d'effrayer Strauss en évoquant le géant slave, qui fera à l'Allemagne ce que l'Allemagne a fait aux autres. Il a d'assez bons arguments contre le « droit historique » invoqué comme titre de propriété d'une province : « Presque partout où les patriotes fongueux de l'Allemagne réclament un droit germanique, nous pourrions réclamer un droit celtique antérieur, et avant la période celtique, il y avait, dit-on, les allophytes, les Finnois, les Lapons ; et avant les hommes des cavernes, il y eut les orangs-outangs. Avec cette philosophie de l'histoire, il n'y aura de légitime dans le monde que le droit des orangs-outangs, injustement dépossédés par la perfidie des civilisés ». — Et, à la fin de sa lettre, il ne prie plus Strauss, comme en 1870, de lui « conserver son amitié. »

Le 14 octobre, il partit avec sa femme et son beau-frère Arnold Scheffer pour Venise. « La Provence, écrit-il à Berthelot¹, me parut plus admirable, plus grecque que jamais, et bien supérieure à l'Italie. Nice,

1. La lettre de la p. 411 de la *Correspondance Renan-Berthelot* est mal datée.



Monaco, Menton, vrais paradis terrestres ». Il revit avec plaisir Milan, il visita la Chartreuse de Pavie, dont certaines parties lui parurent vraiment exquis : « C'est comme un petit coffret d'ivoire, cis-lé, achevé avec un précieux dont il est difficile de se faire une idée » ; il y placra l'acte V de *Caliban*. A Vérone et à Padoue, on lui montra des peintures trécentistes et quattrocen-tistes découvertes depuis quelques années. Le 20 octobre, il arrivait à Venise : Arnold Scheffer lui fit voir, le 23, en admirateur passionné, les chefs-d'œuvre du Titien, de Véronèse et du Tintoret ; mais Renan trouvait cet art trop « matérialiste ». Cependant, il écrira plus tard que son beau-frère lui avait fait comprendre ce qu'il y avait, dans les fresques de Tiepolo au Palais-Lab-bia, « d'éclat, de vie, de couleur ». Il alla le 9 novembre à Torcello, ile proche de Venise et qu'il ne connaissait pas. Le 12 novembre, il quitta Venise et fut à Paris vers le 16 ou le 17.

Ce voyage d'un mois avait charmé Renan et sa femme. C'était la première fois qu'il revoyait l'Italie, après son séjour de 1849-1850. Il put réformer quelques juge-ments de sa première époque, alors qu'il n'avait pas vu la règle du beau, l'Acropole d'Athènes ». Quant à l'état des esprits, il était heureux de constater de « réelles sympathies pour la France », et il notait avec sagacité : « L'instinct du pays est contre l'Allemagne... *L'idée que la grande lutte future sera entre l'Allemagne et les peuples latins, descend presque jusqu'au peuple, et très peu hésitent sur le choix* ». A un autre point de vue, il se plaisait — du moins il l'écrit au Prince Napoléon — à « voir un pays sensé d'accord sur tous les points essentiels, attaché à son gouvernement légitime ». En effet, l'Italie était groupée sous le roi piémontais, Victor-Emmanuel, qui venait, en juillet, de s'installer à Rome, en face du pape, inviolable dans ses palais depuis la *loi des garanties* (mai), et irréconciliable. Surtout,



Renan jouissait des sensations agréables : « *Carpe diem* est devenu par le temps qui court une sagesse. »

Comme il l'annonçait dans une lettre à Ritter du 29 novembre, son premier moment de loisir, à son retour d'Italie, fut pour écrire les quelques pages qu'il devait au recueil projeté d'articles de Strauss ¹. Il y insistait « uniquement sur ce précepte essentiel, que les déchirements de la politique ne doivent pas nuire aux relations scientifiques ». C'est là qu'on trouve cette belle parole, qui montre que Renan, au fond, gardait toujours son principe de 1848 : la science est une religion et, comme telle, universelle : « A la table sainte, il n'y a plus d'ennemis ». D'ailleurs, dans tout ce qu'il avait écrit depuis juillet 1870, on ne trouverait pas un seul mouvement de haine contre l'Allemagne. « Quand on engageait Goëthe à faire des poésies contre la France : « Comment voulez-vous que je prêche la haine, répondait-il, quand je ne la sens pas dans mon cœur ? » Telle doit être notre réponse quand on nous engagera à calomnier l'Allemagne. »

Pour la seconde année, depuis l'établissement de la Troisième République, mais cette fois dans la paix et l'ordre, Renan ouvrit vers cette époque son cours au Collège de France. Les révolutions et les défaites devaient être désormais épargnées à sa studieuse et féconde activité. Il ne s'en doutait nullement et gémissait, dans une lettre au Prince Napoléon du 8 décembre (?) sur la déplorable situation : « Pour les personnes qui, comme moi, ont besoin d'un sol légal, d'un état stable et accepté, pour déployer utilement leur activité (ô Renan, que tu as vieilli depuis 1848 ! au milieu de l'émeute, alors, tu dissertais sans trouble sur Abélard), ces moments

1. Ce livre parut chez MM. Lévy Frères, en 1872, sous le titre : *Essais d'histoire religieuse et mélanges littéraires*, par David-Frédéric Strauss. Traduit de l'allemand, par Charles Ritter.



sont cruels ». — C'est d'ailleurs qu'allait lui venir le mal. Dès notre prochaine leçon, nous sentirons les approches de la vieillesse qui altérera, non certes, l'intelligence toujours merveilleuse, mais le corps affligé désormais, comme celui de saint Paul, d'un aiguillon¹.

1. Aussi Renan identifie-t-il (Cf. *Feuilles détachées*, p. 211) le *Skolops en Sarki* : c'est le rhumatisme.



VERS LA RÉPUBLIQUE

(1871-1878)

La longue période qui va nous occuper aujourd'hui et au cours de laquelle la République, après bien des conflits, est enfin consolidée en France, nous montre Renan s'acclimatant peu à peu, mais toujours de mauvaise grâce, à ce régime qui lui apporte de nouveaux honneurs, poursuivant par l'*Antéchrist* (1873) et les *Evangiles* (1877) son œuvre maîtresse des *Origines* (dont il voit, à mesure qu'il avance, le terme s'éloigner), manifestant enfin, par l'achèvement et la publication des *Dialogues philosophiques*, la rédaction et la publication des deux premiers chapitres des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* (1875-1876), et de *Caliban* (1877-1878), l'activité d'un cerveau resté jeune dans un corps vieux avant l'âge, le *modus vivendi* d'un quinquagénaire réduit à jouir de la contemplation parce qu'il ne peut plus se dépenser dans l'action.

L'évolution politique de Renan est lente, mais elle se laisse pourtant apercevoir. Il eut à se dégager peu à peu de sa complicité intellectuelle avec le Prince Napo-



l'éon ; partisans tous deux avant 1870 d'un Empire libéral, leurs opinions allaient maintenant diverger. Le Bonaparte rêve toujours d' « appel au peuple » : cela avait si bien réussi à Napoléon III ! Il a peur ou veut faire peur de l'épouvantail des « rouges, qui amèneront les Prussiens ». Il serait bien républicain ; mais la République implique la *vertu* — eh, eh ! il a lu Montesquieu — et la France n'a pas de vertu. Renan reste assez partisan d'un appel au pays ; après avoir répugné à l'admettre sous forme de plébiscite, qui « ne peut guère servir à susciter un pouvoir non encore existant » (8 décembre 1871), il écrit, le 10 mars 1874, par désespoir de voir jamais l'Assemblée Nationale trancher la question constitutionnelle : « Après tout, le plébiscite est peut-être le seul moyen de constituer une conscience du pays ; cela fait quelque chose de fort, qui tranche les doutes, s'impose et donne l'autorité de faire taire les dissidents. Sans cela je crains que nous ne sortions pas de la pétardière ». Quant à la menace d'agression prussienne, il y crut au moins un moment. Le 23 septembre 1872, en retournant en Italie, il revit le Prince à Prangins. Il y trouva, écrit-il, « une appréciation très juste de la situation et aussi peu d'illusions qu'on peut se le figurer ». Le Prince lui fit croire que l'entrevue toute récente des trois Empereurs d'Allemagne, d'Autriche et de Russie avait eu pour résultat une décision commune d'écraser la démocratie française, dès qu'elle lèverait « franchement la tête ». Renan avait dès lors un motif nouveau de craindre une évolution démocratique en France, et de détester la campagne de discours où Gambetta, depuis quelques mois (et en dernier lieu à Grenoble), avait demandé la dissolution de l'Assemblée pour fonder « la République républicaine ». C'est alors que songeant au Collège de France, il écrivit à Berthelot : « Le déluge vient ; calfatons l'arche sur toutes les jointures ». Il fallut que Berthelot lui envoyât ces sages avis : « Je vous en prie,



ne vous attachez pas trop obstinément à ces spectres césariens qui ont perdu la France. Si nous avons succombé, c'est parce que nous (je ne parle pas en mon nom personnel, bien entendu) avons abdiqué pour nous livrer à ces dictateurs égoïstes, qui nous ont perdus deux fois et sont prêts à nous perdre encore. Ne croyez que la moitié de ce qu'ils vous diront. Nous sommes trop affaiblis pour être redoutés, et l'intérêt évident de la Russie est aujourd'hui de s'interposer pour empêcher notre ruine complète, qui lui serait fatale à son tour. Le retour des Bonaparte serait la seule chose qui pourrait nous livrer sans défense et nous faire abandonner aux ambitions de la Prusse. »

Qu'en pensa Renan ? Toujours est-il que, bien loin de répéter au Prince ce qu'il lui avait écrit le 15 juin 1871 : « Votre Altesse peut et doit rendre des services à la France. Il faut que nous la voyions parmi nous » — ce que, peut-être, dès la fin de 1871, il ne croyait plus, — il lui dit, en octobre 1872 : « Le jour où Votre Altesse peut être utile au pays n'est pas venu. Elle servira mieux la France et le principe qu'elle représente en restant dans sa solitude de Prangins ». Et, très délicatement, il essaie de détourner vers la composition d'ouvrages historiques l'activité du Prince, et lui rappelle ses devoirs de philosophe et de patriote.

Sur certains points Renan avait le coup d'œil assez juste. Il était plutôt partisan de Thiers, qui avait d'ailleurs, en cette année 1872, organisé l'armée sur le modèle prussien, un peu comme l'avait demandé l'auteur de la *Réforme* ; il se rend compte de l'hostilité de l'Assemblée contre Thiers dont il prévoit la démission, et qu'elle sera acceptée (ce qui eut en effet lieu le 24 mai 1873). Il reconnaît — avec les républicains — que l'Assemblée « ne représente en rien le pays », mais il se sépare d'eux en estimant qu'« elle ne peut être dissoute sans grave danger pour le pays ». Il sent que la France



n'est pas *droitière* ; si même elle est monarchique, ce n'est pas ardemment, activement. Il se lamente à deux reprises (juillet 1872-janvier 1873) que « rien ne se réforme », malgré ses conseils de 1871. Il souffre de la « funeste politique cléricale », qui devait sous la Présidence de Mac-Mahon, notamment sous le régime de l'*ordre moral* (1873-1875), donner toute sa mesure. Aussi est-il extrêmement attentif aux événements de l'été 1873, qu'il passa à Sèvres. C'est l'époque où les légitimistes et les orléanistes, voyant que leur désaccord retardait la restauration monarchique, tentent la *fusion*. Le comte de Paris rend visite, le 5 août, au comte de Chambord à Frohsdorf. Renseigné par le *Journal des Débats*, Renan ne croit pas que cette démarche équivaille à une abdication des d'Orléans. Il est, d'autre part, persuadé que le comte de Chambord ne fera aucune concession, car c'est « un fanatique de toutes pièces ». Il prévoit, le 26 août, ce qui se passera le 20 novembre : « la République avec Mac-Mahon pour plusieurs années ». Son appréhension de l'avenir est toujours grande : « Pauvre pays ! quelles tristes épreuves nous traverserons encore ! Ces cures radicales tueront le malade ». Il ne va pas jusqu'à dire, comme Berthelot : « Je crois de plus en plus à l'impossibilité de tout autre régime que la République », car la République lui paraît toujours (5 septembre) pleine de dangers, et de nature à ramener le fils de Napoléon III dans quelques années. Mais il est très fermement hostile aux légitimistes : « Il est indubitable que le règne d'Henri V serait le règne du fanatisme et de l'ineptie. Impossible de s'y prêter, ni directement, ni indirectement ». C'est l'époque où des députés de la Droite allaient en pèlerinage à Paray-le-Monial, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, et chantaient avec la foule : « Sauvez Rome et la France, au nom du Sacré-Cœur ! »



*
* *

La seconde patrie de Renan, à cette époque, est l'Italie. Outre le voyage d'octobre 1871 dans l'Italie du Nord, dont j'ai parlé la dernière fois, il passe les Alpes dans l'automne de 1872 (étapes connues : Prangins, le Simplon, le Lac Majeur, la Spezzia, Lucques, Pistoia, Florence, d'où il part vers le 13 octobre, Rome, Mandela; retour à Paris le 2 décembre); à la fin de l'été 1874 (après avoir visité la Suisse, « grandiose et fraîche », mais gâtée par les touristes, et où il jette son dévolu sur un village au bord du Lac de Brienz, pour en faire sa résidence d'été, le jour où il renoncerait à Sèvres), il descend la vallée du Haut-Tessin, voit les lacs de Lugano et de Côme, gagne, par Mantoue qu'il ne connaissait pas encore, Venise où il arrive vers le 4 septembre. « Ici, écrit-il à Berthelot, nous nous reposons beaucoup; nous connaissons tout; nous revoyons tout à loisir et en flânant ». Il est de retour à Paris vers le 23 après être passé, semble-t-il, par Bologne et Parme.

Le jeune royaume d'Italie avait à résoudre un problème qui intéressait Renan au plus haut point : Comment traiter la Papauté? En automne 1871, Renan avait évité d'aller à Rome où Pie IX frémissait encore contre la loi des garanties. Il craignait, du moins il le dit au Prince Napoléon, que « sa présence ne devint un prétexte à des manifestations ou plutôt à des cancan ». Mais ce scrupule était disparu l'année suivante. *L'Espérance de Rome* insérait, le 26 mars 1872, une lettre de Renan intitulée : *Saint Pierre est-il venu à Rome ?* (Cf. l'appendice de *l'Antéchrist*, où ce sujet sera traité ¹), et la Princesse Julie s'entretint avec le Prince Napoléon, à cette occasion, de ce point d'érudition. Et Renan en

1. Déjà en 1850, Patrice s'était posé la question.



automne allait à Rome. Il parla même au Cercle Cavour sur la question romaine. C'est une de celles où ses prévisions, sauf pour ce qui est de la séparation de l'Eglise et de l'Etat qu'il prédit, furent le moins exactes. « L'unité catholique, écrit-il, supposait le pouvoir temporel; le pouvoir temporel disparu, l'unité catholique disparaîtra ». La Papauté quittera l'Italie, et ne se réconciliera pas avec le royaume. La catholicité acceptera peut-être encore le successeur de Pie IX, car Pie IX le désignera avant sa mort; mais « au bout de quelque temps, l'unité catholique sera tout à fait compromise à ce jeu-là ». On n'a point assez remarqué, à ce sujet, que Renan raisonnait (et raisonnera encore dans l'article sur *La Crise religieuse en Europe*, qu'il donnera le 15 février 1874 à la *Revue des Deux Mondes*), comme si le xix^e siècle avait été le xiv^e. La mort de Boniface VIII souffleté par un agent de Philippe-le-Bel (Boniface VIII que Berthelot lui-même, dans une lettre du 3 mars 1872, comparait à Pie IX), l'élection de l'Archevêque de Bordeaux sous le nom de Clément V, le choix que celui-ci en 1309 avait fait d'Avignon pour sa résidence, avaient alors affaibli la papauté. L'élection de deux Papes dont l'un, pour complaire aux Romains, s'était engagé à rester à Rome, et dont l'autre était retourné à Avignon, avait produit, en 1378, le grand schisme d'Occident. Or Renan était plongé dans l'étude du règne de Philippe-le-Bel, car il continuait à travailler pour *l'Histoire littéraire de la France* (Cf. ses articles dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 février et 1^{er} mars 1871 : *Un publiciste du temps de Philippe-le-Bel, Pierre du Bois*, et des 15 mars, 1^{er} et 15 avril 1872 : *Un Ministre de Philippe-le-Bel : Guillaume de Nogaret*.) Il n'est pas douteux que les couleurs du xiv^e siècle s'interposèrent entre l'historien et son temps; peut-être même son admiration pour la dynastie capétienne et ses inclinations monarchiques



doivent-elles être rapportées, pour une part, aux mêmes études ¹.

C'est surtout par sa beauté et ses illustres souvenirs que l'Italie attirait Renan. Il écrivait à Berthelot, dans son voyage de 1872 : « Florence et son art enfiévré, sa prodigieuse originalité, la folle grandeur qui caractérise toutes ses œuvres ont causé à ma femme la plus vive émotion, et ne m'ont pas moins troublé que quand je les vis, il y a vingt ans ». Florence est placée (p. 315 de *l'Antéchrist*) à côté d'Athènes, parmi les villes de génie. Un autre coin qui l'enchantait fut Mandela, près de Tivoli, où il reçut l'hospitalité de la Princesse Julie. Vous vous rappelez ce que, dans mon avant-dernière leçon, je vous ai dit des relations de Renan et de cette princesse. Le Prince Napoléon nous apprend, par une lettre du 10 juillet 1871, que sa cousine Julie lui écrivait souvent, et lui parlait de Renan avec grande amitié ; quand Renan vint chez elle, en octobre 1872, elle fit part au Prince de tout son *enchantement* de posséder ce grand homme. Celui-ci semblait plus occupé du paysage que de l'hôtesse : « Mandela est dans une position charmante ; il y a là une vue admirable des montagnes, de délicieuses échappées sur l'Anio... une fontaine adorable, que je soupçonne d'avoir été autrefois quelque déesse, comme celles auxquelles Horace offrait des sacrifices. Quoique le temps nous ait empêchés d'aller ... à Subiaco, j'ai pu prendre le sentiment complet de ce classique pays. Combien on est heureux de s'abstraire ainsi des tristesses d'un monde en décadence, qui semble prendre à tâche d'exclure de son sein tout idéal, toute poésie ! » Et il saura gré à Néron d'avoir « compris le premier l'admirable paysage de Subiaco, et de s'y être fait une délicieuse résidence d'été. »

1. Cf. p. 8-10 de la *Réforme*, où Renan montre que la France « est le résultat de la politique capétienne continuée avec une admirable suite », et cf. p. 251 de *l'Antéchrist* : « Les Nations sont des créations militaires fondées et maintenues par l'épée. »



Car ce voyage de 1872, qui fut un vrai enchantement, se rattachait par plusieurs côtés — Renan le dit à la p. XLVII de son *Introduction* — au sujet de l'*Antéchrist*. Il avait fort avancé cet ouvrage dans la première moitié de 1872, et bien que ses souvenirs de Rome fussent très précis, il avait éprouvé pourtant, « plus fortement que jamais, en écrivant ce volume, le désir de revoir cette ville extraordinaire ». Il y lut les épreuves de son livre. Il y parcourut les musées du Capitole du Vatican, du Palatin, du Louvre, pour y voir les portraits de Néron, la « mauvaise figure, ... les cheveux... bouclés en étages, la lèvre redoutable, l'air méchant et bête à la fois » du maître du monde. Il revit cette Voie Nomentane qu'aimait Patrice, et où l'on rattachait certains souvenirs de l'arrivée de Pierre à Rome. M. Rosa lui montra des photographies de ses fouilles de cette maison de Tibère sur le Palatin, que, même agrandie par Caligula, Néron avait trouvée trop étroite. Renan parcourut les quartiers qu'avait ravagés l'incendie de 64, tâchant de lire à travers les constructions modernes le visage de l'antique Rome. Le Borgo, la place et l'église Saint-Pierre étaient toujours pour lui les jardins de Néron.

Vit-il en 1872 le golfe de Naples? Probablement. Cette contrée présentait pour lui un intérêt de premier ordre. Après la mort de Néron, il devait expliquer l'apparition de l'Apocalypse, dont il place la rédaction l'année suivante (69). Or les écrits apocalyptiques lui paraissaient en rapport avec les catastrophes de toutes sortes qui se produisirent à cette époque; non seulement avec le cauchemar du règne néronien, mais encore avec les tremblements de terre et les éruptions volcaniques. « C'est ici l'un des rares exemples qu'on peut citer d'une influence réciproque entre l'histoire matérielle de la planète et l'histoire du développement de l'esprit ». Les auteurs du livre d'Hénoch et de l'Apocalypse durent avoir été frappés du spectacle des Champs Phlégréens.



Renan, sur ce point, conservait intacts les souvenirs de son premier séjour en Italie. Le 7 janvier 1850, il avait écrit à Berthelot : « Le lac Arverne est admirable : là seulement j'ai bien compris les idées des anciens sur l'autre vie et les lieux souterrains... Il est évident par l'inspection des lieux que cet aspect volcanique, cette chaleur souterraine, les solfatares voisines, les courants d'eau souterrains qu'on remarque dans l'ancre de la Sibylle, creusé là même, ont donné lieu à un de ces enfers locaux, si communs dans l'antiquité ». D'autre part, il se faisait renseigner, en 1872, par M. de Luca, le savant qui, avec Amari et quelques autres, fut pour lui « le plus précieux des guides » ; il apprenait ainsi qu'à la solfatare de Pouzzoles, « après une forte pluie, les flaques d'eau qui séjournent dans les parties chaudes donnent lieu à des éclosions extrêmement rapides et abondantes de sauterelles et de grenouilles », ce qui lui permettait d'expliquer la mention des sauterelles qui, à la voix de la cinquième trompette, naissent des fumées du puits de l'abîme¹.

Le 7 décembre 1872, Renan annonçait à Ritter qu'il lui faudrait encore quatre mois pour achever la révision de l'*Antéchrist*. Mais, le 13 mars 1873, il écrivait au même que la correction des épreuves l'occupait jour et nuit et ne serait pas finie avant six semaines ou deux mois. Nous lisons d'autre part, dans une lettre à Bersot du 1^{er} avril : « D'ici à six semaines à peu près, je suis tout entier à mon *Antéchrist*. Impossible d'y soustraire une heure ». Le livre ne parut qu'en juin, sous le titre de « Livre quatrième de l'*Histoire des Origines*, comprenant depuis l'arrivée de saint Paul à Rome jusqu'à la fin de la révolution juive (61-73) ». Taine qui, le 18 de ce mois, apprécie l'*Antéchrist* dans une lettre à sa femme (« c'est intéressant, élevé », mais trop conjectural), ne fait pas

1. L'*Apocalypse*, ch. ix, et cf. L'*Antéchrist*, p. 397 et n. 5.



ressortir le caractère qui nous frappe surtout dans ce livre. Œuvre d'une jouissance cérébrale exaspérée (« Je ne cacherai pas, écrit Renan dans son *Introduction*, que le goût de l'histoire, la jouissance incomparable qu'on éprouve à voir se dérouler le spectacle de l'humanité, m'a surtout entraîné en ce volume »), l'*Antéchrist* est écrit d'un style brillant et dur, excessif parfois, comme s'il voulait s'égaliser à la monstrueuse histoire qu'il narre. Renan y a perdu de vue le Dieu si doux « qu'il avait rencontré sur son chemin en Galilée ». Son idéalisme est atterré. Quel sens moral attribuer aux événements de 1870-71, à cette comédie sanglante du règne de Néron? L'Histoire et l'Expérience reflétaient les mêmes images incohérentes, se renvoyaient les mêmes rayons sinistres et louches. Renan avait pourtant agi comme si la vie dût être prise au sérieux : il avait brigué le droit de combattre, dit ce qu'il pensait ; il avait fait « ce qu'il avait pu » ; il avait la « conscience tranquille ». Pourquoi, dès lors, se serait-il interdit de montrer à l'ironie apparente du destin, par l'ironie de son art, qu'il savait la comprendre et n'en était pas dupe? Néron est ainsi pour lui, non l'ivrogne que représente l'historien latin, non l'adolescent vicieux et intelligent que Racine met en scène, mais le comédien créé par un caprice de la Nature pour que ce rôle ne manque pas au spectacle de l'univers. Comédien, Néron l'était déjà dans Racine, mais avec dignité, comme Louis XIV restait majestueux en dansant. Renan fait de lui un sous-romantique, « à peu près aussi sensé que les héros de M. Victor Hugo... Han d'Islande et les Burgraves », un « bobèche », un « Jocrisse », un « cabotin » ; une victime, s'il osait dire, de « l'art pour l'art », dont les caprices souverains muaient en réalités les fictions littéraires, pour qui enfin l'univers était un théâtre. Cependant, comme on pouvait le pressentir d'après le passage que j'ai cité dans mon avant-dernière leçon,



il le réhabilite par certains côtés : Néron fut un monstre, mais ce monstre n'était pas vulgaire.

Car Renan croit entrer dans les vues du « grand artiste inconscient qui semble présider aux caprices apparents de l'histoire », en s'éjouissant à la fête de l'univers. Il n'est ni puissant, ni riche, mais il jouit de la puissance des puissants, de la richesse des riches. Voilà où l'a mené la distinction de son article sur saint François, entre la possession et la jouissance. Il n'a que sourire pour l'intolérance de ceux qui voudraient que le monde fût fait à leur image — ces Prussiens austères qui haïssent l'élégance française (15 sept. 1871) —, pour la politique des ambitieux qui bouleversent le monde afin d'atteindre leur but. Dès le 15 septembre 1870, il se demandait si M. de Bismarck était philosophe, c'est-à-dire, s'il voyait « la vanité de ce qu'il faisait, tout en y travaillant avec ardeur, ou bien si c'était un croyant politique, s'il était dupe de son œuvre... et n'en voyait pas la caducité ». Pour lui, il trouve aux existences des riches, des gens à la mode, plus de valeur qu'on ne croit, tant parce qu'ils débarrassent les sages « du quadrille qui les obsède » (*Dialogues*), que parce que « la fête de l'univers manquerait de quelque chose, si le monde n'était peuplé que de fanatiques iconoclastes et de lourdauds vertueux. » (*L'Antéchrist.*) Son imagination accueille toutes les formes de vie, comme son intelligence toutes les idées. Aussi s'incline-t-il devant Pétrone, « ce Méricée¹ sceptique, au ton froid et exquis. » « Après tout, n'est pas roi de la mode qui veut. L'élégance de la vie a sa maîtrise, au-dessous de la science et de la morale ». Mais même la morale a-t-elle une valeur absolue? Non; il n'y a pas de devoir abstrait et qui s'impose à tous (nous voilà loin de la *Préface des Essais de Morale!*). « Nous sommes tous des fonctions de l'Uni-

1. Mort en 1870.



vers; le devoir consiste à ce que chacun remplisse bien sa fonction. Raphaël n'aurait rien gagné à être bien réglé dans ses mœurs... » Aussi bien la nature a-t-elle intérêt à ce que l'homme ne soit pas trop chaste (*Dialogues*). La chasteté! Avec les années, la vieillesse approchant, Renan se rend compte que « cela aussi est vanité. » De plus en plus, il en vient à la sagesse de *l'Ecclésiaste*, dont les mentions se multiplient dans son œuvre à cette époque¹. Deux aphorismes principalement sont à son goût : « Va donc, mange ton pain en joie avec la femme que tu as une fois aimée » et : « Tout est vain sous le soleil ». Quoi! tout, même la science? Renan ne l'a pas dit expressément, mais enfin il nous laisse entendre dans *l'Antéchrist* qu'il éprouvait par moments les sentiments qu'il eût voulu trouver chez Bismarck. Il savait sourire de son œuvre, y être supérieur, ne pas s'en laisser « obséder ». Son œuvre, n'était-ce point sa vie de labeur et de vertu? Dans son fauteuil du Collège de France, il se prenait à douter, « après avoir réussi... si la cause qu'il avait servie valait tant de sacrifices ». A certaines heures, il était « pris de dégoût tout en travaillant avec ardeur² » ; il « osait se dire, au fort de l'action, que le jour où l'on commence à être sage est celui où, délivré de tout souci, on contemple la nature et l'on jouit ». « Tout le monde traverse ses

1. Cf. *la Réforme*, p. xiv et p. 209; *l'Antéchrist*, p. 101 et p. 285, et comparez à cette page 101 la page 14 des *Souvenirs d'enfance*, morceau écrit en 1875. Ritter, le 22 juin 1873, suggère à Renan de traduire *l'Ecclésiaste* comme il a traduit *Job* et le *Cantique*; Renan fait de *l'Ecclésiaste* l'objet de son cours au Collège de France pendant l'année 1874-1875, et dès le 9 juin 1875, il s'engage à réaliser le vœu de Ritter; le Cohélet, écrit-il, « était un vrai sage, et sur une foule de points, nous ne pouvons dire mieux que lui ».

2. Il n'était pas moins exact que par le passé à tous les travaux scientifiques; c'est en 1873 qu'il entra au Bureau du *Journal des Savants*, où il avait commencé à écrire en juillet 1851 (par l'insertion d'un compte rendu).



heures de doute; en ces heures-là, il n'y a que la couleur et l'image qui consolent. » Aussi la lettre à Flaubert que Renan écrivit de Venise en 1874 marque-t-elle dans ses idées une évolution notable. Il y défend presque la théorie de l'art pour l'art. Il suffit à une œuvre littéraire ou picturale d'ouvrir « à l'imagination un rêve brillant ». S'il a dit autrefois que « la couleur n'est que l'accessoire », il avoue aujourd'hui qu'il n'y a pas « à cet égard de règle absolue. »

J'ai tenu à montrer Renan sous sa nouvelle figure qui retient, d'ailleurs, bien des traits de l'ancienne. J'ai dit, il y a quelques instants, que l'idéaliste était vaincu. Non! la défaite de la France est peut-être nécessaire au triomphe de l'Idée. La Judée paya de son existence politique la gloire d'avoir formé la religion du monde. Qui sait si la France n'aura pas « sa revanche par ce qui fit en 1870 et en 1871 sa faiblesse et sa misère » : la démocratie? (L'*Antéchrist*, p. 543.) Ainsi l'on ne trouve peut-être insensés certains drames de l'histoire que faute de voir assez loin. Le christianisme reçut de Néron le baptême de sang sans lequel il n'eût pu vivre. L'homme du XIX^e siècle ne saurait imaginer l'avenir sous les couleurs de l'Apocalypse de l'an 69; mais il conçoit lui aussi une Apocalypse. Quels que soient les traits sous lesquels il se le figure, — (des trois formes qu'en propose l'auteur des *Dialogues*, celui de l'*Antéchrist* retient seulement la forme monarchique : « Les individus qui auront été revivront en la vie de l'Être définitif (Dieu), verront, jouiront en lui, chanteront en lui un éternel Alléluia »¹), — il doit dire qu'« au delà des

1. Comparez p. 94 et 95 des *Dialogues* et 479 de l'*Antéchrist*. Ces deux volumes sont à rapprocher encore par d'autres pages. (Cf. p. 535 de l'*Antéchrist* et p. 107 et 110 des *Dialogues*, sur les brahmanes et saint Martin de Tours, et p. 534 de l'*Antéchrist* et p. 77 des *Dialogues*, sur le Prêtre et l'Homme de Guerre; enfin l'*Antéchrist*, p. 222, et les *Dialogues*, p. 14, sur les sacrifices.)



alternatives changeantes, il découvre l'idéal », et affirmer que « l'idéal sera réalisé un jour ».

Pour en finir avec l'*Antéchrist*, signalons la complaisance équivoque que l'auteur met à décrire les supplices des chrétiennes dont la pudeur suprême, à l'en croire, révéla une volupté et une esthétique nouvelles. J'extrais à cette occasion du manuscrit des *Dialogues* ce passage, supprimé pour la publication, qui prouve que le spectacle de la force maîtresse en 1870-1871 et l'histoire des martyrs contribuèrent à égarer Renan en des « sentiers malsains ».

« La science, en s'appliquant à l'art infernal des supplices, pourrait en inventer auprès desquels tous les raffinements des Sassanides seront peu de chose, des supplices qui dureront des années, des piles, de petits appareils qui renfermeront tout un enfer en une petite boîte... [Ce serait l'] art effroyable de forcer à vivre, de faire affluer des flots de sensibilité pour servir de matière à la douleur, à des douleurs atroces durant des mois... La terreur en serait si grande que des foules se suicideraient pour éviter la possibilité... »

*
* *

Après l'*Antéchrist*, Renan crut quelque temps pouvoir terminer en un volume l'*Histoire des Origines*. Mais, comme toujours, la matière s'agrandissait à mesure qu'il avançait dans son œuvre. L'étude sur le IV^e livre d'Esdras qui, dans le livre V des *Origines*, occupe la dernière partie du chapitre xvi, était prête dès le début de 1875, puisqu'elle parut le 1^{er} mars dans la *Revue des Deux Mondes*, sous le titre : « *L'Apocalypse de l'an 97. Le dernier prophète des Juifs* », qui la rattachait aux pages de l'*Antéchrist* sur l'Apocalypse de Jean. *Les Evangiles et la seconde génération chrétienne*, allant « depuis la destruction de la nationalité juive jusqu'à la mort de



Trajan (74-117) », ne parurent que le 3 juillet 1877. Renan y expliquait la façon dont la légende de Jésus fut écrite. « Les rapports du christianisme avec l'Empire Romain, les premières hérésies, la disparition des derniers disciples immédiats de Jésus, la séparation graduelle de l'Eglise et de la Synagogue, les progrès de la hiérarchie ecclésiastique, la substitution du presbytérat à la communauté primitive, les premiers commencements de l'épiscopat, l'avènement avec Trajan d'une sorte d'âge d'or pour la société civile : voilà, annonçait l'auteur, les grands faits que nous verrons se dérouler devant nous ». Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce livre, au point de vue biographique qui est le nôtre, ce sont, certains passages comme celui-ci, où persiste l'inspiration du premier *Dialogue* et de l'*Antéchrist* : « L'homme vraiment vertueux n'a rien tant en horreur que le pédantisme moral. Pour se laver à ses propres yeux du soupçon de duperie, il a besoin de douter par moments de sa propre œuvre, de ses propres mérites », ou cet autre qui assimile l'hypocrite réaction de Domitien à celle que connaissait la France d'après 1871 : « Une société en péril se rattache à ce qu'elle peut. Un monde menacé se range ; persuadé que toute pensée tourne à mal, il retient en quelque sorte sa respiration » ; — et ce sont encore les pages où il revient à la *Vie de Jésus* : Il expliquera à sa manière la différence entre le succès de ce livre et celui de *Saint-Paul*¹ : « La *Vie de Jésus* obtiendra toujours un grand succès, quand un écrivain aura le degré d'habileté, de hardiesse et de naïveté nécessaire pour faire une traduction de l'Evangile en style de son temps. On cherchera mille causes à ce succès ; il n'y en aura jamais qu'une, c'est l'Evangile lui-même, son incomparable beauté intrinsèque. Que le même écrivain fasse ensuite, et avec

1. 1921, *Vie de Jésus*, 61^e édition ; 1920, *Saint Paul*, 24^e.



les mêmes procédés, une traduction de saint Paul¹, le public ne sera pas entraîné ». — Il retirera à Jésus, pour les attribuer aux Evangélistes, certains propos qu'il avait, en 1863, mis dans la bouche du Maître, tout en déclarant qu'on ne saurait faire à cet égard, sur tous les points, un discernement sûr : « La Vie de Jésus et l'Histoire de la rédaction des Evangiles sont deux sujets qui se pénètrent de telle sorte qu'il faut laisser entre eux la limite indécise, au risque de paraître se contredire. En réalité, cette contradiction est de peu de conséquence. Jésus... a tout fait, même ce qu'on lui a prêté;... il fut tellement identifié avec son idée, que son idée devint lui-même, l'absorba, fit de sa biographie ce qu'elle devait être. Il y eut en lui ce que les théologiens appellent « communication des idiomes ». La même communication a lieu entre le premier et le présent livre de cette histoire. » — On le voit, Renan prenait son parti, avec quelque désinvolture, des inconvénients qui résultaient pour son œuvre de son « coup de tête » de 1863. Le cas n'est pourtant pas si fréquent, d'un historien ne critiquant sérieusement ses sources que plus de dix ans après s'en être servi.

A part certains épisodes, le livre de 1877 était de nature à reposer son auteur de la frénésie des temps de Néron. Nerva et Trajan inauguraient cette série de bons princes qui « donnèrent à l'humanité civilisée un siècle de bonheur ». « Marc-Aurèle n'est pas au monde encore, pouvait écrire Renan, mais il est né moralement ». Le goût de Renan pour les Antonins est bien connu². Et puis, il avait dû reprendre en mains le

1. Taine, en 1869, avait fait des réserves sur la manière dont Renan traduisait le grec de saint Paul.

2. C'est à croire que Sainte-Beuve eût pu le classer dans la même « famille d'esprits » que Gibbon, qui aimait aussi le II^e siècle. Mêmes réactions quand l'un et l'autre vinrent à Rome, mêmes prédilections historiques.



volume lu en parcourant la Galilée. Ah ! comme il sait encore en sentir et en rendre le charme : « L'effet général de l'Évangile est celui d'un palais de fées, construit tout entier en pierres lumineuses. Un vague exquis dans les transitions et les liaisons chronologiques donne à cette compilation divine l'allure légère du récit d'un enfant : « A cette heure-là » ; « en ce temps-là » ; « ce jour-là », « il arriva que », et une foule d'autres formules qui ont l'air d'être précises sans l'être, font planer la narration comme un rêve entre ciel et terre. Grâce à l'indécision des temps, le récit évangélique ne fait que frôler la réalité. Un génie aérien qu'on touche, qu'on embrasse, mais qui ne se heurte jamais aux cailloux du chemin, nous parle, nous ravit. On ne s'arrête pas à se demander s'il sait ce qu'il nous raconte. Il ne doute de rien et *ne sait rien...* » (Remarquez ce trait final). Cependant le grand enchantement était passé ; c'était un peu comme une fleur que Renan eût cueillie en Galilée, et qu'il retrouverait, sans parfum et séchée, entre les feuillets d'un carnet de voyage.

*
* * *

A partir de 1875, l'Italie attira Renan par sa clémence plus encore que par sa beauté. Le mal qui conduisit notre héros à la mort apparut, semble-t-il, vers cette date dans toute sa brutalité. « Ce mauvais été » se montra pour lui plein de trahisons. Il lui avait rendu des douleurs qu'il croyait endormies ; *pour la première fois il pensa à la vieillesse*, et se plaignit qu'elle fût prématurée, tout en reconnaissant que, son œuvre essentielle étant à peu près achevée¹, il devait se mettre au nombre des privilégiés du sort. A la fin de juillet 1875, nous le trouvons dans le Calvados, à Houlgate-Beuzeval. Il se

1. Comme on l'a dit plus haut, il croyait alors que les *Origines* seraient terminées en un volume.



plaint d'un rhumatisme au genou. Il souhaite « revoir les belles mers et les côtes lumineuses de l'Italie *avant de mourir* ». Ce grand voyage, « *le dernier sans doute* », serait une manière de « protestation contre l'infirmité précoce ». D'autres jours il est moins résigné, il veut aller en Italie pour y faire une cure énergique, se débarrasser, si faire se peut, de « ce principe rhumatismal ». Il aime mieux courir les dangers de l'hydrothérapie, que d'accepter, à l'âge qu'il a, « une diminution de vie ». De fait, nous le verrons, après sa course dans l'île de Sicile¹ qu'il avait parcourue du 7 au 16 septembre, en visitant les grandes ruines, heureux d'avoir résisté à la fatigue, malgré la « raideur » et la « sensibilité exagérée de son pied droit », et prêt à commencer à Ischia, où il débarque le 17 septembre, « les bains avec prudence, les douches aux jambes avec vigueur ». Il regagne Paris le 29 octobre, sans doute après un séjour à Rome en octobre.

Désormais, il connaîtra les alternatives de bien-être relatif et de souffrances aiguës. Le climat semble y être pour quelque chose; déjà Berthelot, quand Renan avait eu une crise à Houlgate, lui avait fait remarquer que « le climat chaud lui conviendrait mieux que le bord de la mer ». En février 1877, le voyage de Renan en Hollande, à l'occasion du bicentenaire de la mort de Spinoza, lui fut très mauvais. Le 3 mars, il écrivait de Paris au Prince Napoléon : « Je ne renonce jamais qu'à la dernière extrémité au plaisir de voir Votre Altesse. Hélas! cette fois encore, le mal est plus fort que moi. Je ne pourrai me rendre demain à l'aimable invitation de Votre Altesse, pour le dîner. Ce retour de Hollande a été pour moi une vraie retraite de Russie. Je crains d'être cloué pour longtemps ». Et quelques mois avant

1. Renan s'était embarqué à Gênes, le 24 août, en compagnie de Gaston Paris, pour la Sicile où Amari l'avait invité au Congrès de Palerme.



sa mort, il rappellera que « l'aigre » climat de la Hollande lui avait donné alors « une des attaques de rhumatisme les plus enragées qu'il ait eues ». Le 24 mars, Grant Duff le rencontra toujours souffrant du rhumatisme. Aussi Renan retourna-t-il cette année-là à Ischia, d'où il écrit, le 6 août : « Aujourd'hui, j'ai pris mon premier bain; j'ingurgite consciencieusement des eaux de toutes sortes de dosage. En tout cas, je suis très bien, cette gymnastique des voyages du Midi est ce qu'il me faut » ; le 3 septembre, il passe à Naples, et arrive le soir à la Cava, à la base sud de la presqu'île de Sorrente; le 5 il va à Salerne; ce jour-là il mande à Berthelot : « *Sempre bene*. Le mois d'août a été exceptionnellement chaud... Ma cure, que j'ai faite très énergique, n'en a été que mieux. » Le 6, il couche à Amalfi, et revient à Paris dans les premiers jours d'octobre.

Le mal n'empêchait pas Renan de travailler. Dans sa crise d'Houlgate, il revoit les *Dialogues philosophiques* écrits en mai 1871 : « Cela m'amuse beaucoup à relire et à retoucher » (27 juillet). « J'ai à peu près achevé la révision de mes *Dialogues*, écrit-il le 10 août à Berthelot. Je vais les faire imprimer en placards, et nous les relisons ensemble. Je crois que ces pages sont de nature à faire penser. Mais le temps où nous sommes est-il de ceux où l'on peut sans inconvénient exciter à ce dangereux exercice? Voilà la question ». Ce scrupule explique que Renan, avant de se décider à publier son œuvre, ait pris « l'avis de personnes sages et supprimé quelques développements singuliers ». Tant il croyait fragile l'édifice où s'abritait la France depuis 1870 : « Les républiques, bien que souvent plus libérales que les monarchies envers la liberté de penser, nuisent indirectement à celle-ci, par suite des précautions que le philosophe s'impose pour éviter que la masse des esprits étroits ne prenne le change sur ses intentions. »



Car on était, enfin, en République. C'est, je le rappelle, au début de l'année 1875 que l'Assemblée Nationale avait reconnu la République indirectement à une voix de majorité. Les lois constitutionnelles furent votées dans le courant de 1875. Mais, d'un autre côté, le régime de *l'ordre moral* se survivait. Le 16 juin 1875, se pose la première pierre de l'église du Vœu National à Montmartre¹ ; au début de juillet, c'est le vote de la loi instituant la liberté de l'enseignement supérieur. PieIX félicite à cette occasion l'ancien directeur de Saint-Nicolas, Mgr Dupanloup ; cinq universités libres s'ouvrent simultanément. L'aspect des temps est si inquiétant qu'il arrache un cri de découragement à Berthelot (30 juillet 1875) : « Depuis ma jeunesse, j'ai toujours été soutenu par l'espoir de voir la fin de cette réaction... Mais je vois... quo notre effort a été si longtemps soutenu en vain... Ce n'est pas la récompense que nous cherchons, mais le triomphe de la justice et de la raison ; nous ne le verrons pas, mais seulement celui de l'égoïsme, de la force et de l'hypocrisie ».

Mais 1876 s'ouvrit sous de meilleurs auspices. Le 31 décembre 1875, l'Assemblée, dont l'œuvre était finie, se séparait. Le grand acte attendu depuis 1871 par les républicains, la consultation nationale, se produisit en février-mars 1876 : la Chambre élue par le suffrage universel comptait environ 360 républicains, contre 170 monarchistes ; le Ministère républicain Dufaure remplaça le Ministère Buffet démissionnaire.

Ces faits nouveaux durent inspirer les retouches que Renan fit subir à son œuvre de 1871 avant de la publier en mai 1876². A voir les pharisiens de *l'Ordre moral*,

1. Cf. le discours de Chesnelong à Montmartre : « Malgré les angoisses de l'heure présente, les foules réunies sur la montagne des martyrs venaient de poser la première pierre de la rédemption nationale. »

2. Au grand contentement de G. Sand, qui, dans le *Temps*, quali-



Renan se sentait capable presque d' « être vieieux », pour ne pas leur ressembler. Faisant allusion « au temps d'hypoërisie où il vit, où il y a profit à être bien pensant », Euthyphron dit à Philalèthe-Renan : « Le pharisaïsme est ce dont vous avez le plus horreur, si bien qu'après le plus haut hommage que vous rendez à la vertu, vous éprouvez le besoin de dire que vous en faites peu de cas, et qu'elle n'est que piperie » (*Dialogues*, p. 47). — D'autre part la vitalité de la démocratie inspirait à Renan certaines atténuations à ses propos de 1871 : « La France incline toujours aux solutions libérales et démocratiques ; c'est là sa gloire ». Ses critiques n'atteignent plus la démocratie prise absolument. « Il est fort à craindre que le dernier mot de la démocratie ainsi entendue (*je me hâte de dire qu'on peut l'entendre autrement*)... » Il n'emploie plus guère ce terme qu'avec un correctif : démocratie *mesquine, sans idéal* (p. 101) ; démocratie *sectaire et jalouse* (p. 101) ; *basse* démocratie (p. 94), etc..., comme s'il voulait faire entendre que ces défauts ne sont pas attachés à l'essence du régime. Mais ces réticences ne changent pas le fond de l'œuvre, qui reste l'affirmation la plus hautaine et la moins tempérée des théories aristocratiques de Renan.

Peut-être est-ce aussi à ce remaniement qu'appartiennent les pages finales sur ce que le sage doit trouver par-delà la mort. Au milieu de formules pas très nettes — mais n'est-il pas permis à l'homme de laisser flotter sa vue sur les formes à peine ébauchées qui peuplent l'au-delà ? — et où se discerne l'influence des conceptions judéo-chrétiennes, notamment de celles que Josèphe expose dans le *De Rationis imperio*, quand il promet l'immortalité aux martyrs du II^e livre des *Macchabées*, — la voix de Théocliste s'élève : « Pour

fait ce livre de « beau et bon », — de Flaubert qui s'y délectait, comme dans « un bain d'air chaud et parfumé », de Taine qui crut entendre, en le lisant, « la musique des sphères. »



moi, je ne réclame pas précisément l'immortalité, mais je voudrais deux choses : d'abord n'avoir pas offert au néant et au vide les sacrifices que j'ai pu faire au bien et au vrai ; je ne demande pas à en être payé ; mais je désire que cela serve à quelque chose ; en second lieu, le peu que j'ai fait, je serais bien aise que quelqu'un le sût ; je veux l'estime de Dieu, rien de plus. »

Schopenhauer dit quelque part que c'est à cinquante ans que l'homme est à son zénith. Renan venait de passer cet âge, et, se sentant sur son déclin, il éprouvait le besoin d'évoquer ses commencements. C'est en septembre-octobre de cette année 1875, qu'il écrit le début des *Souvenirs d'enfance*, à Ischia, dans une maison perdue, à mi-côte de la colline de Casamicciola, parmi les figuiers et les vignes. J'ai rappelé ailleurs la page des *Confessions* où Renan, âgé de dix-neuf ans, avait, à Issy, prêté pour la première fois l'oreille aux sons tremblants des cloches d'Is¹. Mais ce n'est pas à dix-neuf ans qu'on écrit ses *Confessions* : l'avenir alors est trop long, le passé trop court. Il n'en était plus de même en 1875 : outre la nouvelle intitulée le *Broyeur de lin* (la première de ces « bretonneries » qui, comme *Emma Kosilis* ou les propos du diner celtique, représentent la veine d'inspiration la plus populaire, la moins discutée de Renan), l'article de la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1876 contenait, après une courte introduction sur Tréguier, déjà esquissée en 1862 dans *Ma Sœur Henriette*, quelques pages où Renan, avec sobriété encore, se racontait lui-même. « Au fond, je sens que ma vie est toujours gouvernée par une foi que je n'ai plus. La foi a cela de particulier qu'elle disparaît, elle agit encore. La grâce survit par l'habitude au sentiment vivant qu'on

1. Cf. *La Revue de la Semaine illustrée*, du 14 octobre 1921. Je croyais alors cette page inédite ; madame N. Renan m'a fait savoir depuis qu'elle avait déjà été publiée dans le *Supplément littéraire du Figaro* du 3 juillet 1909.



en a eu. On continue de faire machinalement ce qu'on faisait d'abord en esprit et en vérité ». Ainsi, Renan expliquait la persistance de sa vertu, et peut-être, mais je ne le dis qu'avec tremblement, de son dévouement à la science. Que la science même soit vanité, à certaines heures Renan l'a cru, je pense; mais il y a des aveux qu'on ne fait pas, il y a des articles du symbole qu'on ne nie pas, même, ou plutôt surtout, quand ce symbole, on l'a dressé soi-même, envers et contre tous.

Il est difficile de savoir à quelle date Renan rédigea le chapitre II des *Souvenirs*, paru le 1^{er} décembre 1876, dans la *Revue des Deux Mondes*, et comprenant : *Prière sur l'Acropole*; le *Bonhomme Système*, et la *Petite Noémi*. Le *Bonhomme Système* date, selon une note de Renan, de 1876. Quant à la *Prière sur l'Acropole*, il n'est pas douteux pour moi qu'une partie seulement en avait été écrite sur l'Acropole, en 1865. Je suis étonné qu'on ne s'en soit pas douté. A Athènes, Renan n'avait encore vu ni « le Strymon glacé », ni « Hagia-Sophia, qui est à Byzance ». Certains détails me paraissent se rapporter à l'expédition de Tromsoé. Quoi qu'il en soit, jamais peut-être Renan n'avait été si loin dans le nihilisme intellectuel : « Les Dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels ». Quand je veux prolonger le genre d'impression que cette phrase me cause, j'ouvre *La Paix des Dieux* où Leconte de Lisle dit à l'homme :

C'est dans ton propre cœur qu'est le charnier divin

.....
Mais va, console-toi de ton œuvre insensée.

Bientôt ce vieux mirage aura fui de tes yeux,

Et tout disparaîtra, le monde et ta pensée,

Dans l'immuable paix où sont rentrés les Dieux¹.

1. Dès 1860, mais, il est vrai, d'un autre point de vue, Baudelaire avait comparé Leconte de Lisle et Renan.



Le troisième chapitre des *Souvenirs* ne devait paraître que le 1^{er} novembre 1880. Dans l'intervalle, la pensée de Renan allait fleurir dans une nouvelle forme littéraire. Le *Dialogue*¹ le mena au *Drame* : « Je trouvai que le dialogue ne suffit pas, qu'il y faut de l'action ; que le drame libre et *sans couleur locale*, à la façon de Shakespeare, permet de rendre des nuances beaucoup plus fines ». Les personnages des *Dialogues* s'animent comme d'eux-mêmes, mais ils restèrent un peu des « opinions incarnées ». Pourquoi donc compare-t-on si souvent les *Dialogues* de Renan à ceux de Platon, qui sont tellement plus riches de vie, de mouvement, de couleur ? La dose d'ironie est, dans les *Drames*, plus forte que jamais. « S'il s'écrivit, avait affirmé dès 1856 Renan (dans son article sur la *Farce de Patelin*), une *Divine Comédie* du XIX^e siècle, je maintiens que l'ironie y aura place comme dans l'Olympe antique ». Peut-être Victor Hugo lui parla-t-il de son *Théâtre en liberté*, et cela fut-il aussi pour quelque chose dans l'attention que Renan donna à la forme dramatique et à Shakespeare. Hugo était en effet revenu en France après l'écroulement de l'Empire, et ces amples génies se conquirent de plus près. Aussi Renan fait-il plusieurs allusions à Hugo dans ses écrits de cette époque, les premières, semble-t-il, avant d'entrer en relations avec lui (*Antéchrist* (1873), voir plus haut p. 255. *Lettre à Flaubert* (1874) : « Savez-vous ce que pense monsieur Hugo de votre livre (*La tentation de saint Antoine*) ? On dit qu'à côté de son génie, il a un discernement remarquable en fait de goût. Il est vrai qu'il n'aime pas l'histoire, ce qui crée une énorme lacune dans ses jugements »), celles-ci pro-

1. C'est en écrivant le Dialogue entre le conservateur et le libéral (*La Réforme...* p. 65 et 69) que Renan se rendit compte sans doute des avantages du genre. De même, d'après la *Préface* des *Drames* : « L'économie politique n'est qu'un éternel dialogue entre deux systèmes, etc... »



blement après : (*Préface des Dialogues, et Souvenirs d'enfance* (1876) « Il faut que M Hugo et M^{me} Sand¹ prouvent que le génie ne connaît pas la vieillesse ». « Les plus cruels inquisiteurs du moyen âge... étaient les plus doux des hommes. C'est ce qu'on verra quand notre grand maître, M. Victor Hugo, donnera son *Torquemada*, et montrera comment on peut devenir brûleur d'hommes par sensibilité, par charité. »

Le souvenir des *Dialogues* est sensible dans le premier des *Drames, Caliban*. Théoctiste avait rêvé un temps où la force fonderait « réellement le règne de la raison, sans avoir besoin de recourir à l'imposture, l'imposture n'étant que l'arme des faibles, un succédané de la force ». Prospéro, c'est-à-dire l'aristocrate, étudie ce problème en chimiste (Renan s'efface devant Berthelot). Mais deux fictions différentes se croisent dans le drame. Tantôt nous sommes ramenés sous les ombrages de Versailles : Prospéro est sûr de la victoire parce que ses poudres l'emporteront sur une foule désarmée ; mais un interlocuteur lui fait remarquer que, parmi ses adversaires, certains savent le maniement des armes, fabriqueront ces mêmes poudres et s'en serviront². Alors Prospéro de dire, comme le rêveur des *Dialogues* : « J'inventerai des engins dont ils ne pourront se servir ». Et quelqu'un lui conseillant « comme pis-aller » l'imposture, qui est un succédané de la force : « J'ai besoin de quelque temps, répond-il, pour m'habituer à

1. Hélas ! George Sand mourut quelques jours après la publication des *Dialogues*, et Renan, le lendemain des funérailles, lui consacra une lettre admiratrice. M^{me} Sand, y dit-il, a été « la harpe éolienne » du XIX^e siècle. Ses livres ont les promesses de l'immortalité, parce qu'ils seront à jamais les témoins de ce que sa génération a désiré, pensé, senti, souffert. En G. Sand, idéaliste, optimiste, dédaigneuse des pharisiens, Renan sentait une âme congénère à la sienne.

2. En 1871, un des chefs des Communards fut un Polytechnicien, jeune officier du Génie, Rossel.



cette idée. Il faut encore plusieurs générations pour que moi et mes pareils devenions des charlatans ». — Tantôt pourtant on dirait que Prospéro a régné sur Caliban, le peuple, par des « images fausses ». Mais ici même il y a de quoi nous déconcerter. D'une part, au début du drame, Caliban, bien qu'il les tienne pour ce qu'elles sont, des illusions, en est toujours dominé : elles le contraignent d'une façon immédiate et irrésistible, comme feront un jour, selon l'espoir des *Dialogues* (p. 114), les sanctions de la loi scientifique. Mais c'est déjà beaucoup de savoir que cet enfer est illusoire ; quand, dans le cours du drame, Prospéro déchainera de nouveau ses prestiges, Caliban n'en sera plus affecté. « Le peuple est positiviste, dit Ariel, le serviteur de Prospéro. Pour être accessible à nos terreurs, il faut y croire. »

C'est surtout en Prospéro que Renan se représente. Il est vieux, il part pour sa retraite de Pavie, où « sur trois pensées, il en aura habituellement deux pour la mort ». « Sa préoccupation désormais, dit-il encore, doit être de meubler sa mémoire des objets qui la rempliront durant toute l'éternité ». Déjà, dans l'*Antéchrist*, Renan avait espéré le jour où serait résolu le problème qui tuerait la mort. Prospéro veut mettre l'homme au-dessus de la plus triste servitude, la servitude de la mort. « L'homme ne sera jamais immortel ; mais finir n'est rien, quand on est sûr que l'œuvre à laquelle on s'est dévoué sera continuée ; ce qui est honteux, c'est la souffrance, la laideur, l'affaiblissement successif, la lâcheté qui fait disputer à la mort des bouts de chandelle, quand on a été flambeau. Je trouverai un moyen pour que la mort soit accompagnée de volupté ». Ainsi rêvait Renan à Ischia, où, cette année-là, il soignait ses rhumatismes. Et c'est sur le modèle de ses douleurs qu'il imagine la géhenne de Caliban : « Des crampes, des tiraillements horribles... Ces chats enragés qui me



mordaient les jambes, c'était horrible... *Mon genou est percé d'un clou, et il faut marcher.* »

Je reconnais encore Renan à la part qu'il attribue, dans l'œuvre de la civilisation, au langage, création des aristocrates. « Que de coups de bâton il a fallu pour rendre la grammaire obligatoire ! » Certaines idées sur l'inégalité des races et la supériorité aryenne sont ici sous-jacentes. Elles remontent au temps de l'*Origine du Langage*, comme l'adieu d'Ariel avant son évaporation. « Je fleurirai avec la rose ; je serai vert avec le myrte, odorant avec l'œillet, pâle avec l'olivier, » n'est que le développement des derniers mots d'Ernest mourant à Rome : « Je germerai avec les plantes, je fleurirai avec l'olivier ». Ce que dit Ercole (p. 40) sur la distinction entre la vérité théologique et la vérité philosophique est de même à rapprocher de certaines pages d'Averroès. Ainsi rien de précieux ne se perdait en ce prodigieux cerveau.

Mais *Caliban* avait surtout un sens politique. Pendant que Renan l'écrivait à Ischia, en 1877, « le matin, quand les vignes se couvraient de rosée, et que la mer était comme une moire blanchâtre », la France était en pleine agitation. Mac-Mahon avait obtenu du Sénat, après les événements du 16 mai 1877, la dissolution de la Chambre des Députés, trop républicaine à son gré. Pour avoir des élections favorables, le Ministère de Broglie, qui avait remplacé celui de Jules Simon, avait, depuis mai, « organisé méthodiquement la candidature officielle, empêchant la vente sur la voie publique des journaux républicains, fermant les débits de boissons républicains, entravant les réunions publiques républicaines, révoquant les maires républicains ». C'est le 10 octobre — quatre jours avant les élections — qu'allait paraître le manifeste de Mac-Mahon : « Vous voterez pour les candidats que je recommande à votre libre choix ».



La tactique des républicains fut de se poser notamment en défenseurs de la paix contre les partisans de la guerre au royaume d'Italie ; car, cette année-là, et même sous le Ministère de Jules Simon, s'étaient multipliées des pétitions catholiques pour demander au gouvernement de « faire respecter l'indépendance du Saint-Père », c'est-à-dire, de faire rendre au pape son pouvoir temporel. C'est le 4 mai que Gambetta avait prononcé la fameuse phrase : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! ».

Pendant la France consultée le 14 octobre répondait en envoyant à la Chambre 335 républicains contre 208 conservateurs. Le Ministère de Broglie se retirait le 20 novembre. Enfin, en décembre, Mac-Mahon se soumettait et chargeait Dufaure de former le Ministère. Les ministres importants du nouveau cabinet appartenaient au Centre Gauche, le groupe le plus conservateur du parti républicain.

Avant ce dernier acte, qui manifestait décidément la volonté de la France, Renan s'était montré surtout désolé de la fausse manœuvre des conservateurs, dont il ne pouvait approuver ni la politique romaine, ni les procédés éhontés de pression électorale. Le 16 mai, pensait-il, a été le glas des classes conservatrices. Or « on ne change pas de classes conservatrices et on ne vit pas sans une telle classe ». (6 août 1877.) — Mais après les élections il se résigne au régime démocratique. Des deux voies qu'il avait, dans la *Réforme*, proposées à la France, lutter contre ses tendances démocratiques ou s'y abandonner, elle a choisi la seconde. Il pouvait dès lors reprendre, quoique sous une forme un peu moins âpre, le jugement du libéral en 1871 (*Réforme*, p. 82 et ssq.) : « Que la France reste donc ce qu'elle est... le libéralisme

1. L'écho de ces luttes est sensible dans *Caliban*. La supplique que le légat du Pape y vient lire au chef du peuple est une parodie des pétitions catholiques, et la manière dont elle est accueillie autorise Gonzalo à dire : « Caliban est anticlérical. »



est souvent une cause de faiblesse ; c'est une raison pour que le monde y vienne ; car le monde va s'élevant et perdant de sa vigueur antique... Que la démocratie française réussisse à constituer un état viable, et ce vieux levain (des pays conservateurs) aura bien vite disparu sous l'action du plus énergique dissolvant de toute vertu que le monde ait connu jusqu'ici. »

C'est à peu près l'esprit de la *Préface des Mélanges d'Histoire et de Voyage* (février 1878), où Renan renonce à espérer pour son pays la grandeur, et attend, maussade encore, le règne de la médiocrité. Il y congédie les rêves de la *Réforme* et des *Dialogues* : « Ne nous faisons pas d'illusions : nous ne dirigerons rien, nous ne réformerons rien, nous n'organiserons pas grand'chose... Si nous avons pu rêver une force dont nous disposerions, laissons ce rêve. » La sagesse consiste à « profiter et à jouir de l'heure présente ; elle est bonne et douce ». Cet abandon des nobles chimères se traduit, dans *Caliban*, par la mort d'Ariel, qui, ne pouvant vivre en démocratie, s'évanouit dans l'air, pendant que Prospéro dit : *Vive Caliban!* et que le Prieur des Chartreux conclut : « Les hommes éclairés acceptent le nouveau régime, sans se réserver autre chose que le droit de quelques plaisanteries sans conséquence ». Qui sait d'ailleurs si l'aristocrate n'en ressaisira pas la direction ?

Caliban, tel que Renan le représente¹, n'est pas seulement hostile à l'Église ou du moins attentif à lui interdire le moindre empiétement. Il protège aussi les gens de lettres. Le Ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Dufaure, Bardoux, proposa Renan pour la rosette d'Officier de la Légion d'Honneur, mais MacMahon refusa de signer le décret. Il ne put empêcher l'auteur de la *Vie de Jésus* d'être élu, le 13 juin 1878,

1. Le drame parut en avril 1878 dans *le Temps*, et le 20 mai en volume. Renan en avait fait des lectures à Flaubert, Taine, Berthelot.



membre de l'Académie Française, en remplacement de Claude Bernard, par dix-neuf voix contre quinze à Wallon, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions. Si l'on en croit une page des *Feuilles détachées*, le principal auteur de ce succès fut M. de Sacy. Il avait défendu Renan à peu près ainsi : « M. Renan, dit-on, est hérétique sur certains points ; je ne le nie pas. Mais je voudrais bien savoir qui d'entre nous n'est pas un peu hérétique. Vous, monsieur de Montalembert, savez-vous que, si j'étais inquisiteur, je trouverais, sans chercher beaucoup, de quoi vous brûler ? Vous, monsieur de Broglie, votre foi au surnaturel est-elle d'une parfaite orthodoxie ? Vous, monsieur de Falloux, êtes-vous dans le troupeau une brebis bien docile ?... » Et il finissait par ces mots : « Pardonnons-nous réciproquement nos hérésies. »

Cette élection consacrait la gloire de Renan. Il allait pouvoir, en outre, prononcer des *Eloges* et renouveler ainsi, — comme jadis, en préparant sa licence, il l'avait rêvé à la suite de Villemain, — le genre de l'oraison funèbre, en substituant à l'attente précise de la foi les vagues et poétiques consolations de la philosophie.



XII

L'ACHÈVEMENT DE L' « HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME »

(1879-1883)

Je me reproche de n'avoir pas, la dernière fois, tout tenté pour vous donner une image fidèle d'E. Renan vieilli. Il faudrait rappeler à nous les impressions que nous avons gardées de l'histoire de ses jeunes années. L'auteur des *Cahiers de Jeunesse* n'était pas sans voir que la forme de vie austère qu'il avait adoptée pouvait éveiller la raillerie du *Satan*, du critique, comme tout parti pris, comme tout acte de foi. D'autre part, il s'était senti éperdument malheureux à la pensée qu'il ne pourrait connaître qu'un certain genre d'activité. « Rien de plus cruel, écrivait-il en 1846, que la partialité nécessaire à toute vie. Tout à l'heure j'avais un sentiment si vif de la vieille vie féodale au fond d'un manoir, que *je languissais d'y désespérer*. Puis j'ai eu le sentiment de la vie de chaumière en Bretagne, puis de barque et boussole, et je n'aurai que la vie sèche de Paris et des livres. Ah ! pourquoi n'ai-je qu'une vie ? que ne puis-je tout embrasser ? quand je pense qu'il faut dire pour certaines formes : jamais, jamais ! »



Ces dispositions se retrouvent dans le Renan d'après 1871, fortifiées, épanouies en fleurs amères : elles ont fait taxer Renan, mal à propos, de scepticisme et de dilettantisme. En réalité, son optimisme volontaire s'en accommodait, l'essentiel étant de ne pas se déjuger. On ne peut pas faire deux fois banqueroute. Aussi y a-t-il eu, je crois, dans la fidélité de Renan aux articles essentiels du *Credo de l'Avenir de la Science*, une certaine part de suggestion, une autre de routine : c'est le sort de toute croyance. Là est l'explication de tant de phrases sur « lo vide qui fait le même effet que le plein », sur la moralité qui survit aux principes. Je répéterai encore ma question : « Et la science ? » Et je ne recevrai pas de réponse qui me satisfasse. Si je prends telle lettre à Berthelot, du 10 septembre 1878, j'y lis : « Tout est vanité, excepté la science ¹. » Je vois que l'*Histoire des Origines* s'achève, et qu'avant même la publication de *Marc-Aurèle*, Renan, qui approche de la soixantaine, songe à entreprendre l'*Histoire du Peuple d'Israël*, exactement comme à vingt-quatre ans, il n'avait pas plus tôt remis son mémoire à la Commission du Prix Volney qu'il pensait à ses thèses. Je vois que le 7 novembre 1879, il présente avec joie, à l'Académie des Inscriptions, la première feuille du *Corpus Inscriptionum semiticarum*, fruit d'un labeur de douze années, que la partie spéciale dont il s'était chargé, le chapitre des Inscriptions Phéniciennes, est prêt à être imprimé en 1880, que le premier fascicule en paraît en 1881 et le second en 1883.

Qu'importe si, à certaines heures, Satan força le dernier sanctuaire ? Que Renan ait connu des moments de défaillance ², qu'en se recueillant en lui-même il ait

1. Quelle science ? Est-ce seulement celle qui, comme le dit Leonardo dans *Caliban*, « aspire à posséder les forces de la nature », la science de Berthelot ?

2. Cf. ce qu'il dit dans son second article sur Amiel : « S'aban-



senti parfois le néant de tout, qu'il ait même souri à sa propre défaite, comme il souriait à la douleur physique qui ne le lâchait plus ; — que, d'autre part, il ait varié d'opinion suivant les contradicteurs qu'il rencontrait (je ne sais pas de trait plus marqué de son caractère que celui qu'il indique, dans sa *Réponse à Pasteur*) : « Pour moi, quand on nie les dogmes fondamentaux, j'ai envie d'y croire ; quand on les affirme autrement qu'en beaux vers, je suis pris d'un doute invincible », — il n'en est pas moins vrai que, parlant *ex cathedra*, il ne lui est guère arrivé de se dédire. Acceptons pour le juger une distinction des plans de croyance analogue à celle qu'il a proposée dans ses *Dialogues* : lisons-le comme si ses phrases étaient écrites en encre de différentes nuances, suivant l'énergie de l'adhésion qu'il donnait à sa propre pensée.

Cependant, la vie comblait ses plus hautes ambitions, et il voyait la vanité de son désir satisfait. Il connaissait la gloire. En Sicile, lors de ce voyage dont je vous ai entretenu la dernière fois, il fut salué d'acclamations populaires comme un nouvel Empédocle. Les journaux relataient ses faits et gestes, ses indispositions. En 1879, à peine arrive-t-il à Ischia qu'il y reçoit chaque jour des ballots de lettres ; c'est que les journaux de Naples ont donné son adresse ! On lui demande des autographes, on suborne la Poste pour détourner une lettre de lui. Lorsqu'en 1881, aux funérailles de Littré, il revit le visage envieux de son camarade de jeunesse, Cognat, ils étaient « en chape tous les deux », écrit malignement l'auteur des *Souvenirs*, — Cognat « comme curé », Renan « comme Directeur de l'Académie. » Quel chemin depuis Saint-Sulpice ! Aussi Renan se raconte-t-il maintenant volontiers lui-même, soit par écrit, soit dans des conversations mondaines. « Je sais, lui écrit Berthelot le 6 avril

donner, *suivant les heures*, à la confiance, au scepticisme, à l'optimisme, à l'ironie, voilà le moyen d'être sûr qu'au moins par moments on a été dans le vrai. »



1880, que les soirées et la conversation ont pour nous tous bien des attraits, *pour vous surtout qui y excellez...* Reposez-vous, et couchez-vous de bonne heure.» Le temps était loin où l'auteur de *l'Avenir de la Science* se peignait lui-même sous le nom d'Hermann, où Taine pouvait écrire (1862) : « Renan n'est pas du monde, il ne sait pas causer aux femmes, il lui faut des hommes spéciaux ». Est-ce la faute de Renan si Jules Sandeau lui a dit un jour, en le complimentant des premiers, *Souvenirs d'Enfance* : « Le public sera toujours content, quand vous lui parlerez de vous » ? si Narcisse Quellicien lui donno, le 18 juin 1879, la présidence d'un de ces dîners celtiques qui se tenaient le second samedi de chaque mois à un café proche de la gare Montparnasse ?

Mais le monde le divertissait encore plus qu'il ne divertissait le monde. L'ironie se mêlait en lui à la bonté, était sa « reprise personnelle », « un acte de maître, par lequel il établissait sa supériorité sur le monde » et sur ses propres souffrances. (Un de ses papiers porte ces mots : « C'est curieux, même la douleur n'est pas quelque chose de sérieux ».) Réduit à être spectateur, il voulait que la scène fût la plus brillante possible. Les élégances flattaient ses yeux, la beauté d'Impéria¹ le séduisait. Parfois il poussait le culte de la forme parfaite jusqu'à l'exaspération : « L'état social légitime est celui qui met aux pieds d'Impéria les perles, les diamants et l'or ». N'est-ce point l'exact contre-pied des sermons chrétiens contre le luxe ?

Il continuait à voyager, pour ses travaux, son agrément ou sa santé. En 1878, il visite Lyon, y voit l'église d'Ainai ; se fait conduire par le Conservateur M. Allmer au Musée épigraphique, ainsi qu'à l'emplacement de l'autel de Lyon et de l'amphithéâtre. M. Vermorel, le topographe

1. C'est le nom donné à la courtisane dans *Caliban*. Cf. *Les Apôtres*, p. 127. « La Cortigiana à la manière d'Impéria... »



de Lyon, lui montre d'anciens cadastres, et discute avec lui la question de savoir si « le petit square, décoré de rocailles artificielles et de cactus, qui borde la rue du Commerce, à mi-côte de la colline de la Croix-Rousse, représente bien l'endroit où a eu lieu le massacre de 177... ». Les deux derniers volumes des *Origines* profiteront, comme nous nous en rendrons compte, de ce voyage. — La même année, invité à un congrès d'orientalistes présidé à Florence par son ami Amari, il passe par les Vosges, voit Bâle, remonte le Rhin jusqu'au lac de Constance, sur les bords duquel il s'installe pour quelques jours, le 16 août, « dans le vieux couvent de dominicains transformé en hôtel » ; à travers le Tyrol, qui l'enchanté, il joint Innsprück¹, descend de là au lac de Garde, « le plus beau des lacs italo-alpins », arrive à Venise, d'où il visite la lagune, « un des spectacles dont il ne se lasse jamais ». Ce n'est qu'ensuite qu'il va à Florence, d'où il écrit à Berthelot le 10 septembre. Il est de retour à Paris vers le 10 octobre. — En 1879, il retourne à Ischia, par la voie de terre, « en commençant par la Savoie », où il voit Taine dans son « établissement rustique sur le bord du lac d'Annecy », et les Buloz-Pailleton, chez qui « il fait connaissance avec le lac du Bourget » ; il passe à Turin, à Rome, et il arrive à Casamicciola vers le milieu d'août, pour en repartir le 14 septembre ; de là il visite Naples, Castellamare, Sorrente, Capri ; c'est de Sorrente qu'il date, le 26 septembre, un récit alerte de la célébration du 18^e centenaire de Pompéi, auquel il avait tenu à assister ; la langue de terre de Sorrente lui paraît une merveille. Le 28, il est de retour à Naples ; le 29, il file vers le nord, pour ne s'arrêter qu'à Venise. Il est à Paris le 14 octobre. — En 1880, il accepte de faire en

1. Cf. La *Préface de l'Avenir de la Science* (1890) : « Les nations modernes ressemblent aux héros écrasés par leur armure, du tombeau de Maximilien à Innsprück, corps rachitiques sous des mailles de fer. »



Angleterre une série de conférences, qu'il commence le 6 avril ; il est de retour à Paris le 18 ou le 20 avril ; on le trouve à Plombières, dans les Vosges, en août ; de là, à travers la Suisse, où Ritter l'accompagne à Lausanne et à Genève, il gagne Milan, où il reste sans doute jusqu'au 16 ou 17 septembre, Vérone, Venise où il passe une huitaine, et rencontre sa future biographe, Mary Robinson. Il avait, en juin, souhaité pousser jusqu'à Trieste et Corfou, et de là regagner Athènes. Il ne le put. Il revint par la Savoie à Paris où il est au début d'octobre. — En 1881, il s'installe en août dans une vieille abbaye, ruinée à Talloires, sur les bords du lac d'Annecy, où Taine installé à Menthon l'attire ; il y reçoit Ritter ; il en part vers le 20 septembre, pour Rome ; de là, suivant vers le sud l'ancienne Voie Appienne, il gagne Albano, d'où il écrit à Berthelot le 20 octobre, *près du lac de Nemi*. Il est à Paris le 1^{er} novembre. — En 1882, il part en juillet pour Menthon-Saint-Bernard près Annecy ; il loge dans une maison attenante à celle de Taine ; Berthelot, élu sénateur en 1881, est là aussi. Maspero y vient.

L'Italie continue donc de l'attirer presque chaque année. Toutefois il n'y goûte plus toujours la même délectation qu'aux premiers voyages faits après 1871. En 1878, il écrit à Berthelot, de Florence : « L'art commence à me paraître un peu vide. Mes impressions d'il y a vingt-cinq ans me paraissent empreintes de quelque enfantillage. Au point de vue où nous sommes, aucun tableau ne peut plus rien nous apprendre. Enfin *cela a vécu et cela suffit* ». Ce n'est plus le même point de vue que celui où il se plaçait pour écrire en 1874, à Flaubert. Mais je crois que déjà Patrice était plus historien qu'esthète. — En 1881, Renan laisse même percer quelque agacement : « Une ou deux fois, la répétition pour la dixième fois de ce décor, toujours le même, m'a un peu impatienté ; puis, j'ai retrouvé mon charme et tous ces petits bibelots rangés dans le même ordre



ont recommencé à me faire plaisir ». Il ne devait plus les revoir.

C'est surtout dans sa correspondance qu'on peut suivre la persistance du mal dont il réussissait, par un courage souriant, à n'être pas dominé. Il pense toujours (cf. lettre du 10 sept. 1878) que « les fortes fatigues au grand soleil de l'Italie lui sont un remède souverain ». Le début de l'été de 1879 est mauvais : Renan, malade, n'a pu achever la rédaction de son rapport annuel pour la Société Asiatique et Ph. Berger doit lire, dans la séance de juin, la partie faite. « Je prends mes bains consciencieusement, écrit Renan d'Italie, tout en croyant plus à cet air et à ce puissant soleil. Je vais très bien, du reste, depuis Turin ; décidément mon grand remède est le séjour dans le bassin immédiat de la Méditerranée. « L'air et l'exercice *sûrement* me font du bien ; les bains aussi, *j'imagine* ¹ ». Après avoir souffert, presque tout l'hiver de 1879-1880, d'un rhumatisme qui lui a attaqué le bras gauche, il sent à Londres se réveiller son éternel ennemi du genou droit, qui le couche au lit ; heureusement le mal s'assoupit. « Ce climat doux et mou au fond, je crois, m'irait assez bien... Je suis allé au plus fort de mon rhumatisme voir *le Marchand de Venise*, avec un excellent Shylock, et cela m'a guéri ». A Plombières, il se demande, avec une douce ironie, si c'est bien « ce qu'il faut pour des rhumatisants ». « J'hésite, continue-t-il, à me prononcer encore : sûrement Caro et Janet devraient venir ici pour y voir l'évidence de leurs rapprochements providentiels ; car si le remède des rhumatismes est à Plombières, il faut avouer que la Providence y a mis aussi tout ce qu'il faut pour les gagner. Le pays est comme une vaste éponge gorgée d'eau... Demain ou après-demain je vais essayer de l'étuve romaine, qui, je

1. Cet homme qui a eu tant de foi dans la Science, théorique et appliquée, ne croit pas à la médecine, même la moins raffinée.



crois, va me faire fondre pas mal ». Le 14 février 1881, à Paris, Renan, pris l'avant-veille de rhumatismes, emprunte la main de sa fille Noémi pour écrire à Maspero. Le 3 avril, il est encore souffrant, « toujours retenu chez lui par ces douleurs rhumatismales au genou qui lui reviennent à chaque printemps ». Le mois de juillet 1881 l'éprouve. De Talloires, il écrit à Berthelot, le 12 août : « Au repos, à ma table, ou assis dans la prairie sur le bord du lac, je suis dans un état de bien-être parfait ; mais la locomotion m'est désagréable, au moins dans la journée... Pauvre lourde machine que nous traînons ! Enfin nous avons fait l'essentiel de notre tâche¹ : ne nous plaignons pas ». Le 22 novembre 1882, il écrit à Maspero qu'il est « fort pris de rhumatismes, de sciatique, etc... »

Il est une expression que Renan, pour donner de ses nouvelles, affectionne : c'est : « Je vais bien, *je crois*² ». Son parti pris d'optimisme s'y reconnaît. Mais au fond de lui, que pense-t-il ? Ne lâche-t-il pas peu à peu la vie ? Son voyage en Italie de 1881 lui semble, à certaines heures, le « dernier peut-être »... Défaillances passagères ! Ecoutez ce passage d'une lettre du 2 sept. 1881 : « Je me confirme dans mon plan de voyage d'Orient pour l'année prochaine, de février à juillet. Je veux revoir Jérusalem et le Liban, je veux esquisser là, sur place, mon *Histoire du peuple Juif*, comme j'ai fait pour ma *Vie de Jésus*. Cela sera bon pour Ary ; comme santé, cela sera bon pour tout le monde. Et puis c'est une récompense que je me crois autorisé à me donner. J'ai bien travaillé en ces derniers temps ; j'ai fini mes *Origines*. Il faut encourager le travail consciencieux ». Mais la vie ne se recommence pas. Malgré son obstination (Renan songeait encore à ce voyage en mai 1882, comme l'atteste

1. *Marc-Aurèle*, le dernier livre des *Origines*, allait paraître le 14 novembre.

2. Cf. Lettres à Berthelot du 12 sept. 1879 et du 12 août 1881.



une lettre à Maspero du 17 où on lit : « Au nombre des lieux que je voudrais voir est le Sinaï, qui a eu dans la légende et l'imagination mythologique des Juifs une si grande importance », — et en novembre 1882 (lettre au même, du 22) : « Le plan que je caresse est celui-ci : aller voir le Sinaï et la Syrie en l'automne de 1883 », Renan ne put réaliser ce dernier rêve, à l'accomplissement duquel, d'ailleurs, madame Renan dut se montrer sagement réfractaire. « Je ne sais pas, disait-elle à Ritter en août 1881, si nous sommes encore assez jeunes pour ce voyage ».

Revenons à Paris et à 1878. Renan prépare son discours de réception à l'Académie française, qu'il a à peu près fini le 4 décembre. Il le remet à Mézières qui doit lui adresser le discours de bienvenue. Comme l'un et l'autre orateurs ont à parler de Cl. Bernard, ils désirent faire lire leur prose, à l'avance, par Berthelot. Le 4 décembre, Renan dîne chez la princesse Mathilde avec Taine qui vient lui-même, le 14 novembre, d'être élu académicien : « Taine, écrit Renan, est fort content de son nouveau titre, et juge des affaires présentes avec plus de calme qu'autrefois ». — Renan fut reçu à l'Académie le 3 avril 1879, Victor Hugo et Jules Simon étant ses parrains. Son discours, prononcé devant un public où les femmes élégantes étaient en nombre, fut délicieux. Il s'y félicitait de trouver sous la coupole « tolérance réciproque et liberté de penser », à quoi « ce grand cardinal de Richelieu » n'avait guère songé. « On arrive, disait-il encore à ses confrères, à votre cénacle à l'âge de l'Ecclésiaste, âge charmant, le plus propre à la sereine gaieté, où l'on commence à voir, après une jeunesse laborieuse, que tout est vanité, mais aussi qu'une foule de choses vaines sont dignes d'être savourées. »

Un passage de ce discours entraîna une polémique. Reprenant des idées déjà exprimées en 1871 dans la



préface de la *Réforme* (p. x-xi), Renan lança une pointe contre la culture allemande : « Je crains fort que des races, bien sérieuses, sans doute, puisqu'elles nous reprochent notre légèreté, n'éprouvent quelque mécompte dans l'espérance qu'elles ont de gagner la faveur du monde par de tout autres procédés que ceux qui ont réussi jusqu'ici. Une science pédantesque en sa solitude, une littérature sans gaieté, une politique maussade, une haute société sans éclat, une noblesse sans esprit, des gentilshommes sans politesse, de grands capitaines sans mots sonores, ne détronneront pas, je crois, de sitôt le souvenir de cette vieille société française si brillante, si polie, si jalouse de plaire ». Ces propos suscitèrent une *Lettre ouverte d'un Allemand* (G. Solling), sur *Monsieur Renan et l'Allemagne*. Renan répliqua dans les *Débats* du 16 avril, sous la forme d'une *Lettre à un ami d'Allemagne*¹, commençant ainsi : « Vous m'apprenez qu'un passage de mon discours de réception a été accueilli parmi vous comme la voix d'un ennemi. Relisez ce que j'ai dit, et vous verrez combien ce jugement est superficiel ». Dans le corps de ce morceau, Renan se déclarait fidèle à son rêve de jeunesse : la collaboration de la France et de l'Allemagne. Peut-être, quand la génération du Chancelier de Fer aura passé, sera-t-elle réalisable. Car la domination que ces durs politiques ont fait peser sur l'Allemagne éloigne d'elle tous les nobles esprits. Chose curieuse, Renan stigmatisait les « mesures restrictives de la liberté » prises par Bismarck, impardonnables, selon lui, dans un état victorieux (« Vos hommes d'Etat, disait-il, ont trop compté sur la vertu germanique, ils en verront le bout ») : or, la période qui lui inspirait ces jugements était « l'ère libérale » (1871-1878)². Le Chan-

1. « Mon émotion est grande, écrivait le Prince Napoléon après avoir relu cette lettre : quelle noblesse d'idées, quel style, au service de la vérité! »

2. Il est vrai que la fameuse loi qui supprimait complètement



celier était, en 1879, en train de se rapprocher des conservateurs.

La réponse de Mézières n'était pas sans malice, dans ce qu'elle contenait sur la méthode historique de Renan : « On se demande avec étonnement dans quels mémoires inédits, dans quels documents connus de vous seuls, vous découvrez tant de détails inconnus ailleurs... Avant vous, on a beaucoup écrit sur saint Paul ; mais personne n'a été admis dans son intimité à un tel degré que vous. Un critique éminent ¹ présume que vous l'avez vu ; et il doit avoir raison, car vous avez été le premier à le représenter comme un laid petit juif et à le décrire des pieds à la tête ». Renan crut devoir, dans les *Débats* du 5 avril, « se disculper d'avoir enlaidi saint Paul », et justifier ses procédés : « Je comprends les ensembles à ma manière ; je n'y introduis pas un élément qui ne me soit fourni ». Phrase excellente, que je voudrais incorporer au meilleur jugement qui ait été prononcé sur Renan historien, celui de Camille Jullian dans son petit livre scolaire sur *Les Historiens français au XIX^e siècle*.

C'est en août de cette année-là, à Ischia, que Renan écrivit de « nouvelles scènes philosophiques » ; des dialogues « qu'il groupa autour d'Arnauld de Villeneuve et de l'invention de l'eau-de-vie ». Le temps était si beau que Renan se levait tous les jours à six heures du matin, pour travailler sur la terrasse. *L'Eau de Jouvence* est achevée le 12 septembre ; mais reste en portefeuille. L'auteur la relit aux vacances suivantes à Plombières,

les droits d'association et de réunion, et abandonnait à l'arbitraire des ministres tous les socialistes et ceux qu'il plairait à Bismarck de nommer ainsi, venait d'être votée le 21 oct. 1878 ; et que d'autre part les réformes sociales que Bismarck réalisa après 1878 (lois d'assurance en cas de maladie, d'accident et de vieillesse), devaient être plutôt bien vues de Renan.

1. Schérer.



demande à Berthelot des précisions sur les premiers procédés employés pour la distillation, et publie enfin son second drame en octobre 1880.

Cette fiction est, comme *Caliban*, en relation avec la thèse de Renan sur Averroès. Un clere, au début de l'acte II, apprend au pape que « de nouveaux averroïstes » viennent de se produire. Prospero déclare continuer la science arabe. Des idées presque gobiennes sur l'inégalité des races circulent encore, au moins à l'endroit où Caliban fait valoir le mérite de l'homme « sorti du limon » qui a su « forcer la herse dont s'entourent les hommes à la peau blanche et au sang vermeil ». Mais le rapport est encore plus étroit avec l'article que Renan fit paraître dans la *Revue des deux Mondes* du 1^{er} mars 1880, sur *Bertrand de Got, pape, sous le nom de Clément V*. — Malgré quelques taches, *l'Eau de Jouvence* est le plus beau des *Drames philosophiques* et une des plus belles œuvres du XIX^e siècle, par la richesse du symbole, la distinction hardie des propos, ce délicat « épicuréisme de l'imagination », pour parler comme Amiel, dont Renan a eu le secret. Le rêve de Léolin (quant à ce nom, voyez à la p. 390 des *Essais de Morale et de Critique*, de même que pour celui de Douceline, voyez peut-être l'article de Renan paru en 1885 dans *l'Histoire littéraire de la France* sur *Philippine de Porcelet, auteur présumé de la Vie de sainte Douceline*) est des plus touchants. Renan revoit sa sœur, lui présente Noémi, car, comme il l'écrivait à Berthelot le 6 août 1877, Noémi est « Henriette, Henriette ressuscitée, avec sa timide pudeur et ses doux abandons ». En même temps l'idéalisme celtique est ici mis en contraste avec le matérialisme germanique, représenté par Siffroi.

La figure de Prospero surtout est attachante. Voulant donner une suite à *Caliban*, Renan imagina de muer Prospero en Arnauld de Villeneuve, ce médecin dont il connaissait la légende. Dès lors Prospero n'est plus le



« vieux duc » représenté dans *Caliban* ; il continue ses recherches sur l'euthanasie, les voit couronnées de succès, invente l'*Eau de Jouvence*, mène une existence errante et active, jusqu'à ce qu'enfin, voyant « la vie bloquée pour lui de toutes parts », se sentant devenu « un embarras », il s'enveloppe dans le linceul imprégné d'éther qui lui procurera une mort douce. — Prospero, c'est Renan encore, Renan dégoûté de la politique active¹ et voué non à l'histoire, « petite science conjecturale² », mais, comme Berthelot, à la chimie. « Qu'est-ce, dit Prospero, que cette distillation que je sais maintenant pratiquer, si ce n'est le pouvoir sur les forces atomiques de la nature ? » La science ne tuera pas la mort, mais « la vieillesse sera vaincue, le vieillard connaîtra les joies de la jeunesse, la vie humaine sera vraiment tirée de son ignominie et deviendra quelque chose de noble, d'acceptable et de libéral ». Comme celle de Renan désormais, la vie de Prospero est une « méditation de la mort » : « Une vie disposée selon les règles d'une belle eurhythmie ne doit pas laisser au hasard une pièce aussi importante que le dénouement... » Mourir n'est rien : « l'essentiel est de mourir avant le premier affaiblissement et d'éviter l'ennui d'être plaint. » Prospero, comme Renan, eut une jeunesse chaste ; son idéal serait maintenant « un vieux château patriarcal, rempli d'enfants qui chantent, de filles et de garçons qui folâtraient... », une vision anticipée de Rosmapamon. Il a consenti à survivre à Ariel ; « *il a préféré sa vie, c'est-à-dire son œuvre, à sa dignité, c'est-à-dire à sa vanité* ». L'opportunisme qu'à nos moments de sévérité nous avons

1. Renan ne mit pas beaucoup d'empressement à entrer dans les vues de ceux qui lui proposèrent, en 1878, de poser sa candidature dans le département des Bouches-du-Rhône, pour les élections sénatoriales de janvier 1879, qui devaient envoyer au Luxembourg 66 républicains sur 82 élus.

2. Cf. *Souv. d'enf.* (*Revue des Deux Mondes* du 15 déc. 1881).



reproché à Renan se trouve, par cette phrase, expliqué et justifié¹.

En philosophie, en morale, en politique, Prospero n'est pas moins l'interprète de Renan. « Dans l'hypothèse, qui devient de plus en plus probable, où l'univers n'est qu'une tautologie dans laquelle la somme de mouvement se retrouve exactement dans la balance finale, sans perte ni gain, tâchons que la plaisanterie ait été douce... Vu l'incertitude où nous sommes de la destinée humaine, ce qu'il y a encore de plus sage, c'est de s'arranger pour que, dans toutes les hypothèses, on se trouve n'avoir pas été trop absurde... Qui sait si le dernier résultat du grand effort qui se fait en ce moment pour percer l'infini n'est pas que tout est vide, si bien que le dernier mot de la sagesse serait de s'étourdir ? Pour nous, l'âge est passé, nous sommes trop vieux... » En un mot, Renan lâche par moments sa foi dans le sens de la vie (en contredisant notamment le début du second *Dialogue*, et par anticipation de certaines pages de ses articles sur Amiel). Un mot dit dans sa jeunesse lui remonte aux lèvres : *Qui sait si la vérité n'est pas triste ?* Eh bien, faisons, quant à nous, comme si elle était gaie, et laissons les autres faire comme si elle était triste, c'est-à-dire s'étourdir. Par sympathie, nous jouirons de leur ivresse. *In utrumque paratus*. Mais alors, si le monde, qui est l'objet de la science, est frivole, la science peut-elle être sérieuse ? Cette question d'un disciple ne décide pas Prospero à avouer la vanité de la science : « Le monde ne serait pas sérieux, que la science pourrait être sérieuse encore. »

Parmi les amusements du vulgaire, l'amour est le

1. Cf. encore cette phrase écrite en 1884 : « L'homme qui a voué sa vie à la recherche du vrai et à la poursuite du bien ne doit s'attacher absolument à aucune des révolutions qui se succèdent dans ce monde. Il ne doit connaître qu'un seul intérêt : celui de l'âme humaine et de l'esprit humain. »



plus entraînant. Prospero est admiré de Brunissende, réplique perfectionnée d'Impéria, Brunissende calme, sûre d'elle et sentencieuse dans sa beauté, dont « un simple ruban ¹ d'écarlate, s'élargissant un peu sur son front, retient les cheveux » ; il est convié au plaisir par des religieuses savantes, aux seins tendus et aux cheveux défaits, qui lui offrent leurs lèvres pour y boire la vraie eau de jouvence, et seraient, pour son cerveau brûlé d'« ardentes subtilités », « la fontaine d'eau fraîche, la coupe de lait ». Prospero, c'est Patrice (« au fond, il aime les femmes, mais il ne le leur dit jamais ; il voudrait que les femmes lui sautassent au cou, lui fissent des avances »), mais un Patrice devenu célèbre, qui sait que ce qu'il écrit sera lu par de jolis yeux, et fait, avec succès, des déclarations publiques au sexe.

La signification politique de l'*Eau de Jouvence* est soulignée dans la *Préface*. Renan enterre le pouvoir légitime (Prospero) honorablement. Il s'accommode du peuple « amélioré par le pouvoir ». Puisque le peuple ne croit plus à la légitimité, en attendant comme il est dit dans les *Dialogues*, que la raison constitue une puissance légitime, qui appuierait des opinions vraies « sur des terreurs réelles », gardons-nous au moins d'une restauration faite par les ennemis de la raison et à leur profit. Renan n'abandonne pas le principe monarchique ; mais il s'est rendu compte, depuis 1871, que ce principe n'avait que de détestables défenseurs. « Caliban nous rend plus de services que ne le ferait Prospero restauré par les Jésuites et les zouaves pontificaux ». Ceux qui sont bafoués, en effet, dans le drame, — autant que l'Eglise qui jamais ne l'avait tant été : il est, en effet, remarquable qu'au lieu de revenir à l'Eglise, Renan s'en est de plus en plus éloigné à mesure qu'il vieillissait ; le mot le plus dur qu'il ait prononcé à cet égard se trouve dans le

1. Coiffure qu'Albert Dumont vit en 1865 à madame Renan.



dernier morceau publié par lui, l'année de sa mort, quand il gardait moins de ménagements : « L'Eglise, quand elle se sentira perdue, finira par la méchanceté ; elle mordra comme un chien enragé » — ce sont ces conservateurs qui, comme s'en plaignait déjà Renan en 1869¹, désertent à l'intérieur. La noblesse de Milan vient attester sa fidélité à Prospero : « ... Nous subordonnons tout à l'intérêt sacré des principes. Les résultats obtenus sont immenses. Déjà nous avons à peu près ruiné l'industrie de Milan. Les affaires vont au plus mal... Dépositaires de la masse la plus considérable de la richesse publique, nous pouvons, en ouvrant ou en fermant nos bourses, faire dans le peuple l'aisance ou la misère ». Peut-être, en écrivant ces lignes, Renan songeait-il au marasme économique qui, du fait de la bourgeoisie inquiète, avait suivi la Révolution de 1848, et qui avait presque ruiné Alain, banquier à Saint-Malo.

Quand on voit, à la fin du III^e acte de l'*Eau de Jouvence*, l'ancienne société venir, en une longue danse macabre, présenter son cou à la guillotine révolutionnaire, on se rend compte à quel point le souvenir de la Terreur obsédait Renan ; quand un des personnages dit qu'à la papauté « il faudrait une ville dans les airs », on se rappelle les idées de Renan à cet égard ; or, le 7 février 1878, Pie IX était mort, et dès le troisième jour, le conclave avait élu Léon XIII, dont l'encyclique *Aeterni Patris* (août 1879) avait déterminé les rapports de la philosophie et de la foi et recommandé l'étude de saint Thomas. (Il est parlé sans révérence de ce docteur au début de l'acte V de l'*Eau de Jouvence*.) — Le 20 octobre 1881, Renan persiste à opiner que « la papauté est sur le point de faire la plus grande faute

1. Voir *La Monarchie constitutionnelle en France*, dans *La Réforme*, etc., p. 297-298.



qu'elle ait jamais commise : quitter Rome. Qu'on la laisse faire. Le gouvernement italien essayera de la retenir ; mais il n'y pourrait réussir qu'en lui faisant des concessions impossibles. »

Cette phrase est extraite de la correspondance entre Renan et Berthelot, dont nous allons nous servir pour compléter l'étude des idées politiques de Renan pendant la période qui nous occupe. Ce qui frappe surtout, c'est que Renan est bien plus juste à l'égard de la Révolution. La lecture de l'*Histoire de la Révolution* de Thiers, commencée dès 1875, a porté ses fruits. « Cela fut étrange, grandiose, inouï, mais cela ne peut s'imiter ; cela ne sera arrivé qu'une fois, comme tous les faits de premier ordre... » Aussi, quand Taine en 1879 lui lit « des parties de ses *Jacobins* », Renan trouve que « presque tout y est vrai en détail », mais que « c'est le quart de la vérité ». Taine a oublié de montrer que tout cela a été « grandiose, héroïque, sublime ». « Ah ! quelle histoire, pour qui saurait la faire, qui la commencerait à vingt-cinq ans, et serait à la fois critique, artiste et philosophe... » « Mais Taine s'est acoquiné un peu trop » dans son établissement rustique en Savoie. « Il est conseiller municipal, lié avec la gentry du pays, et il y tient sérieusement. Cela le rend incapable de bien juger les grandes choses du passé, qui ont été faites bien plus par enthousiasme et par passion que par raison¹ ».

Les voyages de Renan élargissaient aussi ses vues politiques : quelques phrases remarquables d'une lettre de 1878 prouvent qu'il a prévu les perturbations que devait entraîner « le principe des nations ». « Tout ce que j'ai vu

1. On sait combien Taine (qui me représente, par son pessimisme organique et son amour de l'argent, une sorte d'incarnation mâle de madame du Deffand) tenait à ses rentes. Cela explique ce mot amusant de Renan (lettre à Berthelot du 28 septembre 1879) : « Le monde fera peut-être banqueroute. Comme Taine sera désolé ce jour-là ! »



de l'Autriche allemande me l'a montrée plus *deutsche* encore que l'Allemagne du Nord. Le patriotisme entendu à la façon d'aujourd'hui est une mode qui en a pour cinquante ans. Dans un siècle, *quand il aura ensanglanté l'Europe*, on ne le comprendra pas plus que nous ne comprenons l'esprit purement dynastique du xvii^e et du xviii^e siècles ». Renan revicndra sur cette idée, dans la conférence *Qu'est-ce qu'une nation?* qu'il fera en Sorbonne, le 41 mars 1882, en présence du Prince Napoléon : « On va aux guerres d'extermination, parce qu'on abandonne le principe salutaire de l'adhésion libre, parce qu'on accorde aux nations, comme on accordait autrefois aux dynasties, le droit de s'annexer des provinces malgré elles ».

Mais c'est surtout l'attitude de Renan à l'égard de la politique anticléricale de Ferry qui est curieuse. Vous savez que Jules Ferry, Ministre de l'Instruction publique du Cabinet Freycinet, avait voulu faire voter, dans la loi de 1879 sur l'enseignement supérieur, l'article dirigé contre les établissements d'enseignement secondaire des Jésuites et ainsi conçu : « Nul n'est admis à diriger un établissement public ou privé, de quelque ordre qu'il soit, ni à y donner l'enseignement, s'il appartient à une congrégation non autorisée. » — Renan est foncièrement hostile à l'article 7, tandis que Berthelot le justifie par ces paroles sensées : « La lutte était fatale et je crois qu'elle était nécessaire pour attribuer à la République son vrai caractère moderne et de libre-pensée vis-à-vis de l'intérieur comme de l'extérieur. » Renan n'est point persuadé. D'Angleterre, au lendemain des élections libérales de mars 1880, qui renversèrent le conservateur Disraeli, et du rejet en France par le Sénat de l'article 7 (9 mars 1880), il écrit : « Le parti libéral désire ici la réussite de la République française... Quant aux mesures prétendues anti-jésuitiques, tout le monde... est désolé. On y voit un manquement



aux principes et un triomphe futur pour ce que nous aimons le moins. La faute est énorme. » Et Berthelot de protester qu'au fond les Jésuites sont bien « le nœud de la coalition antilibérale et antirépublicaine ». (Vous savez que la Chambre accepta la loi amputée par le Sénat de l'article 7, mais qu'elle engagea le gouvernement à « appliquer les lois relatives aux associations non autorisées ». La dissolution des Jésuites fut ordonnée le 29 mars et on y procéda le 30 juin.) Toujours gâté par ceux qu'il critiquait, et bénéficiant d'une réputation d'anticléricale qu'il ne méritait guère, Renan fut fait, le 12 juillet 1880, officier de la Légion d'honneur.

La manière dont il réagit aux événements de 1881 n'est pas moins instructive. La Chambre devait être renouvelée le 21 août. Renan attend cette expérience avec impatience et inquiétude. Gambetta voulait diriger la politique de la France ; il avait essayé en vain d'imposer un projet de loi pour établir le scrutin de liste, grâce auquel il comptait faire passer ses amis personnels. « Gambetta, écrit Renan, me paraît tout à fait faire fausse route. Non, le radicalisme ne sera jamais la majorité d'une assemblée ». Berthelot lui-même n'approuve pas Gambetta, qui lui paraît tourner au Cléon. L'élection n'ayant envoyé à la Chambre que 90 conservateurs contre 467 républicains, et donné à l'*Union républicaine* (groupe de Gambetta) qu'une majorité peu importante, Renan rassuré écrit : « Le résultat d'ensemble des élections ne me paraît pas mauvais. L'échec relatif de Gambetta est un immense bonheur pour lui et pour le pays. Jamais plan ne fut plus incohérent : vouloir fonder sur Belleville quelque chose de stable, jouer un rôle à la façon du Premier Consul dans un temps qui demande avant tout un développement régulier, sans personnalités saillantes. Je lui suppose assez d'esprit pour comprendre cela. Il peut rendre de grands services, mais



s'il sait se renfermer dans les cadres ordinaires, à la manière de Ferry. Pour moi, il m'est très sympathique ; mais je redouterais de voir cette faconde gasconne chargée des affaires du pays, au delà de la mesure très restreinte qui, à l'heure présente, convient aux individualités, même les plus distinguées ». Paroles sages et justes, qui en rachètent beaucoup d'autres. Le « Grand Ministère » Gambetta ne dura que quelques mois, jusqu'au 30 janvier 1882, et le tribun mourut le 31 décembre de la même année. Deux ministères se succédèrent, jusqu'au début de 1883 : à ce moment le Prince Napoléon, devenu depuis la mort du Prince Impérial en 1879 le prétendant impérialiste, fit afficher un manifeste contre le gouvernement républicain. Il fut incarcéré à la Conciergerie (16 janvier), et Renan lui envoya, dès le lendemain, le billet suivant :

« Je désire que V. A. sache que, dès qu'on pourra approcher d'elle, son philosophe et ami sera heureux d'aller lui présenter ses devoirs et contribuer à la distraire. Ma politique ressemble un peu à la rhétorique de Chrysispe, que Cicéron déclarait excellente pour apprendre à se taire. Ma politique, à moi, est excellente pour apprendre à ne rien faire. V. A., sans se croire obligée de la suivre, a quelquefois pris plaisir à l'écouter. Elle sait, en tout cas, avec quels sentiments de respect je suis son très affectueusement dévoué ». Pouvaient-on, avec une plus délicate courtoisie, recommander l'abstention à celui qui ne se résignait pas à abdiquer son rôle ?

Nous ne nous sommes guère occupés jusqu'à présent de des loisirs féconds d'E. Renan en vacances et nous n'en avons même pas épuisé la production. Il faudrait en effet mentionner encore la troisième partie des *Souvenirs d'Enfance* (*Le Petit Séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet*), écrite pour moitié dans la baie de Naples, le reste sans doute à Venise, en



1879¹, — et la « dernière partie », entreprise à Talloires (cf. lettre du 2 septembre 1881). L'*Ecclésiaste* même est achevé à Talloires, en août 1881, et il « amuse beaucoup » Renan, comme avaient fait les *Dialogues* et les *Drames*. Il amuse même les amis de Renan, à qui il est lu, et qui trouvent « réussis » les rythmes adoptés par l'auteur. Ritter, atteint de surdité, en lit les épreuves lui-même. — Or ce livre, publié en 1882, représente avec l'*Eglise chrétienne* (18 octobre 1879), *Marc-Aurèle* (14 novembre 1881), l'essentiel de l'activité scientifique de Renan pendant cette période (1878-1883). Il est temps de nous en occuper.

Le sixième volume de l'*Histoire des Origines*, et qui avait d'abord, dans la pensée de Renan, dû être le dernier, comprend les règnes d'Adrien et d'Antonin le Pieux (117-161). Je n'en extrairai, à votre intention, que trois passages : celui où Renan reprend, presque dans les mêmes termes, une des idées essentielles de l'*Essai Psychologique sur Jésus-Christ* : « C'est un des phénomènes les plus extraordinaires de l'histoire que l'apparition simultanée dans la même race du Talmud et de l'Evangile, d'un petit chef-d'œuvre d'élégance, de légèreté, de finesse morale, et d'un lourd monument de pédanterie, de misérable casuistique et de formalisme religieux. Ces deux jumeaux sont assurément les deux créatures les plus dissemblables qui soient jamais sorties du sein d'une même mère » ; mais Renan aperçoit mieux à présent que les « idées-Jésus » n'ont point été une sorte de génération spontanée, que « Jésus sort des prophètes et non de la loi » ; — cet autre où, après avoir exposé la métaphysique des gnostiques, notamment celle de Basilide, l'auteur des *Dialogues* marque l'analogie qui existe entre ces « poésies un peu malsaines »

1. Ce chapitre parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} novembre 1880.



et les rêves auxquels lui-même s'est parfois complu : « L'histoire du monde, conçue comme l'agitation d'un embryon qui cherche la vie, qui atteint péniblement la conscience, qui trouble tout par ses agitations, ces agitations elles-mêmes devenant la cause du progrès et aboutissant à la pleine réalisation des vagues instincts de l'idéal, voilà des images peu éloignées de celles que nous choisissons par moments pour exprimer nos vues sur le développement de l'infini ». Et il ajoute cette phrase délicieuse : « Quand il s'agit de l'infini..., le pathos même a son charme ». — Mais ce qui mérite surtout d'être relevé, c'est l'intérêt que Renan témoigne pour la ville de Lyon, qu'il a, je vous l'ai dit tout à l'heure, visitée en 1878, et où il devait exposer comment, vers 456, s'était établie une église chrétienne : « Les vieux sillages des Phocéens n'étaient pas tout à fait effacés ». A cette forte curiosité se rattache, semble-t-il, l'embryon de roman intitulé *Confessions de Felicula* et publié, en 1914, dans les *Fragments intimes*¹. « Fourvières et Ainai sont les deux points sacrés de nos origines chrétiennes... La très ancienne église (d'Ainai)... est peut-être l'édifice de France que l'ami des souvenirs antiques doit visiter avec le plus de respect ». Plus que la ville, c'est la population dont le caractère paraît remarquable à l'historien. Il a compris « le charme de la Lyonnaise, résidant en une sorte de décence tendre et de chasteté voluptueuse, sa séduisante réserve, impliquant l'idée secrète que la beauté est chose sainte, son étrange facilité à se laisser prendre aux apparences du mysticisme et de la piété... » Sur ce

1. Cf. surtout les p. 292 et suivantes de *Marc-Aurèle* sur ce Markos, dont les dangereux prestiges trouvèrent des victimes toutes préparées dans les Lyonnaises que « leur caractère mystique et passionné, leur piété un peu matérielle, leur goût pour le bizarre et pour l'émotion sensible », exposaient à toutes les chutes.



point encore, le présent éclaire le passé. Les *Mémoires de la Société des Sciences médicales de Lyon* (1862-1863) enseignent que « Lyon est une des villes d'Europe où les folies du spiritisme ont compté le plus d'adhérents ». Vers la fin du XVIII^e siècle, Cagliostro n'y eut-il pas un temple? Eh bien, le caractère lyonnais se dessinait dès le III^e siècle, « avec tous les traits qui le distinguent, le besoin de surnaturel, la chaleur de l'âme, le goût de l'irrationnel, la fausseté du jugement, l'ardente imagination, la mysticité profonde et sensuelle ». Il se montra en plein relief lors de l'effroyable persécution de 177, que Renan devait raconter dans son septième et dernier volume. « C'est beau, bizarre, touchant, maladif; il s'y mêle une légère aberration des sens, quelque chose du tremblement nerveux des saints de Pépuzé .. Les anesthésies de Blandine, ses conversations intimes avec Christ, pendant que le taureau la lance en l'air, l'hallucination des martyrs, croyant voir Jésus dans leur sœur, au bout de l'arène, attachée nue à un poteau, — toute cette légende qui, d'un côté, vous transporte au delà du stoïcisme, et où, de l'autre, on touche à la catalepsie et aux expériences de la Salpêtrière, semble un sujet fait exprès pour ces poètes, ces peintres, ces penseurs..., s'imaginant ne peindre que l'âme, et en réalité dupes du corps. »

Ce livre septième dont je viens de parler était rédigé en partie dès 1879. Renan y renvoie dans *L'Église chrétienne. Marc-Aurèle*, dont le règne (161-180) y est étudié, fit le sujet d'une conférence de Renan à l'Institution royale à Londres en 1880. Plusieurs chapitres du volume parurent le 15 février et le 1^{er} novembre 1881, dans la *Revue des Deux Mondes*. — C'était la dernière pierre de l'*Histoire des Origines*¹. A partir de 180, l'embryogénie

1. L'*Index général* ne parut que le 22 juin 1883, malgré le passage de la *Préface de Marc-Aurèle* (p. v) où il est annoncé comme



du christianisme est terminée. Ce qui suit n'a pas besoin d'un historien comme Renan, qui doit aux conquêtes intellectuelles du XIX^e siècle « un esprit philosophique » capable « d'une vive intuition de ce qui est certain, probable ou plausible », et ayant « un sentiment profond de la vie et de ses métamorphoses, un art particulier pour tirer des rares textes que l'on possède tout ce qu'ils renferment en fait de révélations sur des situations psychologiques fort éloignées de nous. »

Après Jésus, saint Paul, Néron, voici que Marc-Aurèle offre à Renan une tête digne de son pinceau. Jamais l'auteur des *Origines* n'avait trouvé entre un personnage de l'histoire et lui-même tant d'analogies. En 174, Marc-Aurèle avait passé cinquante ans; « la vieillesse était chez lui prématurée ». Un soir, sur les bords du Gran, « toutes les images de sa pieuse jeunesse remontèrent en son souvenir, et il passa quelques heures délicieuses à supputer ce qu'il devait à chacun des êtres bons qui l'avaient entouré¹ ». N'est-ce point Renan qui recueille, au dernier chapitre des *Souvenirs*² (p. 370-381), les images des bienfaiteurs de sa jeunesse : Egger, Burnouf, Garnier et autres? Qui sait d'ailleurs ce qu'il y a, dans

paraissant « en même temps que ce volume ». C'était prématuré, car la *Correspondance entre Renan et Berthelot* notamment nous renseigne sur la préparation de cet *Index*. 12 août 1881 : « Mon interminable index m'assomme, mais ce sera fait; je ne suis pas homme à m'arrêter à la toiture, après avoir fait les gros murs ». Ritter, entre le 20 et le 29 août, voit à Talloires les cartes de l'index auquel Renan travaillait aidé par Noémi, « et très bien aidé, disait-il ». Le 2 septembre, Renan écrit à Berthelot : « Mon *Index* avance lentement; poussé à ce degré d'analyse, c'est colossal; cela fera presque un volume ».

1. *Marc-Aurèle*, p. 259.

2. *Premiers pas hors de Saint-Sulpice*, publié le 15 novembre 1882, après *Le Séminaire Saint-Sulpice* (1^{er} novembre 1882). Le ch. iv, *Le Séminaire d'Issy*, avait paru le 14 décembre 1881. Voir plus haut, p. 296, note 1.



cette fin des *Souvenirs* que d'aucuns ont trouvée si agaçante, parce qu'elle est comme une *Neuvième Béatitude* (heureux M. Renan!) de stoïcisme souriant? C'est là que Renan déclare son « corps supportable malgré ses défauts »; là qu'il écrit : « Je n'ai jamais beaucoup souffert »; mais il entend, je pense, plutôt le moral que le physique. N'ajoute-t-il pas, deux pages plus loin : « La douleur abaisse, humilie, porte à blasphémer », et ne demande-t-il pas à son bon génie, pour l'heure qui lui est fixée, proche ou lointaine, « une mort douce et subite »?

Plus j'examine, et plus je crois fondé ce rapprochement entre la fin des *Souvenirs* et les *Pensées* : « Je remercie les dieux, écrit le doux empereur, de m'avoir donné de bons aïeux, de bons parents, une bonne sœur, de bons maîtres, et, dans mon entourage, dans mes proches, dans mes amis, des gens presque tous remplis de bonté¹ ». Renan lui aussi a trouvé « une bonté extrême dans la nature et dans la société ». Il a eu la chance « de ne rencontrer sur son chemin que des hommes excellents² ». « Si, continue Marc-Aurèle, mon corps a résisté jusqu'à cette heure à la rude vie que je mène,... si ma mère... a pu... passer près de moi ses dernières années,... si le sort m'a donné une femme si complaisante, si affectueuse, si simple..., c'est aux dieux que je le dois ». — Comme Marc-Aurèle encore, Renan, « jetant sur chaque chose un regard aimant et calme... portait partout... sa maladie de cœur... Il marchait à petits pas... Sa vue baissait... Sa sagesse était absolue, c'est-à-dire que son ennui était sans bornes ». Car j'ai sur ce point le témoignage de madame N. Renan. A la fin de sa vie, Renan s'ennuyait. « La guerre, écrit-il de Marc-Aurèle, la cour, le théâtre (lisez : la société, les

1. Cité dans *Marc-Aurèle*, p. 260.

2. *Souvenirs*, p. 374.



académies) le fatiguent également, et pourtant il fait bien tout ce qu'il fait; car il le fait par devoir ». « La plus solide bonté est celle qui se fonde sur le parfait ennui, sur la vue claire de ce fait que tout en ce monde est frivole et sans fond réel. Dans cette ruine absolue de toute chose, que reste-t-il? La méchanceté? Oh! cela n'en vaut pas la peine... Le désabusé qui sait que tout objet de désir est frivole, pourquoi se donnerait-il la peine d'un sentiment désagréable¹? »

Je ne voudrais pas suivre trop loin ce parallèle, bien que plusieurs passages de la correspondance de Ritter, qui connut bien Renan, m'y autorisent : (« Vous avez fait sentir le génie propre de Marc-Aurèle... en vertu d'une incontestable parenté spirituelle, d'une vraie congénialité, d'une mansuétude sœur de la sienne »); montrer que la maladie de son fils Ary (atteint du mal de Pott) infligeait à Renan un « martyre intérieur » comparable à celui que dut souffrir Marc-Aurèle du fait des bas instincts de son fils Commode. — Renan, d'ailleurs, conservait plus de ressort que l'empereur stoicien. Il s'indignait de la mort, qui ne vient pas à l'heure qu'on voudrait, et plonge dans l'éternel néant même les hommes qui ont eu pendant leur vie, comme dit Marc-Aurèle, « une sorte de commerce avec la Divinité », les hommes qui auraient mérité de revivre. Il persistait à revendiquer un sort meilleur : « être, rester en rapport avec la lumière, continuer sa pensée commencée, en savoir davantage, jouer un jour de cette vérité qu'il a cherchée avec tant de travail, voir le triomphe du bien qu'il a aimé ». Le 27 avril 1882, souhaitant à l'Académie française la bienvenue à Pasteur, il déclare ne pouvoir se résigner comme Littré en face de la mort : elle lui semble « odieuse, haïssable, insensée, quand elle étend sa main froidement aveugle sur la vertu et le génie ». Et puis, il a pour trouver de

1. *Marc-Aurèle*, p. 464, 465, 483.



la saveur à la vie même souffrante un philtre que l'auteur des *Pensées* ne connut point : « L'adieu au bonheur est le commencement de la sagesse et le moyen le plus sûr pour trouver le bonheur. Il n'y a rien de doux comme le retour de joie qui suit le renoncement à la joie; rien de vif, de profond, de charmant comme l'enchantement du désenchanté. »

Malgré le plaisir que j'aurais à citer les seuls vers que Renan ait écrits ¹, et par lesquels il a voulu rendre le parallélisme léger de certaines sentences du Cohélet, je ne m'arrêterai pas beaucoup à l'*Ecclésiaste*, ayant montré précédemment l'attrait que ce livre avait, à maintes reprises, exercé sur Renan. Plus qu'au brillant passage où Renan rapproche le Cohélet et Henri Heine — passage qui provoqua un article d'Henry Aron, protestant que les idéalistes juifs n'étaient pas tous morts, — plus même qu'à la phrase où le matérialisme (p. 87-88) semble proposé comme la vérité de l'avenir, notre attention doit aller aux pages de l'*Introduction* où Renan s'attarde à étudier la formation de l'espérance messianique, ce qui n'a qu'un lointain rapport avec le Cohélet; c'est là, avec les conférences faites en janvier et mai 1883 au Cercle Saint-Simon et à la Société des Etudes Juives, sur le

1. Ceux-ci, par exemple :

Le plancher s'effondre bien vite
Sur la tête des nonchalants;
Et la maison fait eau par suite
Des bras balants.

Ou ceux-ci, qui terminent le morceau sur la vieillesse, dont Renan écrit dans l'*Introduction* qu'on le dirait « ciselé par Banville ou Théophile Gautier » :

Signe évident que déjà l'on s'engage
Dans le chemin qui mène au manoir éternel,
Et que, dans le bazar, les pleureuses à gage
Bientôt vont commencer leur pas processionnel.



*Judaïsme comme race et comme religion et le Judaïsme et le Christianisme*¹, avec les projets, rapportés plus haut, d'un voyage en Orient, l'indice que les pensées de Renan se portent désormais en masse vers l'histoire d'Israël, à laquelle il va, comme nous le verrons les prochaines fois, consacrer ce qui lui reste de vie².

1. Cf. cette phrase : « Les origines du christianisme doivent être placées au moins sept cent cinquante ans avant Jésus-Christ, » et les pages 347-349 (*Discours et Conférences*) consacrées à développer cette idée, qu'on retrouvera dans l'*Histoire d'Israël*, que les idées de David étaient à peu près les mêmes que celles de Mésa.

2. Comme je l'ai dit dans la *Préface*, Renan vécut dix ans de plus qu'il ne s'y attendait. Il s'était arrangé pour finir à temps ses *Souvenirs*, qui parurent en volume en 1883 (avril), la même année que l'*Index des Origines*. Les dernières pages des *Souvenirs* prennent alors tout leur sens : (« C'est un Renan sain d'esprit et de cœur, comme je le suis aujourd'hui. ce n'est pas Renan à moitié détruit par la mort et n'étant plus lui-même, comme je le serai si je me décompose lentement, que je veux qu'on croie et qu'on écoute. Je renie les blasphèmes que les défaillances de la dernière heure pourraient me faire prononcer contre l'Éternel. »)



XIII

LA MISE EN TRAIN DE L'HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAËL

(1883-1888)

L'œuvre la plus importante de cette période fut la publication des deux derniers *Drames* et la préparation des trois premiers volumes de l'*Histoire d'Israël*, dont le t. I parut en 1887. Je ne m'en occuperai qu'après avoir donné sur la vie matérielle de Renan les indications nécessaires.

En mai 1883, Laboulaye mourut, et Renan fut élu à sa place Administrateur du Collège de France : ainsi était enfin satisfaite l'ambition qu'il avait, vingt ans auparavant, avouée à Berthelot. Il quitta donc le n° 4 de la rue de Tournon qu'il habitait depuis 1879, et s'installa dans les appartements où, moins de dix ans après, il devait mourir. Il y trouva d'ailleurs des pièces étroites et inconfortables : « J'ai connu la pauvreté, presque la misère, écrivit-il en manière de boutade, mais jamais, jamais, je n'ai été aussi mal logé qu'au Collège de France. » — L'année 1884 marqua son retour en Bretagne¹. Dès que Renan s'était senti vieux et avait envisagé

1. Il avait pas.é près de Paris les étés de 1883 et 1884, le pre-



la mort (vous vous le rappelez, c'était en 1875), il avait songé à revenir à son premier gîte, et il avait écrit au Breton Luzel : « Verriez-vous dans vos parages quelque chose qui pourrait nous convenir ? Il me semble qu'à Roscoff il y a de fort jolis endroits. » Les choses en étaient, semble-t-il, restées là ; mais Renan n'avait pas renoncé. Il désirait toutefois tâter au préalable l'opinion de sa ville natale ; N. Quellien, le promoteur des diners celtiques, lui en offrit l'occasion. Un dimanche de juin 1884, rencontrant Renan rue de Rennes, il le pressentit pour un banquet que les celtisants organiseraient à Tréguier. Le vœu de Renan fut réalisé au début d'août (le banquet eut lieu le samedi 2, à l'*Hôtel du Lion d'Or*, dont la façade était pavoisée de drapeaux tricolores). Le maire de Tréguier, Le Gac, à qui Renan avait confié son désir de revenir au pays natal, lui parla alors de Rosmapamon, une maison sise dans la paroisse de Louannec, près de Perros-Guirec, et qui se trouvait à louer. En revenant de Tréguier, Renan passa à Lanuion, où il pria son parent Morand de le conduire à Rosmapamon : « Le sentiment que j'avais conçu, écrivit-il à Le Gac, en vous entendant parler de ce bel endroit, a été pleinement confirmé. C'est bien l'idéal que j'avais rêvé, et je désire vivement que la chose s'arrange. » M^{me} Renan vint voir à son tour la propriété en octobre, et en décembre 1884 le bail se signait. Rosmapamon a continué d'être loué par les descendants de Renan jusqu'en 1920.

L'installation eut lieu dans l'été de 1885. Le 6 juillet, Renan écrit à Berthelot : « Nous voici, cher ami, installés fort à notre guise. Ma femme a fait un vrai miracle d'activité... Le jardin et les bois environnants sont charmants ; la maison est petite, *parva sed apta mihi*. »

mier à Marnes (près Ville-d'Avray, au 12 de la rue de Versailles, (Villa Rosa), où on le trouve en juin, juillet, août ; le second (de juin à octobre) à Bellevue.



Désormais c'est là que Renan viendra passer ses grandes vacances. Il rayonnera dans le pays; ainsi, en août 1883, il ira à Quimper, et fera à cette occasion cette remarque : « Né à Tréguier, j'ai poussé mes voyages, du côté de l'Orient, jusqu'à Antioche, du côté du nord, jusqu'à Tromsoë, du côté du sud, jusqu'à Philé; et hier matin encore, je n'avais pas dépassé, du côté de l'ouest, la plage de Saint-Michel en Grève. » Mais il ne retournera plus en Italie; son voyage en 1881 y avait été véritablement le dernier ¹. Nous le verrons toutefois se déplacer au printemps. Ainsi, en mars 1884, il va sur la Côte d'Azur; en avril 1886, il revoit le lac de Genève et séjourne sur le bord oriental (les Avants, Villeneuve ²); c'est là, à l'hôtel Byron, près de Chillon, que Rilter le rencontre, « portant si vaillamment encore le poids des travaux et des années, soigné avec tant d'amour et tant d'esprit » par M^{me} Renan.

Soigné, il avait en effet besoin de l'être. Son obésité augmentait, ses douleurs ne le quittaient pas, il ne se promenait plus guère qu'en voiture. L'hiver 1883-1884 lui fut mauvais : d'Hyères, le 8 mars 1884, il écrit à Berthelot : « J'espère vous ramener un ami moins avarié que celui qui vous a dit adieu l'autre jour. Je vais beaucoup mieux : j'ai bien fait deux kilomètres hier; le bras gauche seul est encore un peu réfractaire, mais il finira par céder. » — Et le 21 mars, de Saint-Raphaël : « Pour la marche, je suis à peu près dans mon état normal, ce qui n'est pas beaucoup dire. Le reste va mieux également; c'est l'exercice surtout qui me fait du bien, ou plutôt l'interdiction que je m'impose de m'asseoir à une table durant tout le cours de la journée. »

1. D'ailleurs deux tremblements de terre, le 4 mars 1881 et le 28 juillet 1883, avaient détruit son paradis d'Ischia.

2. Il s'enfonça même dans le pays de Vaud jusqu'à Bex. — Cette année-là (1886), il alla aussi voir Taine à Menthon-Saint-Bernard.



Le 2 août, il remercie les instigateurs du banquet de Tréguier de « l'avoir enlevé, lui déjà si peu enlevable, à l'éternel fauteuil où il s'ankylose, aux douleurs par lesquelles il se laisse envahir. » De fait, bien que sa maison natale ne fût pas loin de l'*Hôtel du Lion d'Or*, il dut, pour faire le trajet à pied, s'appuyer au bras d'un familier, et même s'arrêter de temps en temps ; et pourtant il portait des pantouffles, eomme une photographie nous le montre. — Le 22 septembre 1885, des douleurs névralgiques au poignet gauche, d'ailleurs pas très tenaces, l'avertissent de ne pas s'attarder dans son frais manoir de Rosmapamon. — L'hiver 1887-1888 se passa mal : Renan eut alors un grand affaiblissement de la voix, et fut même, à cause de cela, sur le point de renoncer à faire une conférence qui eut pourtant lieu le 2 février 1888 ; et le 1^{er} juin suivant, il écrit au Prince Napoléon : « Il m'est resté, de toutes mes épreuves de l'hiver, un grand fonds de fatigue ; je n'aurais pu faire face à toutes ces cérémonies de gala. » (Il s'agit du centenaire de l'Université de Bologne, où Renan avait été convié à représenter le Collège de France, et où il n'alla pas).

Pourtant, si gênée qu'elle fût, c'était encore la vie, et Renan s'étonnait d'en jouir. Malgré la souffrance qui oblitérait trop souvent la joie, sa vitalité n'était pas tarie ; on eût dit, par moments, qu'elle défiait la mort : « Même à l'âge, écrivait-il dans la *Préface des Nouvelles Etudes d'histoire religieuse* (parues le 9 juin 1884), où l'on marque d'un signe blanc les jours où l'on n'a pas souffert, il y a le rêve (triste manière d'adorer, à défaut d'autres) ; il y a de longs restes d'ardeur, de chaudes braises éteintes, une secrète affirmation que *la nuit absolue elle-même*, comme de récents explorateurs viennent de l'établir pour les profondeurs de l'Océan, *n'est peut-être pas sans chaleur et sans vie.* » Eeoutez encore dans quels termes il saluait en de Lesseps (qu'il



reçut à l'Académie française le 23 avril 1885) « le virtuose qui a pratiqué avec un tact consommé le grand art perdu de la vie » : « Pour moi, je ne vous vois jamais sans rêver à ce que nous aurions pu faire tous les deux, si nous nous étions associés pour fonder quelque chose. Tenez, si je n'étais pas déjà vieux, je ne sais pas quelle œuvre de bienfaisante séduction je ne vous proposerais pas. » Et il rappelait qu'il avait bien souvent, en Syrie, porté envie au sous-lieutenant qui l'accompagnait (mais non point pour le même motif que Sainte-Beuve, qui espérait beaucoup, pour séduire les femmes, du prestige de l'uniforme.) Ne plus pouvoir agir, c'était son regret. Aussi admirait-il, comme nous le verrons tout à l'heure, la Révolution française d'avoir ramené « l'âge des expéditions fabuleuses et un état d'enfance héroïque ¹. »

Son héroïsme à lui, c'était de souffrir en souriant. Il n'y défailait pas. Ce sourire, ses contemporains ne l'ont guère compris. Je ne parle pas de ses intimes, ni de Ritter à qui, en 1881, il était apparu « noble et vénérable, puissant et doux, travaillant sans répit, calme dans la poursuite du vrai, sérieux et ferme, mais avec l'amour dans son cœur et la bienveillance sur ses lèvres; » ni de James Darmesteter ni de Ph. Berger dont il avait fait son secrétaire (après Jules Soury dont il s'était séparé). Ceux-ci le vénéraient, et lui se plaisait à encourager les efforts de ses disciples en orientalisme, félicitant dès 1875 Berger pour son habileté à déchiffrer les inscriptions, présentant à l'Institut les mémoires de ces trois jeunes savants. Ses collègues de la Société Asiatique l'élevèrent enfin Président après la mort d'Adolphe Régnier, le 14 novembre 1884. Sa femme et ses enfants l'entouraient de leur culte. Ary, en 1883,

1. Parfois les fils réalisent les rêves des pères. Le Renan voyageur, homme d'action, a revécu en Ernest Psichari.



avait vingt-six ans, Noémi vingt et un et s'était mariée. Renan jouissait de leur jeunesse. La Jeunesse! il l'aimait partout où il la rencontrait. Il avait besoin, selon son expression, de voir les fenêtres de la vie s'ouvrir d'un côté quand elles se fermaient de l'autre.

Ce n'est pas, dis-je, dans ce cercle que naquit la légende sur Renan qui s'est transmise jusqu'à nous. A cette date, je vois Barrès, âgé de vingt et un ans, arrivé de province et humant l'air intellectuel. Bourget a trente et un ans, Lemaitre trente. Avec l'adresse instinctive des jeunes qui veulent se faire place, ils se tournent vers les dieux du jour. L'un découvre le « dilctantisme » de Renan (le mot avait été dit, d'ailleurs, en 1862 par Sainte-Beuve, mais en passant), met le portrait de Renan, dans les *Essais de Psychologie contemporaine*, à la suite de celui de Baudelaire, et déclare même que sa génération demande au premier écrivain le « même genre d'excitation » que lui communiquait le second. L'autre glisse dans les *Taches d'encre*, à l'adresse de Renan que pourtant il encense parfois, des épithètes comme celle-ci : « Génie jésuitique », à la « souriante hypocrisie »; ou encore cette formule : « C'est un parfait rhéteur, et celui qui aura fait le plus pour le nihilisme moral de la génération que nous sommes. » Tel est aussi, à peu près, l'avis de J. Lemaitre : « Comme Macbeth avait tué le sommeil¹, M. Renan, vingt fois, cent fois dans

1. Cette expression restera dans la mémoire de Renan qui, le 9 septembre 1888, dira de Brizeux : « Il aimait la vie avec ce qui la rend supportable, le goût du bien sous toutes les formes. Il n'était pas de ceux qui se vantent d'avoir tué le sommeil. » — D'une manière générale, cette critique des jeunes semble avoir fait impression sur Renan. Antistius, qui va bientôt être poignardé, s'entend dire : « Les gens de ta sorte se croient en règle envers la société quand, après avoir détruit dans la conscience humaine les mobiles ordinaires du bien, ils croient pouvoir se rendre le témoignage de n'avoir laissé aux hommes que de bons exemples de vic. » Dans la *Préface* de ce drame, il se défend d'être un



chacun de ses livres, a tué la joie, a tué l'action, a tué la paix de l'âme et la sécurité de la vie morale. » Mais tandis que Barrès vit tout un mois des « deux superbes articles sur Amiel¹ »; Lemaître (qui ne s'y délecta pas moins) y dénonce « une insolence de page, une logique fuyante de femme et de jolies pichenettes à l'adresse de Dieu. » Et je ne sais rien de plus curieux que la façon dont ces jeunes esprits accueillirent ces pages où Renan signalait le grand mal de l'époque, « le mal littéraire, la fausse idée que la pensée et le sentiment existent pour être exprimés » (ô Barrès!); et conseillait comme remède la science : « L'homme qui a le temps d'écrire un journal intime nous paraît ne pas avoir suffisamment compris combien le monde est vaste. L'étendue des choses à connaître est immense... » — Si Lemaître avait voulu être plus malveillant, il aurait assigné à la sévérité de Renan une autre cause. Amiel n'avait-il pas écrit : « La langue française ne peut rien exprimer de naissant, de germant; elle ne peint que les effets..., mais non le mouvement, la force, le devenir de quelque phénomène que ce soit... Elle ne fait rien comprendre; car elle ne fait voir les commencements et la

destructeur : « J'ai tout critiqué, et quoi qu'on en dise, j'ai tout maintenu [c'est bien cette équivoque que je lui reproche]... Nous avons trouvé à Dieu un riche écriin de synonymes [*Idem*]... J'ai rendu plus de services au bien en ne dissimulant rien de la réalité qu'en enveloppant ma pensée de ces voiles hypocrites qui ne trompent personne. » [Cela n'est-il pas en contradiction avec ce qui précède, et à qui Renan fera-t-il croire qu'il a livré, sur les questions vitales, sa pensée toute nue?]

1. Des 30 septembre et 7 octobre 1884. Amiel était mort le 11 mai 1881. Renan l'avait cité dans sa Préface (p. xvii-xix) des *Souvenirs* (parus en volume en avril 1883) en le qualifiant de « penseur distingué. » Le 30 avril 1883, Ritter avait écrit à Renan : « La citation que vous faites d'Amiel aurait rendu bien heureux et bien fier cet homme distingué... J'ai été bien heureux de voir que M^{me} Renan, à qui j'avais pris la liberté d'offrir un jour *Il Penseroso*, goûtait aussi ce talent si fin et si pur. »



formation de rien » ? Or ceci était la condamnation expresse de l'*Histoire des Origines*; aussi Renan le taxait-il « d'erreur profonde. » — Mais Lemaitre en voulait surtout à la gaieté de Renan, à laquelle il déclarait tout d'abord ne rien comprendre, pour se donner ensuite le mérite et le plaisir de la faire comprendre : « M. Renan se sent souverainement intelligent comme Cléopâtre se sentait souverainement belle. Il a les plaisirs de l'extrême célébrité, qui sont de presque tous les instants '... Sa gloire lui rit dans tous les regards. Il se sent supérieur à presque tous ses contemporains par la quantité de choses qu'il comprend, par l'interprétation qu'il en donne... Il se sent l'inventeur d'une philosophie très raffinée, d'une certaine façon de concevoir le monde et de prendre la vie, et il surprend tout autour de lui l'influence exercée sur beaucoup d'âmes par ses aristocratiques théories. (Et je ne parle pas des joies régulières et assurées du travail quotidien, des plaisirs de la recherche, et, parfois, de la découverte.) » Mais voici sous la plume de Lemaitre quelque chose de mieux encore : « M. Renan est heureux parce qu'il veut être heureux : ce qui est encore la meilleure façon qu'on ait trouvée de l'être. »

Oui, il y avait du parti-pris dans l'optimisme de Renan ; et c'est pourquoi j'accorde tant d'importance à ses deux articles sur Amiel. Le christianisme avait plus d'une fois, depuis le désaccord initial, « tenté » Renan ; il lui avait fait envier l'efficacité de ses consolations, la joie de

1. Il est vrai que Renan n'avait plus beaucoup d'honneurs à attendre. Le 7 juillet 1884, il est fait Commandeur de la Légion d'Honneur, et, peu après, membre du Conseil de l'Ordre. Il devient Grand-Officier le 26 mai 1888, son ancien compagnon de Phénicie, Lockroy, étant ministre de l'Instruction Publique. Le grand rival, Hugo, s'éteignait (23 mai 1885), et Renan lui donnait l'encens (par un article de journal, le jour même), puis par le *Dialogue des Morts* qu'il fit, le 26 février 1886, représenter à la Comédie-Française.



communier avec les simples. Or, à présent, il essayait de le ramener par la douleur. Renan souffrait; l'épreuve suprême de la mort n'était plus éloignée. Allait-il s'abandonner au pessimisme, qui selon Hartmann et Amiel prépare la voie à la religion? revenir en pénitent à ce saint Paul qu'il avait traité de si haut? — A cette pensée, Renan fit un écart. Jamais! La sombre dramaturgie du péché originel et de la vengeance divine, un noble orgueil l'en détournait comme d'une insulte à l'homme et à Dieu. Dans son irritation, il va jusqu'à renier Kant: il n'est plus dupe de « ces beaux tours de force qui permettent de tout nier spéculativement, pour tout affirmer pratiquement ». Il va jusqu'à se renier lui-même; car enfin, quand il juge avec sévérité ceux qui, « après avoir savamment coupé la racine des croyances morales et religieuses, en veulent apparaître comme les restaurateurs », et font passer le lecteur « par toutes les tranches du pessimisme », pour lui dire enfin que « grâce à Dieu, tout est sauf », — n'est-ce pas un peu de sa propre manière qu'il fait le procès?

Quoiqu'il en soit, sous l'étreinte de la souffrance, il affirme, plus fort que jamais, l'optimisme. Si, à de certains moments, il avoue que « la douleur... est chose odieuse, humiliante, nuisible aux fonctions nobles de la vie », c'est pour ajouter aussitôt que « l'homme peut la combattre, presque la supprimer, toujours s'y soustraire ». Ici, c'est un lointain souvenir de Herder qui l'inspire: « La douleur crée l'effort; elle est salutaire... »; là, il adapte J. de Maistre, qu'il avait lu à vingt ans: « Le développement d'un organisme aussi compliqué que le corps humain suppose une somme considérable de souffrances... Tout, dans la nature, est la résultante d'un balancement entre des inconvénients et des avantages opposés. Le levier du bras est très désavantageux pour l'effort musculaire; un levier meilleur nous eût donné un bras comme l'aile du pélican. »



Cette acceptation souriante du mal nécessaire, qui n'altère même pas la sérénité, et n'aigrit ni contre les dieux ni contre les hommes, mais qui au contraire est le produit d'une bonté chaque jour plus exquise et plus sainte — Renan ne pouvait espérer que le commun des hommes en fût capable. Les mécontents vulgaires se révoltent : c'était patent en ces années où sévissait le nihilisme russe. Alexandre II, raté en août 1879 et février 1880, avait enfin été tué le 1^{er} mars 1881. Quelques bombes anarchistes avaient explosé dans les provinces françaises, par imitation, en 1882. La France républicaine donna même, à cette occasion, des conseils réactionnaires au nouveau Tsar. Pas de concessions, tel était le désir de notre préfet de police ; sinon, les exigences terroristes s'accroîtraient.

C'est alors que Renan rêva pour la foule d'un optimisme transposé. « A mesure que les espérances d'outre-tombe disparaissent, il faut habituer les êtres passagers à regarder la vie comme supportable ». Contre la subtile inquiétude des métaphysiciens, il alla — lui l'ex-contempteur de Béranger — jusqu'à recommander « la bonne vieille morale gauloise... la confiance dans le Dieu des bonnes gens ». Chacun, d'ailleurs, tient à la vie ; chacun a son motif de vivre : « pour l'un, c'est la vertu ; pour l'autre, l'ardeur du vrai ; pour un autre, l'amour de l'art ; pour d'autres, la curiosité, l'ambition, les voyages, le luxe, les femmes, la richesse ; au plus bas degré, la morphine et l'alcool ». On a souvent reproché cette phrase à Renan ; et pourtant, fait-elle autre chose que constater ce que Balzac a mis en œuvre dans sa *Comédie humaine*, l'idée-force qui mène chaque homme, depuis le savant et l'apôtre jusqu'au commerçant et au débauché, — le *mensonge vital*, comme dit Ibsen ? Comment le chercheur d'euthanasie eût-il pu être sévère pour la morphine et le Celte pour l'ivresse ?

Ces outrances des articles sur Amiel s'expliquent donc par l'agacement que causaient à Renan le spectacle des



racés pesantes ou âpres qui ne savent ou ne peuvent pas jouer, et surtout sa rencontre avec la dernière incarnation de René, un René devenu janséniste. Il était dans sa destinée de protester toute sa vie contre le pessimisme qui circula à travers le XIX^e siècle. Dès 1858, n'avait-il pas opposé à la mélancolie romantique, « tristesse énervante qui n'aboutit qu'à l'impuissance », la « tristesse féconde qui naît d'une conception grave de la destinée humaine, comme la *Mélancolie* d'A. Dürer, maîtresse et créatrice des grandes choses » ? Et maintenant il va, répandant autour de lui des paroles de joie et d'amour, comme un messager de « bonne nouvelle », et le pessimisme qu'il combat n'est pas seulement celui d'Amiel. Il explique à J. Lemaitre, avec un sourire, le secret de sa gaieté, et comment sa philosophie ne le conduit pas du tout, comme le prétend « ce critique de beaucoup de talent », à être « toujours éploré ». Il dit aux élèves du lycée Louis-le-Grand, le 7 août 1883 : « Cette vie, dont il est devenu à la mode de médire, je l'ai trouvée bonne et digne du goût que les jeunes ont pour elle... Evitez le grand mal de notre temps, ce pessimisme qui empêche de croire au désintéressement, à la vertu ». Ici, il est vrai, il s'attaque plutôt aux naturalistes et s'élève contre les désabusés qui « déclarent n'avoir trouvé au terme de leur carrière que le dégoût ». A Tréguier il félicite les Bretons d'être optimistes « dans un temps où le mal général est le dégoût de la vie ».

*
**

Il se passait ainsi, vers 1885, quelque chose d'analogue à ce que Goncourt et Taine, je crois, avaient observé vingt ans plus tôt : les plus vieux, Michelet, G. Sand, étaient alors les plus jeunes. De même Renan. Et sa gaieté n'était pas étourdissement factice. Pas un jour qu'il ne pensât à la mort. Ses méditations lui inspiraient



parfois de poétiques images : « Entre toutes les fleurs, disait-il encore dans son discours à Louis-le-Grand, et Dieu sait s'il en est de belles..., il n'y en a qu'une seule qui soit à peu près sans beauté : c'est une fleur jaune, sèche, raide, étiolée... l'immortelle... J'aime mieux la rose, quoiqu'elle ait un défaut, c'est de se faner un peu vite¹ ». L'obsession était si forte que Renan pensait tout haut, devant le public, à sa mort. Dans une « lettre à M. Berthelot, Ministre » que les *Débats* publièrent le 1^{er} janvier 1887, on lit : « Pour moi, j'accepterais volontiers l'augure d'une fin prochaine, pourvu qu'elle fût belle. L'œuvre la plus importante de chacun de nous, c'est sa mort ; ce chef-d'œuvre, nous l'exécutons au milieu des géhennes et avec le quart de nos moyens ». C'est ce qu'il répétera au même Berthelot, en 1892, moins de trois mois avant sa mort, quand déjà il avait un pied dans la géhenne (Cf. *Corresp.*, p. 538).

La mort sera-t-elle définitive? Renan continue d'espérer en une résurrection. Et, à force d'y rêver, il imagine que la conscience divine se souviendra des élus, comme le peuple, le jour de la Toussaint, se souvient des morts, et par là fait « une espèce d'effort pieux pour les rendre à la vie ». Et il ajoute : « Il faut songer que tout ce qui a existé existe encore quelque part en une image qui peut être ranimée. Les clichés de toutes choses sont gardés. Les astres de l'extrémité de l'univers reçoivent, à l'heure qu'il est, l'image de faits qui se sont passés il y a des siècles. Les empreintes de tout ce qui a existé vivent, échelonnées aux diverses zones de l'espace infini. Il s'agit pour le photographe suprême d'en tirer de nouvelles épreuves ». Il y a là, n'est-il pas vrai, le

1. Cette phrase frappa un des jeunes élèves là présents, L. Daudet (Je m'excuse de prononcer ce nom dans cette enceinte), qui rappelle ainsi cette cérémonie : « Renan nous parlait d'une voix distincte, affectueuse, ses yeux mi-clos dans sa large face d'éléphant sans trompe. »



germe d'une admirable poésie scientifique. Pour moi, songeant qu'en effet le spectre nous révèle les métaux dont tel astre était composé il y a des millions d'années, j'imagine volontiers que mon dernier souffle impressionnera quelque part la plaque qui l'attend, quand peut-être il n'y aura plus de vivants sur la Terre.

On doit le dire malgré l'apparence paradoxale, la vie, pour Renan, c'était l'amour et la mort, la façon dont elle se termine et celle dont elle se perpétue. Je ne saurais repousser avec trop d'indignation les insinuations qui tendent à faire de l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre* un vieillard dégradé. Lemaître encore, par son compte rendu perfide de cette pièce, a contribué à cette calomnie¹. Renan l'a persiflé en faisant précéder la vingt-et-unième édition de *l'Abbesse* d'un dialogue entre Platon et Euthyphron. Il se met lui-même en scène, sous les traits de l'auteur du *Phèdre*, « vicieux maître qui aime quelquefois à philosopher avec un sourire et à dérouter la prudence des esprits étroits ». Et il se justifie brièvement ainsi : « Je n'ai pas cru que la philosophie pût

1. Sans doute il y a ça et là, dans *l'Abbesse*, des propos qui annoncent la manière dont A. France traitera la sensualité. Ainsi : « Pénétré de ton parfum, chère amie, je vais m'endormir rassasié de vie ». Aussi bien ce volume des *Drames philosophiques* me paraît-il être la source directe des deux romans successifs d'A. France, *Les Dieux ont soif* (l'époque, le lieu des scènes rappellent *l'Abbesse de Jouarre*), et *la Révolte des Anges* (Cf. en effet, dans le *Prologue au ciel* (*Journal des Débats*, 1^{er} janvier 1886), réimprimé dans les *Drames* (p. 545-566), cette déclaration de Gabriel : « Ma qualité d'ange me défend d'entrer dans les endroits où s'élaborent maintenant les choses humaines... J'ai été, l'autre jour, à un club de Belleville ; j'ai failli y salir ma robe blanche et froisser mes ailes d'or. A Paris, je fréquente quelques maisons excellentes de la paroisse Sainte-Clotilde ; j'y trouve des jeunes filles accomplies, des mères de trente-huit ans si exquis, que j'hésite parfois entre elles et leurs filles pour le charme et la beauté ». Et Dieu de remarquer : « Gabriel, si tu avais écrit des romans, tu les aurais faits très inconvenants ». Ceci surtout dut exciter la verve d'A. France ; il trouva l'Éternel de bon conseil.



expliquer le monde sans tenir compte de ce qui est l'âme du monde. *J'ai voulu que mon œuvre fût l'image de l'univers ; j'ai dû y faire une place à l'amour.* »

C'est que l'amour, pour lui, n'était pas « le contact de deux épidermes ». L'amour que célèbre le prêtre de Némi en des accents dignes de Lucrèce, c'est le principe de la vie cosmique, de la vie divine : « Sacrés enchantements de la nature, amour qui les résume tous... Honte à qui tient pour impur l'acte suprême où l'homme le plus vulgaire et le plus coupable arrive à être jugé digne de continuer l'esprit de l'humanité. O mère des Enéades, volupté des hommes et des dieux, couve ces deux œufs de cygnes » (deux enfants qui s'aiment). Et l'amour est autre chose encore, selon le Platon du XIX^e siècle : « La relation des sexes n'en est qu'une forme très limitée et très particulière... » Il est le principe de toute activité créatrice, même dans l'ordre intellectuel. Il « contribue au travail le plus abstrait ; il collabore aux recherches du géomètre, aux méditations du philosophe ». Déjà, dans les *Dialogues*, Renan avait marqué la solidarité des « deux pôles » de la substance nerveuse : le cerveau et les organes de la reproduction. C'est ce qu'il rappelle ici en disant : « L'être incomplet est stérile dans tous les sens. » Selon lui, « on n'a jamais fait un grand homme d'un eunuque, ni un roman sans amour ». Mais au lieu de rabaisser l'art, sous prétexte qu'il est souvent le dérivatif d'une activité génésique hors de sa voie normale — ce qui serait la tentation du matérialiste —, Renan ennoblit cette activité génésique de ce qu'elle produit, parfois, par le cerveau.

Bien que n'étant pas l'objet exclusif de l'amour, la femme en est pourtant le pôle ordinaire. Renan n'était pas insensible aux hommages féminins. « On veut plaire aux femmes, écrit-il le 1^{er} janvier 1886, et les plus sages ne sont pas dégagés de ce souci ». Revenant peut-être aux méditations que lui avait inspirées, à Saint-Sulpice,



la lecture de l'abbé Bautain ¹, il essayait de caractériser le rôle des deux sexes dans l'humanité. « La femme est religieuse par la simple observation des bienséances de son état. La robe et la ceinture de la femme sont les insignes d'un ordre, un vêtement de sainteté. L'homme aussi a son oraison jaculatoire, sa virile prière, qui, s'élevant du plus chaud de la bataille de la vie, perce le ciel d'un accent bref, sec et dur ». Ces lignes appartiennent à la *Préface des Nouvelles Etudes d'histoire religieuse*. L'année suivante Renan visitait Quimper. Il entra, à la tombée de la nuit, dans l'antique cathédrale. Il entendit la prière du soir que chantent les fidèles dans la nef, les hommes debout d'un côté, les femmes agenouillées de l'autre. Il lui sembla que c'était là le spectacle de l'humanité, « qui, par sa division en deux sexes, est comme un chœur où les deux côtés se répondent ». Dans son âme recueillie, un orgue plus fort que les voix s'éleva, et le chœur des hommes et celui des femmes se répondirent, chantant chacun son idéal et sa mission. Ainsi fut conçue la *Double prière* (Cf. *Feuilles Détachées*, p. 47), où se perçoivent d'ailleurs de lointaines réminiscences de Lamennais. Renan a eu raison d'attirer l'attention sur cette dualité, pour le moment irréductible. Les femmes ne voient pas le même univers que nous ; et je trouve symbolique la dualité de langage que les drames hindous maintiennent entre les deux sexes, les hommes s'y exprimant en sanscrit et les femmes en prâkrit.

On l'a vu par une des citations précédentes, la femme telle que Renan aime à se l'imaginer est *consacrée*, comme au temps où Béatrix lui était chère. Elle est touchante par sa pudeur, et la pudeur est une sorte de filéité à un ordre. Les deux femmes qui apparaissent dans le *Prêtre de Némi* et l'*Abbesse de Jouarre*, Carmenta et Julie (la première étant comme l'ébauche de la seconde),

1. Cf. *Les deux Chœurs*, à la fin des *Fragments intimes*.



sont vouées. L'abbesse, comme Béatrix, porte « un bandeau sur le haut du front ». « Vouée par ta naissance illustre, dit Antistius à la Sibylle, aux fonctions constitutives de la société latine, tu te dois à ces fonctions. Les dieux à qui tu as fait tes vœux n'existent peut-être pas; mais le divin existe! » C'est aussi à son vœu que Julie veut rester fidèle, malgré son incrédulité. L'Eglise est une armée où chacun doit garder son poste, pour la beauté et la sécurité de l'ensemble. Par là Renan — chose curieuse — se rapprochait de ceux qui mettent l'accent sur le rôle social de la religion, abstraction faite des dogmes qu'enferme son symbolé. Sans doute entendait-il protester à sa manière contre les mesures hostiles aux congrégations que prenait alors la République, et voilà pourquoi Carmenta et Julie conseillent à leurs « sœurs vêtues de noir », qui au cours des siècles formeront la légion sainte, de ne pas se défroquer¹.

Mais le temps n'est plus où Renan, bien que se sentant plus riche de science, conservait un peu devant Béatrix l'attitude de Dante : Béatrix regardant au ciel et Dante regardant Béatrix. Les rôles sont changés. « La femme, est-il écrit dans le *Prêtre de Nemi*, doit aimer l'homme, et l'homme doit aimer Dieu ». Et Renan n'a plus peur, comme au temps de sa jeunesse, de n'être

1. En 1884, dans la *Préface des Nouvelles Etudes d'Histoire religieuse*, s'il désire et annonce la séparation de l'Eglise et de l'Etat (un des articles du programme des radicaux), Renan voudrait d'autre part qu'on votât « une bonne loi sur les associations, les fondations, et l'existence légale des personnalités morales. Or une telle loi non seulement n'existe pas, mais le parti démocratique ne paraît nullement disposé à la voter ». Renan était, semble-t-il, partisan de l'école libre. — Et dans le premier tome de l'*Histoire d'Israël*, on trouve cet avis imprévu : « Si le parti radical était moins étranger à l'histoire religieuse, il saurait que les religions sont des femmes dont il est très facile de tout obtenir, si on sait les prendre; impossible de rien obtenir, si on veut procéder de haute lutte. »



aimé d'aucune femme. Antistius est aimé de Carmenta, mais il n'aime que son idée : « Les missionnaires divins doivent être aimés plus qu'ils n'aiment ». Carmenta est accablée du poids de sa mission, elle n'obéira au devoir que si la voix mâle d'Antistius l'y invite, que si un regard de lui l'en récompense. Et l'abbesse elle-même, malgré sa grande âme, l'abbesse aux raisonnements et à l'incrédulité virils, dans sa nuit d'agonie s'écrie : « Ah ! froides abstractions, que vous êtes des consolatrices indifférentes, à celui qui est en face du néant... Je voudrais un consolateur vivant. »

Si l'amour et la mort étaient les « deux enfants divins » vers lesquels la pensée de Renan était, à cette époque, surtout attirée, ne nous étonnons pas qu'il ait songé à les mettre l'un en face de l'autre. Il raconte que l'idée d'écrire l'*Abbesse de Jouarre* lui vint à regarder, de sa fenêtre, au Collège de France — valétudinaire, Renan ne trouvait plus de sujets de drames en parcourant l'Italie, il en attendait dans son fauteuil — démolir le Collège du Plessis, qui avait été, en 1793 et 1794, « la plus triste prison de Paris ». Il se représentait « les discours qu'ont dû entendre ces cellules, ces préaux ». Il se figurait « les conversations qui ont été tenues dans ces grandes salles du rez-de-chaussée, aux heures qui précédaient l'appel des condamnés », et son quatrième drame est l'un de ces *Dialogues de la dernière nuit* qu'il conçut alors, le seul qu'il ait écrit. — Mais l'idée de placer dans une prison de la Terreur une méditation qui emplirait « la dernière nuit d'un condamné » était bien vieille chez Renan. (Cf. plus haut, p. 71). Depuis, Renan avait fait l'histoire des martyrs chrétiens, et il avait eu maintes occasions de réfléchir aux entretiens qu'ils avaient pu échanger avant l'heure suprême.

La thèse de l'*Abbesse de Jouarre* est assez naïve. Si l'humanité, croit Renan, se savait à la veille de mourir, l'amour éclaterait partout avec une sainte fureur ; car



ce qui le retient, c'est la pensée de sa conséquence possible : la conception et la mise au monde d'un nouvel être. La Fresnais triomphe de la résistance de l'abbesse en lui faisant remarquer que « l'avorton » né de leurs amours doit se perdre, puisque demain ils mourront tous deux¹, dans le sein de la nuit infinie. La guillotine était pour cela superfluc. — J'aime mieux me détourner de ces vucs bizarres, et retrouver dans l'Abbesse une sorte d'incarnation féminine de ce qu'avait failli être Renan : prêtre sans la foi. « Nous disions souvent — ainsi parle Julie — que la réforme rationnelle de l'Eglise ne se ferait que par des personnes engagées dans l'Eglise ». C'est ce qu'écrivait Renan à Cognat, le 24 août 1845, quand il songeait à se séculariser : « Je vais peut-être me couper les bras ; car les prêtres feront beaucoup en ce moment ; peut-être faudra-t-il être prêtre pour y pouvoir quelque chose ». Comme Renan l'eût fait, s'il était resté dans l'Eglise, l'Abbesse incrédule « laissait à un personnel inférieur le soin de croire pour elle et de pratiquer les devoirs humbles de la vie religieuse² ». — Par ailleurs, je ne sais pourquoi ce prénom de *Julie*, cette phrase dite à l'Abbesse : « *La princesse* perçait en tous vos actes », les allusions faites à ses « relations avec les premiers esprits du temps », me porteraient à croire que Renan a pu songer, en écrivant son drame, à la Princesse Julie, dont pourtant l'extérieur n'avait rien de séduisant ni d'imposant³.

1. Quand ensuite on ne la tue pas, l'Abbesse a le même désir que l'héroïne du *Disciple* de P. Bourget : mourir quand même. Mais, son amant ne l'ayant pas trahie comme R. Greslou, elle peut songer à lui avec douceur.

2. Renan met aussi dans la bouche de Juliette, la fille de l'Abbesse, le mot que, suivant la p. xxx de la *Préface des Feuilles Détachées*, il disait souvent à sa mère : « Maman, êtes-vous contente de moi ? »

3. Cf. encore cette lettre du 24 décembre 1886 du Prince Napoléon à Renan, qui atteste le goût persistant de la Princesse pour Renan :



*
* *

Cependant l'auteur des *Drames* mettait en train l'*Histoire du peuple d'Israël*. Au Collège de France il étudiait la Bible hébraïque; son enseignement préparait son ouvrage. Je voudrais avoir le temps de vous lire le récit pittoresque que Lemaître fit d'un cours de Renan (*Les Contemporains*, 1, 1886). Renan entre, on applaudit; il remercie de la main, avec bonté. Il parle : « L'exposition est claire, simple, animée. La voix est un peu enrouée et un peu grasse, la diction très appuyée et très scandée, la mimique familière et presque excessive. Quant à la forme, pas la moindre recherche ni même la moindre élégance... Il s'exprime absolument comme au coin du feu avec des *Oh!* des *Ah!* des *En plein!* des *Pour ça non!*... C'est quelque chose de très vivant... Le Jéhoviste et l'Elohiste ¹, mêlés « comme deux jeux de cartes », c'est cela qui est amusant à débrouiller... Mais c'est surtout quand il rencontre (sans la chercher) quelque bonne drôlerie qu'il faut le voir! La tête puissante, inclinée sur son épaule et rejetée en arrière, s'illumine et rayonne; les yeux pétillent, et le contraste est impayable de la bouche très fine qui, entr'ouverte, laisse voir des dents très petites, avec des bajoues opulentes, épiscopales, largement et même grossièrement taillées. »

Renan faisait deux cours, l'un le mercredi, où il expliquait le texte de la Bible, l'autre le samedi, où il étudiait la composition des livres de la Bible. Son principe était de donner à ses élèves le spectacle de ses doutes, de ses perplexités. « Le vrai professeur au Collège de

« Hier, j'ai passé la journée à Mandela; votre souvenir y est très vif; j'ai su que vous y aviez été cinq fois... Votre nom, ainsi que celui de madame Renan, y ont été souvent prononcés. »

1. Deux importants documents combinés dans les premiers livres de l'A. T.



France, avait-il dit à propos de Magendie, ne prépare pas son cours. » Sa méthode pour les restitutions de textes, il l'indique dans *l'Introduction à l'Écclésiaste* (p. 77) : « La comparaison des manuscrits pour la Bible est inféconde ou épuisée. [Il faut se figurer les textes] écrits dans l'alphabet où ils furent composés et où ils subirent leurs premières aventures. » Si l'on en croit un de ses auditeurs les plus assidus, Emile Lambin, l'explication du mercredi porta, de 1884 à 1887, sur les « Psaumes, à partir du Ps. 86 jusqu'à la fin du livre », et de 1887 à 1889, sur « des fragments des Prophètes antérieurs à Isaïe : Amos, Joël, Zacharie; sur le chapitre xv d'Isaïe lui-même »; le samedi, Renan étudia, en 1884-1885, « l'Historiographie juive », en 1885-1887, les textes de la Bible et surtout les Prophètes, en 1887-1889, les Légendes patriarcales.

Nous eussions désiré des indications sur les étapes de la composition de *l'Histoire du Peuple d'Israël*. Ce qu'on en peut savoir se réduit à peu de chose. Le 24 septembre 1885, Renan écrit à Berthelot : « Je suis content du résultat de mon été. Mon *Histoire d'Israël* est très avancée. Les parties essentielles sont presque faites, et l'unité du livre est, je crois, bien établie. Le judaïsme est une religion qui s'est formée de huit cents ans à cinq cents ans avant J.-C. J'espère avoir réussi à montrer la marche de cette singulière formation. Les deux mois que j'aurai à Paris, jusqu'à l'ouverture de nos cours, me suffiront, j'espère, pour faire tenir l'ouvrage entier sur ses pieds; quoiqu'une année me soit nécessaire encore pour l'amener tout à fait à fin ». Il s'agit ici, semble-t-il, d'une première rédaction qui mit en œuvre plus de matière que celle du futur t. I. Au lieu que Renan découvrit l'histoire du christianisme période par période, l'histoire d'Israël, grâce aux coups de sonde que son enseignement au Collège de France lui avait permis de donner un peu partout, est comme



succédé à la sauvagerie originelle. Car il en reste encore aux imaginations qu'il se faisait à Saint-Sulpice¹ sur nos premiers ancêtres, dont il croyait trouver l'analogue chez certains sauvages tels que les représentaient les *Annales de la Propagation de la Foi*. « Il faut se figurer la primitive humanité comme très méchante. Ce qui caractérisa l'homme durant des siècles, ce fut la ruse, le raffinement qu'il porta dans la malice, et aussi cette lubricité de singe qui, sans distinction de dates, faisait de toute l'année pour lui un rut perpétuel. »

Ce livre ne trahit nullement la vieillesse, bien que les savants se montrent rebelles à admettre à l'origine de l'histoire israélite un état patriarcal tel que le décrit Renan. Mais quelle intuition du primitif ! quelle imagination épique ! On comprend que, comme il l'écrivit à Berthelot, « ces grandioses histoires l'aient soutenu et une fois encore ravi ». Ce que Renan fait revivre, ce n'est pas un individu, c'est toute une race. Il n'a pas pu visiter, comme il l'eût désiré, le Sinaï. Lisez pourtant la description qu'il en fait, surprenante d'intensité ; et il sait bien comment Israël vit la montagne sainte, et le dieu de feu qui l'habitait : « Cette vision, comme un éclair, l'avait frappé d'amaurose. Sur le fond de sa rétine enflammée, il y eut comme une auréole boréale, dont la vision l'obséda ». Cette interprétation empruntée plutôt à la méthode des *mythologues* explique le lieu commun des théophanies juives, où Dieu apparaît toujours comme venant du Sinaï. — Et y a-t-il dans l'œuvre même de Renan beaucoup de pages qui égalent celle-ci (sur le génie de la langue hébraïque) : « Un carquois de flèches d'acier, un câble aux torsions puissantes, un trombone d'airain, brisant l'air avec deux ou trois notes aiguës : voilà l'hébreu. Une telle langue n'exprimera

1. D'ailleurs son principal instrument de travail est encore, comme au séminaire, Gesenius ; ses idées sur la valeur historique de la Genèse n'ont guère changé, etc..



ni une pensée philosophique, ni un résultat scientifique, ni un doute, ni un sentiment d'infini. Les lettres de ses livres seront en nombre complé; mais ce seront des lettres de feu. Cette langue dira peu de chose; mais elle martellera ses dires sur une enclume. Elle versera des flots de colère; elle aura des cris de rage contre les abus du monde; elle appellera les quatre vents du ciel à l'assaut des citadelles du mal. Comme la corne jubilaire du sanctuaire, elle ne servira à aucun usage profane; elle n'exprimera jamais la joie innée de la conscience ni la sérénité de la nature; mais elle sonnera la guerre sainte contre l'injustice, et les appels des grandes panégyres; elle aura des accents de fête et des accents de terreur; elle sera le clairon des néoméniés et la trompette du jugement. Heureusement, le génie hellénique composera, pour l'expression des joies et des tristesses de l'âme, un luth à sept cordes, qui saura vibrer à l'unisson de ce qui est humain, un grand orgue aux mille tuyaux, égal aux harmonies de la vie... »

Le tome II devait aller depuis David jusqu'à l'an 720 av. J.-C. Son objet était la partie que Renan regardait comme la plus importante de l'histoire du judaïsme. Le dieu national d'Israël y devenait, « par une sorte de retour à l'ancien élohisme patriarcal » [ceci encore est, aux yeux de la science actuelle, tout à fait erroné], le Dieu universel. Il devenait « surtout un Dieu juste; ce que les dieux nationaux, nécessairement pleins de partialité pour leur clientèle, ne sont jamais ». L'entrée de la morale dans la religion était désormais un fait accompli : Amos, Osée, Michée, Isaïe¹, l'avaient, avant la fin du VIII^e siècle, proclamé « en tirades dont la beauté n'a jamais été surpassée ». — C'est dans ce volume, où Renan fait certains retours sur lui-même comme s'il

1. Que Renan, on l'a vu plus haut, expliquait vers cette époque au Collège de France.



écrivait une suite à ses *Souvenirs* « (L'homme rêve toute sa vie des têtes de jeunes filles qu'il a vues de quinze à dix-huit ans », et cf. *Préface des Feuilles Détachées*, p. xxxi), que les *analogies* entre ces lointaines époques et les temps modernes sont mises en valeur avec le plus d'audace. Procédé souvent excellent, à notre avis, et que Ferrero a repris dans son *Histoire Romaine*, mais qui, comme nous le verrons la prochaine fois, déplut à certains critiques. En voici quelques exemples : « La race inférieure des Chananéens joue en Israël le rôle de démocratie opposante » (Et rappelez-vous que pour Renan, Caliban est un Sous-Aryen). A propos du rédacteur jéhoviste de la Genèse : « Son Iahvé est terrible, toujours irrité... On croit entendre les doléances de ces derniers hégéliens de nos jours, se délectant dans la méditation du péché et fondant la religion sur l'obsession de l'idée du mal (ceci nous ramène à l'inspiration des articles sur Amiel ¹)... C'est un penseur sombre, à la fois religieux et pessimiste, comme certains philosophes de la nouvelle école allemande, M. de Hartmann par exemple ² ». Et ceci encore : « Le prophète du VIII^e siècle est ainsi un journaliste en plein air, déclamant lui-même son article, le mimant et souvent le traduisant en actes significatifs... Il se plaçait dans un endroit où il passait beaucoup de monde, surtout à la porte de la ville. Là, pour se faire un groupe d'auditeurs, il employait les moyens de réclame les plus effrontés, les actes de folie simulée, les néologismes et les mots inouïs, les écriteaux ambulants dont lui-même se faisait le porteur... Le capucin de Naples, succédané

1. Où Renan avait également fait remonter sa critique jusqu'à Hegel (« Hegel, écrit-il, a du bon ; mais il faut savoir le prendre. Il faut se borner à une infusion ; c'est un thé excellent ; mais on n'en doit pas mâcher les feuilles. »)

2. Dans une lettre du 4 août 1888, Renan compare également le Jéhoviste à Schopenhauer et Hartmann.



édifiant de Pulcinella, a lui aussi, par quelques côtés, ses origines en Israël ». Renan aurait pu également comparer le Prophète juif à l'esclave des comédies d'Aristophane, qui force l'attention par une parade de foire, — comme fait aussi Caliban au début du drame qui porte ce nom.

*
* *

Je n'ai eu l'occasion aujourd'hui de toucher qu'en passant les idées politiques de Renan. Je dois pourtant en dire un mot avant de terminer, car c'est le 18 novembre 1885 que parut le *Prêtre de Nemi*¹, où les allusions à l'histoire contemporaine sont des plus transparentes. Albe a déjà été vaincue par Rome; les Albains s'en accommoderaient, si Metius, le chef des aristocrates, n'agitait pas les esprits, en répétant partout : « La revanche est le devoir permanent d'une nation ». Ces menées de l'oligarchie militaire sont percées à jour : « Ils nous entraînent à la guerre pour se donner de l'importance et avoir l'occasion de nous commander, puis pour s'imposer à nous au nom de prétendus services rendus... *Malheur à la nation victorieuse ! Elle est asservie par ceux qui l'ont faite victorieuse* ». Cethegus tient vraiment le langage d'un internationaliste : « Moins dur est le dédain d'un étranger que le dédain d'un concitoyen ». Certains propos semblent encore sortis de la bouche de Caliban; mais, ici, les *secrets* que les aristocrates sont censés « se transmettre héréditairement pour opprimer les vrais citoyens », ce ne sont pas des poudres, ce sont des *principes*. Malgré les résistances, Metius arrive à ses fins. Le chef de la bourgeoisie éclairée, Liberalis, qui est au pouvoir, accepte la guerre. Et l'on entend les cris de : A Rome ! à Rome !

Le lecteur de 1885 ne pouvait s'y tromper. Rome,

1. En préparation, croyons-nous, dès 1882.



c'était Berlin ; Albe, c'était Paris. On trouve dans ce drame l'expression de certaines idées chères à Renan, celle-ci, par exemple, que la roue de la Fortune tourne toujours, que le vainqueur d'aujourd'hui sera le vaincu de demain : « Il est dur d'être vaincu par des parvenus (les Prussiens). — Oui, mais pour être vainqueur il n'y a qu'à savoir attendre. Maintenant la revanche est impossible, la défaite est certaine ». La manière dont Renan engage la déclaration de guerre est une demi-apologie d'Emile Ollivier. Comme celui-ci, Liberalis « ne veut pas céder le pouvoir à ses adversaires, et, pour cela, il fait ce qu'il blâme intérieurement ». — On voit aussi passer sur la scène Tertius, l'« organe d'un bon sens superficiel », qui vient dire : « La faculté capitale de l'homme d'Etat est l'intelligence... Voilà ce qui fait que, seul entre tous les hommes d'Etat, je ne me suis jamais trompé : c'est que j'ai du bon sens ». Tertius n'est que l'amusante transposition de Thiers, Thiers qui dans l'avertissement du t. XII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, écrit : « La qualité essentielle... qui doit distinguer l'historien... c'est l'intelligence. »

Quel est dans ce drame le rôle d'Antistius, le prêtre humanitaire qui abolit les sanglants sacrifices naguère offerts à Diane ? — Il voit plus haut et plus loin que l'enceinte de sa cité. « Un jour, dit Renan dans sa *Préface*, ce qu'a voulu Antistius se réalisera ». Et c'est aussi ce qu'affirmera A. France en inaugurant la statue de Renan à Tréguier : « Lentement, mais toujours, l'humanité réalise les rêves des sages ». Quel est donc l'idéal auquel Antistius s'immole ? Le progrès moral et religieux de l'humanité. Encore ici, la pensée juive¹, en inspirant Renan, l'aide à dépasser l'étroitesse

1. Cette influence est sensible. Carmenta prophétise comme sous a dictée d'Iahvé : « Je le vois, mais d'une vue lointaine... » Et le Drame s'achève par la même citation de Jérémie (LI, 58) qui clora aussi la *Préface des Discours et Conférences*, quand ce recueil



du patriotisme. Balaam ne pouvait maudire le peuple de Dieu ; Antistius ne peut maudire Rome, que le génie du Latium bénit. En favorisant Rome par les oracles de sa Sibylle, Antistius prépare l'avenir, il collabore au plan de Dieu. — C'est de la trahison, dites-vous? Peut-être, pour ces mêmes patriotes qui reprochent à Renan de n'avoir pas été assez germanophile. Mais en réalité Antistius « n'est traître que pour ceux qui font consister la loyauté à dénigrer Rome et les Romains ». — Comme je vois un due de Rovigo, s'il y en avait eu un en 1885, signifiant l'exil à Renan, et lui disant, ainsi que jadis à madame de Staël : « Votre dernier livre n'est pas français ! »

Que Renan conservait toujours son désir d'une alliance franco-allemande, c'est ce qui ressort d'un échange de lettres qu'il eut en 1888 avec l'Allemand Moritz Carrière. A cette époque, la mort de Guillaume I^{er} (9 mars 1888), l'avènement de Frédéric III, que l'influence de sa femme, la princesse anglaise Victoria, avait, pensait-on, incliné au libéralisme, pouvaient faire espérer l'éloignement de Bismarck, et un rapprochement avec la France pour faire face à la Russie. Mais il n'en fut rien : Bismarck conserva le pouvoir sous le nouvel empereur, qui mourut d'ailleurs le 18 juin, laissant la couronne à son fils Guillaume II.

A l'intérieur, Renan se comporte comme s'il était rallié à la République, qui le décore et dont son ami Berthelot, à la fin de 1886, devient ministre. A l'approche des élections générales d'octobre 1885, où les républicains furent élus en minorité au premier tour, l'hôte de Rosmapamon, qui a des amis dans leurs rangs, ne cache pas ses craintes à Berthelot (lettre du 24 septembre 1885) : « Ce qui se passe m'attriste beaucoup. Décidément, vu l'état de la province, le scrutin de liste ¹

paraîtra, en 1887 : « Et voilà comme les nations se fatiguent pour le néant, s'éteignent au profit du feu ».

1. Les partis conservateurs s'étaient entendus presque partout



a été une très mauvaise idée. La désorganisation du parti républicain en ces parages est complète... Je crains qu'on ne voie l'ouest tout entier massé en une opposition qui serait de très mauvais augure pour l'avenir ». Et même, dans ce qui suit, il semble appeler de ses vœux une pression gouvernementale, le pays ayant « besoin d'être dirigé ». Toujours en défiance contre le suffrage universel !

Toutefois je me demande ce que signifie ce conseil qu'au début de 1886, Renan met plaisamment dans la bouche de l'Éternel à l'intention des Français : « Dis-leur de ne pas repousser absolument un premier consul ¹, s'il se présente, mais d'y bien regarder avant de l'accepter ». Est-ce là une allusion à l'homme qui allait pendant trois ans perturber la politique de la France en visant à la dictature, le général Boulanger ? Il est vrai qu'alors celui-ci, qui devenait le 7 janvier 1886 Ministre de la Guerre dans le cabinet Freycinet, affichait bruyamment sa fidélité à la République ; il était encore l'homme des Gauches. Nous aurons l'occasion de voir, la prochaine fois, qu'aussitôt démasqué, il paraîtra à Renan le plus grand des dangers.

sur une liste unique ; les républicains avaient commis la faute de se diviser.

1. Renan — il ne faut pas l'oublier — était « emballé » par Napoléon, tout en reconnaissant que par certains côtés l'Empereur était resté toute sa vie sous-officier. En 1886, comme Taine lui avait montré le grand portrait de Napoléon Bonaparte par lequel débute le *Régime Moderne* (Cf. *Revue des Deux Mondes* des 13 février et 1^{er} mars 1887), il ne cache pas à l'auteur combien il le trouve « partial et injuste » ; et dans la Préface du t. I d'*Israël*, il écrit : « Ces brusqueries, ces duretés, qui choquent à si bon droit mon ami M. Taine, dans Napoléon, étaient une partie de sa force ». Bonaparte devait lui être plus sympathique que Napoléon. L'*Abbesse de Jouarre* contient mainte phrase admirative à l'égard du Premier Consul (et encore à propos du Concordat), et de cette « génération de guerriers merveilleux que la Révolution, par le son clair de son oliphant, a fait sortir de notre vieille terre ».



XIV

LA FIN DE L'ŒUVRE ET DE LA VIE

(1888-1892)

« Je voudrais, dit un personnage de l'*Abbesse de Jouarre*, interprète de Renan, revivre en une heure toute ma vie. Je voudrais voir auprès de moi tous les êtres que j'ai aimés, pour les embrasser une dernière fois ». Et nous aussi, à qui notre héros va manquer, nous aimerions tenir sous notre regard sa vie entière, que nous avons fragmentairement parcourue, pour en mieux sentir l'harmonie et la noblesse. Je l'avoue, après avoir partagé l'opinion commune, selon laquelle Renan « n'a fait que baisser depuis le séminaire » — il l'a dit de sa rigidité morale et on a abusé de son dire de façon indécente, — j'arrive à préférer au Renan jeune, un peu dupe de son ambition, si légitime fût-elle, un peu enivré du vin nouveau de son intelligence, en qui M. Barrès eut raison de signaler une « belle fringale » de vie ; — au Renan de la *Vie de Jésus*, sûr désormais de son avenir, forçant la célébrité, ardent jusqu'à être agressif, en pleine possession de son génie, mais possédé aussi par lui, — j'arrive à préférer le patriarche de Rosmapamon, malade et



souriant, alliant à la suprême bonté le suprême courage de l'intelligence, celui qui consiste à envisager, du moins en ce qui concerne l'individu, la vanité probable de toute chose. Ne nous y trompons pas en effet, Renan, à mesure qu'il vieillissait, coupait les fils par lesquels il avait longtemps admis que la terre tenait encore au ciel ; fait rare chez un vieillard, il se détachait de plus en plus de toute croyance¹. C'est à l'humanité d'avant le Christ, pour laquelle il n'était pas d'au-delà (Renan s'est toujours montré hostile au spiritualisme de Platon), qu'il empruntait ses conceptions suprêmes.

Nous l'avons quitté la dernière fois à Rosmapamon (été de 1888). Ses vacances s'y prolongèrent assez tard, jusqu'au 20 octobre. Il y produisit beaucoup. Il y mit au point, presque entièrement — en travaillant sur épreuves — le second tome d'*Israël*, si bien qu'il comptait le faire paraître au début de novembre (en réalité, la publication n'en eut lieu que le 3 juin 1889). Comme intermédiaire à ce travail, il fit (en août) « une sorte de bilan philosophique, comme il est bon d'en faire de temps en temps avec soi-même ». La *Lettre à Berthelot* de 1863, les *Dialogues* de 1871-1875, avaient déjà été des *Examens de conscience philosophique* (pour reprendre le titre donné par l'ancien clerc à sa méditation de 1888). Mais celui-ci devait être le dernier. Renan s'en doutait probablement. (C'est après son retour au Collège de France, le 30 octobre 1888, qu'il écrivit son testament), et pourtant sa vision reste sereine, son style volontiers badin. N'importe, il nous convient d'entrer gravement dans ses pensées.

Je voudrais vous montrer l'hôte de Rosmapamon sur

1. Kant — est-ce sous l'influence de Taine, qui ne parlait de ce philosophe qu'avec mépris? — cesse de le satisfaire. (Cf. dans le t. III de l'*Histoire d'Israël* : « Kant résout le problème moral en le supprimant; l'impératif catégorique, qui est son Jahvé, manque de parole à l'homme de la manière la plus indigne. »)



la lande qui domine la mer, ou le long de ce ruisseau, « l'Illissus », comme l'appelait Ph. Berger, qui serpente encore, noir, sous les hêtres, et coule à petits plis entre des pierres vertes de mousse. Son œil, de la grève, se reposait sur l'île Grande, presque disparue sous les coups des extracteurs de granit, ou s'élevait, le soir, vers le ciel étoilé. « La poussière d'or, inégalement répartie, que nous voyons au-dessus de notre tête... remplit-elle l'infini de l'espace? Est-il sûr qu'il n'y ait pas des stations dans l'espace d'où un œil verrait : d'un côté, un ciel peuplé d'étoiles comme celui que nous contemplons, de l'autre, un abîme noir, le vide de tout corps lumineux »? Ainsi méditait Renan, hésitant si notre univers est infini ou seulement immense. L'infini! Lui qui s'était toujours refusé à s'appesantir sur cette idée contradictoire, il l'approfondit à présent. Il rajunit le thème des deux infinis en établissant une hiérarchie entre eux et le fini. Nous sommes peut-être à l'égard de l'infini supérieur ce que l'infini inférieur est à notre égard. Supposons douées de conscience les molécules granitiques de l'île Grande. Elles ont dû nier l'existence d'un être supérieur jusqu'au jour où il s'est révélé, par sa pioche, à celles d'entre elles qui étaient sur les lignes de brisement.

Ainsi l'esprit de Renan, comme les sphères du ciel de Dante, allait s'élargissant toujours. « Tout est possible, même Dieu ». En effet, si notre univers nous paraît autonome, c'est peut-être que notre observation ne porte pas assez loin dans l'espace et dans le temps; peut-être notre temps est-il *entre deux* interventions de Dieu, entre deux miracles (Ainsi Renan, rejoignait, sans probablement s'en douter, une idée de Malebranche¹). Notre

1. D'ailleurs des souvenirs de Saint-Sulpice se laissent appréhender dans ces spéculations. Renan reprend le terme de *sceptiques subjectifs* usité dans ses cahiers de cours; il est attentif, comme au temps où il écoutait le P. Pinault, au vide intermoléculaire des corps).



univers est peut-être pour Dieu ce que l'atome est pour le chimiste, qui ne peut encore le réduire, c'est-à-dire modifier le groupement de forces d'où il résulte; de même, ce que nous appelons la stabilité des lois de la nature viendrait de ce que le grand chimiste ne s'est pas encore soucié de nous désagréger.

Deux voix alternent dans ce morceau; l'une maintient que le Dieu possible n'est pas en tout cas le Dieu orthodoxe, que l'immortalité individuelle est bien moins probable qu'une « conscience supérieure de l'univers » (c'était déjà l'opinion des prisonniers qui traversent la scène de l'*Abbesse de Jouarre*); elle s'irrite contre les réactionnaires qui veulent consolider l'erreur (les croyances surnaturelles) sous prétexte qu'elle est indispensable à la moralité humaine¹; — l'autre est suave et consolante. Comme le leit-motiv de pureté dans certaines symphonies wagnériennes, l'idéalisme de Renan s'affranchit du poids qui l'affligeait. Il donne (par. II) une interprétation poétique, mais finaliste, voire anthropomorphique, de faits que le matérialisme explique fort suffisamment. (Il est vrai que le finalisme de Renan mérite à peine ce nom²). Surtout, il croit toujours, comme au premier *Dialogue*, qu'il faut faire ce que veut la nature, car elle a « pour appuyer ses volontés des ruses inouïes ». Mais est-il

1. Cf. *Feuilles détachées*, p. 436. Renan déclare même qu'il ne tient à la morale que parce qu'elle permet la science. Il va jusqu'à écrire : « Le déiste et le vulgaire n'adorent pas le même Dieu. Il y a là un malentendu dont une certaine philosophie a pu se couvrir en temps de guerre, mais dont elle devrait se faire scrupule en temps de paix ». Eh quoi! Renan n'a-t-il pas contribué à ce « malentendu », se servant, pour couvrir ses hétérodoxies, de mots sacrés pour les croyants?

2. Il l'entend non d'un Dieu intelligent, mais d'une nature à peine consciente qui devine, par une sorte d'instinct animal, les impasses et ne s'y engage pas. Elle tire le meilleur parti possible de la matière qui lui est fournie; le mal provient de ce qu'elle n'y voit pas très clair et qu'elle n'avait pas assez d'étoffe.



besoin de prêcher la soumission, quand la soumission est si douce? Le vieillard se sent, plus que jamais, en communion avec la nature. Il chante la fleur, « qui semble bien un acte d'adoration de la terre à un amant invisible, selon un rite toujours le même ». Dans le règne animal comme dans le règne végétal, la beauté et l'amour s'appellent et se répondent. Renan est si émerveillé qu'il prête à cette concordance un sens presque transcendant, un symbolisme. L'amour, pour lui, est le seul antidote, malheureusement passager, de l'égoïsme. Le spasme a quelque chose de divin : « La sensation immense que l'homme éprouve, quand il sort ainsi en quelque sorte de lui-même, montre qu'il touche véritablement l'infini ». On comprend que la réponse d'un positiviste, Cl. Bernard, qui ne voyait rien que de clair dans l'attrait sexuel (« c'est une conséquence de la nutrition ») n'était pas du goût de celui qui conférait à un nerf le privilège de révéler l'infini.

L'*Examen de conscience philosophique* resta un an en portefeuille. D'autres soins occupaient Renan. Outre son enseignement¹ et ses travaux historiques, il dut préparer la réponse au discours de réception à l'Académie française de Jules Claretie (prononcé le 24 février 1889). Il y parla beaucoup de la Révolution, tant à cause de ceux des écrits du récipiendaire qui s'y rapportent², qu'en raison du centenaire qui tombait en cette année 1889. Il

1. 1889-1894, Livre de Daniel (cours du mercredi); légendes relatives au séjour des Israélites en Egypte et à Moïse (cours du samedi) — 1891-1892, Isaïe; les huit premiers chapitres et le neuvième jusqu'au verset 6 inclusivement (mercredi).

2. Et qu'il avait dû lire dès l'époque où il écrivait l'*Examen* (Cf. cette phrase de l'*Examen* : « Dans les situations héroïques de la Révolution, la nécessité de l'immortalité de l'âme fut réclamée à peu près par tous les partis. Le souci des mémoires et des papiers justificatifs tenait, chez les hommes de ce temps, au même principe. Ils écrivaient, écrivaient, persuadés qu'il y avait quelqu'un pour les lire ». Et comparez à la mort de Romme dans Claretie.



n'a pas abandonné les théories de sa maturité, selon lesquelles les hommes de la Révolution étaient de pauvres politiques¹ ; ils furent grands non par eux-mêmes, mais par leur œuvre qui les exalta tant qu'elle avait besoin d'eux. La Révolution est ainsi pour Renan quasi-divine, un peu comme l'était la Guerre ou la Justice pour de Maistre. Et si je cite ce nom, ce n'est pas rapprochement gratuit : « Les grands hommes de la Révolution, dit Renan, vont seuls comme le bourreau. A quelques exceptions près, ils n'ont pas fondé de famille. On les cache comme ancêtres ; personne ne se réclame d'eux ». Et souvenez-vous maintenant de la page des *Soirées de Saint-Petersbourg* sur le bourreau (Renan l'avait lue au séminaire). Et puis, si Renan amnistie la Révolution, c'est qu'elle a réussi : « Ce qui est grand peut se passer tous les ridicules, lit-on dans l'*Abbesse de Jouarre* », et ici : « La victoire fait que beaucoup de folles tentatives doivent être jugées par le succès. »

Ainsi la sympathie de Renan pour la Révolution reste surtout, selon son expression, un « entraînement d'artiste ». On dirait même qu'il lui refuse, plus qu'à certains moments, l'aveu de sa raison. C'était pour réagir contre les exagérations des sectateurs frénétiques de la Révolution, qui s'agitaient beaucoup en cette année de centenaire. En outre, la crise du boulangisme² donnait alors au sol politique une instabilité que le vieillard ressentait douloureusement, bien que le vote récent (12 février 1889) de la loi rétablissant le scrutin uninom-

1. Mais déjà dans l'*Abbesse de Jouarre*, un héros révolutionnaire avait dit : « Peu nous importe qu'un jour les *Machiavel de l'avenir* disent de nous : Ce furent de pauvres politiques, si le patriote dit de nous : ce furent des héros. »

2. Renan fut très hostile à Boulanger, dès que Boulanger se fut démasqué. « Le boulangisme, écrivait-il le 3 octobre 1888, est un terrible danger... (Son succès) serait la plus horrible aventure qu'on aurait vue depuis des siècles. »



nimal eût porté un coup mortel aux espérances boulangistes. Aussi Renan persiste-t-il à estimer qu'on ne peut pas encore savoir si la Révolution est sauvée, c'est-à-dire si elle a été légitime. Mais « dans quelques années, on le saura ». Et on pourra dire *oui*, si « dans dix ou vingt ans la France est prospère et libre, fidèle à la légalité, entourée de la sympathie des portions libérales du monde ». Renan, en 1910, eût été républicain.

Non moins que de la politique, Renan se fait juge de la littérature. Presentant, dirait-on, qu'il allait quitter son siècle, il l'examine et l'apprécie. Son réquisitoire est assez âpre contre le romantisme, dont il ne prononce d'ailleurs pas le nom. Il n'a pas meilleure opinion du réalisme, de la littérature documentaire¹. Comme il le soutenait déjà chez Magny, « la réalité, hélas ! on la rencontre à chaque pas. Elle n'a pas besoin d'être documentée ; nous ne la connaissons que trop bien ». Et il se moque des écrivains réalistes qui ne visent « qu'à préparer des documents dans l'intention modeste que les siècles futurs connaissent » leur temps, comme si les siècles futurs ne devaient pas avoir autre chose à faire.

Les mois suivants, et surtout les vacances de Rosmapamon, furent employés à avancer la mise au point du troisième volume d'Israël. Cet été-là, qui fut fort beau, Renan sentit comme une recrudescence de vie. Sa capacité de travail, lui semblait-il, était plus grande qu'elle n'avait jamais été. Il avait à parler des *Psaumes* qu'il avait tant aimés dans sa jeunesse ; mais plus qu'au lyrisme hardi du texte hébreu, il se complait maintenant

1. Depuis 1887 paraissait le *Journal* des Goncourt, dont les révélations déplurent à Renan, mais peut-être moins que les *Huit jours chez M. Renan* (la brochure est de 1888), où Barrès, qui n'y avait pas pris « un verre d'eau », comme le remarqua Renan, racontait en témoin oculaire et auriculaire comment coulaient les jours à Rosmapamon.



à la version latine, comme à la mélodie qui berce ses somnolences de vieillard : « Les Psaumes, quand tout le reste s'en va, restent notre livre de prières, notre chant intérieur, notre éternelle consolation. La version latine des Psaumes, grâce à une série de délicieux contre sens, effaça ce que l'original hébreu a parfois d'un peu mat... L'Eglise en composa le bréviaire, l'électuaire exquis du sommeil pieux. »

Pendant Renan reprenait le manuscrit de l'*Examen de conscience*, et l'envoyait à la *Revue des Deux Mondes* qui l'inséra le 15 août ¹. De retour à Paris, il décida de réaliser un projet conçu depuis longtemps (cf. Préface des *Dialogues* et Préface des *Mélanges d'Histoire et de Voyage*), celui de publier l'*Avenir de la Science*. Il se rendit compte qu'il ne pouvait modifier tous les passages qui ne correspondaient plus à son opinion — cela lui eût demandé trop de travail — ni supprimer ceux qu'il avait débités dans ses écrits antérieurs : les quelques essais qu'il en fit le convainquirent qu'il rendrait ainsi le livre tout à fait boiteux. « Toute la composition, comme un mur d'où l'on retirerait les pierres essentielles, allait crouler ». Il publia donc l'ouvrage (9 avril 1890), tel qu'il avait été écrit, à cela près qu'il corrigea sur épreuves les inadvertances qu'il eût sûrement effacées s'il avait imprimé le livre dès 1849.

A relire ces pages, Renan se prit à regretter la verdeur de sa première manière, et se demanda s'il avait bien fait de plier son style aux exigences des *Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*. Mais quant aux idées politico-sociales de l'*Avenir de la Science*, l'optimisme exagéré l'en agaça et le fit verser, un peu par réaction, dans les opinions aristocratiques du milieu de sa vie. L'état du

1. Il avait demandé qu'on adressât les placards corrigés à Berthelot, qu'il priait (le 7 juillet 1889) de les lire pour voir s'il n'y avait pas dans les parties scientifiques « de choses techniques trop arriérées. »



monde en 1890 lui paraît présenter trois faits essentiels : le socialisme n'est pas mort, le gouvernement représentatif est établi presque partout, le principe national a pris un développement extraordinaire. Il ne se prononce pas sur le second fait; quant au premier, il estime bien probable que le socialisme ne finira pas, mais qu'il se modifiera comme s'était modifié le christianisme, qui, de destructif au premier chef, était devenu « une machine essentiellement conservatrice ». Il ne croit pas, enfin, que l'avenir soit aux nationalismes. « On verra trop ce qu'ils coûteront. Dans cinquante ans, le principe national sera en baisse. » La politique, d'ailleurs, n'est qu'un grossier empirisme. Pour s'y conduire raisonnablement, il faudrait savoir le but du monde : grandeur des nations? bien-être des individus? Or ce but nous est caché.

Est-ce donc que Renan dénonce la faillite du positivisme? On le dirait à des formules comme celle-ci : « Si, par l'incessant travail du XIX^e siècle, la connaissance des faits s'est singulièrement augmentée, la destinée humaine est devenue plus obscure que jamais ». Mais, ailleurs, il parle de la science en termes congruents. S'il ne croit peut-être pas assez que la science, comme la lance de Téléphe, guérira les blessures qu'elle cause, le jour où l'on s'en remettra à elle seul du soin d'éduquer l'humanité, il sait qu'« elle préserve de l'erreur plutôt qu'elle ne donne la vérité; mais c'est déjà quelque chose d'être sûr de n'être pas dupe ». Bene, bien que cela soit vrai surtout de la spécialité de Renan, l'histoire. — « La science, dit-il plus bas, peut-elle être plus éternelle que l'humanité, dont la fin est écrite par le fait seul qu'elle a commencé? N'importe; il n'y a guère plus d'un siècle que la raison travaille avec suite au problème des choses. Elle a trouvé des merveilles qui ont prodigieusement multiplié le pouvoir de l'homme. Que sera-ce donc dans cent mille ans? » *Optime.*



Concurremment avec cette besogne d'éditeur, Renan s'occupa de publier sa dernière « nouvelle » bretonne, *Emma Kosilis*, qui parut le 29 mars 1890. Cette ultime incarnation de Béatrix garde certains traits de celle que nous avons connue. « Elle n'était pas parfaitement jolie ; mais sa figure avait un charme indicible. Sa peau était si fine que la plus légère accélération de la vie s'y trahissait par des rougeurs fugitives... C'était ce teint virginal qui, sous la coiffe des petites figurantes d'un pardon de Bretagne, produit comme un flot d'innocence et vous rend meilleur durant des heures ». Renan a toujours aimé cette « nacre féminine », comme les seigneurs du moyen âge qui ne goûtaient que « Nicolette au clair visage ». Emma Kosilis le même prénom que l'héroïne de Flaubert, la candeur auprès de la perversité, le même prénom aussi que l'amie d'Henriette, M^{me} Gaugain), aime purement un jeune homme ; son amour contrarié la conduit au couvent, où, un peu comme jadis Renan au séminaire, « telles étaient son innocence et la pureté de son imagination, que jamais un scrupule ne lui vint sur ses languours ». Cette idylle monacale ne va pas sans des macérations, où Emma « goûtait un charme extrême. » Et même, quand un heureux hasard lui eut permis de quitter le couvent et d'épouser celui qu'elle avait préféré au monde, « au fond de son alcôve, était suspendue à un clou sa discipline de religieuse ; elle rappelait souvent à son mari ce qu'elle avait souffert pour lui. »

Plutôt que de vous signaler la parenté de ces imaginations un peu malsaines avec celles que Renan se formait au séminaire, je vais prendre texte d'*Emma Kosilis* pour caractériser les goûts de Renan en matière de parure féminine. Dès *Marc-Aurèle*, il nous les a laissés deviner. En lui sommeillait l'auteur des traités *De cultu feminarum* et *De virginibus velandis*. Je renvoie les personnes que cette question intéresserait au traité sur



l'Éducation des filles de Fénelon. Elles y trouveront une esthétique toute proche de celle de Renan. Pour Renan aussi, « le blanc et le noir suffisent ». Mais il s'explique en des termes que l'archevêque n'eût pas avoués : « Le blanc et le noir laissent place, mieux que tous les atours, aux rêves de la chair amoureuse et voilée ». Il comprend toutefois la tentative des Grecs, qui osèrent attaquer ce problème « d'orner par des appliques faites sur le vif le chef-d'œuvre de la nature, le corps de la femme vraiment belle », et n'aurait point condamné, je pense, la pièce de Baudelaire qui commence ainsi :

La très chère était nue, et connaissant mon cœur...
Mais il estimait que dans nos froids climats, et avec les idées de la modestie chrétienne, « le bijou n'a plus de raison d'être ».

En résumé, l'esthétique de Renan est assez monocorde ; il n'a eu qu'un idéal féminin ; manquant d'expérience, il ne s'est pas, à cet égard, renouvelé. Mais si abstrait que fût son esprit, sa nature était amoureuse. Il l'a bien dit : « Rien n'est tendre comme l'homme austère ». Il est remarquable que sa femme apparaisse à peine dans son œuvre : la dédicace de *Saint Paul*, une ou deux allusions, et c'est tout. Son amour conjugal n'a point été pour lui matière de littérature, et cette discrétion est significative. Il a été le principe caché de sa vie, de son ardeur au travail, de sa bonté. C'est dans les yeux de sa femme qu'il lui était doux, selon le mot de Leopardi, « de faire naufrage ». C'était la « Jérusalem céleste », la « fontaine sacrée » au fond de laquelle « il voyait Dieu et son paradis ». Oui, l'amour d'Emma et d'Emilien, c'est celui de ce Philémon et de cette Baucis qui cachaient dans le manoir de Rosmapamon leur vieillesse heureuse. « Ils vivaient — n'est-ce pas la fin d'un conte de Fénelon ? — extrêmement retirés, au fond d'un manoir sombre, situé dans une vallée près de la mer, au milieu d'un épais bois de hêtres. Ces manoirs...



à l'intérieur, sont pleins de familiarités douces, de privautés aimables. Les petits jardins coupés de murs qui les entourent sont l'image de la vie intime qu'on y mène. L'étang qui alimente le moulin féodal cause d'abord un certain frisson ; puis vous vous prenez à aimer la verdure intense de ses oseraies, le froid pénétrant qu'il exhale, les nénuphars qui dissimulent sa surface¹ ». Leur amour avait été sans orages, car il avait été sans passion. « La passion a des inégalités, mais la volupté n'a pas d'orages² ». « Ils étaient parvenus, comme dit saint Augustin, à désirer ce qu'ils avaient ». De là leur contentement, ce fleuve de tendresse égal et tranquille qui baignait tous leurs moments. Aussi, comme Renan, en écrivant les pages 33 et 34 d'*Emma Kosilis*, où il a l'air de croire qu'un homme célèbre ne peut être tout à sa femme et tout pour sa femme, se moquait de son public ! Son chef-d'œuvre avait été précisément, dans sa vieillesse ouverte à tous les vents, de ménager un abri discret à son grand amour unique et profond³.

Pendant le troisième volume d'*Israël* n'avait toujours pas paru. Renan continuait la révision de ses épreuves, et arriva presque au terme pendant ses vacances de l'été 1890, passées, comme les précédentes, en Bretagne. Dans la Préface, après avoir résumé l'objet du livre (« On verra l'œuvre des prophètes monothéistes acquérir une telle solidité que le coup terrible frappé par Nabuchodonosor sur Jérusalem ne pourra la détruire »), Renan se justifie rapidement et avec hauteur, d'avoir, dans son volume II, rapproché souvent les événements de l'antiquité juive et les mouvements des temps

1. Feuilles détachées, p. 31.

2. *Ibid.*, p. 32.

3. Qu'avait donc voulu dire Renan en 1886, quand il écrivait : « Mon opinion est que la règle morale et légale du mariage sera changée. La vieille loi romaine et chrétienne paraîtra un jour trop exclusive, trop étroite ? »



modernes. « Ce n'est pas ma faute si, dans le présent volume, j'ai été encore amené à blesser, en ce point, la susceptibilité des rhéteurs. L'histoire du judaïsme ancien est l'exemple où l'on voit le mieux l'opposition des questions politiques et des questions sociales. Les nations qui se livreront aux questions sociales périront ; mais, si l'avenir appartient à de nouvelles questions, il sera beau d'être mort pour la cause destinée à triompher ».

En même temps, il annonçait le IV^e volume, comme suite et fin de son ouvrage. Il espérait avoir la force de rejoindre par là l'apparition du christianisme et de « clore ainsi le cycle d'histoire religieuse qu'il avait embrassée comme sa tâche ». « C'est là, ajoutait-il, une espérance que j'osais à peine concevoir il y a quelques années. Je crois maintenant pouvoir sans présomption entrevoir l'achèvement du travail qui a été le but principal de ma vie ». C'est aussi ce qu'il écrivait, le 1^{er} août 1890, à Berthelot : « Je me sens fort, je ferai mon quatrième volume ».

Le tome III parut, conformément aux prévisions de Renan, en octobre 1890¹. Mais en avançant le tome IV, dont le 1^{er} août il escomptait achever le manuscrit vers le mois de décembre suivant (quitte à mettre deux ans, ensuite, à revoir les épreuves), il s'aperçut qu'il lui restait trop de matière pour un seul volume. Un tome V était nécessaire. La composition de ces deux livres absorba Renan en 1891.

1891. Nous voici au dernier acte. Ça et là, on rencontre encore, dans les écrits de Renan de 1888 à 1890, des allusions à son mauvais état de santé. Ainsi le 16 septembre 1888, au Prince Napoléon : « Je vieillis, les

1. Ritter accusait réception d'un exemplaire le 4 novembre, et remarquait avec justesse : « Le travail qui remplit votre vie et qui semblerait devoir l'user, est en réalité ce qui la prolonge. »



jambes sont mauvaises; mais la tête et le cœur sont entiers ». Le 9 mai 1889 (il était de retour d'un séjour à Ouchy, au bord du lac de Genève, qu'il avait fait surtout à cause de madame Renan, dont la santé s'était altérée), il écrit à J. Lemaître qu'un « retour de ses misères habituelles l'a jusqu'ici empêché de voir l'Exposition ». A Rosmapamon, il se trouvait en général mieux, surtout les jours qui suivaient son arrivée : le 7 juillet 1889, il peut écrire à Berthelot : « Me voilà tel que je suis depuis des années, dans mes bons moments... Je fais mes deux petits kilomètres par jour ». Dès 1890, les médecins qui soignaient Renan craignaient une fin subite, mais sa femme n'en savait rien¹. Son mois de juillet fut mauvais ; il put à peine sortir de sa chambre par incapacité de marcher.

Sa santé s'améliora plutôt pendant l'année 1891. Le travail coulait de source ; l'historien d'*Israël* s'absorbait et se réjouissait à rédiger les volumes IV et V. « Il caressait son travail, sûr qu'il était de l'achever ». Le 13 février 1891, il plaçait sur la table de l'Académie des Inscriptions le premier fascicule du tome II du *Corpus Inscriptionum semiticarum*. Il alla peut-être moins dans le monde, tout en en conservant le goût². Il rencontra à une soirée Madame ***, et sa beauté célèbre fit une vive impression sur lui ; « il ne pouvait quitter des yeux ces lignes impeccables et pures, ce type semblable à celui de

1. Pour cette fin, j'ai suivi de près un journal de madame Cornélie Renan que madame N. Renan a bien voulu me confier. Les citations rapportées ici en sont extraites.

2. Il s'imposait d'aller dans le monde, écrit madame Renan, « pour des raisons très profondes ». A l'opposé, L. Daudet insinue que c'était pour s'amuser de ceux chez qui il trouvait ainsi encens et couvert. Interrogeons Renan lui-même : « Cette vie parisienne peut sembler par moments superficielle, je l'avoue ; mais elle offre un défilé aimable de douces images. C'est un bon fourneau pour brûler ce surplus de vie que n'absorbent pas la philosophie et la science ».



Diane de Poitiers ». Dans ce même salon, il entendit des chansons populaires que le Chat-Noir avait mises à la mode, et le caractère l'en frappa. Cependant, ce printemps-là, il perdit deux amis : le Prince Napoléon, mort à Rome le 18 mars, et son éditeur, Calmann-Lévy, qui était venu quelques jours avant sa mort le voir au Collège de France et lui suggérer l'idée de donner une suite aux *Souvenirs* : ce qui devait être les *Feuilles détachées*.

L'été vint et fut délicieux à Rosmapamon. Et pourtant Renan marchait moins que jamais. Il ne dépassa pas « l'arbre de M. Berthelot ». Le soir, il s'asseyait à côté de sa femme sur une lande d'où l'on domine la mer. Contrairement aux habitudes de presque toute sa vie¹, il se levait de très bonne heure, « descendait se promener dans son jardin, admirant les merles et les geais qui dévoraient le potager, amusé de tout ». Il était vraiment pareil au saint qu'il aimait tant, François d'Assise. De retour dans sa chambre, il ouvrait sa fenêtre, et les grands arbres verts semblaient lui communiquer de vivifiants effluves. « Les deux volumes d'Israël coulaient alors comme d'une source égale et puissante ». Le IV^e tome traitait de la Judée sous la domination perse et la domination grecque. Alexandre, qui avait tant frappé Renan à Saint-Nicolas, lui paraissait toujours prodigieux. Il en parla dans son histoire, comme « d'un jeune dieu, qui sembla aux Anciens une réapparition de l'antique Dionysos, et dont l'allure héroïque nous rappelle, à nous autres modernes, l'entrée triomphale du général Bona-

1. En effet Renan était un travailleur du soir et de la nuit, comme ceux dont la circulation n'est pas excellente. Berger raconte que Renan lui donnait, le soir en le quittant, rendez-vous pour le lendemain à huit heures du matin : « Lorsque j'arrivais, toujours un peu en retard, je savais bien pourquoi, il était encore au lit. Il passait ses habits à la hâte, et bientôt son pas pressé, un peu pesant, m'annonçait son arrivée ».



parte au début de la première campagne d'Italie », telle que Thiers la raconte.

Moins que jamais, Renan séparait l'histoire de la vie, même de sa vie propre. Rappelle-t-il la réponse de Néhémie aux ennemis qui voulaient l'attirer dans un village de la plaine : « Je fais une grande œuvre, et je ne peux descendre » (*Magnum opus facio, et non possum descendere*), ce mot, ajoute-t-il, doit toujours être « dans l'esprit de ceux qui ont quelque devoir à remplir dans la vie ». De fait, il l'avait inscrit sur la couverture de sa Bible, comme pour se le remémorer sans cesse. Mais le passage le plus intéressant pour nous est celui où Renan commente la notion grecque d'immortalité. « L'important pour l'homme est ce qu'on dira de lui après sa mort; la vie actuelle est subordonnée à la vie d'outre-tombe. Se sacrifier à sa réputation est un sage calcul ». N'est-ce point ce que faisait le vieillard, qui, à deux pas de la tombe, ne s'accordait pas le repos? « Je l'avoue, écrivait-il encore, parlant cette fois nettement en son nom, j'ai des doutes graves sur l'immortalité individuelle; et cependant j'agis presque constamment en visant des buts au delà de la vie; *j'aime mon œuvre après moi; il me semble que je vivrai bien plus alors qu'aujourd'hui* ». Tel est le genre d'immortalité dont se flattait ce sage, comme Cicéron jadis et Périclès dans Thucydide. Cette gloire dont avait déjà joui sa personne, il l'espérait pour son œuvre : c'était là ses Champs-Élysées.

Rien ne lui restait aussi cher que ses souvenirs d'enfance. Aussi fut-il très heureux quand, au mois d'août, des amis de Paimpol et de Bréhat vinrent lui proposer d'arranger pour lui une petite fête à l'île de Bréhat. En débarquant, il fut reçu, ainsi que sa femme, « dans une sorte de véhicule étrange à deux roues, ressemblant à un char antique retourné », couvert d'une draperie blanche traînant jusqu'à terre, et qu'ornaient des drapeaux tricolores et des guirlandes. « Nous avions



l'air, écrit madame C. Renan avec un charmant pittoresque, de deux idoles hindoues promenées dans une théorie sur la scène de quelque théâtre de province ». C'était le 11 septembre. Au diner, Renan répondit au maire de l'île par un petit discours où il parla — et sa femme l'entendit avec plaisir — de vivre quatre-vingts ans. « Je rêve quelquefois, continua-t-il, comme assez heureux une période de demi-assoupissement où ayant donné ma démission de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, je ne lirais que des romans, des romans modernes, le roman du jour ». Ce n'est point ainsi, eût dit M. Séailles, que les gens du XVII^e siècle employaient la retraite qu'ils se ménageaient entre la vie et la mort !

De retour à Paris, Renan mettait, le 24 octobre 1891, le point final à son *Histoire du Peuple d'Israël*. Le tome V, terminé ce jour-là (Renan intitula le dernier chapitre : *Finito libro sit laus et gloria Christo !*) traitait des derniers Machabées, sous qui les Juifs furent autonomes, et de la domination romaine. La conclusion finale de l'auteur sur les rapports du judaïsme et du christianisme est celle-ci : « *Proles sine matre creata* est une impossibilité et ne convient en rien au christianisme. La cause éloignée du christianisme, ce sont les anciens prophètes d'Israël. La cause prochaine, c'est le mouvement eschatologique qui, depuis le livre de Daniel, agita si fort l'esprit juif. La cause très prochaine, c'est l'école messianique de Judée, dont les manifestes sont le livre d'Hénoch et l'Assomption de Moïse. La cause immédiate, c'est Jean-Baptiste ». — Quant à Jésus, Renan persiste à faire de lui un être « grand et beau, assez pour être aimé follement du petit cercle qui le connut ». Ce charme, il ne faut pas le diminuer : « Faire porter tout le fardeau d'amour des origines chrétiennes sur un pédoncule trop faible pour le soutenir, serait contraire à la statique de l'histoire ». Cependant on sent que, s'il



avait à récrire la Vie de Jésus, Renan se défierait davantage des Evangélistes. Il essaie d'excuser l'emploi qu'il a fait de leur témoignage : « Si, à l'exemple des Evangélistes, nous avons adopté un système de narration qui a sa part de vérité, c'est en ajoutant sans cesse en marge : *Equidem plura transcribo quam credo.* » Le dernier mot de Renan sur l'apparition du christianisme est très proche de son premier, je veux dire de ce qu'il en écrivait, en 1845, dans l'*Essai Psychologique* : « Ce fut la crise concomitante d'une *seconde genèse*, une inoculation profonde de facultés nouvelles, et si j'ose le dire, de virus salutaires et nécessaires à la vie complète. »

Si j'ai remarqué, au début de cette leçon, que Renan avait emprunté à l'humanité d'avant le Christ ses conceptions dernières, c'est surtout que j'avais en vue ce tome V. Au moment d'embrasser d'un coup d'œil le rôle et le mérite de la pensée juive, la nécessité que ce peuple, en criant vers la justice, ait obéi à un instinct divin, lui apparut : « Les utopies, les chimères socialistes, sont vraies dans leur ensemble... Les questions sociales ne seront plus supprimées ». Et dans la dernière phrase de ce dernier volume, comme de la cime enfin atteinte d'où se découvre l'avenir, voici ce que Renan nous annonce : « Après des siècles de luttes entretenues par les rivalités nationales, l'humanité s'organisera pacifiquement ; la somme de mal sera fort diminuée... Avec d'inévitables réserves, le programme juif sera accompli : sans ciel compensateur, la justice existera réellement sur la terre. »

L'œuvre de sa vie était à peu près finie, sans que la vie lui manquât encore. Pour se récompenser, Renan conçut le projet d'aller se chauffer un peu au soleil de Provence. Le lieu choisi fut le Cap Martin. Après un voyage fatigant de vingt-deux heures, il arriva avec sa femme, de nuit. Mais le lendemain matin, quel enchantement ! C'était un peu avant la mi-novembre. La mer



bleue, le soleil, les rochers arrachèrent aux voyageurs le même cri : c'est la Syrie, la chère Syrie! « Quand nous étions assis sur le sable parsemé de rochers, à la pointe du cap, nous croyions retrouver ces heures heureuses de notre jeunesse, où nous étions transportés dans l'antique Phénicie et où nous faisons de si beaux rêves, les rêves de la *Vie de Jésus!* » A une excursion à la Turbie, Renan sembla retrouver ses jambes d'archéologue. « Pendant plus d'une heure, il courut dans les ruines... escaladant les tas de pierres. Il ne se consolait pas de n'avoir pas emporté le mémoire de Léon Renier sur la Turbie ». Cependant, après cet exercice violent, il n'eut pas d'appétit et ne déjeuna pas. D'autres fois, la promenade se passait dans un bois d'où l'on voyait « la petite ville blanche de Menton à travers le feuillage léger des pins ». Renan imaginait un pareil décor pour les Champs-Élysées où il eût aimé retrouver les amis disparus, en entendant « une douce musique comme celle de Glück. »

Est-ce alors qu'il composa son adieu à la vie, la *Préface des Feuilles Détachées*, où un chant de triomphe alterne avec le glas funèbre : « *L'Histoire du peuple d'Israël* jusqu'à l'apparition du christianisme est finie. Il me faudra beaucoup de temps encore pour en corriger les épreuves; mais le fond du livre est fixé. *Si je venais à mourir demain*, l'ouvrage, avec l'aide d'un bon correcteur, pourrait paraître. L'arche de pont qui me restait à jeter entre le judaïsme et le christianisme est établie. Dans la *Vie de Jésus*, j'ai essayé de montrer la majestueuse croissance de l'arbre galiléen depuis le col de ses racines jusqu'à son sommet, où chantent les oiseaux du ciel. Dans le volume que j'ai fini l'été dernier, je pense avoir réussi à faire connaître le sous-sol où poussèrent les racines de Jésus. »

Que cette obsession de la fin prochaine ne fût pas nouvelle chez Renan, nous le savons. Mais cette fois on



sent l'homme qui se sait frappé à mort : « Que mes amis plus sévères, qui traitent ces petits volumes de frivolités, se rassurent; je n'en ferai plus¹. Je joue depuis quelque temps un jeu fort dangereux : parler sans cesse de mourir... J'ai peur d'être bientôt sommé de tenir parole : je vais m'arrêter ». Et quelques pages plus loin : « On lit souvent sur les tombes antiques : « Courage, cher un tel : personne n'est immortel ; Hercule lui-même est mort ». On peut trouver la consolation un peu faible; elle est réelle cependant. Marc-Aurèle nous était supérieur à tous en bonté, et Marc-Aurèle s'en est contenté. Avons-nous jamais cru que nous ne mourrions pas? Mourons calmes, dans la communion de l'humanité et la religion de l'avenir ». Ainsi Renan méditait à haute voix, devant le public. Il songeait au jour de ses funérailles, et ne pouvait s'empêcher de se figurer vivant encore dans son cercueil, « héros endormi de la fête ». *Videtur prosequi se et componere*, ç'avait déjà été une réflexion de Sénèque. Enfin, l'enfer, le paradis et le purgatoire s'offraient à ses yeux, comme un décor simultané du Moyen Age².

1. A Nice, où il rencontra alors Brown-Séquard, Renan lui dit en aparté qu'il se savait perdu.

2. Car Renan évoquait, de plus en plus fréquemment à mesure qu'approchait la fin, les images qui avaient impressionné son cerveau d'enfant. Chaque année, il recevait une lettre d'une inconnue : une feuille de papier au milieu de laquelle étaient écrits à l'encre noire ces seuls mots : *Il y a un enfer*. Ni lieu d'origine, ni date, ni signature. Cette sorte de convoi d'outre-tombe m'a ému, quand j'en ai retrouvé un dans les papiers de Renan. — Dans ses insomnies il s'amusait, s'il faut l'en croire, à se figurer au fond de l'enfer, et à composer des placets à l'Éternel, pour lui prouver qu'il est responsable de l'incrédulité humaine (Fantaisies analogues au *Prologue au ciel*. Mais il est une idée qui, plus que tout autre sur ces matières, s'était imprimée profondément en lui. A Saint-Sulpice, on lui avait enseigné que le dam, s'il es éternel, n'est pas très intense; et que même, selon quelques théologiens, l'état des damnés est préférable au néant. Il n'oublia point cette



Il voit avec regret tomber devant ses yeux le voile qui lui dérobe l'avenir. Il envie les jeunes : ils connaîtront la solution des problèmes politiques, sociaux et religieux qu'il a tant médités. Ils sauront, par exemple, « le développement du germe intérieur de l'empereur Guillaume II »¹. Sa pensée parcourt ses idées favorites sans s'arrêter à aucune, sauf peut-être à la plus récente, qui reçoit ici une formule plus nette : « Ce quo nous appelons le temps infini est peut-être une minute entre deux miracles ». Ailleurs, Renan recule vers ses anciennes positions. Il vaut mieux ne pas tuer la religion, car « on tirera beaucoup moins d'une humanité ne croyant pas à l'immortalité de l'âme que d'une humanité y croyant ».

Revenons sur la Côte d'Azur. Après quelques jours passés à Bordighera, les voyageurs se disposèrent au retour. Le 7 décembre, à Marseille, Renan ne se trouva pas bien. Il eut froid pendant le voyage de nuit et arriva au Collège de France mal en point. Décembre fut mau-

opinion rassurante (cf. encore *Préface des Feuilles Détachées*, p. xxv et p. xxvi) : les théologiens doivent être crus en ces matières. Le pire donc qui lui pouvait arriver de l'autre côté du tombeau n'était sans doute pas beaucoup plus terrible que ses souffrances de vieillard malgré lesquelles il tenait à la vie.

1. Hélas ! les jeunes ont payé cher cette science. Mais il est notable que le tempérament du nouvel empereur ait paru singulier à Renan. Ainsi Guillaume II ayant, peu de temps après son avènement (1888) multiplié les visites aux souverains d'Europe, vu le tsar à Peterhof, l'empereur d'Autriche à Vienne, le roi d'Italie à Rome, Renan suit de Rosmapamon ces déplacements d'un œil attentif. L'entretien de Peterhof l'inquiète. (« Le rapprochement des empereurs d'Allemagne et de Russie, joint à ce que l'on croit voir des tendances mystiques et exaltées de Guillaume II, me semble à l'Orient un nuage sombre »). En réalité cet entretien n'eut pas de conséquence politique et n'entraîna pas le rapprochement franco-russe en train de se faire) ; mais quand il voit ensuite Guillaume II aller à Vienne et à Rome, il trouve cela « tout ce qu'il y a de plus inconsidéré », et il ajoute : « Je doute que la tête qui a conçu tout cela soit très saine. Nous verrons d'étranges choses. »



vais : rhumes, faiblesses, et avec cela du surmenage. Au dîner de famille, le 31 décembre, sa pâleur et son silence inquiétèrent sa femme. Le 1^{er} janvier 1892 fut fatal. Par devoir et malgré sa fatigue, Renan alla à l'Elysée. Il y eut très froid ; un changement dans l'ordre des préséances l'obligea à rester debout au milieu d'une foule serrée pendant plus de trois quarts d'heure. Il en revint exténué. Le lendemain se déclara chez lui un zona. Sa mère en avait eu un, étant fort âgée, mais sans suite fâcheuse. Sa résistance au mal diminua dès lors. Il annonça à sa femme sa fin prochaine, et, comme madame Renan le suppliait de chasser ces pensées : « Vous voulez toujours espérer, lui dit-il d'un ton de reproche, vous ne voulez pas faire votre sacrifice ¹. »

Une terrible névralgie survint. La vitalité et courage du malade étaient pourtant si grands, qu'il se relevait après chaque atteinte. « Vers le milieu de l'hiver, il eut la voix très affaiblie ; à peine l'entendait-on parler ». Dès qu'il se sentait mieux, il sortait le soir, comme à son habitude. « A la fin de février, chez madame Aubernon..., il fut encore extraordinairement brillant... Le surlendemain, cependant, à dîner chez M. Taine, il garda un silence presque absolu. Presque aussi malade était le maître de la maison ² ! » Les *Feuilles Détachées* venaient de paraître (22 février). Renan recevait à cette occasion de Ritter une bonne lettre où le Suisse, comparant la Préface de ce dernier recueil au Discours d'ouverture de 1862, observait que « de ces deux admirables morceaux, c'est celui de 1892 qui marque le plus de sérénité ». Par contre, dans le *Figaro* du 11 mars, Renan put lire, au cours d'un article de Barrès : « M. Renan aime à dire, à laisser dire qu'il reconnaît Dieu le père ; c'est pour mieux étrangler le Fils ». Ceci visait sans doute cette phrase

1. Renan disait *vous* à sa femme, comme faisaient entre eux les solitaires de Port-Royal, au grand étonnement de Flaubert.

2. Taine mourut le 5 mars 1893, cinq mois après Renan :



de la Préface : « Ne renonçons pas à Dieu le père ». — Cependant Renan travaillait toujours ; il débrouilla, cet hiver-là, les notes de Neubauer sur l'histoire des rabbins. « Sans son haut sentiment du devoir, il aurait laissé cette besogne ardue pour relire ses chères épreuves des tomes IV et V d'*Israël* ».

Aux vacances de Pâques, il fit une petite excursion à Marlotte, où il relut une partie de ces épreuves. Le 26 avril, de retour à Paris, il dicta à son fils Ary une lettre pour Berthelot : « Mon état est toujours le même ; depuis trois mois, pas une trace d'amélioration, ni non plus, il faut le dire d'aggravation... Heureusement que, depuis des années, je ne regarde ce qui m'est donné quo comme une grâce, un surplus de faveur ». Le 28 avril, il ne peut se rendre à l'assemblée générale de l'Association pour l'encouragement des Etudes grecques. Mais le 5 mai, il prononce un discours au banquet pour lo vingt-quatrième anniversaire de cette association : « Ce sera aujourd'hui probablement la dernière fois que je présiderai une de ces fêtes. Il y a une heure encore (telles sont les misères qui m'assiègent) je ne savais si je pourrais venir à votre réunion... Verrai-je encore l'Acropole d'Athènes ? J'en doute, je ne l'espère pas. Je crois que nos vilaines brumes du Nord seront le dernier horizon quo chercheront mes yeux ». En mai aussi, il alla à Fontainebleau : « Chaque soir, il s'asseyait en face du château, admirait les belles teintes roses que le soleil couchant lui donnait ». Revenu au Collège, il eut, en juin, pendant cinq jours, « un état de faiblesse tel qu'il ne pouvait relever la tête ni prononcer une parole ». Il ne sortait de sa torpeur quo pour descendre faire son cours. « Car jamais il ne voulut le manquer... ; il remontait toujours mieux portant, disant que cela seul lui faisait du bien... » Il fit cette année-là 38 leçons au lieu de 40, et d'avoir manqué ces deux le désolait. La joie de terminer son travail sur les rabbins le ressuscita



encore, dans les derniers jours de juin. « Voilà, dit-il à Ph. Berger en lui montrant sur la table un tas d'épreuves, la dernière feuille de mes Rabbins. Je m'étais imposé cette tâche ; c'est fini. Maintenant je vais mettre la dernière main à mon *Histoire d'Israël*. »

Mais le départ pour la Bretagne marqua le moment où la maladie prit définitivement le dessus. Dès l'arrivée de Renan à Rosmapamon, qu'il revit pourtant avec plaisir, « il n'y eut plus de ces journées de mieux qui relevaient les espérances, plus de ces heures de travail qui le rendaient à ses chères habitudes ». L'historien d'Israël commença pourtant la correction des épreuves du IV^e volume, et modifia ce qu'il avait écrit sur Esdras et Néhémie. « Je crois être, écrit-il à Berthelot, à peu près arrivé à réduire ce chapitre au clair. Il pourra vraiment s'appeler *Benoni, filius doloris mei*. » C'était en juillet ; il était seul avec sa femme et Ary. Leur vie était régulière comme celle d'un couvent. Dans la journée, ils sortaient en voiture ; Renan « relevait à peine la tête et gardait le silence ; pourtant il voyait tout, jouissait de tout » ; il signalait les branches de chèvrefeuille à sa femme, dont il savait la prédilection pour cette fleur. Le soir, on lui lisait le *Siège de Mayence* de Chuquet, la *Débâcle*, de Zola, qui lui plut spécialement, malgré qu'il y trouvât quelques longueurs. Il pria aussi madame Renan de lui faire de la musique ; elle lui jouait la partition d'*Orphée* ou d'*Alceste* sans qu'il s'en lassât.

La pensée de la mort ne le quittait pas. « Finir n'est rien, écrivait-il à Berthelot : j'ai à peu près rempli le cadre de ma vie, et, bien que j'eusse encore bon usage à faire de quelques années, je suis prêt à partir. Ce qui est cruel, c'est la tristesse que l'on cause, c'est le bouleversement que l'on cause dans des vies chères ». Toutefois il voulait rester optimiste. « Les altérations de ma personne sont encore assez superficielles... Je ne crois pas que l'hypothèse d'une fin prochaine soit encore à poser. »



En août, madame Noémi Psichari, sa fille, arriva avec les siens. Le mal s'aggrava. Renan ne dormait plus dans le lit qu'une heure ou deux; l'oppression l'empêchait de rester couché, et sa femme devait l'établir pour le reste de la nuit dans un fauteuil. Le travail devint à peu près impossible. Le 21 août, Renan écrit à Berger : « Je peux travailler dans une certaine mesure au vol. IV, mais que de temps perdu ! Cette névralgie est indéracinable, elle trouble toutes les fonctions, elle me fatigue et m'affaiblit. Il y a des jours où la mauvaise influence se porte sur la voix et ces jours-là je ne puis dire un mot... Le fatal mauvais œil qui me tient cloué peut disparaître d'un moment à l'autre ¹ ». Mais cet espoir, il ne l'avait point au fond du cœur. Il sentait son affaiblissement, l'état déplorable de ses voies nutritives. Il abandonna la correction des épreuves au tiers faite, et se plongea dans des méditations sur la mort, dont il parla plus fréquemment aux siens : « J'ai bien mérité, ajoutait-il, de mourir dans un beau rayon de soleil ». De sa maladie il disait en souriant : « Tout cela vient de la prédominance du cerveau, et de cela nous avons bien joui, n'est-ce pas? »

Le 1^{er} septembre, de nouveaux symptômes alarmants se manifestèrent. L'activité matérielle diminuait de plus en plus. Toutefois, le 14, un revirement favorable sembla se produire : Renan reçut des visiteurs amis, les Cherbuliez, les Lippmann, les Le Braz, M. Luzel. Il voulut, cette suprême fois, éviter l'ennui d'être plaint ; il fit face au monde, si l'on peut dire, causa brillamment de l'ha-

1. *Mauvaise influence, fatal mauvais œil*, Renan restait, à certains égards, un paysan breton. Voilà longtemps que Berthelot lui avait écrit (13 août 1875) : « Ne jouez pas avec tout cela et n'ayez pas la croyance chimérique du vulgaire que la maladie est un accident qu'on arrache comme une mauvaise herbe, ou qu'on incante comme un *κακοδαίμων* ». Mais Renan ne s'était jamais soigné sérieusement.



giographie des saints de Bretagne, et laissa partir ses hôtes charmés.

La nuit fut très mauvaise, et le 15 au matin, Renan eut une légère syncope accompagnée de nausées et de troubles de la vision. Le docteur lui conseilla de revenir à Paris le plus promptement possible. Renan pria sa femme de ranger ses papiers de manière à ce qu'il pût reprendre à Paris son travail dans l'ordre où il était à Rosmapamon¹. Le départ eut lieu le 17, mais une erreur de l'administration des chemins de fer força Renan à faire le soir une course de deux heures en voiture découverte par un temps frais. Il coucha à Lannion. Le lendemain 18, vers minuit, il arriva au Collège de France, et remercia sa femme de l'y avoir ramené mourir.

Une amélioration apparente se produisit alors; le malade put passer deux ou trois nuits dans son lit; l'appétit sembla revenir. Mais Renan ne se leurrerait pas; à M. Berthelot qui vint le voir, il cita en latin le passage de l'Ecclésiaste où il est dit que l'homme vit soixante-dix ans². Le soir on lui lisait Saint-Simon, qu'il écoutait avec beaucoup de plaisir. Quelques jours passèrent ainsi, relativement paisibles. Une fois même, il appela sa femme d'une voix forte et joyeuse: « Je me sens beaucoup mieux, lui dit-il, je me sens dégagé: demain je pourrai me remettre au travail. »

Le lendemain, les jours d'agonie commencèrent. On dut le sonder³. Sa femme, retirée dans une pièce voisine, entendait ses cris et ses gémissements. Quand elle rentra dans la chambre de son mari, les médecins partis, elle le trouva plein de colère: « Pourquoi m'avez-vous livré, lui dit-il, à des médecins grossiers, igno-

1. Il tenait beaucoup à ces arrangements personnels de bibliothèque, qui sont « la moitié du travail scientifique. »

2. Renan était alors à cinq mois de ses soixante-dix ans.

3. C'était, selon une lettre d'Ary Renan, le 29 septembre.



rants et matérialistes ¹? Ne m'abandonnez plus. »

Le cœur s'affaiblissait, la fin approchait. Le vendredi 30 septembre, le temps était superbe; les rayons du soleil brillant dans le ciel pur, le chant des oiseaux et le son des cloches arrivaient par les fenêtres ouvertes. « Les souffrances étaient moins aiguës, la respiration moins haletante, la congestion semblait reculer ». Assis dans son fauteuil, tenant dans sa main celle de sa femme, il regardait les siens groupés autour de lui, « de ses grands yeux émus et humides ». La figure navrée de madame Renan le toucha : « Courage, lui dit-il, ... nous passons tous, les cieux seuls demeurent ». Et un instant après il ajouta : « Je meurs dans la communion de l'humanité et de l'Eglise de l'avenir ». C'était déjà la profession de foi d'Ernest mourant, dans le roman *d'Ernest et Béatrice* imaginé plus de quarante ans auparavant; c'était aussi celle de Prospero, et Renan venait de la réitérer dans la *Préface des Feuilles Détachées*. Puis le moribond se mit à parler de l'Eglise : « C'est le moment où l'Eglise s'emparait des mourants. Elle avait une grande force, l'Eglise, elle réglait la vie; faire chaque jour la même chose à la même heure, quelle force! » Et pensant soudain à l'interruption que la vie sociale subissait encore du fait des vacances : « Que c'est fâcheux, dit-il, de mourir à cette

1. Mot à retenir. Renan conserva toujours, semble-t-il, cette idée vague qu'un « principe vital », comme disaient Stahl et Batain, est le maître de la vie et de la mort. Les pratiques de la chirurgie devaient lui paraître de superstitieuses inutilités. J'extrais aussi du Journal de madame Renan cette autre anecdote : « Un soir que je lui donnais du sirop de codéine : « *Cela pour un cerveau comme le mien,* » s'écria-t-il! Cri d'orgueil et d'idéalisme. Renan n'admettait pas qu'un corps étranger pût modifier le fonctionnement de son esprit. Il y eut quelque chose de pareil dans la fin d'un spiritualiste, E. Boutroux. Lui aussi était plus soucieux d'interroger les dispositions de son « principe vital » que de suivre les ordonnances médicales. Quand on voulait lui faire des piqûres, il marquait pour l'aiguille à injections autant de répugnance que Renan pour la sonde.



époque de l'année, il n'y a personne ». Sa femme lui demandant ce qu'elle pourrait faire sans lui, il répondit avec vivacité : « Mais vous soutiendrez mon œuvre, vous continuerez ma vie. »

Le 1^{er} octobre au matin, il eut une nouvelle syncope ; quand il en sortit, sa vision intérieure était pleine d'images confuses : « Otez ce soleil de dessus l'Acropole », disait-il. S'apercevant que les siens le comprenaient moins bien : « Je sais bien ce que je dis, la phrase seule est lourde chez moi¹ ». « Il se comparait à Moïse ; à d'autres instants, il voulait s'habiller pour aller faire son cours. Il tint à dicter à son fils une note qui commençait ainsi : « L'architecture des mosquées musulmanes sous la dynastie des Omméiades. On voit clairement que cette architecture... Non, mets : On voit nettement, dit-il à Ary... Puis il mit sa signature sur une feuille de papier blanc, d'une main ferme et sûre ». Il s'attestait ainsi sans doute que son moi, son moi social, littéraire existait toujours. « Il semblait, écrit encore madame Renan avec une admirable justesse², que son énergie ait augmenté dans cette journée ; je crois plutôt qu'il la laissait voir sans se donner la peine de la recouvrir comme à l'ordinaire ». A la fin du jour, il appela sa femme et lui dit, avec une certaine dureté : « Pourquoi avez-vous l'air triste et détraquée?... Cette maison est toute dérangée ; rien ne s'y fait plus à l'heure. Je vous charge de remettre tout cela en place

1. On sent à d'autres passages son grand désir que son intelligence ne s'éteignît pas avant son souffle. « Ne me croyez pas baissé parce que je ne parle pas », disait-il. Il domina vraiment la mort autant qu'elle le peut être.

2. Plus juste encore, je crois, si on applique cette phrase à la conduite de Renan pendant les jours qui ont précédé l'agonie proprement dite. Car il faut faire, dans ces derniers moments, la part de l'automatisme, surtout, semble-t-il, chez les grands hommes, qui ont été comme des forces lancées. Un des derniers mots de Napoléon fut : « Tête d'armée... »



demain. Je me remettrai à travailler demain. On ne fait rien sans ordre et sans heures réglées¹. »

Demain ne vint pas pour lui. Au commencement de la nuit, il souffrit encore comme de la goutte au pied droit. Précis étaient ses gestes, claires ses rares paroles, et impliquant qu'il songeait au lendemain. Cependant c'était la fin, le moment où, comme le dit Bossuet, « après que, par le dernier effort de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier ». Ces dernières heures « furent remplies d'une longue et incessante plainte... « Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi ; j'ai pitié de moi-même, disait-il d'une voix forte ». Et comme on lui demandait d'où il souffrait : « De partout », répondait-il ; et il reprenait sa douloureuse invocation... Puis un brusque et long hoquet suivi d'un autre quelques minutes après, et le calme de la mort... Il était six heures du matin² ». La lumière du dimanche, qu'il avait attendue, « éclairait sa belle tête puissante et douce³ ». (2 octobre.)

1. Je m'en veux d'interrompre si souvent ce récit. Mais sur le point de perdre Renan, je sens trop l'insuffisance du portrait que j'en ai tracé. Les dernières semaines, et même les dernières années, semblent avoir fait reparaitre en lui certains traits de l'homme d'Eglise : cette méditation de la mort, ce mépris du corps qu'on soigne mal, cette dureté envers soi et passagèrement envers les autres, ce besoin de suivre la règle... Je songe à une phrase de l'Abbesse de Jouarre, où Renan parlait bien un peu pour son propre compte : « L'Eglise, malgré ses décrépitudes, est encore le petit monde où il aimait la réalité, le cadran dont les aiguilles marquaient pour lui les heures de nuit et de jour. »

2. Le bulletin des médecins porte que Renan est mort d'une congestion pulmonaire compliquée d'une maladie de cœur.

3. Je voudrais faire entendre ici, comme par une illusion scénique en voix lointaine, l'adieu de Prospero à la vie : (A Brunis-sende) « Donnez-moi un baiser et votre main à serrer. Dites qu'on joue les airs d'Amalfi et du golfe de Naples. Ayez soin que je ne voie pas un visage triste et que je n'entende pas un soupir. — Etre



Madame Renan, atteinte elle-même depuis quelque temps « d'un mal sans espoir » (c'est l'expression de Le Dantec, qui avait soigné Renan à Rosmapamon en 1892), mourut dix-huit mois après son mari (le 22 mai 1894). « La meilleure part d'une belle vie est celle qui se continue dans les souvenirs d'une épouse fidèle... C'est une douce prolongation d'existence... accordée à ceux qui en sont dignes... Ils y apparaissent entourés de cette tranquille lumière qui précède le grand oubli de la seconde mort ». En prononçant cette phrase, la dernière fois (1888) qu'il avait parlé sous la Coupole, Renan avait eu, je pense, pour sa femme un regard tendre, doux et triste.

Madame Renan avait, avant de disparaître, rempli la volonté du défunt. *Les Écrivains juifs français du XIV^e siècle*, le travail que Renan avait terminé vers juin 1892, parurent dans le tome XXXI de *l'Histoire littéraire de la France* et en tirage à part (26 janvier 1893). Un extrait du tome IV de *l'Histoire du Peuple d'Israël* parut le 15 mars 1893 dans la *Revue des Deux Mondes*, et le volume lui-même le 27 avril. Le tome V, bien que portant lui aussi la date de 1893, ne fut publié, semble-t-il, que le 8 février 1894. Le 1^{er} janvier et le 1^{er} février précédents, deux extraits en avaient été donnés respectivement par la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris*. Les volumes IV et V n'ont ni préface¹, ni dates au haut des pages, comme les tomes I à III. La « carte de la Palestine et le plan de Jérusalem, conformes aux données actuelles de la science » que Renan avait promis dans la Préface du tome III, n'ont

éternel et bon, merci pour l'existence. J'ai collaboré à toutes tes œuvres, j'ai servi à toutes tes fins. Je te bénis. »

1. On a retrouvé dans les papiers de Renan cette pensée, qui devait finir la *Préface* du dernier volume : « Quand on vieillit, on aime à se dire : Et maintenant va, mon âme, achève ta destinée et repose-toi. Tu ressusciteras pour la part qui t'est réservée, à la fin des jours. »



pas été réalisés. Malgré tout, on peut dire : *Pendet opus interruptum*.

Puisque l'occasion de ce cours a été le centenaire de la naissance de Renan, je désire, avant de vous quitter, vous donner un bref aperçu des honneurs que reçut de la France le mort qui, selon le mot de G. Deschamps, laissait vide la « plus grande place dans les lettres françaises depuis la disparition de Hugo ».

En l'absence des Chambres, le Président de la République décréta que les funérailles de Renan seraient « célébrées par les soins de l'État et aux frais du Trésor public ». Les obsèques eurent lieu le vendredi 7 octobre; Renan fut inhumé au cimetière de Montmartre, dans le caveau de la famille Scheffer; sa bière fut même, paraît-il, mal descendue et repose de travers. Le nom seul d'Ary Scheffer se lit au frontispice du monument funéraire; comme sa sœur Henriette, Renan git sans que rien attire les hommages à sa cendre.

Il est vrai que l'inhumation était, dans la pensée de plusieurs, provisoire. Le Panthéon seul, estimaient-ils, pouvait recevoir les restes de Renan. Léon Bourgeois, Ministre de l'Instruction Publique, déposa au Parlement, le 22 octobre, un projet de loi décidant que « les restes de Michelet¹, de Quinet et de Renan seraient

1. On eût eu raison de glorifier Michelet avec Renan qui l'a aimé et admiré, malgré quelques réserves que j'ai marquées dans mon cours. En voici encore une mêlée à l'éloge, dans un discours de Renan du 23 avril 1885 : « Les exquises ou étincelantes *fantaisies* de M. Michelet étaient à la fois plus et moins que l'ouvrage de conscience et de bonne foi (une histoire de France) réclamé par l'intérêt public ». Mais pouvait-on mieux dire sur Michelet que ceci, et n'est-ce pas à croire que Renan s'y est aussi défini lui-même : « Véritable enchanteur, né pour montrer les mille secrets de magie que la fée Mélusine a cachés dans les entrailles de notre race; capable de saisir d'une oreille également fine l'harmonie des sphères que nul n'entend plus, et le bruit souterrain de la fourmi



transférés au Panthéon ». La loi ne fut pas votée : Renan avait suscité trop de haines ou d'envie.

C'est la Bretagne qui honora la première son illustre enfant. Une plaque en granit fut posée, le 24 septembre 1896, malgré l'opposition des catholiques, sur la maison natale de Renan à Tréguier. La *Grand'Rue* de Tréguier, où se trouve cette maison, reçut en 1902, après des démarches qui avaient commencé en 1898, le nom de *rue E. Renan*. Le 13 septembre 1903, fut inaugurée à Tréguier, sur la place de la cathédrale, malgré l'opposition des catholiques, une statue de Renan, due au ciseau du Breton Jean Boucher ¹. Les frais avaient été couverts par une souscription.

Si j'ajoute qu'un croiseur cuirassé fut baptisé *Ernest Renan* et que la rue d'Issy-les-Moulineaux qui passe devant le séminaire reçut aussi ce nom, j'aurai tout dit des honneurs que la France décerna à Renan.

qui sort pour son travail du matin. » (Discours de Renan du 13 avril 1884.)

1. J'ai vu cette statue, en 1920. C'était le lendemain d'une Fête du Poilu. La pluie, tombant d'un ciel jaune, ruisselait sur le bronze triste. Une lanterne vénitienne toute crevée tremblait au doigt lauré d'Athéna.



SUPPLÉMENT AU CHAPITRE VII

Ce livre était sous presse quand nous avons reçu de notre ami, le capitaine Jean Regnault, attaché au Service des Renseignements de l'Armée française du Levant, des indications que nous lui avons demandées au sujet du passage de Renan en Phénicie. Cet officier a bien voulu faire tout exprès le voyage de Ghazir et d'Amschit, et mener une enquête sur les lieux qui nous intéressent. Qu'il reçoive ici nos remerciements. — Les citations qui suivent sont extraites de son rapport.

1. — La maison de Renan à Ghazir a actuellement pour propriétaire le curé Georges Zaïek. Elle se trouve « à une centaine de pas du couvent des Jésuites...; on l'aperçoit, basse et aplatie, en contrebas de la route, entre un bananier énorme, des pins et de la verdure. » Elle n'a qu'un étage, « lui-même, par suite de la pente du terrain, plus bas que le sol de la route. »

« La chambre qu'occupa Renan est à l'angle sud-ouest de la maison; trois fenêtres, une de côté, deux vers le nord-ouest. De là, on devait autrefois découvrir la partie nord de la baie de Djounieh, et l'arête rocheuse qui la limite. Mais les pins ont poussé, et maintenant, par les fenêtres, à peine distingue-t-on quelques portions d'eau bleue... »



Une tradition verbale, sûrement légendaire, veut que Renan, après Lamartine (!) ait passé quelques jours à la cellule 21 du couvent des Jésuites. Il aurait assisté, le 13 août 1861, à la distribution des prix, et même aurait pleuré à la représentation, donnée ce jour-là, d'un drame chrétien pour lequel M. Lockroy avait fait un décor figurant les Catacombes.

2. — Le tombeau d'Henriette Renan à Amschit « est entouré d'un mur carré... Les piliers d'angle apparents, une petite porte en fer rouillé, à fronton de pierre, donnent une certaine élégance de ligne à cette construction très simple. La porte est fermée. Au milieu de l'espace ainsi délimité, entre les barreaux de la porte se voit la tombe elle-même. En marbre sans doute, mais, verdies, quatre dalles se superposent en catafalque avec sur le tout une plaque à longue inscription arabe¹. Deux petits arbres, l'un rabougri, l'autre très vert et dominant les murs, poussent entre la tombe et l'enceinte.

... Derrière la tombe, vers la montagne, à dix pas, vingt pas au plus, la petite chapelle maronite, cube de pierres blanches, surmonté d'un clocheton d'angle où entre les quatre piliers se voit la grosse cloche, pendue à des étais de bois.

... *Nul monument envoyé de Paris par Renan, nulle trace du nom d'Henriette Renan.*

3. — L'ancienne maison des Zakhia, à Amschit, où mourut Henriette, est « une grande bâtisse, carrée, à un étage, surmontée d'un toit peu élevé, et sise un peu plus bas, vers la mer... La chambre d'Henriette occupe l'angle sud-est de la demeure. Chambre à quatre fenêtres, deux donnant sur le village, deux sur la baie de Byblos... En face, la chambre de Renan, plus petite, avec deux fenêtres donnant sur Byblos... »

1. Mentionnant que le tombeau est la propriété de la famille Zakhia.



4. — Il résulte d'une communication faite par la Section Archéologique du Haut Commissariat à Beyrouth qu'il n'a point été posé de plaque ni à Amschit ni à Ghazir, contrairement au bruit qui en avait couru, en 1921, dans certains milieux de Paris, par exemple à la *Société Ernest Renan*.

5. — Enfin, signalons aux bibliographes de Renan l'existence d'un autographe conservé par les Zakhia dans la nouvelle maison qu'ils habitent — ils ont délaissé la maison mortuaire d'Henriette, trop peu confortable —; c'est une lettre de Renan à Zakhia, datée de septembre 1886, de Perros-Guirec, au sujet d'une recommandation que Zakhia avait demandée à Renan, et contenant cette phrase : « Et puis le lien le plus étroit nous unit, puisque je vous ai constitué gardien d'un dépôt qui m'est si précieux. Croyez, mon cher Zakhia, à ma vive et éternelle amitié. »



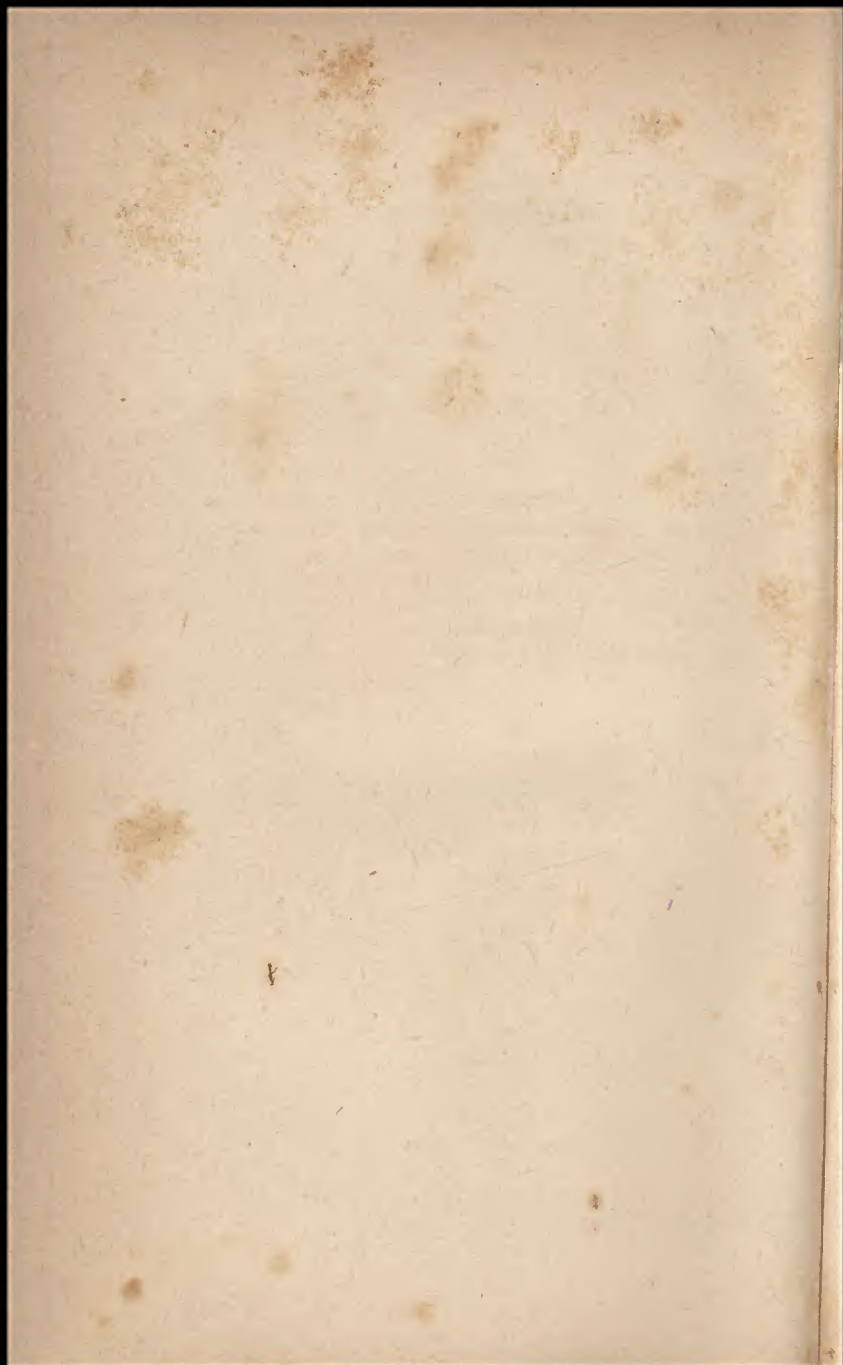
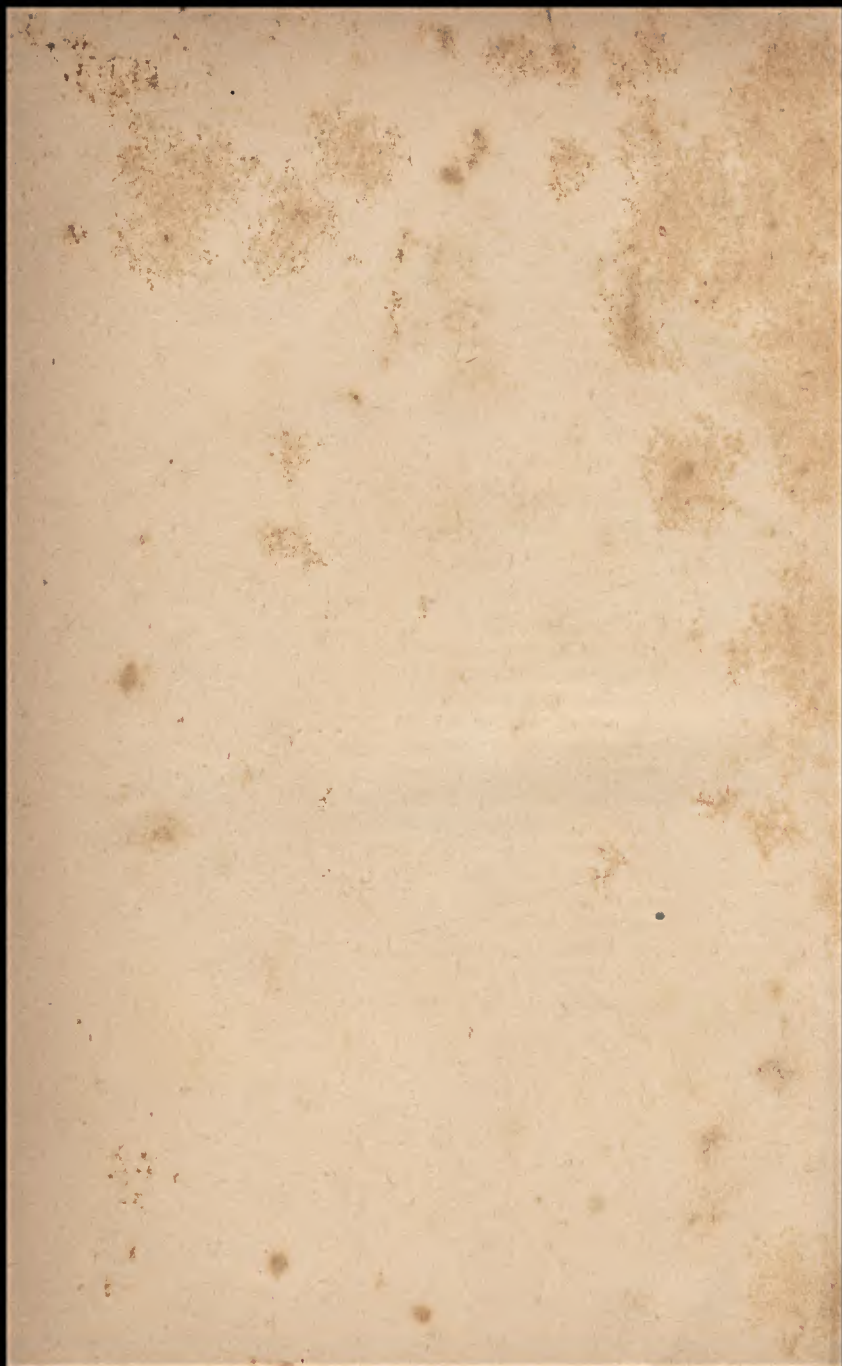
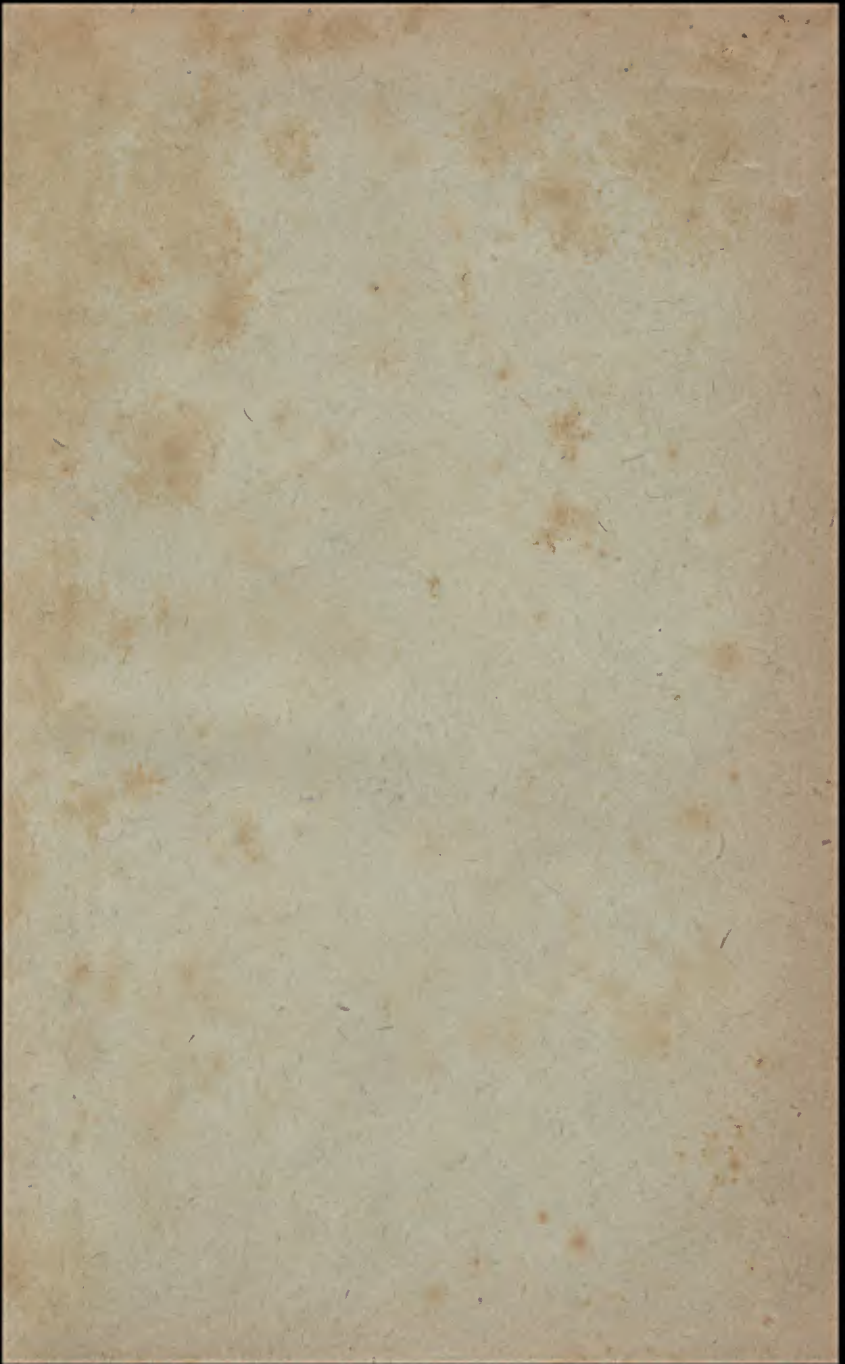


TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	VII
I. — L'enfance (1823-1841)	1
II. — Le Grand Séminaire (1841-1845)	27
III. — Études libres et production scientifique (1845-1848)	48
IV. — Les débuts de la littérature personnelle (1848-1850)	68
V. — La liquidation du passé et la conquête de la notoriété (1850-1860), I.	88
VI. — La liquidation du passé et la conquête de la notoriété (1850-1860), II.	107
VII. — Le premier voyage en Orient et la préparation de la <i>Vie de Jésus</i> (1860-1863)	130
VIII. — La <i>Vie de Jésus</i> et le second voyage en Orient (1863-1865)	155
IX. — Sous l'Empire finissant (1865-1870)	191
X. — « L'Année Terrible » (1870-1871)	219
XI. — Vers la République (1871-1878)	246
XII. — L'achèvement de l' <i>Histoire des Origines du christianisme</i> (1878-1883)	276 ✓
XIII. — La mise en train de l' <i>Histoire du Peuple d'Israël</i> (1883-1888)	304 ✓
XIV. — La fin de l'œuvre et de la vie (1888-1892)	333
Supplément au chapitre VII	365







Thal.

LB-ess





